

VICTOR SUVOROV

LE BRISE GLACE

Juin 1941 :
le plan secret
de Staline
pour conquérir
l'Europe

Cinquante ans après, voici venu le temps des révélations.

Ce livre explosif et polémique renverse toutes les certitudes sur l'URSS et la Seconde Guerre mondiale. A partir des sources soviétiques, Victor Suvorov démontre que le pacte germano-soviétique et la stratégie suivie de 1936 à juin 1941 s'inscrivaient dans un plan machiavélique de Staline : écraser l'Allemagne et conquérir une Europe exsangue.

Hitler devait servir de "brise-glace" à la révolution mondiale. Staline avait constitué une armada de chars ultra-rapides pour fondre sur les autoroutes allemandes, mobilisé la plus grande armée de parachutistes au monde à laquelle succéderait un million de kagébistes pour installer la terreur dans l'Europe occupée. Tel était le "plan de libération" de Staline qu'Hitler devança de quelques semaines...

Victor Suvorov est le seul officier du GRU – les services secrets militaires soviétiques – passé à l'Ouest. Condamné deux fois à mort, il vit quelque part en Angleterre sous la protection des services secrets.



OLIVIER ORBAN

Victor SUVOROV

LE BRISE-GLACE

*Traduit du russe par
Madeleine et Wladimir Berelovitch*

*Adapté par
Pierre Lorrain*

Olivier Orban

**Ouvrage publié
sous la direction de
Éric Laurent**

©1989, Olivier Orban
ISBN 2-85565-478-5

A mon frère

**« L'Occident, avec ses cannibales
impérialistes est devenu un foyer de
ténèbres et d'esclavage. Il s'agit de briser
ce foyer pour la joie et la consolation des
travailleurs de tous les pays*. »**

Staline, 15 décembre 1918.

* Staline, *Œuvres (Sotchineniia)*, Moscou, 1946-1952, t. 4, p. 182

AU LECTEUR

Qui a commencé la Deuxième Guerre mondiale?

Parmi toutes les réponses à cette question aucune ne fait l'unanimité. A plusieurs reprises, le gouvernement soviétique a même changé officiellement d'avis sur ce sujet.

Le 18 septembre 1939, il déclarait, dans une note officielle, que la responsabilité de la guerre incombait au gouvernement polonais.

Le 30 novembre 1939, dans la *Pravda*, Staline accusait « l'Angleterre et la France, qui ont attaqué l'Allemagne », de porter « la responsabilité de la guerre actuelle. »

Le 5 mai 1941, dans un discours confidentiel prononcé devant les promotions des académies militaires, il désignait un autre coupable: l'Allemagne.

La guerre achevée, Moscou élargit le cercle des responsables du conflit à l'ensemble des pays capitalistes. Comme l'URSS était alors le seul pays non capitaliste, c'était donc la communauté internationale tout entière, à l'exception de la « Patrie des travailleurs », qui portait, selon cette thèse, la responsabilité du conflit.

La mythologie communiste a longtemps conservé le point de vue stalinien. N.S. Khrouchtchev, L.I. Brejnev, Iou.V. Andropov et K.Ou. Tchernenko ont régulièrement mis le monde entier au banc des accusés. Sous l'influence de M.S. Gorbatchev, bien des choses commencent à changer, mais le jugement porté par Staline n'a pas été corrigé : le lieutenant- général P.A. Jiline, historien en chef de l'Armée soviétique, répète toujours à qui veut l'entendre : « Les responsables de la guerre n'ont pas été les seuls impérialistes d'Allemagne, mais ceux du monde entier¹. »

La raison de cette attitude est simple : les communistes soviétiques continuent d'accuser le reste du monde pour dissimuler le rôle qu'ils ont eux-mêmes joué dans la genèse du conflit.

Après la Première Guerre mondiale, le Traité de Versailles avait retiré à l'Allemagne le droit de disposer d'une armée puissante et d'armes offensives : chars, avions de combat, artillerie lourde et sous-marins. Les chefs militaires allemands qui ne pouvaient s'entraîner sur leur territoire à la guerre offensive, le firent, grâce au Traité de Rapallo (1922), en... Union soviétique. Staline leur offrit les meilleures conditions d'entraînement. Des salles d'étude, des polygones et des champs de tir furent mis à leur disposition, mais également tout le matériel qui leur était interdit. Sur ordre de Staline, les portes des usines de production de blindés furent ouvertes aux stratèges allemands. Si Staline accorda alors tout le temps et l'argent nécessaires à la reconstitution de la puissance militaire allemande, c'est parce que, en cas de conflit, elle serait dirigée, non pas contre l'URSS, si compréhensive, mais contre le reste de l'Europe.

Staline savait qu'une armée, aussi puissante et agressive qu'elle fût, ne suffirait pas à déclencher une guerre. Il fallait également un chef fanatique et illuminé. Il fit beaucoup pour qu'un tel personnage parvienne à la tête de l'Allemagne. Dès l'arrivée des fascistes au pouvoir, il les encouragea à la guerre. En août 1939, le pacte Molotov-Ribbentrop fut l'apothéose de cette politique : il garantissait à Hitler une totale liberté d'action en Europe ce qui rendait la guerre inévitable. Quand nous évoquons le chien enragé qui a couvert de morsures la moitié de l'Europe, n'oublions pas que c'est Staline qui l'a dressé avant de détacher sa chaîne.

Bien avant qu'il ne devienne Chancelier du Reich, les dirigeants soviétiques avaient donné à Adolf Hitler le surnom secret de « Brise-glace de la Révolution ». C'est un sobriquet précis et lourd de sens. Les communistes savaient bien que le seul moyen de vaincre l'Europe capitaliste était la guerre extérieure et non les révolutions intérieures. Le « Brise-glace » devait, à son insu, frayer la voie au communisme mondial en anéantissant les démocraties occidentales à coup de guerres éclair qui épuiserait et disperserait ses propres forces.

Contrairement à Hitler, Staline savait que c'était le dernier entré en guerre qui la gagnerait. Il lui céda donc l'honneur de la déclencher et se prépara à attaquer lorsque « tous les capitalistes se seront battus entre eux* ».

Hitler était un véritable cannibale mais il ne faut pas prendre Staline pour un végétarien. On a fait beaucoup pour dénoncer les crimes du nazisme et démasquer ses bourreaux. Ce travail doit être poursuivi et développé. Mais il faut aussi condamner ceux qui ont encouragé tous ces crimes dans l'intention d'en tirer profit.

Les archives soviétiques ont été depuis longtemps soigneusement épurées. Elles sont, en plus, difficilement accessibles aux historiens. J'ai eu la chance de pouvoir travailler dans celles du ministère de la Défense de l'URSS, mais c'est volontairement que je les utiliserai de façon limitée. Les publications officielles sont amplement suffisantes pour faire asseoir les dirigeants communistes soviétiques au même banc des accusés que les nazis.

Mes principaux témoins seront Karl Marx, Friedrich Engels, V.I. Lénine, L.D. Trotski, I.V. Staline, tous les maréchaux de la période de guerre et un bon nombre de généraux de premier plan. Dans cet ouvrage, les responsables communistes eux-mêmes dévoileront au lecteur leurs desseins. De leur propre aveu, ils reconnaîtront qu'ils ont favorisé la guerre; que l'action des nazis leur a permis de la déclencher; qu'ils se préparaient à attaquer par surprise pour s'emparer de l'Europe préalablement ravagée par Hitler.

Il se trouvera de nombreuses personnes pour défendre les communistes soviétiques. De grâce, puisque je les ai pris au mot, qu'on les laisse se défendre eux-mêmes.

Victor Suvorov,

décembre 1988

* Staline, *Œuvres*, t. 6, p. 158.

I

LE CHEMIN DU BONHEUR

«Nous sommes le parti de la classe qui marche à la conquête, à la conquête du monde *.»

M.V. FROUNZE (1885-1925).

1

Marx et Engels ont prédit la guerre mondiale et des conflits internationaux prolongés « d'une durée de quinze, vingt, cinquante ans ». Cette perspective était loin d'effrayer les auteurs du *Manifeste du parti communiste*. Ils n'appelaient pas le prolétariat à empêcher les guerres; au contraire, ils pensaient qu'un conflit généralisé était souhaitable. Il serait porteur de la révolution mondiale. Engels expliquait qu'elle provoquerait « la lamine générale et la création des conditions pour une victoire définitive de la classe ouvrière ».

Les deux hommes ne vécurent pas assez vieux pour voir éclater la guerre, mais leur disciple, Lénine, poursuivit leur action. Dès le début de la Première Guerre mondiale, Lénine souhaita la défaite du gouvernement de son propre pays afin de « transformer la guerre impérialiste en guerre civile ».

Il était persuadé que les partis de gauche des autres pays bel-ligérants se dresseraient contre leurs gouvernements et que le conflit deviendrait une guerre civile à l'échelle mondiale. Mais il se trompait. Dès l'automne 1914, sans abandonner l'espoir d'une révolution planétaire, il adopta un programme minimum : la révolution devait éclater dans un pays au moins : « Le prolétariat victorieux de ce pays se dressera contre tout le reste du monde », attisant des désordres et des insurrections dans les autres Etats, « ou marchant ouvertement contre eux avec une force armée ».

En avançant ce programme minimum, Lénine n'abandonnait pas la perspective à long terme de révolution mondiale. Il s'agissait seulement de savoir à l'issue de quels événements elle se produirait. En 1916, il formula une réponse nette : ce serait à l'issue d'une seconde guerre impérialiste.

Sauf erreur, je n'ai jamais trouvé chez Hitler une phrase prouvant qu'en 1916 il songeait à une seconde guerre mondiale. Lénine, si. Mieux, il justifiait déjà en théorie la nécessité d'une telle guerre par la construction du socialisme dans le monde entier.

Les événements se précipitèrent. L'année suivante, la révolution éclata en Russie. Lénine se hâta de retourner dans son pays. Dans le tourbillon de désordre -anarchique, il parvint, avec son petit parti organisé militairement, à s'emparer du pouvoir par un coup d'Etat.

Ses premiers actes furent aussi simples qu'habiles. Dès la formation de l'Etat communiste, il prit le « Décret sur la paix » qui se révéla un excellent moyen de propagande. Si Lénine avait besoin de la paix, c'était pour sauvegarder son pouvoir. Conséquence immédiate du décret, des millions de soldats désarmés désertèrent le front et rentrèrent chez eux, transformant la guerre impérialiste en guerre civile. Ils jouèrent le rôle d'un « brise-glace » qui désarticula la Russie. En plongeant le pays dans le chaos, Lénine consolida le pouvoir des communistes et l'étendit peu à peu à l'ensemble du territoire.

En politique extérieure, il fut aussi adroit. En mars 1918, il conclut la paix de Brest-Litovsk avec l'Allemagne et ses alliés. La position de Berlin face aux Alliés était déjà sans espoir. Ce fut d'ailleurs pour cela que Lénine signa la paix. Elle lui permit de consacrer toutes ses forces à la consolidation de la dictature communiste à l'intérieur du pays. Elle donnait également à l'Allemagne la capacité de poursuivre la guerre à l'Ouest contre les Alliés, affaiblissant ainsi tous les belligérants à la fois.

Par cette paix séparée avec l'adversaire, Lénine trahissait les alliés de la Russie tsariste. Il trahissait aussi la Russie tout court. Au début de 1918, la victoire de la France, de la Grande-Bretagne, de la Russie, des Etats-Unis et autres alliés était inéluctable. La Russie, qui avait perdu des millions de soldats, aurait pu figurer de plein droit parmi les vainqueurs. Mais Lénine ne souhaitait pas une telle victoire. La paix de Brest-Litovsk répondait seulement aux intérêts de l'idéologie communiste. Le chef des Bolcheviks reconnaissait lui-même qu'il « plaçait la dictature mondiale du prolétariat et la révolution mondiale plus haut que tous les sacrifices nationaux ». Il livra ainsi, sans combat, à une Allemagne au bord de la défaite, un million de kilomètres carrés parmi les terres les plus fertiles et les régions industrielles les plus riches du pays. Sans compter les indemnités de guerre en or qu'il s'engagea à payer. Pourquoi?

La réponse est simple : la paix de Brest-Litovsk démobilisait de fait des millions de soldats et ces masses, que personne ne dirigeait, retournèrent dans leurs foyers en brisant sur leur passage tous les fondements de l'Etat et de la démocratie qui venait à peine de naître. La paix de Brest fut en fait le début d'une guerre civile bien plus sanglante et cruelle que ne l'avait été la Première Guerre mondiale.

La paix de Brest n'était pas seulement dirigée contre les intérêts nationaux de la Russie, elle visait aussi l'Allemagne. En un certain sens, elle préfigurait le pacte germano-soviétique. Le calcul de Lénine en 1918 était le même que celui de Staline en 1939 : laisser l'Allemagne faire la guerre à l'ouest afin que les pays occidentaux s'épuisent mutuellement, et tirer ensuite les marrons du feu.

Alors qu'à Brest, la fin des hostilités était signée avec l'Allemagne, à Petrograd, on préparait dans le même temps le renversement du gouvernement de Berlin. C'est le moment où l'on imprimait à cinq cent

mille exemplaires en Russie soviétique le journal communiste allemand, *Die Fackel*. Avant même la signature de la paix, en janvier 1918, le groupe communiste allemand « Spartacus » fut créé, toujours à Petrograd. Sur ordre de Lénine, les journaux *Die Weltrevolution* et *Die Rote Fahne* naquirent également en Russie communiste (et non en Allemagne).

2

Le calcul de Lénine, se révéla juste : l'Empire germanique ne put supporter le choc de cette guerre d'épuisement à l'ouest. Elle s'acheva par la chute des Hohenzollern et une révolution. Immédiatement, Lénine annula le traité de Brest-Litovsk. Dans l'Europe épuisée, sur les ruines des empires, surgirent des Etats communistes calqués sur le modèle de celui des Bolcheviks. Il pouvait se réjouir : « Nous sommes à la veille de la révolution mondiale ! » A ce moment-là, il rejeta son programme minimum et n'évoqua plus la nécessité d'une seconde guerre mondiale. En revanche, il créa le Komintern qui se définissait lui-même comme un parti communiste universel dont l'objectif était la création d'une République socialiste soviétique mondiale.

Pourtant, la révolution mondiale n'eut pas lieu. Les régimes communistes de Bavière, de Brême, de Slovaquie et de Hongrie furent incapables de se maintenir. Les partis révolutionnaires occidentaux firent preuve de faiblesse et d'indécision pour conquérir le pouvoir. Lénine ne pouvait les soutenir autrement que moralement : toutes les forces bolcheviques étaient mobilisées sur les fronts intérieurs dans la lutte contre les peuples de Russie qui refusaient le communisme.

Ce ne fut qu'en 1920 que Lénine sentit sa position assez ferme à l'intérieur du pays pour lancer d'importantes offensives contre l'Europe dans le but d'attiser la flamme révolutionnaire.

En Allemagne, le moment le plus favorable était déjà passé mais le pays représentait encore un bon champ de bataille pour la lutte des classes. Désarmé et humilié, le pays souffrait d'une très grave crise économique et fut secoué, en mars 1920, par une grève générale. C'était un baril de poudre qui n'attendait qu'une étincelle... Dans la marche militaire officielle de l'Armée rouge (la « marche Boudienny ») un couplet disait : « A nous Varsovie ! A nous Berlin ! » N.I. Boukharine, théoricien du parti bolchevique, n'hésitait pas à signer un slogan encore plus résolu dans la *Pravda* : « Sus aux murs de Paris et de Londres ! »

Sur le chemin des légions rouges se dressait la Pologne libre et indépendante. La Russie soviétique n'avait pas de frontière commune avec l'Allemagne. Pour apporter l'étincelle qui devait faire éclater le baril de la révolution, il fallait d'abord abattre cet Etat-tampon qui les séparait. L'entreprise échoua : les troupes soviétiques, dirigées par M.N. Toukhatchevski, furent défaites devant Varsovie. Au moment

critique de la bataille, celui-ci, particulièrement incompétent, ne disposait pas des réserves stratégiques nécessaires. Cela décida de l'issue du combat. Six mois avant le début de cette « campagne de libération » soviétique sur Varsovie, Toukhatchevski avait justement « théorisé » sur l'inutilité des réserves stratégiques dans la guerre.

La stratégie est régie par des lois simples, mais impitoyables. L'une d'entre elles est la concentration. Il s'agit de constituer une force écrasante contre le point faible de l'ennemi, au moment et au lieu décisif. Pour concentrer des forces, il faut les avoir en réserve. Toukhatchevski ne l'avait pas compris et le paya par la défaite. Quant à la révolution allemande, il fallut la différer à 1923...

La déroute des troupes de Toukhatchevski eut des conséquences très lourdes pour les Bolcheviks. La Russie, qu'ils semblaient avoir entièrement noyée dans le sang et soumise à leur contrôle, se redressa soudain dans une tentative désespérée pour se débarrasser de la dictature communiste. Petrograd, berceau de la révolution, se mit en grève. Les ouvriers réclamaient du pain et la liberté promise. Les Bolcheviks entreprirent d'écraser les révoltes lorsque l'escadre de la Baltique prit le parti des ouvriers. Les marins de Cronstadt, qui, trois ans auparavant, avaient fait cadeau du pouvoir à Lénine et Trotski, exigeaient à présent que les communistes fussent exclus des soviets. Le pays fut gagné par une vague de révoltes paysannes. Dans les forêts de Tambov, les paysans créèrent une puissante force anticommuniste, bien organisée, mais mal armée.

Toukhatchevski reçut l'ordre de redresser la situation. Il lava ainsi dans le sang russe sa faillite stratégique en Pologne. Sa férocité lors de la répression de Cronstadt devint légendaire. Quant à l'extermination des paysans dans la région de Tambov, ce fut l'une des pages les plus atroces de l'histoire humaine².

3

En 1921, Lénine instaura la NEP, sa Nouvelle Politique économique. Cette politique pourtant n'avait rien de nouveau : ce n'était que le retour au bon vieux capitalisme. Face à la crise et à la famine, les communistes étaient prêts à tous les accommodements (y compris à tolérer des éléments de marché libre) pour conserver le pouvoir. Il est courant d'affirmer que les révoltes de Cronstadt et de Tambov poussèrent Lénine à instaurer la NEP et à relâcher quelque peu la pression idéologique sur la société.

Je crois que les causes de ce recul sont plus profondes. En 1921, il

2 Le xx^e siècle ne manque pas de grands criminels : N.I. Iejov, Heinrich Himmler, Pol Pot... Par la quantité de sang qu'il a versé, Toukhatchevski mérite pleinement de figurer à leurs côtés. Chronologiquement, il fut certainement le précurseur de la plupart d'entre eux. Voir également annexe 1, p. 283.

était clair que la Première Guerre mondiale n'avait pas accouché d'une révolution européenne. Il fallait donc, suivant le conseil de Trotski, passer à la révolution permanente en attaquant les maillons les plus faibles du monde libre et préparer en même temps la Deuxième Guerre mondiale qui devait, elle, conduire à la « libération » définitive. En décembre 1920, peu de temps avant de décréter la NEP, Lénine annonça clairement : « Une nouvelle guerre du même type [que la Première Guerre mondiale] est inévitable. » Il déclara aussi : « Nous sortons d'une étape de la guerre, nous devons nous préparer à la seconde étape. »

C'est la raison de la NEP. La paix n'est qu'une pause avant une nouvelle guerre : c'est le langage de Lénine, de Staline, de la *Pravda*. La NEP est un court entracte avant les guerres à venir. Les communistes doivent remettre le pays en ordre, consolider leur pouvoir, développer une industrie militaire puissante et préparer la population aux futures batailles et « campagnes de libération ».

L'introduction d'éléments du marché libre ne signifiait nullement que l'on renonçât à préparer la révolution mondiale dont la Deuxième Guerre mondiale devait être le détonateur.

En 1922, l'Union des républiques socialistes soviétiques fut constituée. Il s'agissait d'un pas décisif vers la création d'une République socialiste soviétique universelle. A l'origine, l'URSS comprenait quatre républiques. On prévoyait d'en augmenter le nombre jusqu'à ce que le monde entier en fit partie. En réalité, c'était une déclaration de guerre, franche et honnête, au reste de la planète.

II

L'ENNEMI PRINCIPAL

« Si un ébranlement révolutionnaire de l'Europe commence quelque part, ce sera en Allemagne [...] et une victoire de la révolution en Allemagne garantirait la victoire de la révolution internationale³»

STALINE, 3 juillet 1924.

1

En 1923, l'Allemagne se trouvait à nouveau au bord de la révolution. Lénine, affaibli par la maladie, ne prenait plus part à la direction du parti et du Komintern. Staline s'était presque totalement emparé des rênes du pouvoir même si personne parmi ses rivaux ou les observateurs étrangers, ne s'en était encore avisé.

Voici comment Staline décrivait son propre rôle dans la préparation de la révolution allemande de 1923 : « La Commission allemande du Komintern, composée de Zinoviev, Boukharine, Staline, Trotski, Radek et d'un certain nombre de camarades allemands a pris une série de décisions concrètes pour aider directement les camarades allemands dans leur entreprise de prise du pouvoir. »

Boris Bajanov, le secrétaire particulier de Staline, a expliqué en détail cette préparation. Selon lui, les crédits alloués à l'entreprise furent énormes : le Politburo avait décidé de ne pas en limiter les moyens. En URSS, on mobilisa les communistes d'origine allemande et tous ceux qui maîtrisaient la langue de Goethe pour les envoyer faire du travail clandestin en Allemagne. Sur place, ils étaient dirigés par des responsables soviétiques de haut rang, comme le commissaire du peuple V.V. Schmidt, le vice-président de la Guépéou I. Unschlicht (futur chef de l'espionnage militaire) et les membres du Comité central Radek et Piatakov. N.N. Krestinski, ambassadeur soviétique à Berlin, déploya une activité débordante. Son ambassade devint le centre organisé de la révolution. Par elle transitaient les ordres de Moscou et des flots de devises immédiatement transformés en montagnes de propagande, d'armes et de munitions.

Unschlicht fut chargé de recruter des détachements pour l'insurrection armée, de les former et de leur fournir des armes. Sa tâche consistait aussi à organiser la *Tcheka* allemande « en vue de l'anéantissement de la bourgeoisie et des adversaires de la révolution après le coup d'Etat ⁴ ».

3 Séance de la Commission du Komintern sur la Pologne, 3 juillet 1924. Œuvres, t. 6, p. 267.

4 B. Bajanov, Bajanov révèle Staline, Gallimard, Paris, 1979, p. 64.

Le Politburo mit au point un plan détaillé de prise du pouvoir dont la date fut fixée au 9 novembre 1923. Mais la révolution attendue n'eut pas lieu pour plusieurs raisons.

D'abord, le parti communiste ne jouissait pas d'un appui suffisant parmi les masses allemandes dont une importante partie penchait vers la social-démocratie. De plus, le parti était scindé en deux fractions dont les leaders (à la différence de Lénine et de Trotski en 1917) n'étaient pas assez déterminés.

La deuxième raison tenait, comme en 1920, à l'absence de frontière commune entre l'Allemagne et l'URSS. L'Armée rouge ne pouvait pas voler au secours du parti communiste allemand et de ses chefs indécis.

La troisième raison est sans doute la plus importante: Lénine, mourant, ne dirigeait plus depuis longtemps l'Union soviétique et la révolution mondiale. Ses héritiers potentiels étaient nombreux : Trotski, Zinoviev, Kamenev, Rykov, Boukharine. A côté de tous ces rivaux, Staline semblait travailler modestement dans l'ombre mais, bien que personne ne le considérât comme un prétendant, il avait déjà, aux dires de Lénine, « concentré entre ses mains un pouvoir sans limites ».

La révolution allemande de 1923 fut dirigée d'un Kremlin où faisait rage une bataille acharnée. Aucun des prétendants au pouvoir ne souhaitait voir un rival prendre la tête de la révolution allemande et, par conséquent, européenne. Ils se bousculaient tous à la barre, donnant à leurs subordonnés des ordres contradictoires qui ne pouvaient en aucune façon conduire à la victoire. Staline, sagement, ne tenta pas de s'ériger en timonier. Il décida d'accorder toute son attention à la consolidation définitive de son pouvoir personnel, laissant à plus tard les autres problèmes, y compris la révolution mondiale.

Dans les années suivantes, Staline se débarrassa de ses rivaux, un par un, les faisant dévaler de plus en plus vite les échelons du pouvoir vers les caves de la Loubianka.

Une fois au pouvoir, il écarta les obstacles qui avaient empêché la révolution allemande : il mit de l'ordre dans le parti communiste allemand et le força à obéir aveuglément aux ordres de Moscou; il établit des frontières communes avec l'Allemagne; et pour finir, il laissa les nazis anéantir la social-démocratie allemande.

2

Selon Marx et Lénine, la guerre devait accélérer et faciliter le processus révolutionnaire. La position de Staline était simple et cohérente : il fallait combattre les sociaux- démocrates et les pacifistes qui détournaient le prolétariat de la guerre. Le 7 novembre 1927, il lançait ce slogan : « Impossible d'en finir avec le capitalisme, si on n'en finit pas avec le social-démocratie dans le mouvement ouvrier⁵. »

L'année suivante, Staline précisait que les communistes devaient, « en premier lieu, lutter contre le social-démocratie sur toute la ligne [...] y compris démasquer le pacifisme bourgeois ⁶ ».

A l'égard de ceux qui se déclaraient ouvertement pour la guerre, les premiers nazis, la position de Staline était tout aussi simple et logique : il fallait les soutenir pour leur permettre d'anéantir les sociaux-démocrates et les pacifistes. En 1927, il prévoyait la venue des fascistes au pouvoir et considérait que ce serait positif : « Précisément cet événement conduit à l'aggravation de la situation interne des pays capitalistes et aux soulèvements révolutionnaires des ouvriers. »

Staline soutint la montée d'Hitler. Des staliniens zélés, comme Hermann Remmele, appuyèrent ouvertement les nazis. La responsabilité de Staline dans l'avènement du dictateur allemand est loin d'être mince. J'espère un jour consacrer un ouvrage à cette question. Pour l'heure, je me contenterai de citer ce jugement de Trotski : « Sans Staline, il n'y aurait pas eu Hitler, il n'y aurait pas eu de Gestapo ⁷ ! » La perspicacité de Trotski apparaît également dans cette autre observation, faite deux ans plus tard : « Staline a radicalement délié les mains de Hitler tout comme celles de ses adversaires, et il a poussé l'Europe à la guerre⁸. » Au même moment, Chamberlain prétendait que la guerre n'aurait pas lieu, Mussolini se considérait comme un pacificateur, Hitler n'avait pas encore planifié l'attaque de la Pologne et encore moins celle de la France. Alors que l'Europe entière poussait un soupir de soulagement et se persuadait qu'il n'y aurait pas de conflit, Trotski savait qu'il aurait lieu et en désignait à l'avance le responsable.

En juin 1939, des pourparlers intensifs étaient menés entre la Grande-Bretagne, la France et l'URSS contre l'Allemagne. Personne n'évoquait la possibilité de complications imprévues. Le 21 juin, Trotski, lui, écrivait : « L'URSS s'approchera de l'Allemagne de toute sa masse, au moment même où le Troisième Reich sera entraîné dans

⁵ *Pravda*, 6-7 novembre 1927.

⁶ Discours devant les militants du parti de Leningrad, le 13 juillet 1928. *Œuvres*, t. 11, p. 202.

⁷ *Bulletin de l'opposition (Bioulleten' oppositsii)*, n° 52-53, octobre 1936.

⁸ *Ibid.*, n° 71, novembre 1938.

une lutte pour un nouveau partage du monde⁹. » Les choses se sont bien passées ainsi! Pendant que l'Allemagne faisait la guerre à la France, Staline, « de toute sa masse », occupa les Etats neutres sur ses frontières occidentales (partie orientale de la Pologne, Bessarabie, Bukovine septentrionale, Etats baltes), se rapprochant ainsi de celles de l'Allemagne. Le même jour, Trotski fit une autre prophétie encore plus extraordinaire : il prédit qu'au cours de l'automne 1939, la Pologne allait être occupée par les nazis et que l'Allemagne avait l'intention de commencer une offensive contre l'Union soviétique au cours de l'automne 1941.

Le fondateur de l'Armée rouge ne commit qu'une erreur de quelques mois sur le début de la guerre soviéto-allemande¹⁰. Staline commettra la même...

Trotski fut le premier à comprendre le jeu de Staline, ce qui ne fut pas le cas des chefs des Etats occidentaux ni, au début, de Hitler lui-même. Pourtant, la tactique stalinienne était simple. Trotski en avait été la victime quelques années plus tôt : Staline s'était allié à Zinoviev et Kamenev pour l'écarter du pouvoir. Puis il avait provoqué la chute de ses deux alliés provisoires avec l'aide de Boukharine, qu'il élimina à son tour un peu plus tard. Staline avait, de la même façon, écarté les tchékistes de la génération de Dzerjinski en se servant de Iagoda, puis il utilisa Iejov pour éliminer Iagoda et les siens avant de liquider Iejov grâce à Beria, etc.

Trotski voyait bien que Staline se bornait simplement à transposer ces méthodes à l'échelle internationale et se servait du fascisme allemand comme d'un instrument pour déclencher la guerre inter-capitaliste d'où devrait éclore la révolution mondiale.

Dès 1927, Staline annonçait que la nouvelle guerre impérialiste était aussi inéluctable que l'entrée de l'URSS dans ce conflit. Mais, rusé, il n'entendait pas déclencher les hostilités ni y prendre part très rapidement : « Nous interviendrons, mais nous le ferons dans les derniers jours pour jeter sur le plateau de la balance un poids qui puisse peser de manière décisive. »

Staline avait besoin de crises et de guerres en Europe. Hitler, sans s'en rendre compte, pouvait les lui procurer. Plus les nazis commettraient de crimes et mieux Staline pourrait lâcher sur le continent une Armée rouge « libératrice ».

Tout cela, Trotski l'avait compris bien avant la victoire d'Hitler en

⁹ *Ibid.*, n° 79-80, juin 1939.

¹⁰ A lire, cinquante ans plus tard, les jugements de Trotski, on s'étonne de tant de clairvoyance. En fait, Trotski n'en fait pas mystère. Principal artisan du coup de force bolchevique, créateur de l'Armée rouge, chef reconnu de l'URSS au même titre que Lénine, il fut le théoricien de la révolution mondiale. Il était donc bien placé pour connaître le fonctionnement du système communiste. Ainsi qu'il le reconnaissait lui-même, ses prédictions se fondaient sur les publications soviétiques officielles, notamment celles de Gueorgui Dimitrov, secrétaire du Komintern.

Allemagne. En 1932, il expliquait ainsi l'attitude de Staline envers les fascistes allemands : « Qu'ils arrivent au pouvoir, qu'ils se compromettent, et alors... »

A partir de 1927, Staline soutint de toutes ses forces, mais sans le montrer publiquement, la montée des nazis. Parvenus au pouvoir, Staline les poussa à faire la guerre. Lorsqu'ils ouvrirent le conflit, il ordonna aux communistes occidentaux de devenir provisoirement pacifistes, de saper les armées occidentales, d'ouvrir la route aux nazis et de capituler devant eux en exigeant que l'on mette fin à la « guerre impérialiste » et en sabotant les efforts de guerre de leurs gouvernements respectifs.

Tout en poussant le « brise-glace » hitlérien sur l'Europe démocratique, Staline l'avait déjà condamné à mort. Cinq ans avant l'arrivée des fascistes au pouvoir en Allemagne, il planifiait leur anéantissement : « Ecraser le fascisme, abolir le capitalisme, instaurer le pouvoir des soviets, libérer les colonies de l'esclavage. »

III

DES ARMES POUR LES COMMUNISTES

**« Les hommes meurent pour
du métal. »**

GOUNOD, *Faust*

1

En 1933, le général allemand Heinz Guderian visita l'usine de locomotives de Kharkov. Il témoigna que cette usine produisait aussi des chars : vingt-deux par jour.

Pour comprendre la portée de ce témoignage qui concerne seulement la production annexe d'une seule usine soviétique en temps de paix, il faut se rappeler qu'en 1933, l'Allemagne ne produisait encore aucun char. En 1939, au début de la guerre, Hitler disposait de 3 195 blindés, c'est-à-dire moins de six mois de production de la seule usine de Kharkov en temps de paix. En 1940, alors que la Deuxième Guerre mondiale avait déjà commencé, les Etats-Unis ne disposaient que de 400 chars.

Les blindés aperçus par Guderian étaient l'œuvre d'un génie américain, J. Christie, dont personne, hormis les constructeurs soviétiques, n'avait apprécié les inventions à leur juste valeur. Ce char américain fut acheté et envoyé en Union soviétique grâce à de faux papiers d'exportation qui le firent passer pour un tracteur agricole. En URSS, ce « tracteur » fut produit en très grand nombre sous le sigle BT (initiales de « char rapide » en russe). Les premiers BT pouvaient atteindre une vitesse de cent kilomètres à l'heure. De quoi faire pâlir d'envie un conducteur de char moderne. La forme du châssis était simple et rationnelle. Quant au blindage, aucun char de l'époque, y compris ceux de l'armée américaine, n'en possédait de comparable¹¹.

Le T-34, le meilleur char de la Deuxième Guerre mondiale, était un descendant direct du BT. Sa forme était un développement des idées du grand constructeur américain. Le principe de la disposition inclinée des plaques de blindage à l'avant fut ensuite utilisé pour les « Panthers » allemands, puis par tous les chars du monde.

Il faut toutefois reconnaître un défaut des BT : il était impossible de les utiliser sur le territoire soviétique.

11 Voir annexe 2, p. 283.

2

Le BT était un char agressif. Sa principale qualité était la vitesse. Par ses caractéristiques, il ressemblait au guerrier monté, petit mais extraordinairement mobile, des hordes mongoles. Gengis-Khan remportait la victoire en assenant à ses ennemis des coups soudains où il engageait le plus gros de ses troupes. Sa force résidait moins dans la puissance de ses armes que dans ses manœuvres très rapides en profondeur. Pour cela, il n'avait pas besoin de cavaliers lents et lourds mais de hordes légères, capables de franchir des distances énormes, de forcer le passage des fleuves et de pénétrer profondément dans les arrières de l'ennemi.

Telles étaient les caractéristiques du BT, produit en plus grande quantité que tous les autres chars du monde au 1^{er} septembre 1939. La mobilité, la rapidité et l'autonomie avaient été obtenues grâce à des blindages rationnels mais très légers et fins. Le BT ne pouvait être utilisé que pour une guerre d'agression, sur les arrières de l'ennemi, dans une de ces offensives foudroyantes où des masses de chars envahissent soudain le territoire ennemi et y pénètrent en profondeur, contournant les foyers de résistance, pour atteindre les villes, les ponts, les usines, les aéroports, les ports, les postes de commandement et les centres de transmission.

Les qualités agressives du BT provenaient également de son train de roulement. Sur les chemins de terre, il se déplaçait sur chenilles, mais, sitôt qu'il s'engageait sur de bonnes routes, il les enlevait et filait sur ses roues comme une voiture. Or, on le sait, la vitesse contredit la capacité de franchissement : il faut choisir entre une voiture rapide qui ne peut rouler que sur de vraies routes et un tracteur lent qui passe partout. Les maréchaux soviétiques avaient choisi la voiture : le BT était totalement impuissant sur le territoire soviétique. Lorsqu'Hitler engagea l'opération « Barbarossa » en attaquant l'URSS, presque tous les BT furent abandonnés. Même sur chenilles, ils ne pouvaient servir en dehors des routes. Quant aux roues, elles ne furent jamais utilisées. Ces chars magnifiques ne furent donc jamais employés selon leurs capacités. Ils avaient été créés pour opérer uniquement sur des territoires étrangers dotés d'un bon réseau routier, ce qui excluait la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan, la Chine, la Mandchourie et la Corée. Seul G.K. Joukov parvint à utiliser les BT en Mongolie, sur des plaines absolument plates. Il en fut fort mécontent : en dehors des pistes, les chars déchenillaient souvent. Quant aux roues, elles s'enfonçaient dans le sol, même sur les routes de terre, et les chars patinaient.

Les BT ne pouvaient être utilisés efficacement qu'en Europe centrale et méridionale. Sur roues, ils pouvaient donner leurs pleines capacités en Allemagne, Belgique et France.

Selon les manuels soviétiques de l'époque, les roues des BT étaient plus importantes que les chenilles car elles lui donnaient sa rapidité. Les chenilles ne devaient servir qu'à gagner le territoire étranger, par

exemple, forcer la Pologne. Après quoi, les chars pourraient se lancer, sur roues, sur les autoroutes allemandes. Les chenilles n'étaient considérées que comme un moyen annexe qui ne devait être utilisé qu'une fois, exactement comme un parachute que l'on jette dès que l'on a atterri sur les arrières ennemis. Les divisions et corps d'armées équipés de chars BT ne disposaient pas de véhicules de transport pour récupérer les chenilles abandonnées. Les BT devaient achever la guerre sur d'excellentes routes.

Il faut également noter que l'URSS fut à cette époque la seule à produire massivement des chars amphibies. Dans une guerre défensive, ces chars n'avaient aucune utilité. Au début de l'agression allemande, il fallut aussi les abandonner et réduire leur production, comme celle des BT.

En 1938, l'Union soviétique lança des travaux intensifs pour créer un char nouveau portant le sigle totalement inhabituel d'A-20. Que signifiait cet « A » ? Aucun manuel soviétique ne répond à cette question. Il est possible qu'après publication de cet ouvrage, les intéressés inventent une explication. Quant à moi, j'ai longtemps cherché une réponse. Je crois l'avoir trouvée à l'usine n° 183, cette même usine de locomotives visitée par Guderian, qui fournissait aussi des chars. Les vieux ouvriers de l'usine affirment que le sens initial du « A » était « autoroute ». J'ignore si l'explication est vraie, mais je la tiens pour satisfaisante. Le A-20 était un dérivé du BT dont la caractéristique de rapidité apparaissait dans le sigle. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour l'A-20 ? Sa fonction principale était de gagner les autoroutes pour se transformer en roi de la vitesse¹².

A la fin des années 80, l'Union soviétique ne dispose toujours pas d'un seul kilomètre de ce qu'on appelle « autoroute » en Occident. En 1938, aucun des Etats frontaliers de l'URSS ne disposait d'une infrastructure autoroutière. Mais l'année suivante, le pacte Molotov-Ribbentrop partageait la Pologne et instaurait des frontières communes entre l'URSS et un pays qui était doté d'un important réseau d'autoroutes : l'Allemagne.

Les historiens expliquent qu'en juin 1941 les chars soviétiques n'étaient pas prêts à la guerre. C'est faux. Ils n'étaient pas prêts à une guerre défensive sur le territoire de l'URSS. Ils étaient conçus pour mener un autre type de combat sur d'autres territoires.

12 Certains modèles de chars soviétiques portaient des noms de chefs communistes : KV (Klim Vorochilov), IS (Iossif Staline), mais la plupart portaient un sigle comprenant la lettre « T » (tank) et des préfixes comme « O » (lance-flammes), « B » (rapide), « P » (amphibie).

A la qualité et à la quantité des blindés soviétiques répondaient celles des avions. Les historiens communistes prétendent qu'il y avait certes beaucoup d'avions, mais mauvais et périmés. Il faudrait seulement prendre en compte les plus récents appareils d'alors, le Mig-3, le Yak-1, le Pe-2, le Il-2 et décompter les vieilleries produites plusieurs années avant la guerre.

Mais voici ce que pense de ces vieilleries Alfred Price, officier de la Royal Air Force, qui pilota quarante modèles d'avions différents et totalisa 4'000 heures de vol à son actif : « De tous les chasseurs existant en septembre 1939, le plus puissamment armé était le Polikarpov 1-16 russe. [...] En puissance de feu, il dépassait du simple au double le Messerschmitt-109E, et presque du simple au triple le Spitfire-1. Le 1-16 était unique car il était le seul à doter le pilote d'une protection blindée. Ceux qui croient que les Russes étaient des paysans attardés avant la Deuxième Guerre mondiale et qu'ils ont seulement progressé en suivant l'expérience allemande devraient se rappeler les faits¹³. »

Ajoutons qu'en août 1939, pour la première fois dans l'histoire de l'aviation, les chasseurs soviétiques utilisèrent des missiles. En outre, l'URSS travaillait déjà à un avion, seul en son genre, dont le fuselage devait être blindé, le Il-2, véritable char volant doté d'un armement surpuissant qui comprenait huit missiles.

Dans ces conditions, que se passa-t-il? Pourquoi l'aviation soviétique perdit-elle la maîtrise du ciel dès le premier jour de combat? La réponse est simple : la majeure partie des pilotes soviétiques, y compris ceux des chasseurs, n'avaient pas appris à mener des combats aériens. Ils savaient seulement détruire des objectifs à terre. Les règlements de l'aviation de chasse et de bombardement (BOUIA-40 et BOUBA-40) incitaient les pilotes à mener une seule opération d'offensive, grandiose et soudaine, dans laquelle l'aviation soviétique détruirait d'un coup l'aviation ennemie et disposerait de la maîtrise du ciel¹⁴.

C'est bien pourquoi toute l'aviation soviétique était massée aux frontières en 1941. Ainsi, l'aérodrome de campagne du 123^e régiment de chasse se trouvait à deux kilomètres de la frontière allemande. En temps de guerre, et par souci d'économie de carburant, les avions décollent en direction de l'ennemi. Au 123^e chasseurs, comme dans bien d'autres formations, les avions devaient prendre de la hauteur au-dessus du territoire allemand.

Avant et pendant la guerre, l'Union soviétique mit au point d'excellents avions d'une étonnante simplicité. Ils n'étaient pas

13 A. Price, *World War II Fighter Conflict*, Londres, 1975, pp. 18,21.

14 Voir annexe 3, p. 283.

destinés à détruire les appareils ennemis en combat aérien mais à les anéantir au sol. Le Il-2 en fut la plus belle réussite. Son objectif principal était les aérodromes. En concevant cet appareil d'attaque, le constructeur S.V. Iliouchine avait prévu un moyen d'assurer aussi sa défense : dans sa première version, le Il-2 était biplace. Derrière le pilote, un tireur protégeait l'appareil contre les chasseurs ennemis. Staline téléphona à Iliouchine pour lui intimer l'ordre d'enlever le tireur et sa mitrailleuse. Pour Staline, le Il-2 devait être utilisé dans une situation où aucun chasseur ennemi n'aurait le temps de décoller.

Dans les premières heures de l'opération « Barbarossa », Staline téléphona de nouveau à Iliouchine et lui ordonna de refaire du Il-2 un biplace : dans une guerre défensive, même un avion d'attaque a besoin d'un armement défensif.

5

En 1927, Staline finit de consolider son pouvoir et concentra son attention sur les problèmes du mouvement communiste et de la révolution mondiale.

La même année, il conclut au caractère inévitable d'une nouvelle guerre mondiale et engagea une lutte résolue contre le pacifisme social-démocrate en favorisant les nazis dans leur conquête du pouvoir.

1927 marqua également le début de l'industrialisation de l'URSS. Ou plutôt de sa surindustrialisation planifiée par quinquennats.

Au début du premier plan quinquennal, l'Armée rouge disposait de 92 chars. Bien que la production militaire ne fût pas encore prioritaire, elle en avait plus de 4'000 à son terme. Le but de ce premier quinquennat était de mettre en place une infrastructure industrielle capable de produire, ensuite, des armements.

Le deuxième quinquennat continua sur cette lancée : l'on créa des batteries de fours à coke et des fours Martin, des barrages géants et des usines d'oxygène, des laminoirs et des mines. La production d'armement n'était toujours pas prioritaire, mais Staline ne l'oubliait pas pour autant : au cours des deux premiers plans, la production d'avions de combat fut de 24'708 unités...

En revanche, le troisième quinquennat, qui devait s'achever en 1942, fut bel et bien consacré à la production militaire à une échelle énorme.

L'accomplissement du troisième plan avait été rendu possible par la collectivisation des campagnes et l'industrialisation du pays dont le but n'était nullement d'améliorer les conditions d'existence de la population¹⁵. Au milieu des années vingt, la vie était relativement

15 Voir annexe 4, p. 284.

supportable. Si Staline s'était préoccupé du niveau de vie, il aurait prolongé la NEP et les Soviétiques n'auraient pas connu, au début des années trente, l'appauvrissement presque total et les terribles famines que décrit Robert Conquest dans un récent ouvrage¹⁶. En réalité, le but de l'industrialisation et de la collectivisation n'était pas l'amélioration des conditions de vie des Soviétiques mais la production d'armes en quantités gigantesques.

Pourquoi les communistes voulaient-ils des armes? Pour défendre la population? Drôle de calcul : faire des millions de morts pour se protéger d'une hypothétique attaque. Rappelons que les nazis parvinrent au pouvoir en Allemagne en 1933, alors que la famine sévissait en URSS depuis déjà deux ans. Si, pour payer les chars d'assaut, la soie des parachutes et la technologie militaire occidentale, Staline n'avait vendu à l'étranger que quatre millions de tonnes de blé par an au lieu de cinq, des millions d'enfants seraient restés en vie. Dans tous les pays normaux, les armements servent à défendre la population et préserver l'avenir de la nation. En Union soviétique, la population souffrit d'effroyables calamités pour que le pays se dote d'armements offensifs.

Comparé à l'industrialisation stalinienne, l'horrible massacre de la Première Guerre mondiale prend des airs de joyeux pique-nique. De 1914 à 1918, le conflit fit dix millions de morts dans l'Europe entière. A elle seule, la Russie perdit 2,3 millions de personnes. Mais Staline, en temps de paix, extermina une population incommensurablement plus élevée : la paix communiste s'avéra plus meurtrière que la guerre impérialiste! Et cela, pour se munir de chars et d'avions destinés exclusivement à attaquer ses voisins. Car ces armes ne convenaient nullement à la défense du territoire et de la population et, la guerre venue, il fallut purement et simplement renoncer à les utiliser.

16 Robert Conquest, *The Harvest of Sorrow. Soviet Collectivization and the Terror Famine*, Londres, 1986.

IV

LE PARTAGE DE LA POLOGNE

« Nous poursuivons une œuvre qui, en cas de succès, retournera le monde entier et libérera la classe ouvrière tout entière¹⁷. »

STALINE.

1

Le 22 juin 1941, l'Allemagne nazie attaqua par surprise l'Union soviétique. C'est un fait historique dont on finit par ne plus percevoir le caractère étrange : avant la Deuxième Guerre mondiale, l'Allemagne n'avait pas de frontière commune avec l'URSS et ne pouvait donc pas l'attaquer par surprise.

Les deux puissances étaient séparées par une zone tampon constituée d'Etats neutres. Pour qu'une guerre germano-soviétique fût possible, il fallait au préalable détruire cette zone. Avant de maudire le seul Hitler, quiconque s'intéresse à la date du 22 juin 1941 devrait se poser ces deux questions : Qui a abattu la zone tampon constituée par ces Etats neutres? Dans quel but?

2

La Pologne était le seul état qui possédait des frontières à la fois avec l'URSS et avec l'Allemagne. Elle représentait la voie d'accès la plus courte, la plus directe, la moins accidentée et la plus commode entre les deux pays. En cas de guerre germano-soviétique, l'agresseur potentiel devait donc se tailler un corridor en territoire polonais. En revanche, pour éviter une telle guerre, le comportement normal d'une puissance non agressive devait être d'engager son poids politique, son autorité internationale et sa puissance militaire pour interdire à son adversaire d'entrer dans la zone tampon. En dernière extrémité, elle devait se battre contre lui en Pologne sans le laisser s'approcher de ses frontières.

Pourtant, que se passa-t-il? Hitler avait ouvertement proclamé son besoin d'espace vital à l'est. Staline l'avait publiquement qualifié de cannibale. Mais les nazis ne pouvaient attaquer l'URSS en l'absence de frontière commune. Hitler proposa donc à Staline de l'aider à détruire la zone tampon qui les séparait. Ce dernier accepta la proposition avec joie et mit dans l'entreprise le même enthousiasme que les nazis. Les motivations d'Hitler étaient compréhensibles. Mais comment expliquer celles de Staline?

Les historiens communistes expliquent ce mystère de trois manières différentes :

Première explication : après avoir dépecé et ensanglanté la Pologne, l'URSS poussa ses frontières vers l'ouest, renforçant ainsi sa sécurité. Etrange raisonnement. Les frontières soviétiques furent avancées de deux à trois cents kilomètres, mais l'Allemagne déplaçait simultanément les siennes de trois à quatre cents kilomètres vers l'est. Loin d'y gagner en sécurité, l'URSS ne fit qu'en souffrir : cela créait une zone de contact entre les deux pays, qui permettait le lancement d'une attaque subite.

Deuxième explication : en poignardant la Pologne dans le dos au moment où elle livrait un combat désespéré aux nazis, l'URSS tentait de reculer l'échéance d'une guerre germano-soviétique... C'est en quelque sorte l'histoire du type qui met le feu à la maison de son voisin pour que l'incendie ne se propage pas trop vite à la sienne.

Troisième explication : la France et la Grande-Bretagne ne voulaient pas signer de traité avec l'URSS, ce qui laissa les mains libres à Hitler... Sottises! Pour quelle raison ces deux pays auraient-ils dû s'engager à défendre un pays qui proclamait haut et fort que son objectif principal était de renverser les démocraties, y compris à Paris et à Londres? En tout cas, une attaque allemande à l'est ne touchait qu'indirectement les Etats occidentaux. Cette possibilité, en revanche, revêtait une importance primordiale pour les pays de l'Europe de l'Est qui étaient directement visés. C'étaient eux les alliés naturels de l'Union soviétique. C'était avec eux qu'il fallait rechercher une alliance contre Hitler. Mais Staline n'en voulait pas.

Les explications inventées par les historiens communistes ont deux défauts : elles ont été produites après coup ; et elles ignorent totalement les vues des dirigeants soviétiques qui ont pourtant été exprimées encore plus clairement que celles d'Hitler.

3

Une fois détruite la zone tampon qui le séparait de l'URSS, Hitler s'estima momentanément satisfait et consacra son attention à la France et à la Grande-Bretagne qui lui avaient déclaré la guerre par solidarité avec la Pologne. Staline aurait dû mettre ce répit à profit pour renforcer la défense de cette trouée de 570 kilomètres. Il fallait d'urgence perfectionner la ligne de fortifications existantes. Et aussi en créer d'autres, miner les routes, les ponts, les champs, creuser des fossés antichars...

Une telle tâche pouvait être menée à bien en peu de temps. En 1943, à Koursk, pour repousser une offensive de l'ennemi, l'Armée rouge créa six lignes fortifiées continues, sur une profondeur de 250 à 300 kilomètres et toute la largeur du front. Chaque kilomètre était

saturé d'épaulements, de tranchées, de boyaux de communication, d'abris, de positions de batteries. La densité du minage était de 7 000 mines par kilomètre. Quant à la concentration d'artillerie antichar, elle atteignait le chiffre monstrueux de 41 canons au kilomètre, sans compter l'artillerie de campagne, les chars enterrés et la DCA. Et tout cela sur une étendue sans relief et presque nue.

En 1939, les conditions de création de lignes de défense étaient plus favorables : le secteur frontalier comprenait des forêts denses, des rivières et des marais. Il y avait peu de routes et les Soviétiques disposaient du temps nécessaire à aménager une zone véritablement infranchissable.

Or, on se hâta de rendre la région accessible. On construisit des routes et des ponts et le réseau ferroviaire fut étendu et perfectionné. Les fortifications existantes furent détruites et recouvertes de terre. De plus, ce fut précisément le moment que choisit Staline pour arrêter la production de canons antichars et de DCA.

Commentaire de I.G. Starinov, colonel du GRU qui fut l'un des acteurs de cette politique : « La situation créée était stupide. Lorsque nous avions pour voisins de petits Etats dont les armées étaient faibles, nos frontières étaient verrouillées. Mais quand l'Allemagne nazie devint notre voisine, les ouvrages de fortifications défendant l'ancienne frontière furent abandonnés et parfois même démontés¹⁸. » La direction du génie de l'Armée rouge demandait 120'000 mines à retardement, quantité suffisante, en cas d'invasion, pour paralyser toutes les communications ferroviaires sur les arrières de l'armée allemande. La mine est l'arme la plus simple, la moins coûteuse et la plus efficace. Au lieu de la quantité demandée, le génie ne reçut que... 120 mines. Leur production, précédemment énorme, fut arrêtée après le partage de la Pologne.

Dans l'année qui suivit, Staline poursuivit son entreprise de démantèlement de la zone tampon. En 1940, il annexa l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie, une grande partie de la Roumanie (Bessarabie et Bukovine septentrionale) et tenta d'annexer la Finlande dont il parvint, au prix d'une guerre, à arracher des morceaux.

Dix mois après la signature du pacte germano-soviétique, la zone tampon était entièrement détruite. De l'océan Arctique à la mer Noire, il n'y avait plus d'Etats neutres entre Staline et Hitler : les conditions nécessaires pour une offensive étaient en place. De plus, alors qu'à la fin de 1939 la frontière entre l'URSS et l'Allemagne ne traversait que des territoires polonais soumis, après le phagocytage des Etats baltes, en 1940, l'Armée rouge se trouvait directement au contact d'une région allemande : la Prusse orientale.

18 I.G. Starinov, *Les mines attendent leur heure (Miny jdout svoego tchassa)*, Voenizdat, 1964, p. 176.

Ces multiples éléments renversent l'image d'un Hitler rusé, creusant des corridors vers l'est avec l'aide involontaire d'un Staline stupide. Au contraire, c'est Staline qui perçait des trouées vers l'ouest sans aucune aide extérieure : « L'histoire nous dit, expliquait-il en 1936, que lorsqu'un Etat veut faire la guerre à un autre Etat, même si ce n'est pas son voisin, il commence par chercher des frontières par lesquelles il pourrait atteindre celles du pays qu'il veut attaquer ¹⁹. »

En 1940, à l'occasion des fêtes de la Révolution, le maréchal S.K. Timochenko précisait : « En Lituanie, en Lettonie, en Estonie, le pouvoir des propriétaires et des capitalistes, haï des travailleurs, a été détruit. L'Union soviétique s'est considérablement étendue et a poussé ses frontières vers l'ouest. Le monde capitaliste a été obligé de nous faire de la place et de reculer. Mais ce n'est pas à nous, combattants de l'Armée rouge, de nous laisser gagner par la vantardise et de nous reposer sur nos lauriers! ²⁰ »

Il ne s'agit pas ici d'un discours ni d'un communiqué de l'agence Tass, mais d'un ordre de l'Armée rouge. Or, à l'ouest des frontières soviétiques, il n'y avait que l'Allemagne et ses alliés.

¹⁹ *Pravda*, 5 mars 1936.

²⁰ Ordre du commissaire du peuple à la Défense n°400, 7 novembre

V

LE PACTE ET SES CONSEQUENCES

« Staline fut plus rusé que Hitler. Plus rusé et plus perfide²¹. »

ANTON ANTONOV-OVSEENKO.

1

A première vue, le partage de la Pologne paraissait équitable : une partie pour Hitler, une autre pour Staline. Mais une semaine après la signature du pacte, celui-ci jouait déjà un mauvais tour à Hitler. Les deux nouveaux alliés devaient attaquer la Pologne simultanément. Pourtant, au moment où les nazis mettaient le plan à exécution, Staline leur fit savoir que ses troupes n'étaient pas encore prêtes. Il aurait pu le dire à Ribbentrop avant la signature du pacte, mais il avait préféré se taire. Hitler commença la guerre seul et apparut comme l'unique responsable aux yeux du monde entier.

La France et la Grande-Bretagne lui déclarèrent immédiatement la guerre. Or n'importe quel écolier allemand savait comment se terminait pour son pays une guerre sur deux fronts. D'autre part, s'il était sans doute possible de venir rapidement à bout de la France, l'Angleterre, elle, est une île. Pour l'attaquer, il fallait une préparation longue et sérieuse, une marine puissante, capable de rivaliser avec la Home Fleet, et la maîtrise du ciel.

Ainsi, la guerre s'annonçait d'emblée longue et coûteuse. Nul n'ignore comment se termine une telle guerre pour un pays aux ressources limitées.

Derrière la Grande-Bretagne, les Etats-Unis pouvaient, au moment le plus dramatique, jeter dans la balance leur puissance quasi illimitée, comme à la fin de la Première Guerre mondiale. C'est l'Occident tout entier qui risquait de devenir l'ennemi de l'Allemagne. Quant à Staline, Hitler ne pouvait compter sur sa neutralité qu'aussi longtemps qu'il disposerait de forces en quantité dissuasive. Mais dans une guerre prolongée contre l'Occident, ces forces étaient vouées à l'usure. Et alors...

La situation de Staline était bien différente.

La Pologne avait été partagée non dans la Chancellerie du Reich, mais au Kremlin, en présence de Staline et en l'absence de Hitler. Pourtant, ce dernier est tenu pour responsable de la guerre tandis que Staline passe, encore aujourd'hui, pour une victime innocente. Les troupes soviétiques se livrèrent sur le territoire polonais à des exactions aussi terribles et peut-être même pires que les nazis, mais

21 A. Antonov-Ovseenko, *The Time of Stalin : portrait of a tyranny*, New York, Harper & Row, 1981

Dieu sait pourquoi les Etats occidentaux ne déclarèrent pas la guerre à l'URSS. Staline avait le conflit qu'il désirait : les Occidentaux s'entre-tuaient, détruisaient leurs villes et leurs usines tandis que lui restait neutre, en l'attente du moment propice.

En revanche, lorsque Staline se trouva dans une situation dramatique, il reçut immédiatement l'aide occidentale.

Au bout du compte, l'Occident était entré en guerre pour la liberté de la Pologne. Mais cet Etat, loin de redevenir libre, fut livré en 1945 à Staline, au même titre que toute l'Europe orientale. Malgré cela, certains Occidentaux continuent à croire qu'ils ont gagné la Deuxième Guerre mondiale.

Hitler finit par se suicider. Staline devint le seigneur incontesté d'un immense empire anti-occidental créé avec l'aide de l'Occident lui-même. Il sut sauvegarder jusqu'après sa mort sa réputation d'homme simple, naïf et confiant, alors que Hitler est resté aux yeux de l'histoire un scélérat diabolique.

2

Staline avait-il l'intention de respecter le pacte germano-soviétique?

Donnons-lui la parole : « La question de la lutte [...] doit être considérée non pas sous l'angle de la justice, mais des exigences politiques du moment, des besoins du parti²². »

Ou encore : « La guerre peut tournebouler tous les accords du monde²³. »

Le parti comprenait parfaitement les propos de ses dirigeants et dota ces derniers de pouvoirs en conséquence : « Le Congrès souligne particulièrement que le Comité central à le pouvoir de rompre à tout moment les alliances et les traités de paix passés avec les Etats bourgeois et impérialistes, tout comme de leur déclarer la guerre²⁴. »

Cette décision n'a jamais été abrogée...

Quand la rupture des alliances devait-elle survenir?

« Beaucoup de choses dépendent de nous, expliquait Staline, si nous réussissons à reculer la guerre avec le monde capitaliste, qui est inévitable, [...] jusqu'au moment où les capitalistes se battront entre eux...²⁵ »

« On peut considérer, écrivait-il par ailleurs, que la bataille décisive est mûre si toutes les forces de classes qui nous sont hostiles, sont suffisamment impliquées, si elles se battent entre elles, si cette lutte les a épuisées²⁶. »

²² Staline, Discours au comité exécutif du Komintern, le 22 janvier 1926, *Œuvres*, t. 8, p. 1.

²³ *Pravda*, 15 septembre 1927.

²⁴ Résolution du VII^e Congrès extraordinaire du parti, mars 1918.

²⁵ Staline, *Œuvres*, t.10, p. 288.

²⁶ *Questions du léninisme*, avril 1924, in *Œuvres*, t. 6, p. 158. ***** Karl

La situation dont rêvait Staline était précisément celle créée par le pacte germano-soviétique. La *Pravda* se mit à fourmiller de citations de ce genre : « Il ne faut pas seulement les prendre à la gorge, il faut les mettre à mort! ***** » Le journal débordait d'enthousiasme : « Les fondements du monde tremblent, le sol se dérobe sous les pieds des hommes et des peuples. Les lueurs d'incendies flamboient et le fracas des canons ébranle les mers et les continents. Les grandes puissances et les Etats se volatilisent comme du duvet poussé par le vent. [...] Comme c'est merveilleux, comme c'est sublime quand le monde entier est ébranlé dans ses fondements, quand périssent les souffrances et s'effondrent les grandeurs *. »

Staline entrevoyait la situation où il ne resterait plus « pierre sur pierre » de l'Allemagne nazie pour l'année 1942. Mais la défaite rapide de la France, et la décision prise par Hitler de renoncer à débarquer en Grande-Bretagne (l'espionnage soviétique l'apprit à la fin de 1940) brouillèrent toutes les cartes. La libération de l'Europe fut avancée de l'été 1942 à l'été 1941. Pour cette raison le nouvel an 1941 fut placé sous le slogan: augmentons le nombre de républiques de l'URSS! Chaque nouvelle année est une victoire et une lutte En 41 nos pelles toucheront De nouvelles couches de richesses terrestres.

Et peut-être l'uranium, secoué par le cyclotron, Deviendra-t-il un simple carburant.

Chaque nouvelle année est une victoire et une lutte Pour le charbon, pour l'essor de la métallurgie...

Et peut-être aux seize armoiries existantes,

D'autres armoiries viendront-elles s'ajouter...

(*Pravda*, 1^{er} janvier 1941)

Non, les dirigeants soviétiques ne songeaient pas à la défense! Ils n'avaient aucune intention de s'y préparer. Ils savaient que l'Allemagne se battant déjà à l'ouest, elle n'attaquerait pas à l'est. Ils savaient bien qu'une guerre sur deux fronts serait un suicide pour Hitler.

Avant la guerre, la *Pravda* se gardait bien d'appeler les Soviétiques à renforcer leur défense. Le ton était fort différent : « Grand est notre pays : le globe terrestre doit tourner pendant neuf heures sur lui-même pour que tout notre immense pays soviétique entre dans une nouvelle année de ses victoires. Viendra un temps où il faudra pour cela vingt-quatre heures. [...] Qui sait seulement où nous fêterons la nouvelle année dans cinq ou dix ans : sous quelle latitude, sur quel nouveau méridien soviétique ? ²⁷ »

Plus on s'approchait de la date prévue pour l'invasion communiste

Marx, *Œuvres*, t. 2, p. 343.

* *Pravda*, 4 août 1940. Voir également annexe 5, p. 284.

27 *Pravda*, 1^{er} janvier 1941.

de l'Europe (juillet 1941), plus la *Pravda* devenait claire : « Divisez vos ennemis, donnez momentanément satisfaction aux exigences de chacun, puis écrasez-les un par un, sans leur laisser la possibilité de s'unir²⁸. »

Hitler finit par estimer qu'il ne pouvait plus attendre et risquer un coup de poignard dans le dos. Il se lança le premier dans la guerre. Pourtant, même après avoir ouvert les hostilités dans un contexte on ne peut plus favorable, il ne put gagner.

A l'inverse, dans un contexte extrêmement défavorable, l'Armée rouge parvint à « libérer » la moitié de l'Europe, qu'elle tient toujours sous sa coupe. Quelle aurait été la situation si les meilleures forces allemandes avaient quitté le continent pour l'Afrique et les Iles britanniques, tandis que, dans leur dos, les Soviétiques avaient supprimé, en envahissant la Roumanie, la seule source d'approvisionnement pétrolier dont disposait l'Allemagne?

VI

QUAND L'URSS EST-ELLE ENTREE EN GUERRE?

« Seul un pays, l'Union soviétique, pourrait gagner en cas de conflit généralisé. »

ADOLF HITLER, 1938.

1

En Union soviétique, tout ce qui se rapporte au début de la Deuxième Guerre mondiale est recouvert du secret d'Etat. Parmi les nombreux et terribles secrets du conflit, un est gardé avec une particulière vigilance : la date de l'entrée en guerre de l'URSS.

Selon l'historiographie communiste, la guerre aurait commencé le 22 juin 1941. Les historiens soviétiques ont inventé force légendes concernant cette date : nous vivions en paix quand on nous a attaqués... A les en croire, l'Union soviétique n'est pas entrée volontairement en guerre. Elle y aurait été forcée.

Cependant, peu de gens admettent la date officielle du 22 juin. La propagande soviétique s'est vue obligée de la renforcer de différentes manières : on a inventé une « période de Tavant-guerre » couvrant les deux années qui ont précédé le jour fatidique; on avance également le chiffre de 1418 jours de combat, cela au cas où des curieux voudraient calculer eux-mêmes la date en question. Partant du 9 mai 1945, le compte à rebours de 1418 jours donne bien le 22 juin 1941.

Il est pourtant aisé de réfuter ce mythe. Prenons par exemple la « période de l'avant-guerre ». Si l'on veut bien considérer qu'entre septembre 1939 et août 1940 tous les voisins européens de l'URSS sont tombés, entièrement ou partiellement, sous la coupe de l'Armée rouge, on conviendra facilement que ladite période n'a jamais existé²⁹. L'Union soviétique, qui avait proclamé sa neutralité en 1939, s'empara d'un territoire peuplé de plus de 23 millions de personnes.

Dans les pays occupés, l'Armée rouge et le NKVD se livrèrent aux pires exactions. Les camps de concentration soviétiques se remplirent de soldats et d'officiers originaires de l'Est européen. Les officiers capturés (et pas seulement les Polonais à Katyn) furent exterminés par milliers. Quel pays neutre détient des milliers d'officiers prisonniers dans une « période d'avant-guerre » ?

Curieuse discipline que l'historiographie : l'Allemagne a attaqué la Pologne, c'est donc elle qui a déclenché la guerre. L'Union soviétique a

29 D'ailleurs l'Armée rouge n'avait nullement l'intention de s'arrêter en si bon chemin (Cf. l'ordre n° 400 du 7 novembre 1940 déjà cité).

fait la même chose, le même mois, mais on ne la considère pas comme un agresseur. On ne pense même pas qu'elle a été en guerre de 1939 à 1941.

L'Allemagne s'est emparée du Danemark : c'est un acte de guerre, même s'il n'y a pas eu de grandes batailles. L'Union soviétique s'est saisie également sans combat, des trois Etats baltes qui étaient comparables au Danemark par leur position géographique vis-à-vis de l'agresseur, l'importance numérique de leur population, leur culture et leurs traditions. Mais ces initiatives ne sont pas stigmatisées comme des actes de guerre.

L'Allemagne s'est emparée de la Norvège : poursuite de l'agression. Peu avant, l'Union soviétique avait versé des flots de sang en Finlande. Durant la « période de l'avant-guerre », des centaines de milliers de soldats soviétiques sont morts au cours de combats acharnés. Les pertes de l'armée allemande pendant la même période furent bien moindres.

Officiellement, les opérations militaires soviétiques d'alors sont dénommées « renforcement de la sécurité des frontières occidentales ». Pourtant ces frontières étaient sûres : tous les voisins immédiats de l'URSS étaient des Etats réellement neutres. Si nous qualifions de « renforcement de la sécurité » l'agression de six Etats pacifiques, de quelle légitimité morale pouvons-nous nous prévaloir pour condamner Hitler? Après tout, ne se comportait-il pas de manière identique en envahissant les Etats voisins? On m'objectera que, formellement, l'URSS n'a déclaré la guerre à personne. Mais Hitler non plus.

La date du 22 juin ne sépare pas une période de paix d'une période de belligérance. En fait, c'est une date banale de l'histoire militaire. Ne faisons pas débiter l'histoire de la guerre à partir du moment où des forces étrangères ont envahi le territoire de l'URSS, présentée comme une victime innocente. Souvenons-nous plutôt des vraies victimes, tombées sous les baïonnettes de l'armée « libératrice » et écrivons l'histoire à partir du moment où les troupes communistes ont frappé dans le dos une Pologne qui tentait, dans un combat désespéré, d'arrêter la progression de Hitler vers l'est. Faisons même débiter cette histoire à partir du moment où Staline prit la décision de déclencher la guerre.

2

A l'aube du 1^{er} septembre 1939, l'armée allemande attaqua la Pologne. Un étrange concours de circonstances voulut que, ce jour-là, la 4^e session extraordinaire du Soviet suprême de l'URSS adoptât une loi sur le service militaire obligatoire. Il n'y avait jamais encore eu de telle loi en URSS. Chose curieuse : tant que Hitler était brandi comme un épouvantail par la propagande soviétique, on s'était passé de la conscription obligatoire. Mais elle devenait indispensable sitôt signé le pacte germano-soviétique.

Les Soviétiques ont expliqué par la suite que c'était le début d'une guerre à laquelle l'URSS ne voulait pas prendre part mais que Staline avait pris ses précautions. Le maréchal K.A. Meretskov, comme beaucoup d'autres, déclara que cette loi eut une énorme importance et fut adoptée « dans les conditions de la Deuxième Guerre mondiale qui avait déjà commencé ³⁰ ».

Représentons-nous la frontière germano-polonaise en cette matinée tragique : l'obscurité, le brouillard, la canonnade, les coups de feu, le grondement des moteurs. Peu de Polonais devaient comprendre ce qui se passait. Provocation?

Conflit véritable? Les députés du Soviet suprême, eux, savaient déjà que ce n'était pas une provocation, ni une guerre germano-polonaise ou même européenne, mais bien le début de la Deuxième Guerre mondiale! Il fallait que ces députés se réunissent d'urgence en session extraordinaire pour adopter les lois qui s'imposaient. Que n'ont-ils fait preuve de la même célérité lorsqu'il se produisit quelque chose de semblable en juin 1941 sur la frontière soviéto- allemande !

Le 1^{er} septembre 1939 au matin, ni le gouvernement polonais, ni ceux des Etats occidentaux, ni même Hitler n'auraient affirmé catégoriquement qu'ils vivaient les débuts de la Deuxième Guerre mondiale. Hitler attaqua la Pologne avec l'espoir que ce serait une simple opération locale, comme l'invasion de la Tchécoslovaquie un an plus tôt.

Pour le colonel-général d'aviation A.S. Iakovlev, alors conseiller personnel de Staline, « Hitler était certain que la Grande-Bretagne et la France ne se battraient pas pour la Pologne ³¹ ».

Les occupants du Kremlin savaient donc ce que Hitler lui-même ignorait. Comme certains députés mettaient entre sept et douze jours pour se rendre à Moscou, nous devons conclure que la convocation de la session extraordinaire destinée à débattre d'un conflit qui venait de commencer leur était parvenue avant le début de la guerre et même

30 K.A. Meretskov, *Au service du peuple (Na sluzbe narodou)*, Moscou, Politizdat, 1968, p. 181.

31 A.S. Iakovlev, *Le But de la vie (Tsel' jizni)*, Moscou, Politizdat, 1968, p. 212.

avant la signature du pacte germano-soviétique.

Toute tentative sérieuse pour fixer la date précise du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale conduit invariablement au 19 août 1939.

Ce fut ce jour-là que le Politburo prit la décision irrévocable de mettre en application le plan pour la « libération » de l'Europe que Staline avait plus d'une fois exposé³². Des informations sur cette réunion et sur les décisions prises furent immédiatement diffusées par l'agence française Havas et publiées par la presse en Europe de l'Ouest³³.

Comment le procès-verbal secret d'une séance du Politburo avait-il pu parvenir à la presse occidentale? L'une des hypothèses les plus probables est qu'un ou plusieurs membres du Politburo, effrayés pas les plans de Staline, avaient décidé de les faire échouer. Ils ne pouvaient évidemment pas protester ouvertement. La seule voie qui leur restait pour obliger Staline à renoncer était de rendre publiques ses intentions. Certains membres du Politburo, surtout ceux qui contrôlaient l'Armée rouge, l'industrie de guerre, les renseignements de l'armée, le NKVD, la propagande ou le Komintern auraient fort bien pu le faire. Cette hypothèse n'est pas aussi fantastique qu'elle le semble à première vue. En 1917, Zinoviev et Kamenev avaient ébruité dans la presse « bourgeoise » les projets de coup d'Etat de Lénine et de Trotski pour tenter d'empêcher leur réalisation. J'ignore les canaux par lesquels ce document parvint en Occident, je me borne à indiquer qu'une telle fuite était possible.

Staline eut une réaction tout à fait inhabituelle à la publication de la dépêche. Il y répondit par un démenti dans la *Pravda* du 30 novembre 1939. En voici le texte intégral :

« A Propos d'une fausse information de l'agence Havas. »

« Le rédacteur de la *Pravda* a posé au camarade Staline la question suivante : quelle est la réaction du camarade Staline à la dépêche de l'agence Havas concernant un " discours de Staline " prétendument prononcé " au Politburo le 19 août " et où il aurait exprimé l'idée que " la guerre devra se poursuivre aussi longtemps que possible, pour épuiser les parties belligérantes " ?

« Le camarade Staline a fait parvenir la réponse suivante :

« Cette dépêche de Havas, comme bien d'autres, est un mensonge. Bien sûr, j'ignore dans quel café-concert il a pu être fabriqué. Mais ces messieurs de l'agence Havas auront beau mentir, ils ne peuvent nier que :

« a) ce n'est pas l'Allemagne qui a attaqué la France et l'Angleterre,

³² Staline, *Questions du léninisme, 1924*, in *Œuvres*, t. 6, p. 158.

³³ Cf. *Revue de droit international*, n° 3, juillet-septembre 1939, p. 247.

mais la France et l'Angleterre qui ont attaqué l'Allemagne, prenant la responsabilité du déclenchement de la guerre actuelle;

« b) après l'ouverture des hostilités, l'Allemagne a fait des propositions de paix à la France et à l'Angleterre, tandis que l'Union soviétique a clairement soutenu ces propositions, car elle était persuadée et demeure persuadée qu'un arrêt immédiat de la guerre soulagerait radicalement le sort de tous les pays et de tous les peuples;

« c) les milieux dirigeants anglais et français ont brutalement écarté les propositions de paix allemandes comme les tentatives soviétiques de mettre rapidement fin à la guerre.

« Tels sont les faits.

« Que peuvent y opposer les politiciens de café-concert de l'agence Havas?

I. STALINE. »

Je laisse le lecteur décider de ce qui était « mensonge ». Peu de temps après, Staline lui-même aurait eu beaucoup de peine à répéter ces phrases. Il est intéressant de noter que la *Pravda* du 30 novembre 1939 est pratiquement introuvable en URSS. J'ai découvert avec étonnement qu'on ne pouvait même pas se procurer ce numéro dans la réserve de la bibliothèque du GRU. Il avait été détruit depuis longtemps. C'est seulement en Occident que j'ai pu le lire.

La perte de sang-froid de Staline plaide en faveur de l'agence Havas qui avait touché une corde extrêmement sensible. Depuis 1917, la presse occidentale avait écrit beaucoup de choses sur l'Union soviétique et le maître du Kremlin. Staline avait été accusé de tous les péchés capitaux. On avait affirmé qu'il était un agent de l'Okhrana tsariste, qu'il avait assassiné sa femme, que c'était un despote, un sadique, un cannibale, un bourreau, et j'en passe. Pourtant, jamais il n'avait polémique avec les « plumitifs bourgeois ». Pourquoi s'abaissa-t-il, cette unique fois, à démentir des propos « gratuits » ?

En fait, l'agence Havas avait mis à nu les véritables intentions de Staline. Ecartons le souci du jugement de l'histoire : il se moquait de ce que les générations futures penseraient de son démenti (du reste, elles n'en pensent rien). Ce qui comptait à ses yeux était de garder ses plans secrets pendant les deux ou trois ans que mettraient les puissances européennes à s'affaiblir dans une guerre destructrice.

Acceptons toutefois, à titre d'hypothèse de travail, les arguments de Staline et postulons que la dépêche de Havas était un mensonge. Dans ce cas, les journalistes de l'agence méritent notre admiration : leur invention révèle une profonde connaissance du marxisme-léninisme, du caractère de Staline et du contexte militaire et politique en Europe. Ils avaient compris la situation bien mieux que Hitler et les chefs d'Etat occidentaux. Si c'était un mensonge, il correspondait pleinement à la réalité.

Mais ce n'était pas une invention. Quelques années plus tard, entre

1949 et 1951, les œuvres de Staline furent publiées en treize volumes. On y trouve les textes de ses discours aux réunions à huis clos du Comité central. Dès 1927, on peut y lire l'idée qu'en cas de guerre, il serait nécessaire de maintenir la neutralité de l'URSS jusqu'à ce que « les parties belligérantes s'épuisent dans une lutte qui excéderait leurs forces ». Il tint à plusieurs reprises des propos similaires devant le « parlement » du parti, confirmant *à posteriori* le bien-fondé du travail des journalistes français.

En formulant son plan devant ses compagnons, Staline soulignait d'ailleurs qu'il se bornait à citer Lénine. Quant à celui-ci, il avait tiré cette idée des théoriciens marxistes qui l'avaient précédé. Le 12 juin 1883, Engels écrivait à Edouard Bernstein : « Tous ces fainéants doivent d'abord se battre entre eux, se détruire, se compromettre mutuellement et ainsi préparer le terrain pour nous³⁴. »

La différence entre Staline et ses prédécesseurs était qu'il parlait moins et agissait davantage.

3

Il serait du plus haut intérêt de savoir ce que Staline a dit devant le Politburo le 19 août 1939. Mais contrairement aux réunions du Comité central dont on finit par connaître la teneur, celles du Politburo demeurent confidentielles, même aujourd'hui.

Nous ignorons le contenu de son discours. En revanche, nous savons tout de ses actes. Quatre jours après la réunion, le pacte Molotov-Ribbentrop était signé au Kremlin. Staline obtenait là sa plus brillante victoire. Il poussa des cris de joie dès le départ du ministre allemand : « Je l'ai trompé! J'ai trompé Hitler! ³⁵ »

Il avait bel et bien mystifié Hitler comme jamais personne ne l'avait fait. Une semaine et demie plus tard, Hitler menait déjà une guerre sur deux fronts : dès le début, l'Allemagne se trouvait dans la situation qui devait la mener à sa perte. En d'autres termes, le 23 août 1939, en signant le traité, Staline était en position de gagner la Deuxième Guerre mondiale avant même que Hitler ne l'eût commencée.

Ce fut durant l'été 1940 que Hitler comprit qu'il avait été joué. Mais il était trop tard. S'il pouvait encore compter sur des victoires tactiques brillantes, sa position stratégique était inconfortable. Il se trouvait pris entre deux feux : d'un côté, la Grande-Bretagne retranchée sur ses îles inaccessibles (avec les Etats-Unis derrière elle), et de l'autre, Staline qui pouvait trancher d'un coup la veine jugulaire de l'approvisionnement en pétrole roumain et paralyser ainsi

34 E. Bernstein, *Briefwechsel mit Friedrich Engels*, Assen, van Gorcum-Prakke, 1970, p. 214.

35 N.S. Khrouchtchev, *Mémoires (Vospominaniia)*, t. 2., New York, Chaldize Publications, 1981, p. 69.

l'industrie allemande. Il ne restait d'autre solution à Hitler que de se tourner contre l'URSS pour réduire cette menace.

On dit que Staline n'a vaincu que grâce à l'aide occidentale. Rien n'est plus vrai! Son talent est d'avoir compris quel était l'ennemi principal de l'Occident et d'avoir su utiliser les Alliés pour défendre et renforcer sa propre dictature.

VII

« L'ELARGISSEMENT DE LA BASE DE GUERRE »

« La libération nationale de l'Allemagne, c'est la révolution prolétarienne qui s'étendra en Europe centrale et occidentale et qui l'unira avec l'Europe orientale sous la forme d'Etats-Unis soviétiques³⁶. »

LEON TROTSKI.

1

Après la retraite napoléonienne de Russie, l'armée russe victorieuse entra dans Paris. Une fois Napoléon I^{er} en exil, elle retourna dans son pays. L'objectif de la Russie était de défaire l'ennemi. Dès lors que plus personne ne menaçait Moscou, l'armée du tsar n'avait plus rien à faire en Europe occidentale.

La différence entre la Russie impériale et l'Union soviétique apparaît dans leurs objectifs de guerre respectifs. En 1923, Toukhatchevski, qui s'était déjà distingué par des massacres en Russie centrale, Caucase du Nord, Oural, Sibérie et Pologne, donnait une définition théorique des buts de la guerre : « Se garantir la possibilité d'user librement de la violence, et pour cela il faut en premier lieu anéantir les forces armées de l'ennemi³⁷. » L'« extermination totale » de l'armée ennemie ne constitue pas la fin de la guerre, mais seulement la condition nécessaire pour « user librement de la violence » ! « Tout territoire occupé, explique-t-il par ailleurs, devient du même coup un territoire soviétique où s'exerce le pouvoir des ouvriers et des paysans³⁸. »

Dans son ouvrage, *Questions de stratégie moderne*, il précise encore que « les états-majors soviétiques doivent donner en temps voulu des directives à la direction politique et aux organes concernés pour mettre sur pied des comités révolutionnaires et autres appareils administratifs locaux dans les différentes régions³⁹. » En d'autres termes, l'Armée rouge doit apporter à la pointe de ses baïonnettes la « liberté » à ses voisins et, en même temps, importer des organes de pouvoirs locaux préparés à l'avance.

Ce processus de soviétisation des territoires occupés par la violence, la terreur et l'exploitation radicale de toutes leurs ressources, a trouvé chez Toukhatchevski une appellation « scientifique » : « l'élargissement

36 In *Bulletin de l'opposition*, n°84, p. 9.

37 In *La Révolution et la Guerre (Revolioutsia i voïna)*, Moscou, 1923, recueil n°22, p. 188.

38 M.N. Toukhatchevski, *Œuvres choisies (Izbrannie proizvedeniia)*, t.1, Moscou, Voenizdat, 1964, p. 258.

39 *Ibid.*, p. 196.

de la base de la guerre ». Cette expression est même entrée dans la Grande encyclopédie soviétique⁴⁰.

Le 30 mars 1941, Hitler décrivit à ses généraux les buts de la guerre à l'Est : écraser les forces armées soviétiques, anéantir la dictature communiste, instaurer un « véritable socialisme » et faire de la Russie une base pour la poursuite de la guerre. Ces idées-là, Toukhatchevski les avait défendues dès 1923...

En préparant ses opérations militaires, Hitler prévoyait, comme l'avait fait Toukhatchevski, de créer un appareil administratif dans les territoires occupés.

Le général soviétique aurait pu devenir un bon Gauleiter, mais il était un piètre stratège. D'un point de vue purement théorique, sa « stratégie du bélier » frappe par sa nullité. Elle s'apparente à celle d'un joueur d'échecs qui n'aurait pour but que de prendre les pièces adverses en commençant par les pions. Dans tout conflit sérieux, emporté par son élan, Toukhatchevski se retrouvait rapidement sans réserves, comme sur la Vistule en 1920. Par la suite, il travailla avec un entêtement borné à tenter d'améliorer cette stratégie dont les fondements étaient viciés.

Les historiens communistes assurent qu'en éliminant Toukhatchevski, en 1937, Staline renonça entièrement à ses méthodes. En réalité, ce dernier abandonna la stratégie de son général, qui menait nécessairement à la défaite, mais conserva ses idées sur « l'élargissement de la base de guerre ».

2

En dehors de Toukhatchevski et de ses semblables, Staline avait près de lui de véritables stratèges. Le plus brillant était sans conteste V.K. Triandafillov. C'est lui qui, en 1926, dans son livre *L'Etendue des opérations des armées modernes*, formula pour la première fois la théorie de « l'opération en profondeur ». Il développa ses idées dans un autre ouvrage : *La Nature des opérations des armées modernes* (Moscou, 1929). Ces livres demeurent encore aujourd'hui le fondement de l'art militaire soviétique. Vladimir Triandafillov trouva des hommes qui comprirent sa pensée stratégique et les fit entrer à l'état-major général. Parmi eux, le futur maréchal de l'Union soviétique A.M. Vassilievski. Les idées de Triandafillov furent appliquées par Joukov dans toutes ses opérations, à commencer par la bataille de Khalkhyn-Gol contre les Japonais en 1939.

Naturellement, Triandafillov ne pouvait rester indifférent à l'égard de Toukhatchevski. Bien que ce dernier fût son supérieur direct, il démontra, sans craindre sa vengeance, l'inanité de la « stratégie du

⁴⁰ *Grande encyclopédie soviétique (Bol'chaïa sovietskaïa entsiklopediia)* 1^{re} éd., Moscou, 1928, 1.12, pp. 276-277.

bélier ». Mais, tout en critiquant la pensée de son chef, il n'en reprit pas moins ses idées de soviétisation violente et rapide des « territoires libérés ».

« Il faut en un délai très bref (deux ou trois semaines), écrivait-il, régler le problème de la soviétisation d'Etats entiers ou bien, lorsqu'il s'agit de pays plus importants, soviétiser de très grands secteurs en trois ou quatre semaines. [...] En organisant les comités révolutionnaires, il sera très difficile de compter sur les forces locales. Seule une partie de l'appareil technique et des subalternes pourront être trouvés sur place. Tous les responsables et même une partie de l'appareil technique devront être amenés de l'extérieur. [...] Le nombre de ces travailleurs, indispensables pour conduire la soviétisation des régions reconquises, sera énorme⁴¹. »

Triandafillov soulignait qu'il serait erroné de confier la « soviétisation » à des formations de combat de l'Armée rouge. Il valait mieux affecter à cette tâche des unités spéciales. Tandis que l'Armée rouge se battrait contre l'ennemi et emporterait la victoire, ces unités spéciales instaureraient le « pouvoir ouvrier et paysan » dans les territoires libérés.

Par la suite, Hitler adopta la même répartition des tâches : à la Wehrmacht d'écraser l'ennemi et aux SS de faire régner l'« ordre nouveau ». Bien sûr, il arriva que dans des situations critiques des divisions de la Wehrmacht fussent lancées contre des mouvements de résistance et, à l'inverse, que des divisions de SS fussent engagés en première ligne dans des batailles de chars, mais ce n'étaient pas là leurs fonctions initiales.

Triandafillov éleva l'art militaire au niveau d'une science exacte. Il mit au point des formules mathématiques simples qui permettaient de programmer les opérations offensives d'armées fortes de millions de soldats, sur des distances énormes. Ses formules sont élégantes et nettes comme des théorèmes de géométrie. Elles permettaient même de calculer le nombre de responsables politiques soviétiques nécessaires pour chaque unité administrative d'un territoire occupé.

A titre d'exemple, Triandafillov calcula la composition du personnel administratif nécessaire pour gérer les cinq voïvodies polonaises entre la frontière soviéto-polonaise et la rivière San. Il recommanda également d'utiliser les communistes étrangers résidant en URSS, car la seule bureaucratie soviétique ne suffirait pas pour de vastes conquêtes.

Les historiens communistes assurent que le partage de la Pologne a eu lieu parce que Staline voulait la paix, qu'il craignait Hitler, etc. Ils oublient de dire que les états-majors soviétiques avaient mis mathématiquement au point des plans de soviétisation de l'Europe

41 V.K. Triandafillov, *La Nature des opérations des armées modernes* (*Kharakter operatsii sovremennyykh armii*), Moscou, 1929, pp. 177-178.

avant le pacte germano-soviétique et même avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. La « libération » de la partie du territoire polonais, que le pacte attribuait à l'URSS, préfigurait le sort qui attendait l'ensemble de l'Europe.

3

Chez Staline, tout était prêt pour la soviétisation. Les états-majors avaient élaboré en grand secret les opérations futures, sans oublier de fournir des directives aux commissaires politiques et aux « organes » compétents.

Dans la nuit du 17 septembre 1939, IA. Bogdanov, commandant de brigade des troupes du NKVD donna l'ordre suivant : « ... A l'aube du 17 septembre, les armées du front biélorusse passent à l'offensive avec pour mission d'aider les ouvriers et paysans biélorusses qui se sont soulevés... » Ainsi, la « révolution » avait commencé en Pologne. C'était aux ouvriers et paysans de la mener à bien... avec l'aide de l'Armée rouge et du NKVD. La suite est connue. Le massacre de Katyn fit partie de cette aide.

En fait, Staline craignait moins Hitler que ne le prétendent actuellement les historiens communistes. Sinon, il aurait laissé la vie sauve aux officiers de Katyn. Lancés sur le territoire polonais en cas d'invasion allemande contre l'URSS, ils auraient pu y mener une guerre de partisans. Mais une stratégie de défense contre Hitler n'entrait pas dans les plans de Staline. Non seulement il ne tenta pas d'utiliser le potentiel militaire polonais, mais il dispersa même ses propres détachements de partisans, créés avant la signature du pacte en prévision d'un conflit éventuel.

La soviétisation de la Finlande fut préparée avec la même minutie. Au moment où « la soldatesque finlandaise lança des provocations armées », comme l'affirma la propagande officielle, Staline avait déjà, fin prêts, un « président », un « premier ministre » et un « gouvernement » communiste de Finlande qui comprenait notamment le « tchékiste » numéro un de la « Finlande libre et démocratique ».

En Estonie, Lituanie, Lettonie, Bessarabie et Bukovine septentrionale, on trouva également des « représentants du peuple » qui exigeaient d'être réunis à la « famille fraternelle des peuples d'URSS », des présidents de comités révolutionnaires, des députés, etc.

Tandis que la soviétisation faisait rage dans les régions incorporées de force, Staline complétait ses réserves d'administrateurs du parti en vue de nouvelles conquêtes. Le 13 mars 1940, le Politburo décida d'attribuer des grades militaires à tous les membres de la nomenklatura du parti. Ainsi, ce dernier devenait une formation purement militaire. Le Politburo chargea le commissaire du peuple à la Défense de cette opération. Il fut décidé que « les travailleurs des comités du parti [seraient] obligés de suivre systématiquement une

préparation militaire, afin qu'ils puissent, en cas de mobilisation et à tout moment, exercer des responsabilités qui correspondent à leur qualification ⁴². » Revenons sur ces derniers mots. Quelle peut être la qualification d'un militant du parti, sinon d'être secrétaire d'un comité régional? C'est donc à ces fonctions qu'on comptait les utiliser après leur mobilisation.

De mai 1940 à février 1941, 99'000 responsables politiques réservistes, parmi lesquels 63 000 « dirigeants des comités du parti » furent « réexaminés », c'est-à-dire qu'ils passèrent des examens devant des commissions. Le recyclage de la nomenklatura s'effectuait à marche forcée. Cette préparation était suivie d'applications pratiques. Le 17 juin 1941, 3700 nomenklaturistes reçurent l'ordre de se mettre à la disposition de l'armée. Une nouvelle soviétisation se préparait-elle?

4

Les responsables du parti ne furent pas seuls à soviétiser l'Estonie, la Lituanie, la Lettonie, l'Ukraine et la Biélorussie occidentales, la Bessarabie et la Bukovine. U y avait également les « organes » qualifiés du NKVD.

Les troupes frontalières du commissariat du peuple aux Affaires intérieures (NKVD) étaient les premières à traverser les frontières. « Opérant par petits groupes, elles s'emparaient des points de franchissement des rivières et des nœuds ferroviaires⁴³. » Ainsi, au cours de la guerre contre la Finlande, un détachement du NKVD pénétra en territoire ennemi et s'empara par surprise de la ville et du port de Petsamo. Cinq ans plus tard, en 1945, sur le front de Mandchourie contre les Japonais, on forma, en utilisant les troupes frontalières, « 320 détachements d'attaque de 30 à 75 hommes chacun, armés de mitrailleuses, de pistolets-mitrailleurs, de fusils et de grenades. Certains détachements comptaient jusqu'à 100 ou 150 hommes. [...] La préparation s'effectuait selon des plans d'attaque par surprise qui avaient été mis au point puis affinés⁴⁴. »

Au moment de l'attaque allemande, en juin 1941, les unités du NKVD franchirent la frontière à plusieurs endroits de leur propre initiative, comme elles y avaient été préparées. Le 26 juin, sur la frontière roumaine, les vedettes soviétiques accostèrent dans la région de Kiliia et s'emparèrent d'une tête de pont avec l'aide de troupes de reconnaissance du NKVD préalablement débarquées⁴⁵.

42 Résolution du Politburo « Sur la préparation militaire, le ré-examen des travailleurs des comités du parti et l'ordre de leur mobilisation à l'Armée rouge ouvrière et paysanne », 13 mars 1940.

43 *Revue d'histoire militaire*, citée *infra* VU (*Voenno-Istoritcheskii Journal*), 1970, n°7, p. 85.

44 *VIIJ*, 1965, n°8, p. 12.

45 *Sentinelles des frontières soviétiques (Tchassovye sovietskikh granits)*,

Pourtant, ces mêmes unités d'élite bien entraînées qui se trouvaient sur les ponts frontaliers au moment de l'attaque allemande, furent incapables de la repousser et abandonnèrent leurs positions presque sans combat. Pour s'emparer de la partie occidentale de ces ponts, les troupes du NKVD faisaient preuve de courage et d'audace. En revanche, elles témoignèrent d'une totale impréparation pour défendre l'extrémité orientale de ces mêmes ponts : personne ne leur avait appris à mener à bien une telle mission.

5

Les unités frontalières n'étaient pourtant pas la force principale du NKVD. Le commissariat du peuple aux Affaires intérieures disposait également d'un grand nombre de divisions et de régiments opérationnels, d'escorte et de protection, qui s'employèrent activement à exterminer les « éléments ennemis » et à « nettoyer les territoires » rattachés à l'URSS. Pendant la guerre contre la Finlande, huit régiments du NKVD furent assignés à cette tâche, sans compter les bataillons, les compagnies autonomes et les formations de gardes-frontières*.

Les chiffres des opérations de « nettoyage » des pays annexés en 1940 n'ont jamais été publiés. En revanche, les victimes ont parlé. Pour avoir une idée des activités du NKVD, il suffit de rappeler que 1940 est l'année où furent assassinés des milliers d'officiers polonais à Katyn. A la même époque, il y eut au moins deux autres massacres similaires qui firent autant de morts. A l'instar de ce qui se passa en Russie pendant la Terreur rouge, des officiers lituaniens, lettons et estoniens furent exterminés ainsi que des instituteurs, des prêtres, des policiers, des écrivains, des juristes, des journalistes, des paysans, des entrepreneurs...

A partir de février 1941, il y eut un changement dans l'activité du NKVD : ses troupes commencèrent à être acheminées secrètement vers les frontières occidentales.

6

Les historiens communistes minimisent par tous les moyens la puissance militaire soviétique et gonflent celle de l'Allemagne. Si les divisions SS sont dûment comptabilisées avec celles de la Wehrmacht, on oublie en revanche d'additionner les troupes du NKVD, pourtant bien entraînées et bien années, à celles de l'Armée rouge.

On prétend qu'au moment de l'invasion allemande, les frontières de

l'URSS étaient protégées par 47 détachements de gardes-frontières et six de garde-côtes. L'effectif de chacune de ces unités équivalait à un régiment. Ces forces étaient complétées par 11 régiments opérationnels du NKVD totalisant 100 000 hommes. Tout cela est vrai, mais incomplet. A ces régiments venaient s'ajouter, à la date considérée, des bataillons aux effectifs imposants et des divisions entières du NKVD. Certaines de ces unités ne se trouvaient qu'à quelques mètres des frontières, notamment les troupes d'escorte⁴⁶. La 4^e division du NKVD, par exemple, était positionnée sur les ponts du Prut. Mais pas pour les faire sauter en cas de besoin : en fait, ils avaient été déminés à l'arrivée de la division. Selon certaines sources, cette unité appartenait aux troupes de « protection » appelées ainsi par analogie avec les SS, *Schutz-Staffel*⁴⁷. Pour d'autres, comme la *Revue d'histoire militaire*⁴⁸, il s'agissait d'une division d'escorte. Le colonel du NKVD qui la commandait, F.M. Majirine, était un vieux routier du Goulag où il avait fait toute sa carrière.

Quel genre de prisonniers les gardiens du Goulag se préparaient-ils à convoier sur les ponts frontaliers?

⁴⁶ Voir annexe 7, p. 285.

⁴⁷ *Schutz*: protection (NdT)

⁴⁸ *VU*, n° 10, 1973, p. 46.

VIII

LE ROLE DU NKVD

« Nous traquerons la bête dans sa propre tanière. »

**LP. BERIA, commissaire
général de la Sécurité d'Etat,
commissaire du peuple à
l'Intérieur, février 1941⁴⁹.**

1

La machine répressive des communistes comporte deux rouages principaux : les « organes » et les troupes intérieures. Ces formations n'appartiennent évidemment pas à l'Armée rouge, mais à la police politique qui, avant la guerre, porta les noms de Vétchéka, de Guépéou, d'Oguépéou puis de NKVD.

Entre l'Armée rouge et les troupes intérieures, il y a une énorme différence : la première se bat sur les fronts extérieurs, les secondes agissent, comme leur nom l'indique, sur les « fronts » internes.

Lors de l'instauration de la dictature communiste puis au moment de sa consolidation sanglante, les troupes de répression jouèrent un rôle considérablement plus important que les « organes ».

Leurs armes étaient la voiture et le train blindés, le canon de 75mm et la mitrailleuse. Elles menaient une véritable guerre contre leur propre peuple. En 1923, fut créée une Direction principale pour coordonner leur action. Cette machine répressive changeait d'appellation aussi facilement qu'un serpent change de peau, mais le nom de l'organe de coordination des troupes demeura, lui, pratiquement inchangé : c'était la Direction principale.

Cette organisation et les troupes qui en dépendaient se livrèrent à des crimes atroces contre les peuples de l'Union soviétique. Au cours de la collectivisation, elles exterminèrent des millions d'hommes et livrèrent plus de dix millions de personnes à une autre Direction principale du NKVD : le Goulag.

A mesure que la dictature communiste se renforçait, les « organes » prirent peu à peu de l'importance aux dépens des troupes. Les nouvelles armes principales de la terreur furent la plume dans la main du délateur, la tenaille dans celle du juge d'instruction et le revolver Nagant dans celle du bourreau. Les troupes ne diminuèrent pas en nombre, mais leur rôle devint subalterne : il s'agissait d'effectuer des rafles, des perquisitions, des arrestations, d'escorter des prisonniers et de protéger les institutions punitives. En plus, elles gardaient les chefs communistes, les frontières et les moyens de communication. Leurs

⁴⁹ Gueorgui Ozerov (A. Charaguine), *La « Charachka » de Tupolev (Tupolevskaïa Charaga)*, Francfort, 1971, p. 65.

combattants changèrent également d'image : ce n'étaient plus des marins de Petrograd, féroces, juchés sur des voitures blindées, mais des soldats habillés de manteaux de mouton, exposés au vent polaire, un chien fidèle à leurs côtés.

1937 ne fut pas le début de la Terreur, comme nous l'affirment les communistes, mais plutôt son achèvement. Un an plus tard, elle cessait d'être générale pour devenir sélective. Simplement, en 1937-1938, elle finit par toucher les dirigeants communistes. Dans cette étape finale, les tchékistes n'avaient même plus besoin de mitrailleuse : lorsque les communistes tombaient à leur tour, ils ne résistaient pas beaucoup...

La Grande Purge prit fin en décembre 1938. On relâcha des détenus du Goulag. L'Union soviétique entama une nouvelle étape de son histoire et le NKVD fut restructuré en conséquence. Dès l'élimination de Iejov, qui dirigeait les « organes » depuis 1936, la Direction principale des troupes frontalières et intérieures fut supprimée par décision du Conseil des commissaires du peuple, le 2 février 1939. Ce jour-là, au lieu d'une Direction unique, les troupes du NKVD furent dotées de six Directions indépendantes les unes des autres et respectivement chargées: des troupes frontalières; des troupes d'escorte; des troupes de protection; des troupes de chemin de fer; de l'approvisionnement militaire; et, enfin, du bâtiment.

La machine répressive soviétique subit alors un changement qualitatif brutal. Les troupes retrouvèrent un rôle prédominant et supplantèrent les « organes ». Au début de 1939, leurs effectifs connurent une croissance vertigineuse. On les dota à nouveau de trains et de voitures blindées (le tout nouveau BA-10), d'obusiers et aussi de chars et d'aviation.

L'augmentation des effectifs toucha toutes les catégories de troupes du NKVD. Elles devinrent si nombreuses qu'il fut nécessaire de créer un nouveau poste de commandement, celui de commissaire du peuple adjoint aux troupes, qui fut confié au lieutenant-général du NKVD I.I. Maslennikov.

Chose étrange : ces forces n'étaient plus d'aucune utilité sur le territoire soviétique. Manifestement, on ne prévoyait pas de nouvelle purge en 1939. Le pays avait été mis à genoux et entièrement soumis à Staline. D'ailleurs, pour une nouvelle vague de répression, des revolvers et des cravaches auraient suffi. Alors pourquoi des voitures blindées et des obusiers?

2

Le développement des troupes du NKVD s'effectua dans plusieurs directions. En 1939, le service de « barrage » du NKVD fut créé. Ce service était parfaitement inutile en temps de paix, mais des détachements de « barrage » avaient été employés avec efficacité

pendant la guerre civile. Leur tâche était d'augmenter la combativité de l'Armée rouge : déployés derrière elle, ces détachements encourageaient les soldats à coups de rafales de mitrailleuse dans la nuque, les arrêtaient en cas de retraite, poussant au combat les dociles et tuant sur place les rétifs.

Dans les publications soviétiques, nous trouvons beaucoup de « héros de la guerre civile » qui se sont distingués dans cette tâche. Un exemple: «I.P. Vypov, commandant du groupe de mitrailleuses du détachement de barrage de la 38^e division d'infanterie*.» L'activité de ces détachements était plutôt confortable : ils n'affrontaient pas l'artillerie ennemie, ils se battaient non pas contre l'adversaire, mais contre des soldats du même bord qu'eux, épuisés et démoralisés, et ils furent couverts de décorations.

Le commandant Vypov, par exemple, fut décoré deux fois de l'ordre du Drapeau rouge.

Avant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, l'Union soviétique avait commencé à constituer en secret des armées dans les zones occidentales du pays. Chaque armée se voyait adjoindre organiquement un régiment de tirailleurs motorisés du NKVD appartenant aux unités de barrage⁵⁰.

Le service de barrage, comme le prouvent nombre d'indications dans les archives soviétiques, fut très actif dès les premières heures de la guerre. En fait, il avait été déployé avant même l'invasion allemande. Un témoignage parmi beaucoup d'autres, celui du colonel-général L.M. Sandalov qui écrit au sujet de soldats en repli en juin 1941: « ... Les détachements de barrage de l'armée les arrêtaient et les envoyaient dans les unités les plus proches du 28^e corps d'infanterie⁵¹. »

Le rétablissement de ces unités du NKVD avant l'invasion allemande et même avant la signature du pacte germano-soviétique prouve que le Kremlin se préparait à la guerre bien longtemps avant son début effectif.

* *VIIJ*, 1976, n° 12, p. 76.

Depuis l'époque de Lénine, l'Union soviétique comptait six régions militaires frontalières. Avant la Deuxième Guerre mondiale, leur nombre fut porté à dix-huit. Les effectifs de ces nouvelles régions étaient plus importants que ceux des anciennes.

⁵⁰ Voir annexe 8, p. 286.

⁵¹ L.M. Sandalov, *Devant Moscou (Na moskovskom napravlenii)*, Moscou, Naouka, 1970.

Dans tous les pays, les troupes frontalières sont des unités défensives. Mais l'URSS n'est pas un Etat comme les autres. Nous avons déjà montré la vocation offensive de ses gardes-frontières. Ces combattants ont toujours servi à former des unités « Osnaz » (ou unités à « attribution spéciale »).

Les troupes Osnaz du NKVD furent développées dès le mois d'août 1939, avant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop. C'étaient les formations de choc les plus agressives de la redoutable machine de répression soviétique, tristement célèbres pour leur extrême cruauté pendant la guerre civile. Par la suite, l'Osnaz avait été réduit de façon draconienne : une seule division, stationnée dans la région de Moscou sous la direction du commandant de brigade Pavel Artemiev, avait été conservée.

Au début d'août 1939, un détachement Osnaz, fort de 502 hommes, fut mis à la disposition du général Joukov, qui préparait une attaque surprise contre les troupes japonaises en Mandchourie. Ce bataillon, formé de bourreaux d'élite habitués à tuer, avait pour mission principale de « nettoyer les arrières du front ⁵² ». Joukov fut très satisfait de leur action⁵³.

D'autres bataillons Osnaz furent créés et installés sur la frontière polonaise, peu de temps après. Nous en trouvons mention dans un rapport de la section politique des troupes frontalières de la région de Kiev, en date du 17 septembre 1939. Ces bataillons furent les premiers à traverser la frontière lors de la « libération » de la Pologne, des Etats baltes, de la Bessarabie, de la Bukovine et de la Finlande. Leur tâche : neutraliser les postes frontaliers de l'ennemi, puis, en précédant toujours l'offensive des troupes, s'emparer des ponts, couper les communications, anéantir des petits groupes d'ennemis et terroriser la population. Après le passage de l'Armée rouge, ils devaient également nettoyer de ses éléments indésirables le territoire occupé⁵⁴.

Une fois atteinte la frontière allemande, en prévision de nouvelles conquêtes, Staline maintint les bataillons Osnaz et créa de nouvelles unités : bataillons, régiments, divisions et même un corps d'armée, commandé par le général de division du NKVD M.F. Chmyrev, assisté du commissaire politique Tchoumakov et du colonel Vinogradov comme chef d'état-major. On trouve parfois des allusions à ce corps d'armée qui est resté totalement secret dans les documents officiels soviétiques⁵⁵.

⁵² *Sentinelles des frontières soviétiques, op. cit., p. 106.*

⁵³ *Les Troupes frontalières de l'URSS, 1939-1941 (Pogranitchnye voïska SSSR 1939-1941), Moscou, Naouka, 1970, document n° 196.*

⁵⁴ Voir annexe 9, p. 286.

⁵⁵ *Les Troupes frontalières de l'URSS, 1939-1941, op. cit., document*

Les historiens communistes n'ont jamais expliqué pourquoi ces troupes du NKVD se trouvaient encore près des frontières occidentales alors que la terreur dans les territoires « libérés » avait été considérablement réduite en février 1941. Si Staline avait réellement voulu se protéger contre l'invasion allemande, il aurait interrompu la formation d'unités de répression pour accélérer la constitution d'unités de défense, par exemple, des régiments de sapeurs chargés de miner la zone occidentale de l'URSS et de la doter de fossés et de tranchées antichars.

Mais apparemment, la défense n'était pas le souci de Staline. Il n'avait pas besoin de sapeurs, mais d'agents de répression. Voilà pourquoi au début de l'année 1941, le NKVD créa une nouvelle Direction principale, purement militaire, pour les troupes opérationnelles. A sa tête, Staline plaça un vétéran des unités spéciales, l'ancien commandant de la 1^{re} division Osnaz, le lieutenant-général du NKVD Pavel Artemiev.

Cette nouvelle Direction entreprit immédiatement de déployer ses troupes. Chaque division de tirailleurs motorisés du NKVD se composait d'un régiment (ou d'un bataillon) blindé, de deux ou trois régiments de tirailleurs motorisés, d'un régiment d'artillerie (équipé d'obusiers) et d'autres unités, pour un effectif de 10'000 hommes⁵⁶.

Ces divisions furent acheminées en hâte vers la frontière occidentale. Dotées d'armement lourd, elles étaient inutiles en URSS et dans les régions nouvellement occupées où la machine répressive du NKVD se passait de chars.

Naturellement, ces forces n'étaient pas destinées à être utilisées en première ligne, mais sur les arrières de l'Armée rouge. Grâce à leur armement lourd, elles devaient liquider les poches de résistance lorsque les Soviétiques auraient franchi les frontières et progressé rapidement en territoire ennemi.

Hitler, en frappant le premier rendit du même coup ces divisions inopérantes. Dans une guerre défensive, la Direction principale des troupes opérationnelles du NKVD devint elle-même totalement inutile. Dès le quatrième jour de guerre, Staline priva la Direction de son commandant, le général Artemiev. Après 1941, on ne forma plus d'unités de tirailleurs- motorisés du NKVD et celles qui existaient, en tout 29 divisions, furent intégrées à l'Armée rouge⁵⁷.

En 1944, celle-ci, suivie du NKVD, « libéra » l'Europe centrale où

56 Les divisions d'infanterie soviétique disposent toujours de leurs propres chars et de leur propre artillerie (NdT).

57 La 21^e division de tirailleurs motorisés du NKVD, commandée par le colonel M.D. Pantchenko, devint la 109^e division d'infanterie de l'Armée rouge. De même, les 8^e et 13^e du NKVD devinrent respectivement les 63^e et 95^e d'infanterie de l'Armée rouge et, plus tard, les 52^e et 75^e divisions de la Garde.

furent instaurés « le pouvoir des ouvriers et paysans », la « justice sociale » et autres « bienfaits ». Mais c'est en 1939 que Staline avait commencé à mettre au point le mécanisme conduisant à cette « vie heureuse ». Hitler l'obligea seulement à différer de quelques années sa mise en application.

L'énorme machine de la terreur soviétique était en fait destinée à l'Europe entière et non à sa seule partie orientale. Les préparatifs de cette soviétisation furent lancés avant même la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, pure manœuvre tactique destinée à ramener l'Europe à son état de 1918 pour mieux ouvrir la voie aux unités Osnaz et aux troupes du NKVD.

IX

POURQUOI LA ZONE AVANCEE DE DEFENSE FUT SUPPRIMEE A LA VEILLE DE LA GUERRE

« Les mines sont une arme puissante, mais destinée aux faibles, à ceux qui se défendent. [...] Nous avons moins besoin de mines que de moyens de déminage *. »

Maréchal G.I KOULIK, début juin 1941.

1

Un pays qui prépare sa défense ne concentre pas son armée sur la frontière même. Il la dispose en profondeur sur son territoire afin que l'ennemi ne puisse pas écraser par surprise ses forces principales. Il crée à l'avance, dans les régions au contact de l'ennemi potentiel, une zone de défense truffée de pièges, de barrages, d'obstacles, de champs de mines. On évite d'y construire des usines et des routes, on évacue les cantonnements militaires importants et les dépôts sensibles et on se prépare à faire sauter les ponts, les tunnels et les routes.

La création de cette zone avancée est la première opération de défense contre l'envahisseur. En y pénétrant, ce dernier perd toute rapidité de déplacement, ses troupes subissent des pertes avant même qu'elles n'entrent en contact avec les forces principales adverses. Elles sont harcelées par de petits détachements extrêmement mobiles, seuls habilités à combattre près des frontières, qui effectuent des attaques éclair et se replient rapidement sur des lignes préparées à l'avance. L'agresseur est obligé de s'arrêter, de se déployer, de gaspiller ses obus. Pendant ce temps, le défenseur peut préparer le combat sur les lignes de son choix.

En entrant dans la zone avancée de défense, l'attaquant perd son principal avantage : la surprise. Plus cette zone est profonde et plus il révèle involontairement la direction principale de son avancée. Il devient de plus en plus vulnérable. Ignorant le moment où il affrontera le gros des forces ennemies, il perd aussi l'avantage du terrain et l'initiative.

Au cours des siècles, les peuplades slaves créèrent des zones de défense dotées de différentes formes de barrages. La principale était l'abattis : on coupait les arbres à hauteur d'homme de telle sorte que le tronc demeurât réuni à la souche. Les cimes étaient abattues en croix en direction de l'ennemi et maintenues au sol par des pieux. La largeur de ces abattis était de plusieurs dizaines de mètres là où l'on ne redoutait pas d'attaque. Mais sur les principales voies de passage que l'ennemi pouvait emprunter, ils atteignaient jusqu'à soixante

* **Starinov, Les mines attendent leur heure, op. cit., p. 179.**

kilomètres de profondeur, renforcés de palissades, de pieux, de chausse-trappes, de pièges pour briser les pattes des chevaux⁵⁸.

L'Armée rouge savait parfaitement ce qu'était une zone de défense avancée. En 1920, au cours de la campagne de Pologne, les troupes soviétiques pénétrèrent dans la zone préparée par l'armée polonaise ainsi que le rapporte le maréchal d'artillerie N.N. Voronov : « Au cours de la retraite, les troupes polonaises détruisaient tout : gares, voies de chemin de fer, ponts. Elles brûlaient les villages, les champs, les meules de foin. L'avance nous coûtait des efforts énormes. Il fallait forcer le passage à chaque rivière, à gué ou par des moyens de fortune. L'approvisionnement en munitions devenait de plus en plus difficile⁵⁹. »

Forte de cette expérience, l'Armée rouge créa elle-même de puissantes zones de défense sur ses frontières occidentales. Des commissions spéciales du gouvernement choisirent les meilleurs emplacements. Tous les ponts furent minés. Par exemple, le pont ferroviaire d'Olevsk, long de soixante mètres, pouvait être détruit en deux minutes et demie grâce à un double système d'explosion⁶⁰.

Les conduits importants, les dépôts, les réservoirs et les châteaux d'eau, les remblais élevés et les excavations profondes furent également minés. A la fin de 1929, la seule région militaire de Kiev comprenait soixante commandos de destruction totalisant 1'400 hommes qui disposaient de « 1'640 charges explosives complexes et des dizaines de milliers d'amorces fulminantes prêtes à l'emploi ⁶¹ ».

En plus de ces commandos, les régions occidentales du pays furent dotées de bataillons de « barrage » chargés de détruire totalement les nœuds ferroviaires importants en cas de retraite et d'y placer des mines à retardement pour empêcher l'ennemi de rétablir les voies ferrées. En 1932, il existait quatre bataillons de ce type en Ukraine ⁶². Le démontage et l'évacuation des aiguillages, des équipements de transmission, des fils télégraphiques et, dans certains cas, des rails étaient également prévus⁶³.

La zone avancée de défense soviétique fut constamment améliorée. Les listes des structures destinées à être détruites en cas d'attaque s'allongeaient en permanence. De nouveaux obstacles, abattis, lacs artificiels, étaient sans cesse ajoutés. On prévoyait même d'inonder certaines zones.

En septembre 1939, conformément au pacte Molotov- Ribbentrop, l'Union soviétique annexa des territoires polonais sur une profondeur de 200 à 300 kilomètres. La zone avancée déjà existante s'en trouvait

⁵⁸ Voir annexe 10, p. 287.

⁵⁹ N.N. Voronov, *Au service de la guerre (Na sloujbe voennoï)*, Moscou, Voenizdat, 1964, p. 34.

⁶⁰ Starinov, *Les mines attendent leur heure*, op. cit., p. 24.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 18,22.

⁶² *Ibid.*, p. 175.

⁶³ M. Toukhatchevski, *Œuvres choisies (Izbrannye proizvedeniia)*, Moscou, Voenizdat, 1964, t.I, pp. 65-67.

agrandie d'autant. Ces régions semblaient particulièrement adaptées à un usage défensif : elles se composaient de forêts, de collines, de marais, de rivières importantes aux berges marécageuses et, en Ukraine, de torrents de montagne aux rives escarpées. « La région était favorable à la défense et aux barrages⁶⁴. » De plus, le réseau ferroviaire était faiblement développé. Sur les 6'696 kilomètres de voies ferrées, 2 008 seulement étaient à deux voies. Mais, même dans ce cas, elles ne permettaient pas un trafic important. Il était facile de les rendre inutilisables.

Au même moment, l'Armée rouge reçut une confirmation éclatante de l'utilité d'une zone avancée bien préparée. Lors de l'attaque contre la Finlande, en novembre 1939, l'effet de surprise fut totalement manqué : les forces principales finlandaises se trouvaient loin de leurs régions frontalières qui avaient été truffées de champs de mines et d'obstacles sur une profondeur de 40 à 60 kilomètres⁶⁵. Les revers de l'Armée rouge en Finlande ne furent pas seulement le résultat d'erreurs du commandement soviétique, ils furent surtout dus à la préparation de l'armée finlandaise et à son esprit de sacrifice. Les tireurs d'élite, les sapeurs, les détachements mobiles légers furent très actifs dans la zone avancée : l'Armée rouge mit vingt-cinq jours à la franchir. Lorsqu'elle arriva devant la ligne de défense principale, elle avait déjà subi des pertes énormes et était démoralisée, à court de munitions, de carburant et de ravitaillement. Ses arrières se trouvaient sous la menace constante de raids des détachements finlandais qui connaissaient parfaitement la région. Tous les commandants soviétiques qui participèrent à cette campagne, et notamment K. Meretskov qui commandait la 7^e armée, exprimèrent leur admiration pour la zone avancée finlandaise⁶⁶.

Après l'avoir franchie, Meretskov fut nommé chef de l'état-major général. Quelles leçons tira-t-il de cette expérience?

Il ordonna :

1. de détruire la zone de défense sur les anciennes frontières occidentales, de dissoudre les commandos de sape, d'enlever les charges explosives, de désamorcer les mines et démanteler les fortifications;
2. de ne pas créer de zone avancée sur les nouveaux territoires;
3. d'amener les forces principales de l'Armée rouge sur les frontières, sans aucune couverture;
4. de concentrer, toujours sur les frontières, toutes les réserves stratégiques de l'Armée rouge;
5. de déployer d'urgence un réseau d'aérodromes et de routes en Ukraine et en Biélorussie occidentales, de doubler le réseau ferroviaire

⁶⁴ Maréchal de l'URSS A.I. Ieremenko, *Au début de la guerre (V natchale voïny)*, Moscou, Naouka, 1964, p. 71.

⁶⁵ *Encyclopédie militaire soviétique*, t. 6, p. 504.

⁶⁶ K.A. Meretskov, *Au service au peuple*, op. cit., p. 184.

à voie unique, d'augmenter partout sa capacité de trafic et de construire de nouvelles voies qui menaient directement aux frontières allemandes.

2

Cette politique eut les résultats suivants :

Lors du partage de la Pologne, certaines rivières devinrent frontalières. Leurs ponts, que personne n'utilisait plus, furent néanmoins conservés : la seule zone de la 4^e armée soviétique en comptait six. Pour des raisons compréhensibles, les Allemands ne demandèrent pas leur destruction. Mais les Soviétiques auraient pu soulever la question. Ils préférèrent ne pas le faire. Le 22 juin 1941, tous ces ponts furent pris par les troupes allemandes qui attaquèrent la 4^e armée par surprise, lui infligeant des pertes désastreuses. La déroute de celle-ci découvrit les arrières de la très puissante 10^e armée qui subit à son tour un désastre. Ne trouvant plus d'obstacles sur sa route, Guderian fonça sur Minsk.

Plus tard, L.M. Sandalov, ancien chef d'état-major de la 4^e armée, s'interrogea : « Pourquoi tant de ponts sur le Bug avaient-ils été conservés dans [notre] périmètre de la 4^e armée? ⁶⁷ »

En effet, pourquoi? Les Allemands espéraient les utiliser dans une guerre d'agression. Mais qu'escomptait le commandement soviétique?

Les historiens ont inventé une explication définitive: les commandants soviétiques étaient tous des incapables bornés. Une telle description ne convient nullement à Sandalov qui fut le responsable de ces ponts. U est intéressant de noter que personne ne lui en tint grief et qu'il ne fut pas collé à un mur, face à un peloton d'exécution. Au contraire : colonel en juin 1941, il fut très rapidement promu jusqu'au grade de colonel-général et se distingua dans de nombreuses opérations. Le trait le plus saillant de son caractère était son exceptionnelle prudence et minutie. Selon mon impression personnelle, il s'agissait d'un homme extraordinairement rusé. Que lui était-il donc arrivé en juin 1941 ?

3

Les troupes allemandes progressèrent sans difficulté, s'emparant des ponts sur la Dvina occidentale, la Bérésina, le Niémen, le Pripiat et même le Dniepr. S'il avait été prévu de faire sauter ces ouvrages, on pourrait parler d'incurie criminelle. Mais, en l'occurrence, les choses sont plus graves : nous avons vu qu'ils avaient été préparés à la destruction puis déminés en 1939. Ce déminage fut général.

67 L.M. Sandalov, *Choses vécues (Perejitoe)*, Moscou, Voenizdat, 1966,

Autrement dit, il ne s'agissait pas du caprice de quelques idiots, mais d'une décision prise au niveau politique.

« Notre pays, écrit le colonel Starinov, était à présent en contact direct avec la puissante machine militaire de l'Allemagne fasciste [...]. Lorsque je pris connaissance des ouvrages le long de la frontière, je fus proprement abasourdi. Même ce qui avait été créé entre 1926 et 1933 avait été pratiquement défait. Il n'y avait plus de dépôts d'explosifs près des [objectifs importants]. Il n'y avait plus de [...] bataillons spéciaux. [...] L'école Oulianov des armements spéciaux, la seule qui formait des commandants hautement qualifiés destinés à des unités dotées de mines radiocommandées, fut convertie en école de transmissions⁶⁸. »

L'effet de surprise de l'attaque allemande aurait pu être en grande partie évité si les forces principales n'avaient pas été massées tout près de la frontière. Un territoire vide, même non fortifié, peut servir de zone de défense minimale contre une offensive subite : avertie par les avant-postes, l'armée a le temps de se mettre en état d'alerte. Mais... les troupes « devaient se déployer directement [...] sur la frontière même, malgré tous les inconvénients que son tracé présentait pour la défense. Même la zone avancée prévue par nos directives d'avant-guerre n'était plus équipée⁶⁹. »

Pourtant, lorsque le chef d'état-major général Meretskov fut destitué par Staline, ce n'était pas parce qu'il avait démantelé une zone avancée existante sans en constituer de nouvelle, mais parce qu'il n'avait pas construit suffisamment de routes, de ponts et d'aérodromes dans les nouvelles régions.

Le 1^{er} février 1941, Meretskov fut remplacé par le général d'armée Joukov. Les travaux prirent un rythme « joukovien ». L'Armée rouge comptait cinq brigades de chemin de fer. Joukov les porta immédiatement à treize. Chacune comprenait un régiment, deux bataillons autonomes et des unités de sûreté. Presque toutes ces troupes étaient concentrées dans les régions occidentales et conduisaient des travaux intensifs pour moderniser le réseau ferré qui menait à la frontière⁷⁰.

Voici quelques-unes de ces nouvelles lignes : Proskourov-Ternopol-Lvov, Lvov-Iavorov, la frontière, Lvov-Przemysl, Timkovitchi-Baranovitchi, Bialowieza-Orantchitsa. La seule désignation des terminus montre que le gouvernement soviétique considérait la zone frontalière non comme un champ de bataille potentiel, mais comme une zone d'arrière où, en cas d'offensive rapide vers l'ouest, il faudrait acheminer des millions de réservistes, des millions de tonnes de munitions, de carburant et autres

⁶⁸ Starinov, *Les mines attendent leur heure*, op. cit., p. 175.

⁶⁹ *Histoire de la Grande Guerre patriotique (Istoriia Velikot Otetchest- vennoi Voïny)*, Moscou, Voenizdat, 1961, t.2, p. 49.

⁷⁰ *L'Etoile rouge*, 15 septembre 1984.

approvisionnement.

Simultanément, on construisait des routes dans les mêmes régions : Orcha-Lepel, Lvov-Peremysl, Belaïa Tserkov-Kazatine, Minsk-Brest. Lorsqu'on se prépare à une guerre défensive, il est d'usage de créer des rocadés en retrait de la frontière et parallèles au front potentiel afin d'acheminer des réserves des secteurs passifs jusqu'aux points menacés. L'Armée rouge construisait des voies ferrées et des routes d'est en ouest, ce qui n'est logique que si l'on prépare une offensive.

Le maréchal Joukov écrit : « Le réseau routier de Biélorussie et d'Ukraine occidentales était en mauvais état. Beaucoup de ponts ne pouvaient supporter le poids des chars moyens et de l'artillerie⁷¹. »

En fait, un tel constat aurait dû rendre Joukov heureux! Il aurait suffi de scier les piliers des ouvrages d'art, de truffier de mines anti-char les berges des rivières et de peupler les buissons de tireurs d'élite et de canons anti-char pour que tout fut parfait. Mais non! Joukov construisit des routes et consolida les ponts afin qu'ils laissent passer tous les chars et l'artillerie!

Dans ces travaux grandioses, l'Armée rouge fut puissamment aidée par le NKVD et par Lavrenti Beria en personne. Les sources soviétiques emploient souvent des expressions comme : « les organisations de bâtiment du NKVD ⁷² ». Nous savons nous, de quelle main-d'œuvre disposait le commissariat aux Affaires intérieures. Alors pourquoi acheminer tant de détenus dans une zone frontière à la veille d'une guerre?

Car la guerre devenait manifestement imminente. Un ouvrage officiel intitulé *Histoire de la région militaire de Kiev*⁷³ rapporte: «Au début de 1941, les hitlériens entreprirent de construire des ponts, des embranchements ferroviaires, des aérodromes de campagne. » A l'évidence, c'étaient des préparatifs d'invasion. Mais les Soviétiques faisaient la même chose au même moment. Citons encore cet ouvrage : « En Ukraine occidentale, les unités de chemin de fer travaillaient à développer et à renforcer le réseau ferroviaire (p. 143). »

Les brigades de chemin de fer effectuèrent un énorme travail sur le territoire soviétique, mais elles étaient surtout destinées à opérer en territoire ennemi, à la suite de l'armée, pour rétablir les axes de communication et corriger l'écartement des voies ferrées européennes pour le faire correspondre à l'écartement soviétique, plus large. Juste après le début de la guerre, ces brigades furent utilisées à des travaux de barrage, ce qui n'était pas leur fonction initiale et constituait une «

⁷¹ G.K. Joukov, *Souvenirs et Réflexions (Vospominaniia i razmychlenia)*, Moscou, Novosti, 1969.

⁷² Cf. notamment A.A. Novikov, *Dans le ciel de Leningrad (V nebe Leningrada)*, Moscou, Naouka, 1970, p. 65.

⁷³ *Istoriia Kievskogo voennogo okrouga*, Moscou, Voenizdat, 1974,

tâche pénible et inhabituelle ⁷⁴ ». Ces troupes n'étaient pas prévues pour créer des obstacles, mais pour rétablir des voies de communications⁷⁵.

A la veille de la guerre, les unités de chemin de fer ne se préparaient pas à évacuer ou à détruire les voies. Elles ne vidaient pas les dépôts des régions frontalières. Au contraire, elles en installaient de nouveaux pour entreposer rails, ponts démontables, matériaux de construction et charbon. L'armée allemande s'en empara dès les premiers jours de combat. Starinov, le chef de la section des fortifications du minage de la direction du génie de l'Armée rouge, décrit ainsi la gare frontalière de Brest-Litovsk le 21 juin 1941 : « Le soleil éclairait des montagnes de charbon près des voies ferrées, des piles de rails tout neufs. Ils étincelaient. Tout respirait le calme⁷⁶. » Chacun sait que les rails se couvrent très rapidement d'une légère couche de rouille. Ceux qui sont décrits venaient donc d'être livrés sur la frontière à la veille de la guerre. Dans quel but?

En plus des unités de chemin de fer, presque tout le Génie soviétique était également concentré sur les frontières occidentales. Les unités de sapeurs étaient particulièrement actives : « On préparait les lignes de départ pour des offensives, on traçait des axes pour la marche des colonnes, on dressait des obstacles et on en détruisait d'autres, on faisait du camouflage opérationnel et tactique, on organisait des liaisons entre l'infanterie et les chars qui entraient dans la composition des groupes d'assaut, on organisait le franchissement des rivières... ⁷⁷ »

4

Avec tout le respect que l'on doit à l'armée allemande, il faut bien reconnaître qu'elle ne s'était pas préparée à une guerre sérieuse. On a l'impression que l'insouciant état-major allemand ignorait qu'il y avait parfois des hivers en Russie et que les routes russes différaient quelque peu de celles du Reich. L'huile qui servait à graisser les armements allemands se solidifiait sous l'effet du froid et les armes ne fonctionnaient plus. On nous dit que c'était la faute du froid. Non, c'était la faute du commandement de la Wehrmacht qui n'avait pas réclamé un produit mieux adapté aux conditions de l'hiver russe. On soutient aussi que le Blitzkrieg échoua faute de bonnes routes. C'est

⁷⁴ *Les Cheminots soviétiques (Sovietskie jeleznodorojnye)*, Moscou, Voenizdat, 1984, p. 98.

⁷⁵ *Les forces armées soviétiques (Sovietskie vooroujennye sity)*, Moscou, Voenizdat, 1978, p. 242.

⁷⁶ *Les mines attendent leur heure*, op. cit., p. 190.

⁷⁷ *Les forces armées soviétiques*, op. cit., p. 255. Les obstacles dont il est question ici étaient destinés à l'entraînement des troupes. Avant l'assaut contre la Finlande, de tels obstacles avaient également été dressés devant la « ligne Mannerheim ».

faux. Hitler n'avait simplement pas prévu les armements qu'il fallait pour mener la guerre souhaitée. L'industrie allemande produisait des armes conçues pour être utilisées en Europe occidentale et en Afrique, pas en Russie.

Dans son imprévoyance, Hitler eut de la chance. A la veille de la guerre, les régions occidentales de l'URSS furent le théâtre de travaux grandioses visant à élargir et à moderniser le réseau routier. Que se serait-il passé si Joukov, Meretskov et Beria n'avaient pas construit toutes ces routes et avaient mis en place un puissant système avancé de défense? Il n'y a qu'une seule réponse possible : le Blitzkrieg se serait enlisé non pas aux portes de Moscou, mais beaucoup plus tôt.

Joukov, Meretskov et Beria furent bel et bien les responsables de l'avance allemande vers le centre du pays. Furent-ils fusillés par Staline pour leur incompetence? Non, ils furent rapidement promus maréchaux.

En fait, à la veille de la guerre, personne dans l'Armée rouge ne songeait à dresser des obstacles pour arrêter une offensive, mais bien plutôt à les supprimer en territoire ennemi. Le 13 juin, un communiqué de l'agence Tass annonça l'arrivée sur la frontière occidentale de maréchaux soviétiques. Il s'agissait d'experts en franchissement d'obstacles.

Le maréchal G. Koulik, arrivé secrètement en Biélorussie, réclama au colonel Starinov « des détecteurs de mines, des sapeurs, des dragues de mines ⁷⁸ » pour être utilisés en territoire allemand. Le maréchal fut très clair : « Votre section, dit-il à Starinov, ne porte pas le nom qu'il faut. Conformément à notre doctrine, il faudrait l'appeler section de déblaiement et de déminage. Alors on aurait une autre mentalité. Tandis que là on n'a que le mot « défense » à la bouche... Ça suffit! ⁷⁹ »

Le même problème occupait le général d'armée D.G. Pavlov, commandant de la région militaire spéciale de l'Ouest. Il manifesta son mécontentement en observant que les questions de franchissement d'obstacles ne recevaient pas toute l'attention souhaitée. Ces points étaient pourtant parfaitement inutiles dans la perspective d'une guerre défensive.

En Finlande, l'Armée rouge s'était heurtée à des milliers de pièges. C'est la raison de l'importance donnée aux unités de franchissement. Les maréchaux soviétiques ignoraient que s'ils avaient commencé la guerre avant le 22 juin, des travaux de déblaiement auraient été inutiles : l'armée allemande, rompant avec ses règlements, faisait la même chose que les Soviétiques : elle déminait, déblayait, concentrait ses troupes sur la frontière !

⁷⁸ Starinov, *Les mines attendent leur heure*, op. cit., p. 179.

⁷⁹ Starinov, *Les mines attendent leur heure*, op. cit., souligné par l'auteur.

Début juin, les troupes allemandes entreprirent de retirer les barbelés de la zone de contact. Selon le maréchal de l'URSS K.S. Moskalenko, c'était la preuve irréfutable qu'elles se préparaient à une agression imminente⁸⁰.

L'Armée rouge en faisait tout autant, avec, il est vrai, un léger retard. Toute la fine fleur du génie fut envoyée à cette fin de Moscou sur la frontière occidentale⁸¹.

Imaginons le tableau : les troupes du NKVD enlevant les barbelés sur la frontière! Les historiens communistes, cherchant les causes du désastre, ont qualifié d'idiots tous les maréchaux et généraux soviétiques. Mais comment expliquer les actes de ces valeureux tchékistes qui venaient juste d'achever la Grande Purge, d'entourer de barbelés le pays tout entier et qui avaient pour tâche de garder la frontière verrouillée? Pouvons-nous imaginer qu'un commandant de poste frontière de la région de Grodno, dont le grade ne dépassait pas celui de lieutenant du NKVD, puisse entreprendre de sa propre initiative d'enlever des clôtures? L'ordre devait venir au moins du commandant des troupes frontalières du NKVD de Biélorussie, le lieutenant-général I.A. Bogdanov. Ce responsable savait pourtant que la guerre était imminente: «Le 18 juin 1941, le lieutenant-général Bogdanov [...] décida de faire évacuer les familles de militaires⁸². » Aurait-il pu prendre de telles décisions à l'insu du commissaire du peuple aux Affaires intérieures et commissaire général de la sécurité d'Etat, c'est-à-dire de Beria? Non, évidemment. Même ce dernier ne l'aurait pas fait de son propre chef, car il agissait de concert avec Joukov. Autrement dit, quelqu'un coordonnait en haut lieu l'action de l'Armée rouge et du NKVD.

Bien entendu, les tchékistes n'ôtaient pas les barbelés pour l'armée nazie. Ils les coupaient pour laisser passer l'Armée rouge ainsi qu'ils l'avaient déjà fait en 1939 et 1940 avant la « libération » de la Pologne, de la Finlande, des Etats baltes, de la Bessarabie et de la Bukovine. Désormais, c'était le tour de l'Allemagne...

Staline, soutient-on, avait l'intention d'attaquer Hitler en 1942. Ce plan existait, en effet. Mais il avait été considérablement avancé. Si Staline avait continué à prévoir la « libération » de l'Europe à la date initiale, on aurait attendu le tout dernier moment pour dégager la frontière allemande.

⁸⁰ K.S. Moskalenko, *Sur le front Sud-Ouest (Na jougo-zapadnom napravlenii)*, Moscou, Naouka, 1960, p. 24.

⁸¹ Voir annexe 11, p. 287.

⁸² *Les Sentinelles des frontières occidentales (Dozomye zapadnykh rubejet)*, Kiev, Politizdat Ukrainy, 1972, p. 101.

X

POURQUOI STALINE DETRUISIT LA LIGNE STALINE

« Seuls les naïfs peuvent croire que la défense est la tâche principale des secteurs fortifiés. Non, ils sont faits pour une préparation plus sûre de l'offensive. Ils doivent couvrir le déploiement des troupes de choc, repousser toute tentative de l'ennemi visant à empêcher ce déploiement et, quand nos troupes passent à l'offensive, les soutenir de toute leur puissance de feu⁸³. »

Major-général P.G. GRIGORENKO (l'un des créateurs de la ligne Staline).

1

Au cours des années trente, on édifia tout au long de la frontière occidentale de l'URSS treize secteurs fortifiés (désignés en russe par le sigle UR). Cette zone reçut officiellement l'appellation de ligne Staline. Chaque UR disposait des effectifs d'une brigade et de la puissance de feu d'un corps d'armée. Il comprenait un commandement et un état-major, de deux à huit bataillons d'artillerie équipés de mitrailleuses, un régiment et plusieurs batteries d'artillerie lourde, un bataillon de chars, une compagnie ou un bataillon de transmission, un bataillon du génie et d'autres unités.

Un UR couvrait 100 à 180 kilomètres de front sur une profondeur de 30 à 50 kilomètres. Il était doté d'un système étendu d'ouvrages en béton armé et de blindages destinés tant au combat qu'à la protection. Des locaux souterrains en béton abritaient des dépôts, des centrales électriques, des hôpitaux, des postes de commandement et des centres de transmission. Les UR étaient reliés entre eux par tout un système de tunnels, de galeries et de boyaux et chacun pouvait mener isolément des combats prolongés. Us se composaient, en effet, de plusieurs points d'appui qui disposaient à leur tour d'une défense fermée leur permettant de combattre dans des conditions de blocus.

L'unité de base des secteurs fortifiés était l'« ouvrage permanent de défense », désigné en russe par le sigle DOT. Le journal *L'Etoile rouge* du 25 février 1983 a décrit l'un de ces DOT, le n° 112 qui appartenait au 53^e UR dans la région de Moghilev-Podolski en Ukraine : « C'était un ouvrage souterrain très complexe, composé de boyaux de communication, de caponnières, de compartiments et d'un système d'aération. Il disposait de dépôts d'armes, de munitions et de vivres,

⁸³ P.G. Grigorenko, *On ne trouve que des rats dans les sous-sols (V podpolie mojno vstretit' tol'ko krysy)*, New York. 1981. p. 141.

d'un service de santé et d'une cantine; il y avait l'eau courante (encore en état de fonctionnement à l'heure actuelle), un « coin rouge ⁸⁴ », un poste de commandement et d'observation. L'armement était constitué d'un emplacement de mitrailleuses comportant trois « Maxim » et deux caponnières simples équipées chacune d'un canon de 76 mm. »

On construisit des milliers d'ouvrages de fortification. Beaucoup étaient de moindre importance que le DOT n° 112, mais il y avait aussi des ensembles géants tels que celui décrit par le général Grigorenko dans ses souvenirs et qui fut édifié dans la même UR de Moghilev-Podolski : huit puissants DOT, reliés par des galeries souterraines. Autre artisan de la ligne Staline, le colonel R.G. Oumanski mentionne dans ses mémoires des ouvrages souterrains dans l'UR de Kiev qui s'étendaient sur des kilomètres ⁸⁵. Un constructeur militaire, le colonel- général A.I. Chebounine raconte que, dans le seul UR de Proskourov et en trois ans seulement, on édifia plus de mille ouvrages défensifs en béton armé, dont beaucoup étaient protégés par des fossés ou des étangs artificiels⁸⁶.

A la différence de la ligne Maginot, la ligne Staline fut édifiée dans la discrétion totale et relevait du secret d'Etat. Pour chaque ouvrage construit, le NKVD « fermait » plusieurs secteurs de manière à ne rien laisser filtrer. De plus, plusieurs chantiers fictifs étaient lancés en même temps. Les nombreux ouvriers employés à la construction de la ligne avaient une idée fausse de ce qu'ils construisaient, sans parler des habitants locaux.

La ligne Staline différait de la ligne Maginot sous bien d'autres rapports. Elle était incontournable puisqu'elle allait de la mer Blanche à la mer Noire. Elle ne constituait pas seulement une défense contre l'infanterie, mais aussi, et surtout, contre les blindés ennemis. Elle était, par ailleurs, truffée de puissantes batteries de DCA. Sa profondeur était bien plus importante que celle de son homologue française. En plus du béton armé, sa construction avait requis une énorme quantité de blindage d'acier et même du granit de Zaporojie et de Tcherkassk. De plus, elle n'était pas construite directement à la frontière comme la ligne Maginot, mais plus à l'intérieur du territoire soviétique pour que les premières attaques d'artillerie frappent des espaces vides et non des ouvrages défensifs. En cas d'attaque surprise, les garnisons auraient disposé d'au moins plusieurs jours pour se préparer au combat. Avant d'arriver devant les UR, l'ennemi aurait dû traverser la zone avancée de défense, avec tous ses pièges et surprises désagréables. Même avant de livrer leur premier assaut, les troupes adverses auraient subi des pertes énormes dans des centaines de

⁸⁴ Lieu de réunion utilisé à des fins de propagande (NdT).

⁸⁵ R.G. Oumanski, *Sur les fronts (Na boevykn roubejakh)*, Moscou, Voenizdat, 1960, p. 35.

⁸⁶ A.I. Chebounine, *Ce chemin que nous avons parcouru (Skolko nami proïdeno)*, Moscou, Voenizdat, 1971, p. 58.

petites embuscades.

L'utilité de la zone avancée n'était pas seulement de freiner la progression de l'envahisseur mais de servir aussi de rideau de fumée, comme une brume peut dissimuler une chaîne d'icebergs. Ignorant la disposition exacte des premiers ouvrages de la ligne Staline, l'ennemi serait tombé soudain sous le feu soviétique. L'imprévisibilité de la défense devait répondre à celle de l'attaque : les UR étaient camouflés dans ce but. Les premiers combats auraient ressemblé à la collision entre le *Titanic* et un iceberg immense, caché par les brouillards.

Enfin, la ligne Staline n'était pas continue : entre les UR étaient ménagés des passages assez larges qui pouvaient être rapidement couverts de champs de mines, d'ouvrages du génie, de troupes ordinaires. Mais on pouvait aussi les laisser ouverts, comme pour inviter l'agresseur à se faufiler entre eux. Si l'ennemi décidait de profiter de cette possibilité, il risquait de voir ses armées sectionnées en plusieurs flux isolés les uns des autres, chacun étant exposé à un double feu de chaque côté du « corridor ». Sans compter la menace grave et permanente que cela aurait fait peser sur ses ailes, ses arrières, et ses lignes de communication.

2

La construction des treize UR qui formaient la ligne Staline représenta des efforts et des dépenses gigantesques au cours des deux premiers plans quinquennaux. En 1938, il fut décidé de renforcer encore leurs fortifications par des batteries d'artillerie lourde en caponnière et par huit nouveaux UR. En un an, ceux-ci furent dotés de plus de mille ouvrages en béton.

Ce fut alors que le pacte germano-soviétique fut signé...

Cela signifiait, nous l'avons vu, que la Deuxième Guerre mondiale commençait, mais aussi qu'il n'y avait plus de région tampon entre l'URSS et l'Allemagne. Dans une conjoncture aussi tendue, Staline aurait pu prendre des mesures destinées à renforcer la sécurité des frontières soviétiques et à garantir la neutralité de l'URSS au cours de la guerre. Par exemple :

- en donnant l'ordre de renforcer les garnisons des UR et en demandant aux usines de pousser la production d'armements destinés à la ligne Staline;
- en donnant les mêmes directives aux usines qui produisaient des armements défensifs et en premier lieu des canons et des fusils antichars;
- en mobilisant toutes les ressources du pays pour accélérer la construction de la ligne Staline;
- en faisant construire, après l'achèvement de celle-ci, une autre, identique voire plus puissante, au-delà de la première ligne;
- en décidant de la mise en place, en plus de ces deux systèmes,

d'une troisième ceinture d'UR en deçà de la ligne Staline, le long de la rive orientale du Dniepr, par exemple;

- en donnant l'ordre à l'Armée rouge de creuser des milliers de kilomètres de tranchées et de fossés antichars, de la mer Baltique à la mer Noire, et d'utiliser les lignes fortifiées comme armature de ce nouveau réseau défensif.

Ce n'est pas du tout ce que fit Staline. En fait, dès l'automne 1939, tous les chantiers de la ligne qui portait son nom furent arrêtés⁸⁷. Les garnisons furent réduites puis dissoutes. Les usines cessèrent de produire du matériel pour ces fortifications. Les UR existants furent désarmés et tout le matériel envoyé dans des dépôts⁸⁸. Certains ouvrages furent donnés aux kolkhozes, en guise de silos, la majorité des autres fut recouverte de terre. L'industrie cessa de produire la plupart des armements défensifs, à commencer par les canons antichars et ceux de 76 mm qui pouvaient être également utilisés contre les blindés⁸⁹. Les canons de ce type qui étaient déjà en service furent affectés à d'autres utilisations⁹⁰. Quant aux fusils antichars, ils furent retirés de la circulation⁹¹. Tout ce qui était lié à la défense fut détruit sans pitié.

En 1940, l'état-major soviétique entreprit néanmoins la construction d'une ligne UR sur la nouvelle frontière avec l'Allemagne. Elle fut, non sans ironie, baptisée du nom de Molotov par les militaires bien que ce ne fût pas sa désignation officielle. Les travaux avancèrent très lentement et elle ne fut jamais achevée.

Au printemps 1941, l'agonie de la ligne Staline atteignit un point critique. « J'ignore comment les futurs historiens expliqueront ce crime contre notre peuple, écrit le général Grigorenko. Les historiens actuels passent cet événement complètement sous silence, et moi-même j'en ignore l'explication. Le gouvernement soviétique a pompé des milliards et des milliards de roubles au peuple (pas moins de 120 milliards selon mes calculs) afin de construire des fortifications infranchissables le long de la frontière occidentale, de la Baltique à la mer Noire. Et voilà qu'à la veille de la guerre, au printemps 1941, sur toute la longueur de cette ligne de 1'200 kilomètres, on entendit des explosions assourdissantes. De puissantes caponnières, des postes de tir, des postes de commandement et d'observation, des dizaines de milliers d'ouvrages défensifs, tout cela sauta sur ordre de Staline en personne
*, »

87 V.A. Anfifov, *L'Exploit immortel (Bessmertnyi podvig)*, Moscou, Naouka, 1971, p. 35

88 *VIIJ*, n°9, 1961, p. 120.

89 *VIIJ*, n°7, 1961, p. 101 et n°2, 1963, p. 12.

90 Lieutenant-général I.P. Roslyi, *Dernière étape : Berlin (Poslednii privai v Berline)*, Moscou, Voenizdat, 1983, p. 27.

91 *VIIJ*, n° 7, 1961, p. 101.

3

Après la mort de Staline, les généraux et maréchaux soviétiques exprimèrent comme un seul homme leur indignation. « Comment nos dirigeants ont-ils pu, avant même d'avoir construit des lignes de fortifications sur la nouvelle frontière occidentale de 1939, décider de liquider et de désarmer les secteurs fortifiés des anciennes frontières?⁹² » s'interroge dans un ouvrage le maréchal d'artillerie Voronov. En réalité, son indignation est factice. Il blâme « nos dirigeants » alors qu'au moment de la destruction de la ligne Staline, il faisait lui-même partie du haut commandement militaire. La façon même dont Voronov pose la question vise à dissimuler l'essentiel : il se demande pourquoi on avait détruit une ligne de défense avant d'en construire une seconde. Ainsi, il justifie la destruction de la ligne Staline, ne reprochant aux dirigeants que de l'avoir détruite prématurément. Mais, en fait, pour quelle raison aurait-il fallu la détruire? Deux lignes n'auraient-elles pas mieux valu qu'une seule?

Il n'y a jamais trop d'ouvrages défensifs, trop de tranchées, de forts, de blockhaus, de champs de mines et de barbelés. En 1940, l'Armée rouge put constater à deux reprises que deux lignes valaient mieux qu'une. D'abord, elle perça, au prix d'énormes pertes, la ligne Mannerheim en Finlande. Et si, derrière celle-ci, les soldats soviétiques en avaient trouvé une autre? Quant à l'armée allemande, elle contourna la ligne Maginot en mai-juin 1940. Et s'il y en avait eu une deuxième en France, incontournable celle-là?

Les historiens ont avancé une multitude d'explications. En voici une : il n'y avait pas assez d'armements pour les nouveaux secteurs fortifiés, c'est pourquoi il fallut désarmer la ligne Staline... Si vraiment les armements manquaient, que ne donna-t-on pas l'ordre de les produire. Mais ce fut le contraire qui fut commandé⁹³ ! Le désarmement de la ligne commença en automne 1939 et les équipements furent envoyés dans des dépôts : personne n'avait imaginé une autre utilisation pour eux. La ligne Molotov n'existait même pas encore sur le papier. La décision de la créer fut prise le 26 juin 1940.

L'explication d'un prétendu transfert d'armements d'une ligne à l'autre est irrecevable pour une autre raison. Les nouveaux UR formaient, en fait, une mince chaîne de fortifications légères qui n'avaient nul besoin d'armements nombreux. Par exemple, en Biélorussie, dans la région militaire spéciale de l'ouest, on construisit

* Grigorenko, *On ne trouve que des rats dans les sous-sols*, op. cit..

⁹² N.N. Voronov, *Au service de la guerre*, op. cit., p. 172.

⁹³ Maréchal de l'Union soviétique M.V. Zakharov, in *Voprossy istorii*, n°5, 1970, p. 33.

193 ouvrages sur la nouvelle frontière alors que sur l'ancienne on avait désarmé 876 fortifications plus importantes. Dans les autres régions militaires, l'écart était encore plus criant. Dans celle d'Odessa, on désarma trois UR très puissants alors qu'on n'en était encore qu'aux préliminaires des nouveaux ouvrages défensifs. Pour armer la ligne Molotov, il aurait suffi de prélever une petite partie des armements de la ligne Staline.

Même en ajoutant foi aux explications officielles, il reste que nous avons une réponse à la question de savoir pourquoi on a désarmé la ligne et non à celle, plus importante, de savoir pourquoi on l'a détruite! En effet, on ne peut pas démonter des ouvrages en béton pour les transporter ailleurs. Le DOT le moins important était un monolithe de 350 tonnes, enfoncé dans la terre et recouvert de blocs de granit afin de provoquer l'explosion prématurée des obus. L'ensemble était, en outre, recouvert de terre sur laquelle avaient même poussé des arbres à des fins de camouflage.

Si l'on déménage des meubles dans une autre maison, est-ce une raison suffisante pour faire sauter l'immeuble d'origine? Admettons qu'il fallait désarmer. Mais pourquoi détruire? Un fantassin ordinaire, armé d'un fusil et d'une pelle, peut creuser un trou et en faire un obstacle sérieux, parfois même infranchissable pour l'ennemi. Mais si le même soldat est placé dans un DOT, même désarmé, et non dans un trou de boue au milieu d'un champ, il devient encore plus efficace, car beaucoup mieux protégé et camouflé. Et si ce sont les cent soixante-dix divisions du premier échelon qui sont placées dans des ouvrages de ce genre, une telle défense devient impressionnante.

Dans une action défensive, les troupes ont toujours besoin de s'accrocher à quelque chose : aux forts désarmés de Verdun, aux bastions de Brest, aux murs de Stalingrad et même aux tranchées de Koursk qui avaient été abandonnées deux ans auparavant. Même entièrement désarmée, la ligne Staline aurait pu constituer une série de points d'appui pour l'Armée rouge. Les DOT, les postes de commandement souterrains, les hôpitaux et les dépôts protégés par le béton se seraient révélés utiles, tout comme les galeries et les tunnels, les lignes de transmission, les centrales électriques et les systèmes de canalisations...

Mais après la destruction de la ligne, le Premier échelon stratégique fut déplacé au-delà des anciennes frontières. Sous couvert d'un communiqué de l'agence Tass du 13 juin 1941, on entreprit de transférer le Second échelon stratégique, composé de sept armées, dans les régions occidentales du pays. Et cela dans le secret le plus total. Là encore, les armées étaient envoyées au-delà de la ligne Staline, désormais désarmée, démantelée et abandonnée.

Une défense doit être constamment perfectionnée : tout soldat sait qu'il doit consacrer au moins dix heures par jour à creuser, quels que

soient les ouvrages existants et même s'il est là depuis un an. Les tranchées seront doublées, triplées, quadruplées. L'idée d'une défense « suffisante » n'existe pas.

Depuis l'aube des temps, toutes les armées connaissent cette vérité très simple : il n'y a pas d'ouvrages défensifs superflus ou vieilliss. Tous les ouvrages nouveaux sont construits, non pour remplacer les anciens, mais pour les renforcer. La ligne Molotov aurait pu compléter la ligne Staline, mais non s'y substituer. Or elle ne fut ni un complément, ni un substitut. Elle différait de son prédécesseur à tous les points de vue :

- elle fut construite de telle sorte que l'ennemi pouvait la voir;
- elle était située sur des axes secondaires;
- elle n'était pas précédée d'une zone avancée de défense;
- elle ne fut pas renforcée à la mesure des possibilités existantes et les travaux engagés furent lents.

La construction de la ligne Molotov constitue une énigme de l'histoire militaire soviétique au même titre que le démantèlement de la ligne Staline. En 1941, une quantité énorme de troupes soviétiques fut concentrée près de Lvov, en Ukraine. Un second groupement, par ordre d'importance, fut organisé en Biélorussie, près de Bialystok. Les maréchaux soviétiques expliquent aujourd'hui que l'on s'attendait à une attaque principale en Ukraine et à une attaque secondaire en Biélorussie. En toute logique, le gros des efforts dans la construction de la nouvelle ligne de fortifications aurait donc dû se faire sur les régions menacées. Or la moitié des ressources dégagées pour sa construction était destinée... aux Etats baltes! Un quart des ressources allait à la Biélorussie et 9 % seulement à l'Ukraine⁹⁴. Sur un plan tactique, les fortifications de la ligne Molotov étaient construites sur des axes secondaires. Par exemple, dans la région de Brest-Litovsk, la rivière frontalière était traversée par six ponts ferroviaires ou routiers. L'axe Varsovie-Brest-Minsk-Smolensk-Moscou était capital dans le cadre d'un conflit et les ponts de Brest d'une très grande importance stratégique. Un nouvel UR en construction se trouvait non loin de Brest mais pas là où se trouvaient les ponts!

Les secteurs fortifiés de la ligne se trouvaient tout contre la frontière, sans aucune zone avancée. En cas d'attaque surprise, les garnisons n'auraient pas le temps de se mettre en état d'alerte. Les UR disposaient d'une profondeur très faible et tout ce qui pouvait être construit sur la frontière même, l'était à cet endroit⁹⁵. Les nouveaux ouvrages n'avaient ni barbelés, ni champs de mines, ni fossés antichars. Ils n'étaient même pas camouflés.

Dans l'UR de Vladimir-Volynski, sur quatre-vingt-dix-sept ouvrages, cinq ou sept étaient recouverts de terre. Les autres étaient

⁹⁴ Anfilov, *L'Exploit immortel*, op. cit., p. 164.

⁹⁵ Major-général V.F. Zotov, *Sur le front Nord-Ouest (Na severozapadnom fronte)*, Moscou, Naouka, 1969, p. 175.

pratiquement découverts⁹⁶. Si le lecteur traverse la frontière dans la région de Brest, il peut observer les blocs de béton gris qui se trouvent presque au bord de la rivière : ce sont les DOT de l'extrémité sud de l'UR. Ils n'ont jamais été recouverts de terre et sont restés tels quels depuis. Contrairement à ce qui s'était passé pour la ligne Staline, l'ennemi pouvait observer à loisir toutes ces constructions, connaître leurs emplacements avec exactitude et même déterminer très précisément l'orientation de tir de chaque embrasure pour reconstituer ainsi tout le système de feu. Sachant cela, il ne restait plus aux Allemands qu'à choisir des secteurs qui n'étaient pas soumis au feu soviétique, se glisser jusqu'aux DOT découverts et boucher leurs embrasures avec des sacs de sable. Ce qu'ils firent, du reste, le 22 juin 1941.

Le maréchal Joukov savait très bien à quoi s'en tenir : « Les secteurs fortifiés sont construits trop près de la frontière et sont disposés d'une manière extrêmement peu avantageuse sur le plan opérationnel, surtout dans la région de Bialystok. Cela permettrait à l'ennemi de frapper, à partir de Brest et de Suwalki, les arrières de notre groupement de Bialystok. En outre, du fait de leur faible profondeur, les UR ne peuvent tenir longtemps car l'artillerie peut les traverser entièrement⁹⁷. » Si l'adversaire pouvait frapper à partir de Brest et de Suwalki, pourquoi ne pas avoir utilisé les anciennes forteresses abandonnées de Brest, de Grodno, de Przemysl, de Kaunas? Incluses dans un système de défense, elles auraient pu renforcer tout le dispositif. L'idée sembla séduire les constructeurs de l'Armée rouge. « Le chef de la direction principale du génie proposa d'utiliser les anciennes forteresses frontalières et de créer des zones d'obstacles. Mais cette proposition ne fut jamais retenue. Inutile, disait-on⁹⁸. »

En février 1941, Joukov devint chef de l'état-major général. C'était peut-être le plus grand militaire du xx^e siècle. Il n'avait connu aucune défaite et avait déjà détruit par surprise la 6^e armée japonaise à Khalkhyn-Gol. Mais, malgré ses qualités, il ne mit pas de l'ordre sur la ligne Molotov. Au contraire, les travaux dans certains UR, par exemple celui de Brest, furent reportés à une date ultérieure (ils passèrent « en second lieu ⁹⁹ », ce qui, dans le jargon soviétique, signifie qu'on gèle complètement un chantier).

Les Allemands, pourtant, avaient une tout autre impression de ce qui se passait à Brest. Les documents du 48^e corps motorisé de la Wehrmacht montrent que le commandement allemand constatait que des travaux intensifs se poursuivaient en permanence, éclairés a

⁹⁶ VIJ, n° 5, 1976, p. 91.

⁹⁷ G.K. Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit., p. 194.

⁹⁸ Starinov, *Les mines attendent leur heure*, op. cit., p. 177.

⁹⁹ Anfilov, *L'Exploit immortel*, op. cit., p. 166.

giorno pendant la nuit.

Comment expliquer cela? Les chefs militaires soviétiques étaient-ils stupides au point de construire des ouvrages tout près de la frontière sous un éclairage puissant ? Et cela alors que le chantier était suspendu? En fait, le maréchal de l'Union soviétique I.K. Bagramian qualifia de « démonstration préméditée » la construction de la ligne Molotov. Dans ses mémoires, le colonel-général Sandalov rapporte ces paroles du commandant de l'UR de Brest : « C'est chose inhabituelle que de placer un secteur fortifié contre la frontière. Avant, nous construisions nos DOT à une certaine distance. Mais rien à faire. Nous devons obéir à des considérations politiques et non seulement militaires ¹⁰⁰... »

Un dernier élément réduit à néant la thèse de la stupidité des chefs soviétiques : la ligne Staline et la ligne Molotov avaient le même concepteur, le lieutenant-général du génie D.M. Karbychev. En fait, Staline et Joukov voulaient ces fortifications-là, aussi faibles fussent-elles, et savaient très bien à quoi elles allaient servir.

5

Au même moment, Adolf Hitler et les généraux allemands se livraient à des activités similaires. En 1932-1937, les Allemands avaient construit, sur l'Oder, des fortifications très puissantes contre d'éventuelles attaques venant de l'Est. C'étaient des ouvrages de première qualité, parfaitement intégrés dans le paysage et camouflés.

Mais, après la signature du pacte, l'armée allemande s'engagea plus à l'est, abandonnant ces magnifiques constructions qui ne furent plus jamais utilisées par les troupes. Certaines furent récupérées pour d'autres usages : dans la région de Hochwald, par exemple, un puissant ensemble de fortifications ¹⁰¹ devint une usine de moteurs d'avion.

Après l'invasion de leur moitié de Pologne, les troupes allemandes entreprirent de construire une nouvelle ligne de secteurs fortifiés, mais sur des axes secondaires et tout près des frontières soviétiques, sans champs de mines ou autres obstacles devant eux. Les travaux étaient menés jour et nuit et les gardes-frontières soviétiques, qui pouvaient les observer à loisir, en rapportaient les détails¹⁰². Ces travaux se poursuivirent de manière intensive jusqu'en mai 1941¹⁰³.

Les commandants allemands construisirent des ouvrages plus

¹⁰⁰ Sandalov, *Choses vécues*, op. cit., p. 64.

¹⁰¹ Cet ensemble comprenait vingt-deux ouvrages de quatre étages réunis par un tunnel de 30 km.

¹⁰² *Les troupes frontalières de l'URSS, 1939-1941*, op. cit., documents n° 344 et 287.

¹⁰³ Voir annexe 12, p. 287.

légers sur les nouvelles frontières parce qu'ils n'avaient pas l'intention d'y rester longtemps. Une fortification peut servir à des besoins défensifs, mais aussi offensifs. Avant de lancer une attaque générale, tout stratège doit concentrer de grandes masses de troupes dans des secteurs très réduits. En réunissant les armées sur les axes principaux, on dégarnit obligatoirement les axes secondaires. Il faut donc y créer des secteurs fortifiés qui, grâce à leur puissance de feu, permettent de compenser, avec des effectifs limités, le retrait du gros des troupes.

Les UR offensifs n'ont pas besoin d'être d'une grande profondeur puisqu'ils ne sont pas destinés à une défense prolongée. Il n'est pas nécessaire de les entourer de champs de mines : tous les passages seront empruntés par des troupes qui attaqueront le territoire ennemi. Bien entendu, il ne faut pas fortifier les arrières : ce serait condamner à l'inaction une partie des garnisons et des armements. Mieux vaut tout acheminer vers la frontière. Enfin, il n'est pas besoin de camoufler particulièrement ces ouvrages : l'ennemi voit vos préparatifs et pense que vous vous apprêtez à vous défendre.

C'est bien ainsi qu'agirent les généraux allemands. C'est aussi ce que firent les généraux soviétiques. A Khalkhyn-Gol, en août 1939, Joukov appliqua la même tactique : « Nous nous efforçons de donner à l'ennemi l'impression qu'il n'y avait de notre côté aucun préparatif de caractère offensif, nous voulions lui montrer que nous effectuions à grande échelle des travaux de défense et seulement de défense¹⁰⁴. » Joukov parvint à tromper les Japonais qui furent victimes d'une offensive foudroyante.

Le général soviétique réitéra donc cette opération à une plus large échelle sur la frontière allemande. Mais il ne réussit pas cette fois à tromper les responsables allemands qui avaient la même expérience que lui.

La bataille de Khalkhyn-Gol eut lieu le 20 août 1939. Le 22 août, au moment même où se déroulaient les pourparlers entre Molotov et Ribbentrop, le général allemand Guderian reçut l'ordre de prendre la tête de l'état-major des fortifications de Poméranie. L'objectif poursuivi était de rassurer les Polonais par des préparatifs purement défensifs et d'ériger simultanément, très vite, des fortifications légères sur des axes secondaires afin de libérer le plus possible de troupes pour l'offensive principale.

Au printemps 1941, Guderian entreprit de nouveaux travaux défensifs, mais cette fois sur la frontière soviétique...

104 Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit., p. 161.

6

La ligne Staline pouvait servir à défendre le pays, mais elle pouvait aussi devenir une tête de pont pour une offensive. C'était l'une des raisons pour laquelle on avait aménagé des passages assez larges entre les UR: pour laisser passer les armées se dirigeant vers l'ouest. Quand la frontière fut déplacée, la ligne perdit toute valeur offensive. Staline, à ce moment, n'avait plus du tout l'intention de rester sur la défensive. La ligne, inutile, fut désarmée. En temps de paix, les passages entre les UR étaient suffisants pour les besoins militaires et économiques, mais en cas de guerre, les lignes de communication devaient se diversifier pour devenir moins vulnérables. Les UR étaient des obstacles à cette diversification, ce qui régla définitivement leur sort : ils furent détruits.

Ce fut la même chose du côté allemand, non seulement sur les frontières orientales mais aussi occidentales. Après la campagne de France en 1940, la ligne Siegfried devint inutile et fut abandonnée. Hitler ne songeait pas que, quatre ans plus tard, il lui faudrait défendre ses propres frontières. Certaines fortifications furent utilisées par les fermiers pour stocker leurs pommes de terre. Une autre partie d'entre elles était dotée de portes blindées infranchissables. Lorsqu'on en eut besoin, on ne retrouva même pas les clefs¹⁰⁵.

Les généraux soviétiques et allemands n'étaient pas des idiots. Ils étaient simplement tournés vers l'offensive. Si les fortifications ne pouvaient plus servir leurs desseins, ils s'en débarrassaient. Ils les faisaient détruire pour dégager la voie aux troupes, ou ils les prêtaient, tout bonnement, aux kolkhozes et aux fermes.

105 K. Mallory et A. Ottar, *Architecture of Aggression*, Architectural Press, Wallop, 1973. p. 123.

XI

QU'EST-CE QU'UNE ARMÉE DE COUVERTURE?

« L'armée de couverture contemporaine est à la base du concept fondamental et prédominant qu'est l'idée d'invasion soudaine et active dans le domaine de la stratégie opérationnelle. A partir de là, il est clair que le terme "armée de couverture" employé de nos jours en matière de défense, sert plutôt à masquer une attaque offensive et soudaine effectuée par une armée d'invasion ¹⁰⁶. »

1

La partie européenne de l'Union soviétique comporte cinq régions militaires frontalières. Leurs troupes et les trois flottes (océan Arctique, mer Baltique et mer Noire) constituent le Premier échelon stratégique. Dans les années trente, les régions militaires étaient dotées d'unités de la taille de la division et du corps d'armée. Jamais elles n'atteignaient la dimension d'une armée. Celles qui avaient existé pendant la guerre civile furent dissoutes parce que trop importantes pour être conservées en temps de paix¹⁰⁷.

En 1938, pourtant, deux armées furent formées : la 1^{re} et la 2^e situées en Extrême-Orient soviétique. Leur création répondait à un impératif réel : les relations avec le Japon étaient mauvaises et, à plusieurs reprises, les longues périodes de simple hostilité se muèrent en combats et batailles où furent engagées de nombreuses troupes.

En revanche, ni l'arrivée de Hitler au pouvoir, ni les crises économiques, politiques et militaires en Europe, ni le conflit espagnol (où communistes soviétiques et fascistes italiens et allemands s'affrontèrent directement), ni encore l'annexion de l'Autriche, puis de la Tchécoslovaquie par le Reich, n'entraînèrent la formation d'armées dans la partie européenne de l'URSS.

Mais, la Grande Purge une fois achevée, au début de 1939, l'Union soviétique entra dans une nouvelle période de son histoire. Elle s'ouvrit sur le rapport de Staline devant le XVIII^e congrès du parti. Aux dires de Ribbentrop, Berlin « accueillit avec compréhension » ce discours. Et

¹⁰⁶ *Problèmes de déploiements stratégiques (Problemy strategiticheskogo razvertyvaniia)*, Moscou, Izdatel'stvo Voennoi akademii RKKA imeni Frounze, 1935 (souligné par les auteurs).

¹⁰⁷ La seule exception fut l'armée spéciale « Etendard rouge ». Mais nous ne pouvons pas la prendre en compte, car elle regroupait toutes les troupes soviétiques d'Extrême-Orient et de Transbaïkalie, ainsi que l'aviation, les forces navales, etc. Cet ensemble informel comportait même des kolkhozes et possédait ses propres camps de concentration. Elle ne portait pas de numéro et avait un maréchal de l'URSS à sa tête.

pour cause : la politique extérieure du Kremlin changea totalement. La Grande-Bretagne et la France furent ouvertement qualifiées de fautrices de guerre. Ce n'était pas tout à fait une main tendue à Hitler, mais la diplomatie soviétique donna clairement à entendre que si le Führer tendait la sienne, elle ne serait pas refusée.

Il s'agissait là de la partie visible de la nouvelle politique soviétique. Quant à la partie immergée : en 1939, l'URSS commença à constituer des armées dans la zone européenne de son territoire. Pour des raisons géographiques évidentes, ces armées n'étaient pas dirigées contre les « fautrices de guerre », l'Angleterre et la France. Elles ne pouvaient viser que Hitler, avec lequel étaient menés, en coulisse, des pourparlers intensifs sur un éventuel rapprochement.

Les 3^e et 4^e armées furent formées en Biélorussie, les 5^e et 6^e, en Ukraine, les 7^e, 8^e et 9^e, sur la frontière finlandaise. Dans les mois qui suivirent, elles renforcèrent leur puissance et leur nombre augmenta (les 10^e et 11^e en Biélorussie et la 12^e en Ukraine).

L'histoire officielle s'efforce de faire croire que les années n'ont commencé à être créées qu'après le début de la Deuxième Guerre mondiale. Mais il y a suffisamment de preuves qui témoignent de l'antériorité de la décision. Les sources officielles soviétiques elles-mêmes font remonter ce processus à la période précédant le pacte Molotov-Ribbentrop. Les 4^e et 6^e armées existaient déjà au mois d'août 1939. Certaines informations prouvent que la 5^e était sur pied en juillet, etc.

Toutes ces armées furent engagées dans des opérations peu de temps après leur création : les sept déployées sur la frontière polonaise « libérèrent » la Pologne orientale, et les trois autres, groupées près de la Finlande, « aidèrent le peuple finlandais à rejeter le joug de ses oppresseurs ». Mais elles n'étaient pas en nombre suffisant et l'on en vit apparaître de nouvelles : les 13^e, 14^e et 15^e.

Après la Guerre d'hiver, quatre d'entre elles se volatilèrent comme par enchantement. La 15^e réapparut bientôt en Extrême-Orient, la 8^e, aux frontières des Etats baltes et la 9^e, près de la Roumanie. Ces mouvements de troupes furent rapidement suivis de « demandes de travailleurs » réclamant qu'on les libère. Et voilà les valeureux soldats soviétiques entrant en Estonie, Lettonie, Lituanie, Bessarabie et Bukovine septentrionale. Une fois le travail accompli, la 9^e armée se volatilisa de nouveau. Mais, tout comme la 13^e, elle était prête à réapparaître au moment adéquat. Ce qu'elle fit.

Aucune armée ne fut dissoute après la fin des combats et des campagnes de « libération ». Elles furent maintenues en dépit des dépenses colossales que représentait leur entretien. Cela était sans précédent dans l'histoire de l'URSS.

En 1939 et 1940, l'URSS « libéra » tous les pays à sa portée. Quand il ne resta plus que l'Allemagne, la création de nouvelles armées s'accéléra.

2

En juin 1940, les 16^e et 17^e armées furent constituées en Transbaïkalie. La première fut installée de façon à pouvoir être envoyée à l'ouest à tout moment. Quant à la création de la seconde, ce fut un événement exceptionnel.

A l'époque de la guerre civile, au moment le plus dramatique de la lutte pour la survie du communisme, la numérotation des armées n'avait jamais dépassé le nombre seize. L'apparition d'une dix-septième signifiait que l'URSS dépassait, en temps de paix et à un moment où elle ne craignait personne, le niveau de militarisation qu'elle n'avait brièvement atteint qu'une fois dans son histoire et dans des circonstances exceptionnelles.

Les dirigeants soviétiques comprenaient parfaitement que la création d'une armée portant le numéro 17 représentait le franchissement d'un Rubicon invisible pour tout autre qu'eux. Deux ans plus tôt, l'Etat ne pouvait se permettre d'entretenir une seule formation de la taille d'une armée. En 1940, elles s'étaient multipliées bien que le potentiel économique du pays fut tendu à l'extrême, ainsi d'ailleurs que les forces physiques et spirituelles de la société tout entière. L'Union soviétique avait dépassé un seuil critique dans le domaine de la puissance et, dorénavant, le développement du pays allait se faire dans des conditions totalement nouvelles.

La création de la 17^e armée était un secret d'Etat de première catégorie et Staline fit tout pour que personne ne le découvre à l'étranger et que la nouvelle ne s'ébruite pas à l'intérieur du pays. Un communiqué de Tass fut diffusé par la radio soviétique le 22 juin 1940 dans le but de couper court aux rumeurs sur l'augmentation de la puissance militaire soviétique. La veille, le 21 juin, le maréchal K.S. Timochenko avait signé l'ordre portant création de la nouvelle armée¹⁰⁸.

L'auteur du communiqué de Tass était Staline. Schulemberg, l'ambassadeur d'Allemagne l'identifia du premier coup et en parla ouvertement à Molotov qui ne jugea pas nécessaire de démentir.

Une nouvelle fois, le maître du Kremlin employait sa tactique favorite : il commença par attribuer à ses adversaires des allégations qu'ils n'avaient pas faites, de manière à pouvoir les convaincre plus facilement de mensonge. « Des bruits courent, disait le communiqué, que cent ou même cent cinquante divisions soviétiques seraient concentrées à la frontière germano-lituanienne... » J'ai vérifié la presse anglaise, française et américaine et n'ai trouvé nulle part des chiffres pareils. Après avoir attribué aux journaux occidentaux des informations forgées de toutes pièces, Staline pouvait réfuter le plus aisément du monde cette calomnie imaginaire et passer à l'essentiel : «

108 Ordre n°4 du commissariat à la Défense, paragraphe 3.

Les milieux autorisés de l'Union soviétique considèrent que les propagateurs de ces rumeurs insensées ont pour but bien particulier de jeter une ombre sur les relations germano-soviétiques. Mais ces messieurs prennent leurs désirs pour la réalité. Ils sont visiblement incapables de comprendre cette évidence : les relations de bon voisinage qui se sont instaurées entre l'URSS et l'Allemagne après la conclusion du pacte de non-agression ne peuvent être ébranlées par aucune rumeur, par aucune de ces propagandes lamentables¹⁰⁹. »

Il y avait une part de vrai dans le communiqué de Staline : les troupes soviétiques ne se formaient pas à la frontière même, mais dans les profondeurs du pays, bien à l'abri des regards. Et ces forces feront un jour, sous couvert d'un autre communiqué mensonger de Tass, leur apparition sur la frontière allemande.

3

Les armées de la « période d'avant-guerre » avaient, naturellement, un niveau beaucoup plus élevé que celles de la guerre civile, tant en ce qui concernait leur « manœuvrabilité » que leur équipement technique ou leur puissance de feu, d'attaque et de combat.

Au début des années 20, les forces bolcheviques étaient dispersées en six zones différentes. En 1940, il n'y en avait plus que deux, d'inégale concentration : cinq armées dirigées contre le Japon avec lequel les conflits se succédaient sans interruption, et douze contre l'Allemagne avec laquelle la paix avait été signée.

Mais le processus de création de nouvelles forces ne s'arrête pas là. En juillet 1940, une autre armée est créée près de la frontière allemande... la 26^e.

Pourquoi un tel numéro? L'Armée rouge ayant toujours rigoureusement respecté la numérotation, le numéro suivant devait être le 18.

Ni les maréchaux soviétiques ni les plus illustres historiens communistes ne fournissent de réponse à cette question. C'est l'histoire qui nous en suggère une. La numérotation n'avait nullement été interrompue en 1940 : les numéros allant de 18 à 28 compris étaient purement et simplement déjà pris. Durant l'été 1940, le gouvernement soviétique décida de déployer onze nouvelles armées : une contre le Japon, et dix contre l'Allemagne.

La 26^e relevait de cette série énorme. Sa formation fut simplement achevée avant les autres. Mais toutes furent constituées avant l'invasion allemande.

Les 23^e et 27^e apparurent subrepticement pendant le mois de mai 1941 en même temps que la 13^e ressortait de l'ombre. Quelques semaines plus tard, la 9^e était reconstituée et, le 13 juin, toutes les

109 *Pravda*, 23 juin 1940.

autres, 18^e, 19^e, 20^e, 21^e, 22^e, 24^e, 25^e (dirigée contre le Japon) et 28^e, recevaient leur existence officielle.

Naturellement, l'apparition des armées ne représente que la fin du processus de leur formation. Le début, les historiens communistes le dissimulent pour de bonnes raisons : il révélait par trop le double jeu de Staline. Tant que Hitler avait été considéré comme un ennemi, les forces soviétiques étaient restées à un niveau raisonnable. Au moment du partage de la Pologne, alors que les troupes soviétiques et allemandes se faisaient face à face, Staline se contentait d'avoir à l'ouest entre sept et douze armées. Mais, dès que Hitler tourna le dos à Staline, lança la Wehrmacht contre le Danemark, la Norvège, la Belgique, la Hollande et la France, et nourrit l'intention de débarquer en Grande-Bretagne, l'URSS commença à en créer secrètement un nombre énorme. Plus les divisions allemandes s'éloignaient et plus le nombre de troupes soviétiques dirigées contre l'Allemagne augmentait.

N'oublions pas que Staline les déployait avant les fameuses « mises en garde » de Churchill et bien avant l'établissement du plan « Barbarossa ».

4

La théorie de l'« opération en profondeur » était à la base de la stratégie soviétique. Il s'agit de porter des coups en profondeur, dans un effet de surprise totale, à un ennemi que l'on attaque à son endroit le plus vulnérable. Parallèlement à cette théorie, on vit apparaître la notion d'« armée de choc », c'est-à-dire l'instrument qui permet de telles attaques.

La formation d'armées de ce type ne se concevait qu'en vue d'objectifs offensifs¹¹⁰. Elles comprenaient des quantités considérables d'artillerie et d'infanterie dans le but d'enfoncer les défenses de l'adversaire ainsi qu'un puissant groupement de choc comprenant un ou deux corps mécanisés de 500 chars chacun.

La théorie soviétique d'« opération en profondeur » ressemble étonnamment, dans l'esprit et les détails, à celle, allemande, du Blitzkrieg. La mise en œuvre de ce dernier avait imposé la création d'un instrument particulier : les groupes de chars. Trois d'entre eux furent employés au cours de l'invasion de la France et quatre pour celle de l'URSS. Chacun disposait de 600 à 1'000 blindés (parfois même 1'250) et était accompagné de fortes concentrations d'infanterie et d'artillerie qui pouvaient ouvrir une brèche par laquelle s'engouffraient les blindés.

La différence entre les mécanismes de guerre soviétiques et allemands tenait au fait qu'en Allemagne chaque chose était appelée par son nom : les groupements de chars possédaient même leur

110 *Encyclopédie militaire soviétique*, t. 1, p. 256.

numérotation tout comme les armées en campagne. En URSS, les armées de choc avaient été formées sans toutefois se voir attribuer cette appellation qui ne leur fut donnée officiellement qu'après l'invasion allemande.

Alors qu'en Allemagne les mécanismes d'agression étaient nettement affichés, ils étaient presque indétectables en URSS. N'y voyons pas la preuve d'un plus grand pacifisme, mais seulement d'une plus grande capacité de dissimulation.

A première vue, les armées soviétiques étaient comme des rangées de soldats : elles se ressemblaient toutes. Mais il suffisait d'y regarder de plus près et les différences se faisaient rapidement sentir ¹¹¹. L'organisation soviétique se caractérisait par une très grande flexibilité. Une simple adjonction de corps pouvait à tout instant transformer une armée en armée de choc. La démarche inverse lui rendait tout aussi rapidement sa situation antérieure. La 7^e armée nous en fournit un excellent exemple : la plus puissante en 1940, elle était devenue la plus faible, en 1941, avec seulement quatre divisions d'infanterie.

Pour bien comprendre ce qui se passait à la frontière germano-soviétique, il faut distinguer clairement les armées ordinaires et celles de choc. La différence tenait à la présence dans ces dernières d'un corps mécanisé de conception nouvelle et que les instructions dotaient de 1'031 chars. Avec un corps de ce type, une armée ordinaire voyait sa puissance d'attaque atteindre et même dépasser celle de n'importe quel groupe de chars allemand.

Et c'est là que nous faisons une découverte surprenante : à la date du 21 juin 1941, l'ensemble des armées soviétiques massées aux frontières allemandes et roumaines, de même que la 23^e, concentrée, elle, près de la Finlande, étaient conformes aux normes des armées de choc.

Si l'Allemagne disposait d'une puissante force d'agression, l'Union soviétique était dans une situation identique. Toute la différence était dans les appellations et le nombre : Hitler avait quatre groupes de chars, Staline, seize armées de choc.

On m'opposera que les corps mécanisés n'étaient pas tous complètement pourvus de chars. Mais pour apprécier à leur juste valeur les intentions de Staline, il faut non seulement prendre en compte ce qu'il a fait, mais encore ce qu'il ne lui fut pas possible de terminer. L'invasion allemande interrompit l'effort de l'URSS pour constituer un nombre colossal d'armées de choc. L'armature de ce monstrueux mécanisme avait été mise sur pied et il ne restait plus qu'à achever sa construction et sa mise au point. Les Soviétiques n'eurent pas le temps d'amener l'ensemble des armées au niveau prévu, mais la besogne était en cours.

111 Voir annexe 14, p. 288.

Les experts soviétiques utilisèrent longtemps le terme d'« armée d'invasion ». Reconnaissons que cela manquait de diplomatie, tout particulièrement à l'égard des pays voisins avec lesquels les représentations soviétiques faisaient de gros efforts pour avoir des relations apparemment normales. Au cours des années 30, ce terme par trop direct fut remplacé par celui d'« armée de choc ». Les sources soviétiques soulignent bien qu'il s'agit d'une seule et même chose ¹¹². Pour des raisons de camouflage, le nouveau nom ne fut pas utilisé avant l'attaque allemande. Les généraux soviétiques préféraient employer entre eux le terme d'« armée de couverture » qui faisait appel à une définition précise et rusée de cette notion ¹¹³.

Dans la période initiale de la guerre, les « armées de couverture » étaient destinées à couvrir la mobilisation, le déploiement et l'entrée en guerre des principales forces de l'Armée rouge. « Couverture » n'avait aucunement le sens de « défense ». Dès le 20 avril 1932, le Conseil militaire révolutionnaire d'URSS avait établi qu'en temps de paix les régions limitrophes des frontières devaient posséder de puissants groupes mobiles d'invasion, susceptibles, au tout début du conflit, de franchir la frontière pour interrompre la mobilisation de l'ennemi et s'emparer des réserves stratégiques et des régions vitales. A l'échelon le plus élevé de la direction politique et militaire soviétique, on considérait que des actions de ce type représentaient la couverture idéale pour la mobilisation de l'URSS elle-même.

La théorie fut mise en pratique en juillet 1939 date à laquelle, on l'a vu, l'Union soviétique commença à former des « armées de couverture » sur ses frontières occidentales. Pour ne pas se laisser prendre au verbiage soviétique, il vaut mieux utiliser purement et simplement l'expression « armée d'invasion ».

Parmi celles-ci, les 6^e, 9^e et 10^e armées sortaient de l'ordinaire. Elles ne comportaient pas trois corps d'armée, mais six : deux mécanisés, un de cavalerie et trois d'infanterie. Elles se trouvaient le plus près possible de la frontière et possédaient l'équipement le plus récent. Ainsi, le 6^e corps mécanisé de la 10^e armée disposait de 452 chars T-34 et KV. Le 4^e corps mécanisé de la 6^e armée en comptait 460. Quant à leurs divisions d'aviation, elles étaient équipées par centaines des derniers modèles de Yak-1, Mig-3, Il-2 et Pe-2.

112 *VIIJ*, n° 10, 1963, p. 31.

113 Le jargon communiste comporte bon nombre d'expressions comme « campagne libératrice », « contre-attaque », « s'emparer de l'initiative stratégique » qui signifient respectivement agression, attaque et guerre-surprise. Chacun de ces termes ressemble à une valise à double fond : ce que l'on voit ne sert qu'à masquer ce que l'on veut cacher. Il est bien dommage que certains historiens utilisent à dessein ou tout simplement par ignorance les termes militaires soviétiques sans expliquer à leurs lecteurs leur sens réel.

Au grand complet, chacune de ces armées comptait 2'350 chars, 698 véhicules blindés, plus de 4'000 canons et plus de 250'000 soldats et officiers. Outre ces effectifs de base, un complément de dix ou douze régiments d'artillerie lourde, des unités du NKVD et bien d'autres auxiliaires devait leur être attribué.

J'ignore quelle appellation on pourrait donner à ces forces qui sortaient de l'ordinaire. Formellement, si nous nous bornons à les désigner comme les 6^e, 9^e et 10^e armées, nous tombons dans le piège tendu par l'état-major général soviétique en 1939. Que ce fut en Allemagne ou dans un autre pays, nulle part on n'avait rien vu de pareil : chacune de ces trois unités, avec plus de 2'000 chars, égalait à elle seule la moitié de la Wehrmacht!

Mais ce n'est pas tout : le commandement soviétique disposait d'un bon nombre de corps d'armée indépendants qui se trouvaient à faible distance de la frontière. Il suffisait de les adjoindre à n'importe quelle armée normale pour la transformer en super armée de choc sans aucun changement de numéro ou d'appellation.

6

De ces trois super armées, la 9^e était la plus puissante. Pendant la Guerre d'hiver, elle n'était encore qu'un simple corps d'infanterie (trois divisions) baptisée d'un nom ronflant. Sombrant dans l'obscurité à la fin du conflit finlandais, elle resurgit du néant à la faveur d'un communiqué de l'agence Tass daté du 13 juin 1941. Ses effectifs n'étaient pas encore au grand complet et elle évoquait la carcasse d'un gratte-ciel encore inachevé dont la masse gigantesque commence à cacher le soleil. Le 21 juin, elle comptait dix-sept divisions dont deux d'aviation, quatre de blindés, deux motorisées, deux de cavalerie et sept d'infanterie. Il était prévu de lui adjoindre un autre corps mécanisé, le 27^e, que commandait le major-général I.E. Petrov. Cette unité avait été formée dans la région militaire du Turkestan et avait été envoyée secrètement à l'ouest sans avoir achevé sa formation. A son arrivée, la 9^e armée aurait compté vingt divisions dont six blindées, et 3 341 chars, soit, en quantité, à peu près autant que l'ensemble de la Wehrmacht, mais pour une qualité bien supérieure. Le colonel-général P.A. Belov (alors major-général commandant le 2^e corps de cavalerie) rapporte que même la cavalerie de la 9^e devait être munie de chars T-34¹¹⁴.

Cette super armée fut placée sous le commandement d'un colonel-général, grade très élevé à l'époque. Il n'y en avait que huit dans toute l'Armée rouge. Les blindés, l'aviation et le NKVD n'en disposaient d'aucun. Les trente armées soviétiques étaient dirigées par des majors-généraux ou des lieutenants-généraux. La 9^e était la seule

exception. Elle rassemblait également des officiers et des généraux d'avenir : trois futurs maréchaux de l'Union soviétique (R.Ia. Malinovski, M.V. Zakharov et N.I. Krylov), un futur maréchal d'aviation (A.I. Pokrychkin, qui sera trois fois Héros de l'Union soviétique), les futurs généraux d'armée I.E. Petrov, P.N. Lachenko et I.G. Pavlovski, et bien d'autres commandants talentueux et agressifs comme le major-général d'aviation A.S. Ossipenko, âgé de vingt-huit ans. On a l'impression qu'une main diligente a choisi avec le plus grand soin tout ce qu'il y avait de meilleur et de prometteur dans l'Armée rouge pour le rassembler dans cette force extraordinaire.

Mais où était-elle stationnée? C'est là que nous faisons une découverte significative : durant la première moitié de juin 1941, ce n'était pas sur la frontière allemande que l'URSS formait la plus puissante armée du monde!

Ce fait prouve à l'évidence que l'accroissement titanesque de la puissance militaire soviétique sur sa frontière occidentale n'était pas dû à la menace allemande, mais à d'autres considérations. La disposition de la 9^e armée l'indique on ne peut plus clairement.

Après sa première disparition, elle réapparut subitement en juin 1940 à la frontière roumaine, mais il ne s'agissait plus d'une force de second ordre. Elle avait atteint la dimension d'une armée de choc. La campagne de Bessarabie était imminente et les sources soviétiques indiquent qu'elle avait « été formée spécialement en vue de cet objectif important ¹¹⁵ ». Son entraînement fut dirigé par les officiers les plus combattifs. K.K. Rokossovski, tout juste sorti des camps du Goulag, en fit en personne l'inspection à la veille de la « campagne libératrice ». Elle fut incluse dans le front Sud (commandé par Joukov) où elle faisait fonction d'armée de tête et de pivot.

Après cette brève opération, elle disparut de nouveau pour ne réapparaître qu'un an plus tard à l'endroit même où elle avait achevé sa « campagne de libération » un an auparavant. Dans quel but? Pour défendre les frontières? Précisons que, du côté roumain, il y avait peu de troupes. De toute façon, des considérations géographiques élémentaires auraient dissuadé un agresseur d'effectuer une attaque principale par la Roumanie. En revanche, une nouvelle « campagne libératrice » dans ce pays pouvait modifier l'ensemble de la situation stratégique en Europe : en privant l'Allemagne de son pétrole, on la condamnait à mort.

Voilà pourquoi les chefs militaires soviétiques les plus prometteurs se trouvaient là. La 9^e armée campait, en fait, en Bessarabie depuis le milieu de 1940. Sa « disparition » tient au fait que, pendant un certain temps, son appellation n'avait pas été utilisée. Les ordres étaient envoyés directement par l'état-major de région aux corps d'armée. L'état-major de la 9^e et celui de la région militaire d'Odessa (créée en

octobre 1939) avaient été réunis. Mais, en cas de nécessité, ils pouvaient se séparer le plus simplement du monde : c'est ce qui se produisit le 13 juin 1941.

L'expérience a prouvé que moins d'un mois après la création d'une armée de choc aux frontières d'un Etat, l'ordre était donné de « libérer » ce dernier. Indépendamment de la manière dont les événements auraient pu se dérouler si les troupes soviétiques avaient envahi l'Allemagne (qui, tout comme l'URSS, était loin d'être sur la défensive), l'issue de la guerre aurait pu se décider loin des principaux champs de bataille. C'était à l'évidence ce qu'escomptait Staline. Voilà pourquoi la 9^e armée était la plus puissante. Voilà pourquoi, dès le mois de mars 1941, alors qu'elle n'était pas encore officiellement recréée, un tout jeune major-général d'une hardiesse extrême, R.Ia. Malinovski, y fut affecté¹¹⁶.

En 1941, Malinovski et ses camarades devaient accomplir une mission des plus simples. Ils devaient parcourir 180 kilomètres sur d'excellentes routes de plaine pour attaquer la faible armée roumaine.

Hitler ne laissa pas les choses se passer ainsi. L'une des raisons invoquées par l'Allemagne au début de la guerre pour expliquer l'attaque contre l'URSS était la concentration injustifiée de troupes soviétiques aux frontières de la Roumanie. Cela n'a pas été inventé par la « propagande de Goebbels ». La super armée de choc avait été constituée exclusivement en vue d'une offensive. Le colonel-général P.A. Belov affirme que, même après l'attaque allemande, au sein de la 9^e, « on envisageait habituellement chaque mission défensive comme étant de courte durée¹¹⁷ ».

Le futur maréchal d'aviation A.I. Pokrychkine était, en 1941, lieutenant en second et adjoint du commandant de l'escadrille d'aviation de chasse de la 9^e armée. Il a rapporté l'atmosphère qui y régnait et notamment une conversation avec « un bourgeois non liquidé », auquel les « libérateurs » avaient confisqué son magasin, en Bessarabie, au printemps 1941.

« - Oh, Bucarest ! Si vous pouviez voir cette ville !

« - Je la verrai un jour, répondis-je avec conviction.

« Le propriétaire du magasin écarquilla les yeux, dans l'attente de ce que j'allais dire. Il fallut passer à un autre sujet de conversation¹¹⁸. »

Nous ne voulons pas croire Hitler quand il affirmait que le plan « Barbarossa » avait pour but de protéger l'Allemagne contre une attaque surprise de Bucarest et de Ploiesti. Cette version est pourtant confirmée par les Soviétiques eux-mêmes. Même les lieutenants de la

116 C'est ce même Malinovski qui, quatre ans plus tard, étonnera le monde entier en lançant une stupéfiante et colossale attaque en profondeur à travers le désert et les montagnes de Mandchourie.

117 *VII*, n° 11, 1959, p. 65.

118 A.I. Pokrychkine, *Le Ciel de la guerre (Nebo voïny)*, Novossibirsk, TsSKI, 1968, p. 10.

9^e armée savaient qu'ils allaient avoir rapidement l'occasion de séjourner en Roumanie. Et comment Pokrychkine pouvait-il espérer traverser la frontière autrement qu'en qualité de « libérateur » ? Après la guerre, le jeune officier eut bien l'occasion de séjourner dans un Bucarest « libéré » par le Grand Frère.

XII

PARTISANS OU SABOTEURS?

« Hitler [...] lancera ses forces principales contre l'Occident, tandis que Moscou voudra pleinement profiter des avantages de sa situation¹¹⁹. »

LEON TROTSKI, 21 juin 1939.

1

Après la signature du pacte germano-soviétique, l'URSS entreprit d'annexer systématiquement les Etats neutres afin de masser toutes ses forces sur la frontière allemande. Les « campagnes de libération » se déroulèrent avec succès, mais la Finlande réserva une mauvaise surprise.

L'Armée rouge se heurta aux embûches de la zone avancée de défense finlandaise. En voici un exemple caractéristique : une colonne soviétique de chars, infanterie motorisée et artillerie suit une route forestière. Impossible d'en sortir : les bas-côtés et les abords, de part et d'autre, sont minés. Devant, un pont. Les sapeurs vérifient : il n'est pas miné. Les premiers chars s'avancent et sautent aussitôt, en même temps que le pont qui s'effondre. Les charges explosives avaient été posées dans les piliers au moment de leur construction. Tel un immense serpent, la colonne soviétique, longue de plusieurs kilomètres s'immobilise. A présent, c'est aux tireurs d'élite finlandais de jouer. Ils tirent sans se presser, invisibles, et visent seulement les commandants et les commissaires. Impossible de passer la forêt au peigne fin à cause des champs de mines. Dès que les sapeurs soviétiques s'approchent du pont écroulé ou tentent de désamorcer les mines sur les bas-côtés, ils sont abattus par les tireurs.

La 44^e division d'infanterie fut ainsi clouée sur trois routes parallèles qui aboutissaient à trois ponts détruits. En une seule journée de combat, elle perdit son commandement. La nuit tombée elle fut attaquée au mortier. Parfois, elle essuyait de longues rafales de mitrailleuses.

On a souvent dit qu'en Finlande, l'Armée rouge ne se montra pas sous son meilleur jour. C'est parfaitement vrai. Mais qu'aurait pu faire une autre armée dans une telle situation? Battre en retraite? Les tracteurs qui remorquent les énormes canons de plusieurs tonnes ne peuvent pas reculer et les tireurs d'élite abattent les chauffeurs. Tant bien que mal, la colonne réussit, malgré tout, à faire demi-tour, mais derrière elle, un autre pont saute à son tour. Le piège est total. Loin

119 Bulletin de l'opposition, n° 79-80, p. 14.

devant, l'Armée rouge se heurte à une ligne de fortifications presque infranchissable : la ligne Mannerheim. Impossible de la percer sans artillerie, sans des milliers de tonnes de munitions qui sont coincées au milieu des champs de mines, des ponts sabotés et du feu des tireurs finlandais.

Après avoir reçu une telle leçon, le commandement soviétique en tira-t-il les conclusions qui s'imposaient pour créer, dans les régions occidentales, des détachements légers de partisans destinés à faire face à une possible invasion ennemie?

En fait, Staline n'avait pas attendu pour le faire. Dès les années vingt, la seule Biélorussie comptait à elle seule, en temps de paix, six détachements de 300 à 500 hommes chacun. Mais ces chiffres modestes ne reflètent pas l'importance réelle de ces unités : elles se composaient uniquement de commandants et de spécialistes hautement qualifiés. Chacune d'elles était en fait le noyau autour duquel, sitôt la guerre commencée, devaient s'organiser des formations de plusieurs milliers de partisans.

Toujours en temps de paix, des bases secrètes furent créées pour ces détachements dans des forêts infranchissables et sur des îles, au milieu des grands marais. Il y avait là des abris souterrains, des hôpitaux, des dépôts et des ateliers chargés de fabriquer armes et munitions. Rien qu'en Biélorussie, ces cachettes contenaient de quoi armer 50 000 hommes.

Des écoles secrètes furent mises en place pour former les responsables et les instructeurs des partisans. Des centres de recherche mirent au point des méthodes de guérilla, des équipements, des armements et des moyens de transmission spéciaux. Les effectifs faisaient régulièrement des exercices d'entraînement pour lesquels le rôle de l'ennemi était souvent joué par les divisions Osnaz du NKVD.

On préparait également de petits groupes clandestins qui devaient, en cas d'invasion, rester dans les villages et les villes et feindre de collaborer avec l'ennemi...

Un travail similaire fut effectué en Ukraine, en Crimée, dans la région de Leningrad, etc. Parallèlement à ces préparatifs de la police secrète, les services spéciaux de l'armée accomplissaient exactement le même travail, mais indépendamment du NKVD : ils créaient des bases secrètes, des abris, des planques, des liaisons clandestines et possédaient leurs propres écoles, leurs organisateurs et instructeurs.

Enfin, le parti communiste préparait bon nombre de ses cadres, dans les régions occidentales, du pays à entrer dans la clandestinité en cas d'invasion. Les communistes possédaient une riche tradition du secret, maintenue vivante au cours des années vingt et trente. En cas de nécessité, beaucoup d'organisations de base du parti pouvaient redevenir des centres de lutte clandestine.

Pourtant, dans le courant de l'automne 1939, l'organisation des partisans tout entière fut dissoute, les armements et munitions

transférés, les abris recouverts de terre, les bases vidées. Et cela au moment où la guerre avec la Finlande commençait à montrer l'utilité de cette forme de défense. Mais cette dure leçon ne fit pas revenir les autorités sur leur décision.

Il fallut attendre les années 1943-1944 pour que le mouvement clandestin retrouve sa pleine puissance. S'il n'avait pas été supprimé en 1939, il aurait pu remplir son rôle avec efficacité dès les premiers jours du conflit. Au cours de la guerre, les partisans durent payer très cher chaque pont qu'ils détruisaient : gardés par les allemands, leurs abords étaient minés. Faute de temps pour placer les charges dans les piles, ils les installaient sur les travées ce qui était moins efficace et permettait à l'ennemi de rétablir rapidement le passage. De plus, les Allemands avaient toujours la possibilité de passer ailleurs, alors qu'avant 1939, il était prévu qu'en cas d'attaque tous les ponts devaient être détruits d'un seul coup et de façon qu'on ne puisse pas les réparer. L'armée allemande, équipée pour une guerre européenne, était tributaire des routes. Le sabotage des ponts, la pose de centaines de milliers de mines, les embuscades et la guérilla partisane auraient pu freiner considérablement le Blitzkrieg.

Qui donc avait ordonné la suppression du mouvement partisan, peu après le début de la Deuxième Guerre mondiale?

Le professeur Starinov, colonel du GRU qui fut l'un des pères du terrorisme de guerre, commandait à cette époque une école secrète qui préparait les groupes de partisans rattachés au renseignement militaire. Dans ses mémoires, il nomme le coupable : « Les armes et explosifs, entreposés dans des cachettes sûres, sous terre, attendaient leur heure. Mais avant même que cette heure fût venue, les bases clandestines des partisans furent vidées. Sans aucun doute possible, ce fut fait avec l'aval et probablement sur l'ordre direct de Staline ¹²⁰. »

De son côté, le colonel S.A. Vaoupchas, un des vétérans du terrorisme politique, commandait en 1939 un détachement de partisans du NKVD en Biélorussie. « En ces années terribles de l'avant-guerre, explique-t-il, la doctrine de la guerre en territoire ennemi triompha. Elle avait un caractère offensif très marqué ¹²¹. »

On peut toujours discuter cette opinion, mais jusqu'à présent, nul n'a jamais cité d'autre raison pour expliquer la liquidation du mouvement partisan.

¹²⁰ Starinov, *Les mines attendent leur heure*, op. cit., p. 40.

¹²¹ S.A. Vaoupchas, *Aux postes d'alarme (Na trevojnykh perekrestkakh)*, Moscou, Politizdat, 1971, p. 203.

2

Depuis la guerre, nous disposons d'une quantité importante de documents et mémoires publiés sur la période qui précéda l'invasion allemande. Il est ainsi possible de reconstituer plusieurs dizaines de biographies de ces chefs de partisans de l'armée ou du NKVD qui, jusqu'en 1939, s'étaient préparés à une possible guérilla dans les régions occidentales de l'URSS. Après 1939, leur parcours est le même : ou bien ils sont recyclés dans les troupes Osnaz, ou bien ils forment de petits groupes qui demeurent près des frontières occidentales dans un but qu'on ne précise pas.

C'est notamment le cas pour les deux colonels cités plus haut, du GRU (renseignement militaire) et de la police secrète. Le 21 juin 1941, le colonel Starinov se trouvait à Brest-Litovsk, dans la zone de voies ferrées qui menaient aux ponts frontaliers. Il précise lui-même dans ses mémoires qu'il n'était pas venu pour faire sauter ces ponts. A Moscou, on lui avait dit que c'était pour des exercices, mais, arrivé sur la frontière il s'était entendu dire qu'il n'y aurait aucun exercice... Détail intéressant sur lequel nous reviendrons : dès le début de la guerre, le colonel Starinov aura pour chauffeur un soldat nommé Schleger, d'origine allemande.

Le tchékiste Vaoupchas se trouvait, lui, en territoire ennemi lorsque la guerre éclata. Cet homme avait passé de longues années (jusqu'en 1926) en Pologne où, à la tête d'un détachement de « partisans », il éliminait des gens au nom de la révolution mondiale. Plus tard, il se retrouva à la tête des grands chantiers du Goulag. Puis il partit pour l'Espagne où il surveilla et contrôla le bureau politique du parti communiste espagnol et les services secrets républicains pendant la guerre civile. Il dirigea ensuite, comme nous l'avons vu, un détachement de partisans en Biélorussie jusqu'à leur dissolution. Nommé alors commandant d'un bataillon Osnaz du NKVD, on l'envoya « libérer » la Finlande. Enfin, en 1941, ce terroriste, garde-chiourme du Goulag et exécuter de basses-œuvres du régime, fut expédié sur le territoire de l'« ennemi éventuel » pour remplir une mission secrète qu'il ne précise pas. Était-ce dans un but « défensif » ? Non, car après le 22 juin 1941, on le rappela immédiatement à Moscou.

XIII

UN MILLION DE PARACHUTISTES

« Dans les combats à venir, nous opérerons sur le territoire de l'ennemi. C'est ce que nous prescrivent nos règles. Nous sommes des militaires et notre vie est dictée par les règlements¹²². »

A.I. RODIMTSEV.

1

Les troupes d'assaut aéroportées sont, par définition, destinées à l'offensive. A la veille de la Deuxième Guerre mondiale, peu de pays se livraient à des préparatifs d'agression et ces troupes n'avaient pas une grande importance. Il y avait deux exceptions. Dès 1936, Hitler se dota de ce type de troupes. En 1939, elles comptaient 4'000 parachutistes. L'autre exception était Staline. A partir de 1930, il avait mis sur pied des unités aéroportées et, au début de la Deuxième Guerre mondiale, l'URSS disposait de plus d'un million de parachutistes bien entraînés, soit environ deux cents fois plus que tous les autres pays réunis, Allemagne comprise.

L'Union soviétique avait été la première à créer des troupes d'assaut aéroportées. Quand Hitler arriva au pouvoir, Staline disposait déjà de plusieurs brigades. La fascination du parachutisme faisait rage en URSS. Nos aînés se rappellent l'époque où, dans les villes, le moindre parc comportait obligatoirement une tour de saut et où les jeunes gens tenaient un insigne de parachutiste pour un indispensable symbole de virilité. Mais recevoir cet insigne n'était pas chose aisée : il fallait avoir sauté d'avion et n'y parvenaient que ceux qui avaient réussi au préalable des épreuves de course, natation, tir, lancer de grenade, franchissement d'obstacles, utilisation de moyens de protection contre les gaz et nombre d'autres pratiques indispensables en temps de guerre. En réalité, les sauts en parachute représentaient l'étape finale de la préparation individuelle d'un futur soldat d'infanterie aéroportée.

Pour bien prendre la mesure des intentions de Staline, il faut garder à l'esprit que la mode du parachutisme en URSS connaissait son apogée au moment où sévissait la famine. Des milliers d'enfants souffraient de malnutrition pendant que Staline exportait du blé pour acheter du matériel de saut, construisait de gigantesques combinats spécialisés dans la production de soie pour parachutes, recouvrait le pays d'un réseau d'aérodromes et d'aéroclubs et faisait entraîner un million de parachutistes.

122 Discours devant le XVIII^e congrès du parti, 1939.

Ceux-ci sont inutiles dans une guerre défensive. Employer un parachutiste à la défense, comme un vulgaire fantassin, c'est exactement comme utiliser de l'or au lieu d'acier pour l'armature d'une construction : l'or est un métal plus mou que l'acier. Les unités aéroportées, à la différence de l'infanterie ordinaire, ne disposent pas d'un armement lourd et puissant. Mais en plus, la formation d'un million de parachutistes avait coûté plus cher que l'or. Staline l'avait payée de la vie d'enfants soviétiques. Dans quel but? Certes pas pour défendre ces enfants qui mouraient de faim.

Les communistes prétendent que Staline ne préparait pas la guerre. Mais dans notre village en Ukraine, les gens ont encore en mémoire cette jeune femme qui tua et mangea sa fille lors de la grande famine de 1933. Si tout le monde se rappelle cette histoire, c'est parce qu'il s'agissait de sa propre fille : on a oublié ceux qui avaient tué les enfants des autres. Les gens de mon village avaient mangé toutes leurs courroies et leurs bottes, puis les glands d'un misérable petit bois des environs. Staline se préparait à la guerre comme personne avant lui ne l'avait jamais fait. Seulement, ces préparatifs n'étaient pas destinés à la défense du pays.

2

A plusieurs reprises dans les années 30, des manœuvres militaires de grande envergure se déroulèrent dans les régions occidentales du pays. Toutes avaient pour thème : « opération en profondeur ». Il s'agissait d'une attaque surprise lancée par des masses colossales de chars sur une longue distance. Le scénario était toujours menaçant dans sa simplicité immuable : l'attaque menée par les armées de terre était précédée de la destruction par l'aviation soviétique des forces aériennes ennemies sur leurs propres terrains. Des troupes d'assaut étaient rapidement parachutées pour s'emparer des aérodromes où atterrissaient les avions qui transportaient une deuxième vague d'attaque munie, elle, d'armes lourdes.

En 1935, lors des manœuvres de Kiev, au cours d'une grandiose opération, on assista au parachutage de 1'200 hommes, immédiatement suivi du débarquement aérien de 2'500 soldats équipés d'artillerie, de véhicules blindés et de chars.

En 1936, le thème de l'offensive fut illustré en Biélorussie par le parachutage de 1'800 soldats et l'atterrissage sur les pistes investies de 5'700 hommes dotés d'armes lourdes. Cette année-là, au cours de manœuvres offensives dans la région militaire de Moscou, la 84^e division d'infanterie au grand complet fut débarquée par avion.

En 1938, Staline constitua un complément de six brigades d'assaut aéroportées dont les effectifs se montaient à 18'000 hommes. En 1939,

il remplaça les formations de partisans par de nouvelles unités aéroportées (régiments et bataillons autonomes). Rien que dans la région militaire de Moscou, on forma trois régiments (composés de trois bataillons chacun) et plusieurs bataillons autonomes dont les effectifs variaient entre 500 et 700 soldats par unité.

En juin 1940, les brigades aéroportées furent, pour la première fois, parachutées en situation de combat : la 201^e et la 204^e dans la province roumaine de Bessarabie, la 214^e en Lituanie, près de la frontière de la Prusse orientale. Ces deux opérations, et tout particulièrement l'attaque en Roumanie, inquiétèrent sérieusement Hitler. L'armée allemande était alors concentrée en totalité en France et l'approvisionnement en pétrole venait de Roumanie. Si les avions de transport soviétiques avaient fait 200 kilomètres de plus, l'Allemagne se serait retrouvée sans pétrole, véritable sang de la guerre.

3

Une fois les Etats neutres de la zone tampon écrasés par l'Armée rouge, il eut semblé logique que Staline réduisit le nombre de ses unités aéroportées. Après tout, à l'ouest, l'URSS n'avait plus de frontières communes qu'avec l'Allemagne, avec laquelle elle avait signé un pacte, et des Etats alliés du Reich.

Mais Staline se garda bien de dissoudre ses troupes parachutistes. Au contraire, en avril 1941, cinq corps d'assaut aéroportés furent déployés dans le plus grand secret. Ils furent basés dans les régions occidentales de l'URSS ¹²³.

Outre l'infanterie aéroportée ordinaire, les corps d'armée disposaient d'une artillerie puissante et même de bataillons de chars légers amphibies. Leurs cantonnements se trouvaient à une distance des frontières permettant de les parachuter en territoire ennemi sans modifier leur stationnement initial. L'ensemble de ces troupes subissait un entraînement intensif en prévision d'un débarquement imminent. Le 4^e et le 5^e corps pouvaient être directement utilisés contre l'Allemagne, le 3^e contre la Roumanie, les 1^{er} et 2^e pouvaient être employés contre ces deux pays, ou encore contre la Tchécoslovaquie et l'Autriche pour couper dans les montagnes la route du pétrole roumain.

Le 12 juin 1941, une Direction des troupes d'assaut aéroportées fut créée au sein de l'Armée rouge. En août de la même année, cinq nouveaux corps furent constitués. Il ne s'agissait nullement d'une riposte à l'invasion allemande : dans une guerre de défense, il est exclu d'utiliser des troupes aéroportées en grand nombre. D'ailleurs, aucune

123 Il faut garder à l'esprit que même en cette fin de siècle, aucun pays ne compte de « corps d'assaut aéroporté » : un corps d'armée est beaucoup trop important et revient trop cher pour qu'on puisse en avoir un en temps de paix.

des unités nouvellement créées ne participa directement aux opérations de guerre. Seul l'un des corps les plus anciens prit part aux combats lors de la contre-attaque devant Moscou.

La création des cinq corps d'armée, en août 1941, symbolise l'inertie de l'Armée rouge. La décision de les déployer avait été prise avant l'invasion allemande et on oublia tout simplement d'annuler cet ordre. En tout état de cause, les parachutes, l'armement et les hommes étaient fin prêts avant le 22 juin.

En plus des troupes d'assaut aéroportées, l'infanterie soviétique ordinaire comportait un nombre considérable de bataillons de parachutistes. Plusieurs divisions d'infanterie s'entraînaient également en prévision d'un transport par avion sur les arrières de l'ennemi. Le 21 juin 1941, lors de manœuvres dans la région militaire de Sibérie, l'une des divisions qui avait suivi ce type d'entraînement fut débarquée sur les arrières de l'« ennemi ». Toutes les troupes de la région militaire de Sibérie venaient d'être secrètement regroupées au sein de la 24^e armée que l'on envisageait d'envoyer sur la frontière allemande.

4

En rassemblant des documents sur les troupes aéroportées soviétiques, j'ai remarqué un détail intéressant : dans les mois qui précéderent l'attaque nazie, chaque chef militaire soviétique du grade de colonel ou de major-général servant dans ces troupes avait dans son entourage immédiat des soldats ou des sergents d'origine allemande.

Le colonel K. Chtein, qui commandait la 2^e brigade du 2^e corps d'assaut aéroporté, avait pour ordonnance un soldat allemand. Le chauffeur du colonel A. Rodimtsev, commandant de la 5^e brigade du 3^e corps, était allemand lui aussi. C'est ce même Rodimtsev qui clamait, au XVIII^e congrès du parti, que l'Armée rouge opérerait seulement en territoire ennemi. J'eus un jour l'occasion de l'écouter alors qu'il était devenu colonel- général. C'était un homme sensé. En 1942, il dirigeait les unités de la Garde qui tenaient les dernières maisons de Stalingrad, au bord de la Volga. Pendant la période de guerre défensive, sa brigade fut reconvertie, comme toutes les autres, en division d'infanterie ordinaire : on leur retira leurs parachutes et on leur donna des armes défensives en plus grand nombre. Ces unités se montrèrent tout à fait à la hauteur. Mais, en 1941, ni Rodimtsev ni aucun de ses subordonnés ne pensaient à une guerre de défense. Ils ne connaissaient que l'offensive et possédaient des parachutes...

Au début de l'année 1941, Staline semblait n'avoir besoin que de parachutistes. De nombreux officiers supérieurs et généraux changèrent précipitamment de spécialité. Beaucoup quittèrent la cavalerie, qui semblait obsolète, pour se faire muter dans les troupes

aéroportées. Ce fut le cas de Rodimtsev. Mais il fallait remplir une condition pour y entrer: connaître l'allemand...

La veuve du général de cavalerie Lev Mikhaïlovitch Dovator a raconté *dans L'Etoile rouge* les activités de son mari au début de l'année 1941 : « Il y avait un Allemand dans notre régiment. Lev Mikhaïlovitch l'amenait presque tous les jours chez nous. Tout le monde s'entraînait à la conversation et, au début de la guerre, mon mari s'exprimait déjà avec aisance en allemand. »

L'Armée rouge et les communistes allemands avaient depuis longtemps d'étroites relations. Quand il venait en URSS, Ernst Thälmann lui-même revêtait l'uniforme militaire soviétique. Walter Ulbricht figurait au nombre des combattants de la 4^e division d'infanterie soviétique appelée « Prolétariat allemand ». Mais ce n'était que la partie visible de l'iceberg. Dès 1918 avait été créée en URSS l'« Ecole spéciale des commandants rouges allemands » sous la direction du communiste Oscar Oberth. Elle changea à plusieurs reprises d'appellation, perdit puis retrouva sa qualité d'école « secrète ». Nombre de commandants de nationalité allemande en sortirent. Certains parvinrent au grade de général de l'Armée rouge. Au début de 1941, une bonne partie des anciens élèves de cette école se retrouvèrent sous la bannière des corps d'assaut aéroportés.

L'étude des publications sur les unités parachutistes soviétiques créées en 1941, prouve que le nombre de soldats, sergents et officiers portant des noms typiquement germaniques était, dans ces formations, largement supérieur à la moyenne.

XIV

LE TANK VOLANT

« Il faut écraser et anéantir l'aviation au sol... Le succès de cet écrasement dépend de la soudaineté de l'attaque. Il est important de surprendre l'aviation au sol¹²⁴. »

**Maréchal de l'URSS, I.S.
KONIEV.**

1

Tenir des centaines de milliers de parachutistes prêts à l'attaque ne représentait qu'une partie du problème : il fallait aussi des avions militaires de transport et des planeurs. Les pilotes et les planeurs soviétiques étaient tout à fait au niveau des pays européens et parfois les surpassaient. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, sur 18 records de vol à voile, 13 étaient détenus par des Soviétiques.

Les meilleurs constructeurs d'avions de combat s'écartaient parfois de leur principale occupation pour concevoir des planeurs. On demanda même à Sergueï Korolev, le futur créateur du premier satellite artificiel, de dessiner des avions sans moteur, ce qu'il fit avec un grand talent.

Si l'on obligeait les constructeurs à mettre au point ce type d'appareils, ce n'était évidemment pas pour décrocher des records mondiaux. Le vol à voile soviétique avait des objectifs militaires. Avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, l'URSS possédait déjà le G-63, un planeur-cargo, le premier de ce type, dont le constructeur était B. Ourlapov. Il y eut ensuite des planeurs lourds, capables de transporter des camions. P. Gorokhovski construisit des planeurs gonflables : après une première utilisation, on pouvait facilement les ramener en territoire soviétique pour de nouvelles missions.

Les généraux soviétiques rêvaient non seulement de débarquer en Europe des centaines de milliers de fantassins, mais aussi des milliers de chars. Les constructeurs s'efforçaient de mettre ce rêve en pratique au moindre coût et le plus simplement possible. Oleg Antonov, qui construisit par la suite quelques-uns des plus grands avions de transport militaire du monde, proposa d'ajouter des ailes et un empennage à un char ordinaire pour en faire un énorme planeur. Ce système reçut l'appellation KT (initiales de « Ailes de Tank » en russe). Les commandes du gouvernail externe étaient fixées au canon

124 *VU*, 1976, n° 7, p. 75.

du blindé. L'équipage dirigeait le vol de l'intérieur en faisant pivoter la tourelle et en relevant le tube du canon. Bien sûr, les risques encourus à l'intérieur de ce tank restaient excessivement élevés, mais en Union soviétique, la vie d'un homme coûtait bien moins cher que des ailes accrochées à un char d'assaut.

En 1942, le KT effectua des vols. Steven Zaloga et James Grandsen, experts occidentaux des blindés, ont publié dans un ouvrage une photo rarissime de ce tank volant ¹²⁵.

A l'atterrissage, le moteur du char se mettait en marche et les chenilles tournaient à la vitesse maximale. Le KT se posait et effectuait un freinage progressif. Ensuite, les ailes et l'empennage étaient largués et le tank retrouvait sa vocation initiale.

Mais l'appareil d'Oleg Antonov n'était pas encore au point au moment de l'attaque allemande. Les tanks volants s'avérèrent aussi inutiles que le million de parachutistes.

2

Les travaux des constructeurs de planeurs soviétiques comportaient des erreurs et des échecs, parfois des interruptions, mais, dans l'ensemble, la réussite était incontestable.

En juin 1941, l'URSS possédait bien plus d'avions sans moteur et de pilotes que le reste du monde. Rien qu'en 1939, 30'000 personnes étaient inscrites aux cours de vol à voile. Le niveau technique de l'enseignement était souvent élevé. En 1940 eut lieu une démonstration de vol groupé de onze planeurs remorqués par un seul avion.

Staline faisait tout pour que ses pilotes disposent de planeurs en nombre suffisant. Bien évidemment, il ne s'agissait pas d'appareils à une place, mais de transports multiplaces.

A la fin des années 30, plus de dix bureaux d'études se livraient une concurrence acharnée pour mettre au point le meilleur appareil de transport sans moteur. Outre son tank volant, Oleg Antonov dessina le A-7, un planeur de débarquement. V. Gribovski construisit un appareil similaire, le G-11. D. Kolesnikov en conçut un qui pouvait transporter vingt soldats, le KTs-20. Quant à G. Korboula, il travailla sur un planeur géant.

En janvier 1940, le Comité central (c'est-à-dire Staline), décida de créer au sein du commissariat à l'Industrie aéronautique une direction de la production de planeurs de débarquement. Dès le printemps 1941, les usines qui dépendaient de la nouvelle direction commencèrent à produire massivement des appareils qui, dans la pratique, ne

¹²⁵ Steven J. Zaloga et James Grandsen, *Soviet Tanks and Combat Vehicles of World War Two*, Londres, 1984.

pouvaient être utilisés qu'au cours de la même année, pendant l'été ou, au plus tard, au début de l'automne. Il était en effet hors de question de les stocker jusqu'en 1942 en raison du manque de hangars. Laisser un énorme planeur de débarquement à ciel ouvert, exposé aux pluies et aux vents d'automne, au gel et à une chape de neige de plusieurs tonnes était tout simplement impossible.

La production massive de ce type d'appareils en 1941 signifiait que l'on avait l'intention de les utiliser la même année. Si Staline avait projeté de larguer sur l'Europe ses centaines de milliers de parachutistes l'année suivante, il aurait planifié leur construction pour le printemps 1942.

3

Un planeur achemine du ravitaillement et des groupes de débarquement. Les parachutistes parviennent sur les arrières de l'ennemi avec leur équipement grâce à des avions militaires de transport. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, le meilleur appareil de ce type était le S-47 américain.

Sous un autre nom, cet appareil constituait également l'élément central du transport militaire soviétique. Pour une raison inconnue, le gouvernement américain en avait vendu la licence à Staline avant 1939, avec, en plus, un appareillage très perfectionné. L'URSS fabriqua le S-47 en telles quantités qu'aux dires des experts américains, dès le début de la guerre, elle en possédait plus que les Etats-Unis.

L'Union soviétique disposait également de quelques centaines de vieux bombardiers stratégiques TB-3 utilisés comme avions de transport. Les gigantesques largages de parachutistes des années 30, se firent à l'aide des TB-3. Leur nombre était suffisant pour embarquer simultanément plusieurs milliers d'hommes ainsi que de l'armement lourd comprenant des chars légers, des véhicules blindés et de l'artillerie.

4

Quel que fut le nombre d'avions de transport dont Staline disposait, il aurait fallu les utiliser en rotations accélérées, jour et nuit, pendant plusieurs semaines pour transporter la masse énorme des troupes de débarquement soviétiques sur les arrières de l'ennemi et assurer ensuite leur ravitaillement. Le problème principal était de protéger ces appareils efficacement au cours des premiers vols, lorsque l'ennemi pouvait encore provoquer des pertes monstrueuses.

Il était évident que le largage massif des parachutistes ne pouvait se faire que si l'Union soviétique avait l'entière maîtrise du ciel. *L'Etoile rouge* du 27 septembre 1940 le confirme sans ambages. Quant au «

Règlement de manœuvre » de 1939 (POu-39) qui définissait l'action de l'Armée rouge en cas de conflit, il prévoyait de lancer, dès la période initiale de la guerre, une gigantesque opération stratégique visant à écraser la puissance aérienne adverse. Selon les plans du commandement soviétique devaient y participer l'ensemble des escadrilles des différents fronts, celles du haut commandement et même l'aviation de chasse de la défense antiaérienne. Les règlements voyaient dans l'effet de surprise la principale garantie de succès. L'écrasement de l'aviation adverse devait s'effectuer « dans l'intérêt de la guerre tout entière ». En d'autres termes, cette attaque à l'improviste des aérodromes ennemis devait avoir un impact tel que les Soviétiques puissent conserver la maîtrise du ciel pendant toute la durée du conflit.

En décembre 1940, les chefs militaires discutèrent les détails de ces opérations lors d'une réunion à huis clos en présence de Staline et des membres du Politburo. En jargon soviétique, cela s'appelait « les opérations particulières au cours de la période initiale de la guerre ». Le général P.V. Rytchagov, chef de l'aviation soviétique, insista particulièrement sur la nécessité de camoufler soigneusement l'entraînement des forces aériennes dans les attaques à l'improviste et ce pour « surprendre l'ensemble de l'aviation ennemie sur ses terrains d'aviation ».

De toute évidence, l'objectif affirmé par Rytchagov est chose impossible en période de guerre. Cela ne peut se faire qu'en temps de paix et lorsque l'adversaire est encore ignorant du danger. Une fois la guerre déclarée, il est illusoire d'espérer trouver à terre la totalité des avions adverses.

Staline avait mis sur pied un si grand nombre de troupes aéroportées qu'on ne pouvait les employer que dans une seule situation : l'Armée rouge déclenchant la guerre sans préavis par l'attaque aérienne des terrains d'aviation ennemis.

Toute autre possibilité excluait d'utiliser les centaines de milliers de parachutistes et les milliers d'avions et planeurs de transport.

XV

JUSQU'À BERLIN !

« L'Armée rouge des ouvriers et des paysans sera la plus offensive des armées ayant jamais attaqué. »

Règlement de manœuvre de l'Armée rouge, 1939, p. 9.

1

Hitler tourna le dos à Staline en lançant ses divisions sur la France, pendant que ce dernier détruisait à vive allure son propre système de défense et renforçait la puissance d'attaque de l'Armée rouge.

Parmi ses nombreuses forces défensives, l'Union soviétique possédait la flottille de guerre du Dniepr. Ce fleuve énorme, à l'ouest du pays, constitue une véritable barrière qui interdit à tout agresseur de s'enfoncer plus avant en territoire soviétique. Avant 1939, tous les ponts avaient été minés de manière à rendre définitive leur éventuelle destruction. Au cours des campagnes de Pologne et de France, les armées allemandes n'eurent jamais à franchir une barrière fluviale de cette taille. Par mesure de sécurité supplémentaire et afin d'empêcher l'établissement de passages provisoires, une flottille militaire avait été formée dans les années 30. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, elle comptait 120 navires et vedettes de combat dont huit monitors de forte puissance, d'un tirant d'eau de deux milles tonnes, dotés d'un blindage supérieur à 100 mm et de canons de 152 mm. La flottille disposait également de sa propre aviation et de batteries côtières et antiaériennes. La rive gauche du Dniepr convient parfaitement aux navires de combat fluvial : une multitude d'îles, des bras secondaires, des anses et des ramifications diverses permettent même aux gros bateaux d'échapper à l'ennemi et de lui porter des coups à l'improviste.

L'ensemble de ce dispositif défensif pouvait efficacement bloquer les voies d'accès aux régions industrielles du sud de l'Ukraine et aux bases de la mer Noire et changer radicalement le cours de la guerre. Mais, dès la fin de 1939, Staline donna l'ordre de déminer les ponts du Dniepr et de dissoudre la flottille de guerre.

2

A la place de la flottille du Dniepr, Staline en créa deux nouvelles : celle du Danube et celle de Pinsk. S'agissait-il de forces défensives ? Voyons cela de plus près.

La flottille du Danube fut constituée avant même que l'URSS n'ait obtenu l'accès à ce fleuve. Au cours de la « campagne libératrice » de

Joukov dans les régions frontalières de la Roumanie, Staline annexa la Bukovine et la Bessarabie. A l'embouchure du Danube, une bande de quelques dizaines de kilomètres, sur la rive orientale du fleuve, lui revint. On y envoya séance tenante l'une des deux nouvelles flottilles. Faire venir des navires depuis le Dniepr ne fut pas chose aisée. Les plus petits furent acheminés par voie ferrée. Les gros traversèrent la mer Noire par temps calme et au prix de mille précautions.

La flottille était constituée d'environ soixante-dix navires et vedettes de combat fluvial, d'unités d'aviation de chasse et d'artillerie antiaérienne et côtière. Les conditions de mouillage étaient difficiles. La rive soviétique du delta du Danube est aride et ouverte à tous vents. Les navires étaient à découvert et les troupes roumaines se trouvaient à proximité, parfois même à seulement trois cents mètres des bateaux soviétiques.

En cas de guerre défensive, la flottille serait tombée dès les premières heures : pour des bateaux fluviaux, refluer du delta vers la mer Noire était impossible. De plus, ils manœuvraient difficilement. En cas d'attaque, l'ennemi pouvait simplement tirer sur eux à la mitrailleuse sans qu'ils puissent lever l'ancre ou larguer les amarres.

Il faut reconnaître que, si la flottille était incapable d'assurer la défense de la rive gauche du Danube, il était pratiquement impossible qu'une attaque ennemie vienne par-là : le delta englobe des centaines de lacs, des marais infranchissables et des centaines de kilomètres carrés de roseaux. Dans ces conditions, une offensive à cet endroit était impensable!

Une unique possibilité s'offrait aux soixante-dix bateaux fluviaux réunis dans un delta : remonter le courant. Mais en l'occurrence, cela signifiait opérer en territoire roumain, bulgare, yougoslave, hongrois, tchécoslovaque, autrichien et allemand. La seule utilité de cette flottille était de lancer des opérations de guerre vers l'amont au cours d'une offensive généralisée de l'Armée rouge.

En cas de guerre défensive, les unités du Danube ne pouvaient qu'être immédiatement détruites dans leurs mouillages à découvert. En cas de guerre offensive, en revanche, elles représentaient une menace mortelle pour l'Allemagne : il leur suffisait de remonter le fleuve sur 130 kilomètres pour que le pont stratégique de Cernavoda se trouve sous le feu de leurs canons et que l'acheminement du pétrole en provenance de Ploiesti vers le port de Constantza soit interrompu.

Détail intéressant : la flottille comprenait plusieurs batteries côtières mobiles armées de canons de 130 et 152 mm. Si le commandement soviétique avait réellement envisagé une attaque ennemie par le delta, il aurait fallu sans plus tarder enterrer ces pièces et leur construire des épaulements de béton. Mais il n'en fut rien. Les canons étaient mobiles et ils le demeurèrent : lors des opérations de caractère offensif, les batteries mobiles devaient accompagner la flottille en suivant la rive pour soutenir les bateaux de toute leur puissance de feu.

3

La réaction du commandement de la flottille au début de la guerre germano-soviétique fut intéressante. Dès l'annonce du conflit, ils achevèrent les préparatifs d'une opération de débarquement conjointe avec le 14^e corps d'infanterie dont les divisions étaient concentrées dans la zone du delta et le 79^e détachement frontalier du NKVD. Le 25 juin 1941, les navires de combat, couverts par les batteries côtières et l'artillerie du corps d'infanterie, débarquèrent des unités de reconnaissance et de sabotage du NKVD sur la côte roumaine. Elles furent rapidement suivies par les régiments aéroportés de la 51^e division d'infanterie du 14^e corps. Les troupes soviétiques agirent avec décision, audace et célérité. Cette opération complexe réunissant navires fluviaux, aviation, artillerie et unités de l'Armée rouge et du NKVD fut mise au point avec une précision d'orfèvre. Le 26 juin au matin, le drapeau rouge fut hissé sur la cathédrale de la ville roumaine de Kiliia. Les Soviétiques tenaient alors une formidable tête de pont de 70 kilomètres en territoire roumain. La flottille se prépara alors à des offensives en amont du fleuve. Il ne lui restait qu'à remonter le courant sur 130 km, ce qui pouvait se faire en une nuit s'il n'y avait aucune résistance (et il n'y en eut pratiquement pas). Pour la seconder, il était possible de débarquer le 3^e corps d'assaut aéroporté, basé dans la région d'Odessa.

La flottille du Danube était tout à fait capable de remonter le fleuve sur plusieurs dizaines de kilomètres. Elle le prouva lorsqu'elle fut reconstituée en 1944. Sans aviation ni monitors lourds, elle parcourut néanmoins 2 000 kilomètres sur le Danube en livrant plusieurs combats et finit la guerre à Vienne. En 1941, sa puissance était bien supérieure et, du côté ennemi, la résistance bien moindre.

4

Hitler, comme Staline, comprenait parfaitement le sens de l'expression : « Le pétrole est le sang de la guerre. » Interrogé par les Soviétiques le 17 juin 1945, le colonel-général A. Jodl rapporta qu'au cours d'une discussion avec Guderian, Hitler déclara : « Vous voulez mener une offensive sans pétrole, c'est bien, nous allons voir ce qui va se passer. »

Staline, lui, s'était attaqué dès la fin des années 20 au problème de la future guerre mondiale. Le pétrole était pour lui une question essentielle de stratégie militaire. « Sans pétrole, déclara-t-il le 3 décembre 1927, on ne peut pas combattre et celui qui aura l'avantage dans le domaine du pétrole, aura des chances de gagner la prochaine guerre. »

Si l'on garde en mémoire ces deux points de vue, la question de la responsabilité de la guerre germano-soviétique se pose de manière tout à fait différente. En juin 1940, alors que l'Union soviétique n'était

nullement menacée, des dizaines de navires de combat fluvial qui lui appartenaient firent leur apparition dans le delta du Danube. Cette action, dépourvue de toute signification défensive, représentait une menace pour les oléoducs roumains que rien ne protégeait et, par voie de conséquence, pour la machine de guerre allemande. En juillet 1940, Hitler consulta longuement ses généraux et parvint à la conclusion qu'il n'était pas aisé de défendre la Roumanie. Les voies terrestres par lesquelles s'effectuait le ravitaillement pétrolier de l'Allemagne s'étraient sur de longues distances et franchissaient des chaînes de montagnes. Si l'on mobilisait les troupes nécessaires à leur protection, la Pologne occidentale, l'Allemagne orientale et Berlin se retrouvaient sans défense devant une éventuelle attaque soviétique.

En juillet 1940, Hitler émit pour la première fois l'idée que l'URSS pouvait représenter un danger majeur, particulièrement si les troupes allemandes quittaient le continent pour les Iles britanniques et l'Afrique. Le 12 novembre 1940, au cours d'une conversation avec Molotov, Hitler démontra la nécessité de maintenir un grand nombre de troupes allemandes en Roumanie et demanda au chef du gouvernement soviétique de cesser de menacer les artères pétrolières vitales de l'Allemagne. Molotov rapporta ces propos à Staline qui fit la sourde oreille.

Hitler, après mûre réflexion, donna en décembre de la même année l'ordre de mettre en route l'opération « Barbarossa ». B.H. Liddell-Hart, le grand spécialiste britannique d'histoire militaire, établit, après une étude minutieuse, qu'en juillet 1940, les plans allemands étaient très simples : en cas d'agression soviétique de la Roumanie, les troupes allemandes devaient frapper à un autre endroit afin de détourner l'Armée rouge des champs pétrolifères. Pour l'état-major du Führer, une diversion de ce type ne pouvait réussir qu'à la condition d'être vigoureuse et imprévue. Le nombre de troupes affectées à cette opération ne fit qu'augmenter jusqu'au moment où il fut évident que pratiquement toutes les armées de terre et une grande partie de l'aviation devaient être engagées.

Le calcul de Hitler s'avéra juste : son attaque de diversion obligea les troupes soviétiques à reculer sur toute la ligne de front. La flottille du Danube se retrouva coupée de l'armée soviétique et privée de toute possibilité de retraite. Il fallut saborder la plus grande partie de ses navires et abandonner les gigantesques réserves prévues pour son ravitaillement.

Le coup porté par Hitler en juin 1941 était puissant mais pas mortel. Machiavel a noté qu'un attentat qui ne parvient pas à tuer son destinataire signifie à terme la mort de son auteur. Staline se releva difficilement de l'attaque surprise, mais il y parvint. Il créa de nouvelles armes et de nouvelles flottilles pour remplacer celles qu'il avait perdues. Quant à l'aorte pétrolière de l'Allemagne, il finit par la trancher, mais un peu plus tard qu'il ne l'avait prévu.

5

Un télégramme de Staline daté du 7 juillet 1941 et adressé au général d'armée I.V. Tioulenev, commandant du front Sud, nous explique pourquoi l'URSS annexa la Bessarabie roumaine en juin 1940. Le maître du Kremlin exigeait que tout fût mis en œuvre pour conserver cette région et demandait de garder à l'esprit le fait que le territoire de la Bessarabie devait servir aux Soviétiques « de tête de pont pour organiser l'offensive ». Alors que les Allemands venaient d'attaquer l'URSS, Staline ne pensait toujours pas à se défendre. Son principal souci demeurait la préparation d'une offensive contre les champs pétroliers roumains.

La conquête de la Bessarabie compte parmi les rares erreurs que Staline ait jamais commises. Il fallait soit annexer cette région et pousser immédiatement jusqu'à Ploiesti, soit attendre le débarquement nazi sur les Iles britanniques pour s'emparer de la Roumanie tout entière. Dans les deux cas, cela aurait marqué la fin du « Reich millénaire ». Mais Staline avait fait un pas en direction du pétrole, s'était emparé d'une tête de pont en vue d'une offensive puis s'était arrêté. Son intérêt pour cette région eut pour effet d'effrayer Hitler qui faisait la guerre sans s'occuper de l'URSS restée « neutre ». Le chef nazi fut contraint d'envisager la situation stratégique d'un angle tout à fait différent et prit les mesures qui s'imposaient. Mais il était déjà trop tard et même l'attaque soudaine de la Wehrmacht contre l'URSS ne pouvait déjà plus sauver le Reich. Hitler avait compris tardivement d'où venait le danger. C'est avant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop qu'il aurait dû penser aux répercussions possibles.

6

Dans les mémoires du maréchal Joukov se trouve une carte qui indique la disposition des bases navales soviétiques pour le premier semestre de 1941. L'une d'entre elles était située dans les environs de la ville de Pinsk, en Biélorussie, à près de cinq cents kilomètres de la mer la plus proche. Une base navale dans les marais biélorusses, cela ressemble à la plaisanterie de notre enfance sur « un sous-marin dans les steppes d'Ukraine ». Mais dans ce cas précis, rien ne prête particulièrement à rire.

Lors de la dissolution de la flottille du Dniepr, les navires qui ne furent pas envoyés dans le delta du Danube remontèrent le grand fleuve ukrainien jusqu'à l'un de ses affluents : le Pripiat. Ils s'arrêtèrent là où la rivière avait une largeur de 50 mètres. A cet endroit fut édifiée la base de la nouvelle flottille.

En puissance, l'unité fluviale de Pinsk comprenait quatre monitors et deux dizaines d'autres embarcations, une escadrille d'aviation, une compagnie d'infanterie de marine et d'autres unités. Faut-il préciser

qu'elle était inutilisable dans le cadre d'une guerre défensive? Les imposants monitors ne pouvaient même pas virer de bord dans le cours paisible du Pripiat qui coule au milieu des bois.

Il est impossible de comprendre la raison d'être de la flottille de Pinsk si l'on oublie l'existence du canal du Dniepr au Bug. Immédiatement après l'invasion de la moitié de la Pologne et la « libération » de la Biélorussie occidentale, en septembre 1939, l'Armée rouge entreprit de creuser un canal de 127 kilomètres pour relier Pinsk à Kobrine à 30 kilomètres à l'est de Brest. Les travaux commencèrent au début de l'hiver et s'achevèrent durant l'été. Des unités de sapeurs de la 4^e armée participèrent aux travaux dont la principale main-d'œuvre était constituée par des « organisations de construction du NKVD », c'est-à-dire des milliers de prisonniers du Goulag. Le seul fait que le colonel qui dirigeait les travaux ait été remplacé, le gros œuvre accompli, par le maréchal des troupes du génie Alekseï Prochliakov prouve que le canal répondait à des impératifs militaires.

Les conditions de construction furent véritablement épouvantables. Les marais engloutissaient les engins mécaniques et il n'y avait qu'un seul moyen d'achever les travaux dans les délais imposés par Staline : tout faire à la main. L'ouvrage fut réalisé. Combien de vies humaines a-t-il coûté? Personne sans doute ne le sait. Qui donc aurait tenu la comptabilité?

A quoi pouvait bien servir cet ouvrage? En tout cas, pas au commerce avec l'Allemagne. Celui-ci s'effectuait par la mer Baltique et par voie ferrée. De plus, les navires marchands ne pouvaient pas se croiser sur le canal. Et puis cela représentait un long voyage : du Dniepr au Pripiat, puis le canal jusqu'au Moukhavets, le Bug et, pour finir, la Vistule.

En fait, son unique utilité était de permettre le passage de navires de guerre vers le bassin de la Vistule et au-delà, vers l'ouest. L'utilité défensive de la flottille de Pinsk, comme celle du canal d'ailleurs, était nulle. En 1941, il fallut faire sauter ce dernier pour empêcher les navires fluviaux allemands de passer du bassin de la Vistule à celui du Dniepr. Quant aux bateaux de Pinsk, ils furent également sabordés.

A la fin de 1943, la flottille du Dniepr fut reconstituée. On lui fit remonter le Pripiat. Les sapeurs rétablirent le canal jusqu'au Bug. L'amiral V. Grigoriev, qui reçut le commandement de la nouvelle unité, rapporte ces paroles du maréchal Joukov : « Le Pripiat vous permettra de rejoindre le Bug occidental, la Narew, la Vistule en direction de Varsovie et, de là, les fleuves allemands. Qui sait, peut-être irez-vous jusqu'à Berlin ! Il se retourna brusquement, me lança un coup d'œil scrutateur et répéta en insistant sur chaque mot : - Jusqu'à Berlin ! N'est-ce pas? * »

A la tête de sa flottille, l'amiral Grigoriev atteignit, en effet, Berlin. N'importe quelle histoire de la flotte soviétique contient un cliché du drapeau naval soviétique flottant sur le Reichstag.

Le destin voulut que l'arrivée de l'Armée rouge dans la capitale du Reich se fit en réponse à l'attaque allemande. Mais Staline n'avait pas prévu ce scénario. S'il avait cru à la possibilité d'une agression nazie, il aurait envoyé des millions de prisonniers du Goulag creuser des fossés antichars le long de la frontière. C'est de sa propre initiative que Staline voulait envoyer sa flottille fluviale jusqu'à Berlin et non en réponse à une attaque.

Consacrons une pensée aux prisonniers que Staline envoya mourir dans les marécages biélorusses dans le seul but de pouvoir hisser le drapeau communiste sur la capitale du III^e Reich.

* *VIIJ*, n° 7, 1984, p. 68.

7

Avant 1940, l'Armée rouge n'avait pas de fusiliers marins. L'infanterie ordinaire était d'un emploi plus facile et moins onéreux pour les batailles terrestres. Quant à des débarquements sur des rives lointaines, ils n'entraient pas alors dans les plans de Staline.

Mais dès qu'Hitler lui eut tourné le dos pour foncer vers l'ouest, des changements radicaux se produisirent dans la structure de l'Armée rouge. La destruction du système défensif s'accompagna du renforcement des troupes de choc. Ce fut en juin 1940, au moment où les nazis écrasaient la France, que fut créée l'infanterie de marine soviétique. La marine de l'URSS comportait quatre flottes (deux océaniques et deux maritimes) et deux flottilles fluviales : celle de l'Amour et celle du Dniepr. Ni le Pacifique, ni l'océan Arctique n'intéressaient réellement Staline et les flottes océaniques ne furent pas dotées de fusiliers marins. La flottille de guerre de l'Amour qui protégeait les frontières d'Extrême-Orient n'en reçut pas non plus. En revanche, la flottille de Pinsk (issue, rappelons-le, du partage en deux de celle du Dniepr), fut renforcée par une compagnie d'infanterie de marine. Une brigade de plusieurs milliers d'hommes fut affectée à la flotte de la Baltique qui n'avait que l'Allemagne face à elle ¹²⁶.

8

La flottille du Danube possédait deux compagnies de forces terrestres, mais les documents officiels ne les mentionnent pas comme fusiliers marins. Cela ne leur donne pas une allure plus pacifique pour autant. Bien avant l'invasion allemande, au moins deux divisions d'infanterie étaient basées aux environs du delta du Danube: la 25^e (« Tchapaïev ») et la 51^e (« Perekop »). Mais elles s'entraînaient en vue d'opérations qu'elles effectueraient en qualité de troupes de marine.

La flotte de la mer Noire disposait de forces plus puissantes encore. Au début du mois de juin 1941, le 9^e corps spécial d'infanterie

commandé par le lieutenant-général P.I. Batov fut transféré de Transcaucasie en Crimée. Sa composition, son armement et son entraînement étaient tout à fait inhabituels. Les 18 et 19 juin 1941, la flotte de la mer Noire effectua d'énormes manœuvres sur le thème de l'offensive. L'une des divisions du 9^e corps embarqua à bord de navires de combat et débarqua sur le rivage de « l'ennemi ». Précédemment, l'Armée rouge n'avait jamais procédé au débarquement d'une division entière.

Moscou accordait une importance exceptionnelle à l'entraînement combiné de la flotte et de l'infanterie. Les exercices en mer Noire s'effectuèrent en présence de chefs militaires de haut rang venus spécialement de Moscou. L'un d'entre eux, le vice-amiral I.I. Azarov, rapporta par la suite que les participants savaient tous que les manœuvres s'inscrivaient dans la perspective très précise d'un prochain combat en territoire étranger ¹²⁷.

En cas de conflit, où pouvait débarquer ce 9^e corps? Théoriquement, trois possibilités s'offraient à l'état-major : la Roumanie, la Bulgarie et la Turquie. Quel que fut l'endroit, les troupes spéciales devaient disposer d'un ravitaillement immédiat et, pour cela, il fallait soit débarquer des unités supplémentaires, soit que l'Armée rouge fasse en toute hâte sa jonction avec la tête de pont ainsi constituée. Dans les deux cas, cela ne pouvait se faire qu'en Roumanie.

Par une étrange coïncidence, le 3^e corps d'assaut aéroporté était, au même moment, en manœuvre en Crimée. Des exercices de débarquement du commandement et de l'état-major du corps et des états-majors des différentes brigades qui le composaient furent effectués.

Les historiens soviétiques n'ont jamais établi de lien entre l'entraînement du 14^e corps d'infanterie en vue d'un débarquement effectué avec l'aide de la flottille du Danube, celui du 3^e corps d'assaut aéroporté débarqué par avions et planeurs, et celui, enfin, du 9^e corps spécial d'infanterie débarqué par la flotte de la mer Noire. Pourtant, ces événements avaient entre eux un lien certain : leur localisation, leurs dates et leurs buts.

Il s'agissait bel et bien des préparatifs, parvenus à leur stade ultime, pour attaque à grande échelle.

127 I.I. Azarov, *Odessa assiégée (Ossajdennaïa Odessa)*, Moscou, Voenizdat, 1962, pp. 3-8.

XVI

A QUOI ETAIT DESTINE LE PREMIER ECHELON STRATEGIQUE

« Il faut avoir en vue la possibilité de faire effectuer simultanément par les divers fronts deux ou même trois opérations offensives, dans le but d'ébranler stratégiquement et le plus largement possible les capacités de défense de l'ennemi. »

**S.K. TIMOCHENKO,
maréchal de l'URSS, commissaire du
peuple à la Défense.**

31 décembre 1940.

1

Les maréchaux soviétiques ont expliqué, avant la guerre, à quoi devait servir le Premier échelon stratégique ¹²⁸. Le maréchal A.I. Iegorov, par exemple, considérait que la prochaine guerre verrait la participation de dizaines de millions de soldats et préconisait de prendre l'offensive sans attendre une mobilisation générale. Selon lui, il fallait disposer en temps de paix, dans les régions frontalières, de «groupes d'invasion» susceptibles de pénétrer en territoire adverse dès le premier jour de combat pour perturber la mobilisation de l'ennemi et, en même temps, dissimuler celle de l'Union soviétique ¹²⁹.

M.N. Toukhatchevski était en désaccord avec cette thèse. Selon lui, ce n'étaient pas des « groupes d'invasion » qu'il fallait avoir, mais des « armées d'invasion ». U insistait sur le fait que « la composition et le stationnement de l'armée d'avant-garde doivent avant tout être subordonnés à la possibilité de franchir la frontière dès l'annonce de la mobilisation. [...] Les corps d'armée mécanisés doivent se trouver à 50-70 kilomètres de la frontière afin de pouvoir la franchir dès le premier jour de mobilisation ¹³⁰ ».

Iegorov et Toukhatchevski se trompaient tous deux. Ils furent fusillés et l'impérieux, le cruel, l'inflexible Joukov se hissa au faite du pouvoir militaire. C'était un praticien qui n'avait absolument aucune disposition pour la réflexion abstraite. Son attaque surprise de la 6^e armée japonaise fut le prologue de la Deuxième Guerre mondiale. Ce fut après avoir reçu de Joukov, le 19 août 1939, un télégramme

128 Il comportait seize armées et plusieurs dizaines de corps d'armée autonomes. Le nombre total de ses divisions se montait à 170.

129 Rapport du chef de l'état-major de l'Armée rouge ouvrière et paysanne au Conseil militaire révolutionnaire de l'URSS du 20 avril 1932.

130 Toukhatchevski, *Œuvres choisies*, op. cit., t. 2, p. 219.

rapportant, à la veille de l'engagement, que les Japonais n'avaient eu aucun soupçon des préparatifs soviétiques, que Staline donna son accord à l'établissement de frontières communes avec l'Allemagne. Les négociations entre Molotov et Ribbentrop se déroulèrent aux accents quelque peu menaçants de la musique exécutée par Joukov qui réussissait en Mongolie ce que personne n'était encore parvenu à faire : anéantir toute une armée japonaise. Après cette opération, le système de défense des frontières occidentales de l'URSS fut détruit et les gigantesques formations de choc mises sur pied. Joukov prit le commandement de la région militaire de Kiev, la plus puissante et la plus importante. U s'éleva ensuite encore plus haut en devenant chef d'état-major général. Ce fut sous son autorité que cette instance énonça sur le plan théorique une conclusion d'importance : « L'exécution des missions d'invasion doit obligatoirement reposer sur l'ensemble du Premier échelon stratégique¹³¹. »

Bref, les seize armées du Premier échelon étaient destinées à l'invasion. Et, en juin 1941, elles avaient commencé à exécuter cette mission. Sous le couvert du communiqué de l'agence Tass du 13 juin, l'ensemble de leurs 170 divisions prit la direction des frontières allemande et roumaine.

Certes, ses effectifs n'étaient encore que d'environ trois millions de soldats et d'officiers, mais nous savons qu'un seul flocon de neige peut déclencher une avalanche. Les forces du Premier échelon voyaient leur puissance se multiplier de jour en jour. S.K. Kourkotkine, maréchal de l'Union soviétique, rapporte dans l'un de ses ouvrages que « les unités envoyées à la veille de la guerre en direction des frontières [...] avaient pris avec elles l'ensemble des réserves de vêtements et de chaussures¹³² ». Cela signifie que les armées avaient emporté avec eux toutes les fournitures destinées aux réservistes. Qu'escomptait-on, sinon le rappel imminent de plusieurs millions de recrues?

Pour évaluer la puissance du Premier échelon stratégique, on ne doit pas prendre seulement en compte ses effectifs, mais également les millions de soldats qui n'ont pas pu être mobilisés à cause de l'attaque allemande.

Il n'était nullement prévu d'arrêter la progression des troupes à la frontière. C'est pourquoi le 20 juin 1941, les unités du NKVD entreprirent d'y couper les barbelés. L'armée allemande, elle, avait commencé à couper les siens une semaine plus tôt...

131 *VIIJ*, n° 10, 1963, p. 31.

132 S.K. Kourkotkine, *Les arrières des forces armées soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique (Tyl sovietskikh vooroujennykh sil ou vielikouïou otetchestvenouïou voïnou)*, Moscou, Voenizdat, 1977, p216.

2

L'étude des armées du Premier échelon stratégique nous révèle le tableau étonnant d'une Union soviétique qui préparait méticuleusement la guerre. Nous découvrons avec étonnement que chaque armée de « couverture » disposait d'une structure unique en son genre. Chacune avait été créée pour remplir une mission bien déterminée au cours des campagnes de « libération » qui devaient venir.

Les documents publiés existent en telle quantité qu'ils suffiraient à rédiger une étude complète sur les trente armées soviétiques. Arrêtons-nous brièvement sur l'une d'entre elles, la 12^e. Elle se composait d'un corps mécanisé, de deux corps d'infanterie et d'autres unités; en tout, neuf divisions, dont deux blindées et une motorisée. A première vue, il s'agit d'une armée d'invasion des plus ordinaires. Son histoire semble aussi dépourvue de toute originalité. Elle fut créée au moment de la signature du pacte Molotov-Ribbentrop. Quelques semaines plus tard, elle « libérait » la Pologne. Elle était formée alors d'un corps blindé, de deux brigades blindées autonomes, de deux corps de cavalerie et de trois divisions d'infanterie. Ces dernières, comme l'artillerie, étaient en petit nombre car il n'y avait aucun risque de rencontrer une puissante défense polonaise.

A la fin de cette campagne, la 12^e armée ne fut pas dissoute et resta sur la nouvelle frontière allemande. Elle subit la même transformation que les autres armées d'invasion : son principal potentiel d'attaque ne fut plus constitué par un corps de blindés mais par un corps mécanisé. Il s'agissait simplement de rassurer les dirigeants allemands et des autres Etats, car le changement de dénomination n'entraîna pas une diminution du nombre de chars, mais plutôt leur augmentation. La cavalerie fut supprimée, le nombre de divisions d'infanterie et de leur dotation d'artillerie doublèrent (et avec elles la capacité de mettre en pièces la défense ennemie) et une brigade et quatre régiments autonomes d'artillerie furent ajoutés. Les possibilités de franchir les barrages ennemis furent accrues par l'adjonction d'un régiment autonome du génie.

Sur le plan des nationalités, l'évolution de la 12^e sort plus de l'ordinaire. En 1939, Staline, sur le point d'envahir la Pologne, avait fait recruter des Ukrainiens en misant à l'évidence sur les dissensions anciennes entre ces derniers et les Polonais. S.K. Timochenko avait pris le commandement, avec, comme adjoints, un grand nombre d'officiers réservistes d'origine ukrainienne. Après l'invasion de la Pologne, un processus lent et presque imperceptible modifie la composition de cette armée. Dès 1940, des Russes sont placés à certains postes clés pour éviter que les particularités nationales n'y deviennent trop flagrantes. Mais dans sa majorité, la 12^e, qui n'est déjà plus ukrainienne, n'est pas davantage russe. Elle est caucasienne. Dans d'autres armées, on rencontre également des Géorgiens, des

Arméniens et des Azéris, mais cela est particulièrement net pour la 12^e. Des noms d'officiers comme Partsvania, Grigorian, Kabalava, Hussein-zadé, Sarkochian se comptent par centaines. Et pas seulement au niveau des chefs de compagnie et de bataillon. G.K. Joukov, qui commandait alors la région, avait retrouvé parmi les professeurs de l'Académie militaire un de ses vieux amis, le colonel I.Kh. Bagramian, Arménien d'origine, et l'avait envoyé comme chef du bureau d'« opérations » (plans de guerre) à l'état-major de la 12^e armée.

Cette dernière, dans le plus grand secret, se transformait peu à peu en armée de montagne. Son commandement devait avoir une connaissance approfondie des cols des Carpates. Joukov lança également un entraînement pratique en exigeant l'envoi, « par des itinéraires plus ou moins praticables impliquant le franchissement de cols, de groupes recrutés spécialement et composés de divers véhicules de combat et moyens de transport, afin de vérifier que ces cols peuvent être franchis par des chars, des voitures, des tracteurs, des transports hippomobiles et des bêtes de somme * ».

* *VIJ*, n° 1. 1967. p. 54.

Pendant que Joukov expérimentait le franchissement des cols, les généraux allemands faisaient de même, également en secret, pour s'assurer que leurs troupes, chars, tracteurs d'artillerie et moyens de transport étaient bien capables de franchir les Ardennes.

La 12^e armée ne se préparait nullement à une guerre défensive. Bagramian, alors responsable des plans militaires, témoigne : « En étudiant le plan des opérations, un fait me frappa : notre armée frontalière n'avait aucun plan de déploiement et de couverture de la frontière. »

La description des manœuvres de la 12^e, auxquelles assista Joukov en personne, prouve que les missions assignées aux troupes étaient purement offensives et devaient se dérouler en territoire allemand. Les plans prévoyaient que les opérations devaient commencer par le franchissement de la rivière San qui séparait les deux pays. Les différends qui surgirent entre Joukov et le commandement de l'armée ne portaient pas sur le point de savoir s'il fallait attaquer ou adopter une position défensive, mais sur l'ampleur de l'offensive initiale. F.A. Paroussinov, qui commandait l'armée, multipliait les affirmations selon lesquelles : « Nous devons nous efforcer d'infliger à l'ennemi des pertes maximales dès la première attaque. » Joukov, plus sage, savait qu'il s'agissait là d'intentions louables et qu'il fallait certes attaquer, mais sur un front très étroit.

Naturellement, Joukov eut gain de cause. Paroussinov fut relevé de son commandement et remplacé par le général P.G. Ponedeline, un vieil ami du commandant de région.

Cet épisode n'interrompt pas les expériences de franchissement des cols. Bagramian en prit personnellement la direction. Au cours des opérations, il se rendit à la frontière où il put observer « une ostensible démonstration de travaux de défense », c'est-à-dire la construction de

fortifications de béton tout au bord de la rivière frontalière menée de telle sorte que cela n'échappe pas à l'attention de l'ennemi.

L'intérêt de Joukov pour les cols ne peut se comprendre que d'un strict point de vue offensif : l'Allemagne et sa principale source de pétrole étaient séparées par une double barrière montagneuse, située en Tchécoslovaquie et en Roumanie. Emprunter les cols situés en zone soviétique pour s'emparer de ceux situés dans ces deux pays revenait à trancher l'aorte pétrolière allemande.

Joukov en était parfaitement conscient : « Le point faible de l'Allemagne était l'extraction du pétrole mais il était compensé dans une certaine mesure par l'importation de pétrole roumain ¹³³. » La carrière du maréchal fut une succession de succès car il a toujours obéi à un principe : trouver le point faible de l'adversaire et l'attaquer à cet endroit.

C'est en application de ce principe qu'il faisait expérimenter, en montagne, chaque type de troupe, de véhicule de transport et de combat. Des normes furent établies et vérifiées scrupuleusement. Les temps mis pour franchir les cols furent enregistrés. Bien sûr, ces opérations ne pouvaient servir qu'à établir des plans d'attaque et surtout des opérations de guerre éclair car tout cela est parfaitement inutile dans le cas d'une posture défensive où il aurait suffi de dire aux soldats : « Ne laissez pas passer l'ennemi. Restez là un an, deux ans. La victoire ou la mort! »

3

Les événements se succédaient à une vitesse vertigineuse. Joukov reçut de l'avancement, puis Bagramian. Mais ni l'un ni l'autre n'oublièrent cette 12^e armée qui sortait tant de l'ordinaire. Et c'est sous leur contrôle et sous leurs ordres que ses structures évoluèrent lentement.

Au début du mois de juin 1941, quatre divisions d'infanterie (les 44^e, 58^e, 60^e et 96^e) furent transformées en divisions de montagne. Dans le même temps, l'armée se vit adjoindre la 192^e division de montagne qui venait d'être constituée dans le Turkestan.

Nous percevons aujourd'hui le but final de ces transformations, mais le processus lui-même demeurait caché. Seule chose que nous sachions de source officielle : les divisions de montagne n'ont reçu cette appellation que le 1^{er} juin 1941, alors que l'ordre avait été donné le 26 avril et que la transformation des unités d'infanterie en unités montagnardes avait commencé à l'automne 1940, avant même que Bagramian n'ait procédé à ses expérimentations.

La transformation de la 12^e armée eut également une influence sur ses voisins. La 72^e division de montagne du major-général P.I.

133 Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit., p. 224.

Abramidze, qui avait effectué sa formation au sein de la 12^e, fut incorporée à la 26^e.

Derrière elles, la 19^e, du lieutenant-général I.S. Konev, précédemment stationnée dans le nord du Caucase, se déployait dans le plus grand secret. Elle comportait également des divisions de montagne, notamment la 28^e, commandée par le colonel K.I. Novik.

A cette époque commença dans les Carpates orientales l'installation d'une nouvelle armée, la 18^e, qui devait s'insérer entre la 12^e (troupes de montagne) et la 9^e (la super armée de choc). L'attaque allemande eut lieu avant qu'elle n'achevât son déploiement et l'on se trouve dans l'impossibilité d'établir aujourd'hui sa composition exacte. Cependant, si l'on étudie les archives des 12^e et 18^e armées, l'on ne peut qu'être frappé par l'absolue similitude de leurs structures. C'est un exemple peu banal d'armées jumelles.

Les effectifs des divisions d'infanterie de montagne se recrutaient parmi des soldats triés sur le volet et qui avaient reçu un entraînement spécial. Ces unités avaient un statut particulier et bénéficiaient d'un armement et d'un équipement spécial. A la veille de la guerre, on avait créé, dans le Caucase, une école d'entraînement qui accueillait les meilleurs alpinistes soviétiques pour en faire des instructeurs. Dès la fin de leur stage, ils étaient immédiatement envoyés sur la frontière occidentale.

L'Etoile rouge du 1^{er} novembre 1986 a publié un bref article sur cette école. Il était intitulé : « Ils se préparaient à combattre en montagne. » Il faut se poser la question : dans quelles montagnes ?

Les frontières occidentales de l'URSS ne comportent que le massif relativement peu important des Carpates orientales qui, dans une large mesure, n'est constitué que de douces collines. En 1941, il ne servait à rien de former une puissante défense dans cette région pour les raisons suivantes :

1. Cette zone des Carpates ne se prête pas à une agression d'ouest en est. L'ennemi doit descendre dans les plaines et il lui faudrait ravitailler ses armées par les Carpates, les Tatras, les monts Métallifères, les Sudètes et les Alpes. Tout cela est peu commode et présente beaucoup de danger pour un agresseur.

2. Les Carpates orientales ont la forme d'un angle obtus dirigé vers l'adversaire. Si l'Union soviétique y concentrait de fortes troupes en position défensive, elles seraient encerclées par l'ennemi sur trois côtés. Celui-ci pourrait à n'importe quel moment emprunter les plaines au sud et au nord des montagnes et attaquer les arrières des troupes retranchées dans le massif en leur coupant toute possibilité de ravitaillement.

3. En 1941, il y avait dans la région des Carpates assez de troupes pour que l'adversaire redoute une agression et le commandement

soviétique le savait parfaitement¹³⁴.

La concentration de ces deux armées dans la région eut des conséquences catastrophiques. Elles ne subirent, bien sûr, aucune attaque en provenance du front. Mais quand le 1^{er} Groupe de chars allemand lança son offensive sur Rovno, le commandement soviétique se trouva devant le dilemme suivant : garder ses forces dans les Carpates et les condamner à mort, puisqu'elles ne pouvaient plus recevoir ni vivres ni munitions, ou bien les faire sortir séance tenante de cette souricière. La seconde décision l'emporta. Les deux armées, inaptes au combat en plaine, dotées d'un armement allégé et d'un équipement inutile ailleurs qu'en montagne, furent anéanties par le fer de lance des blindés allemands, le 1^{er} Groupe de chars, qui poursuivit son avancée en enfonçant les arrières de la 9^e super armée de choc dont le sort n'eut rien d'enviable.

Ces défaites soviétiques ouvrirent aux troupes allemandes la route des bases navales, privées de défense, ainsi que l'accès au Donbass, à Kharkov, Zaporojie et Dniepropetrovsk, zones industrielles de la plus haute importance. Après leur perte, l'URSS ne réussira plus à produire que 100'000 chars pendant les années de guerre. Ce chiffre est supérieur à celui de la production allemande mais, sans la perte de ces régions, la construction de blindés, d'artillerie et matériels divers aurait été largement supérieure à ce résultat pourtant considérable.

La percée des troupes allemandes dans le sud de l'Ukraine mit en piteux état les troupes soviétiques basées dans la région de Kiev et permit à l'Allemagne d'accéder au Caucase, cœur pétrolier de l'URSS et à Stalingrad, son aorte¹³⁵.

En 1941, les deux années des Carpates ne présentaient aucune utilité pour les besoins de la défense. En revanche, l'ensemble des facteurs qui rendent ces montagnes peu utiles en cas d'agression d'ouest en est, les rendent particulièrement propices à une attaque d'est en ouest.

1. Les troupes soviétiques peuvent progresser dans les montagnes en conservant leurs lignes de ravitaillement en territoire ami et dans des zones généralement dépourvues de relief.

2. L'angle obtus des Carpates s'enfonce en profondeur vers l'ouest, coupant en deux le dispositif de l'ennemi. Cette tête de pont naturelle permet, à l'aide d'une énorme concentration de troupes de se trouver en fait sur les arrières de l'ennemi et de l'obliger à reculer sur toute la ligne de front.

3. Les Allemands disposaient de forces peu considérables dans cette région, raison pour laquelle le commandement soviétique y avait concentré deux armées.

Mais celles-ci ne pouvaient y demeurer stationnées : elles se

¹³⁴ Cf. par exemple lieutenant-général B. Arouchounian, *VIJ*, n°6, 1973, p. 61.

¹³⁵ Voir annexe 15, p. 289.

gênaient mutuellement et en cas de guerre le seul moyen de les utiliser était de les faire avancer. Il est aisé de déterminer les directions qu'elles pouvaient emprunter. Deux chaînes montagneuses partent des Carpates : l'une vers l'ouest et la Tchécoslovaquie, l'autre vers le sud et la Roumanie. Il n'existe pas d'autre possibilité d'action. Deux directions pour deux armées, la logique est respectée. Elles menaient toutes deux aux principales voies pétrolières qu'il était préférable de couper en deux points. Mais même si une seule armée avait réussi, le coup aurait été mortel pour l'Allemagne. En cas d'échec, elles auraient tout de même arrêté l'afflux de réserves allemandes en Roumanie, facilitant ainsi la tâche de la 9^e super armée de choc.

Une division d'infanterie de montagne fut également affectée à cette dernière qui se trouvait pourtant cantonnée dans les immenses plaines de la région d'Odessa. Nommée la 30^e d'Irkoutsk, décorée de l'ordre de Lénine et trois fois de celui du Drapeau rouge et baptisée du nom de « Soviet suprême de la RSFSR », elle ne pouvait être utilisée que dans les montagnes roumaines. Ce n'est pas un hasard si cette unité, commandée par le major-général S.G. Galaktionov, était incorporée au 48^e corps d'infanterie du général Malinovski. Ce corps constituait le flanc droit de la 9^e armée. En cas d'entrée en Roumanie, toutes les troupes auraient manœuvré en plaine sauf le flanc droit qui aurait frôlé les montagnes.

Une autre unité s'apprêtait à renforcer ce flanc droit : la 21^e division de cavalerie de montagne du colonel Ia.K. Kouliev. Au moment de l'attaque allemande, elle faisait route dans le plus grand secret, à bord de trains militaires en provenance du Turkestan. Elle fut déviée vers les marécages biélorusses où elle connut une fin dépourvue de toute gloire.

4

L'histoire officielle affirme que l'Armée rouge ne se préparait pas à faire la guerre et que ce fut là la cause de tous les malheurs qui ont suivi. Si cela avait été le cas :

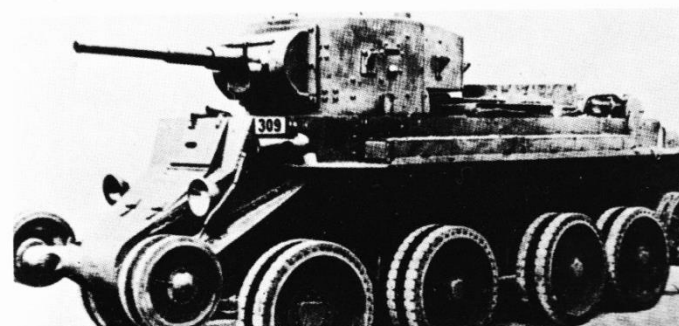
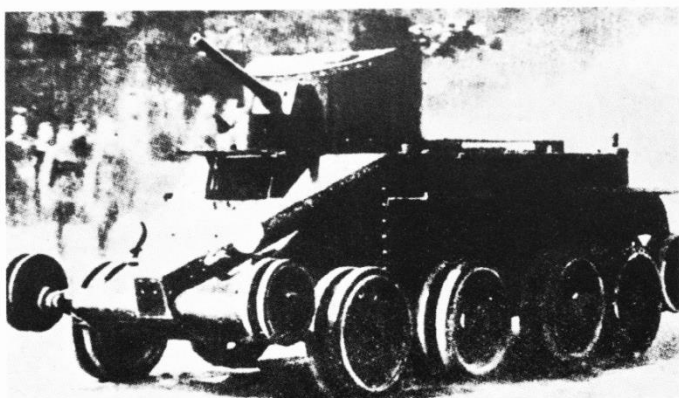
1. On aurait pu économiser les moyens énormes engloutis dans la création de troupes de montagne incorporées aux armées d'invasion. Si ces moyens avaient été utilisés pour constituer des divisions antichars, le déroulement de la guerre aurait été tout autre.

2. Il n'y aurait pas eu dans les Carpates deux armées entières prises comme dans une véritable souricière.

3. Les concentrations de chars allemands n'auraient pas rencontré au nord des montagnes des divisions soviétiques allégées quittant précipitamment leurs positions, mais des divisions lourdes, aptes au combat en plaine, dotées d'une puissante artillerie et d'équipements antichars.

Tout aurait été différent si l'Armée rouge ne s'était pas lancée à corps perdu dans des préparatifs d'une guerre offensive.

ILLUSTRATIONS



En septembre 1939, Staline se sert pour la première fois de Hitler, en tant que "brise-glace de la révolution" : la Wehrmacht brise la Pologne, mais l'Armée rouge récolte les fruits de la victoire, s'emparant, sans pertes, d'énormes territoires. Le monde démocratique déclare la guerre à Hitler pour avoir partagé la Pologne et déclenché la Seconde Guerre mondiale...

Les tankistes de l'Armée rouge profitent des victoires de l'infanterie allemande. Un fantassin allemand pose sa botte sur la chenille d'un char soviétique BT-7. En fait, ces chars ont été créés pour opérer... sur les autoroutes allemandes. Les chenilles des chars BT ne sont qu'un moyen accessoire pour traverser la Pologne et gagner les routes allemandes, où ils les échangeront contre des roues.



Les parachutistes (par définition) ne peuvent être utilisés que dans une guerre offensive. Au début de la Seconde Guerre mondiale, Staline avait plus de parachutistes que tous les autres pays réunis.

Pendant les famines des années trente, le prix de l'entraînement et de l'équipement d'un parachutiste soviétique aurait permis de nourrir un enfant. Staline forma plus d'un million de parachutistes pour former la première armée aéroportée du monde.

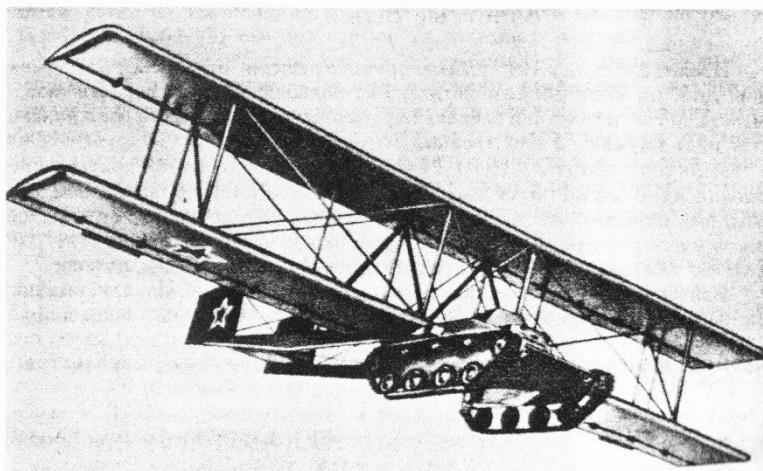


KT / A-40. Dessin de John W. Wood. Extrait du livre de B.T. White, *Tanks and other Armored Fighting Vehicles*, Blandford Press, Dorset, 1975.

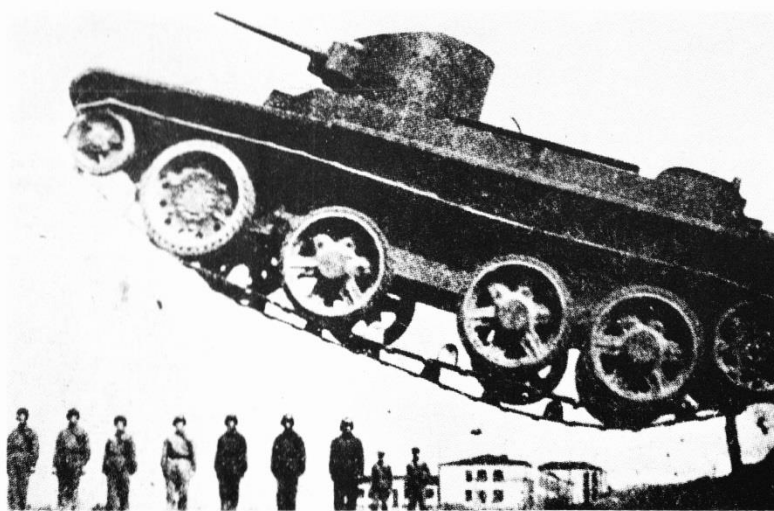


Le char volant "KT", alias A-40 (Antonov-1940) en plein vol. Aux commandes de l'appareil, le pilote S. Anokhine.

L'invasion allemande rendit inutiles les expériences de ce genre. Le cliché est extrait du livre de Steven J. Saloga et James Grandsen, *Soviet Tanks and Combat vehicles of World War Two*, Arms and Armor Press, London, 1984.



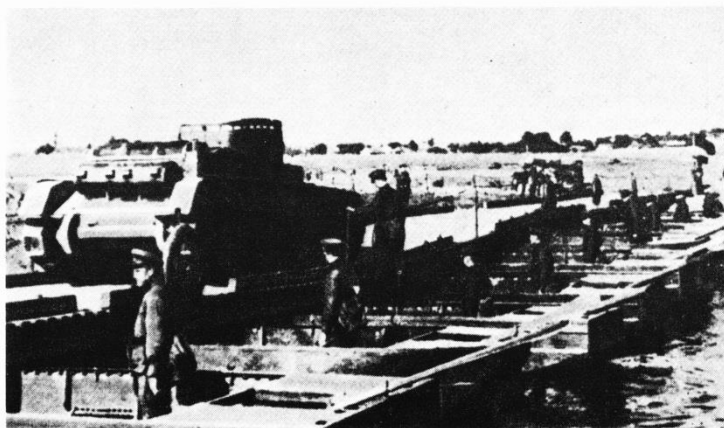
L'avion biplace R-5, prévu pour transporter seize parachutistes. Les ingénieurs soviétiques avancèrent des dizaines de solutions originales destinées à résoudre le problème suivant : comment lâcher un million de parachutistes soviétiques sur les centres vitaux de l'Europe centrale et du sud...



Gengis-Khan a vaincu le monde par sa supériorité de manœuvre et non par la puissance de ses armes. Pour opérer des actions foudroyantes en profondeur dans les arrières de l'ennemi, Gengis-Khan avait rassemblé des masses énormes de troupes légèrement armées, très peu protégées, mais d'une mobilité exceptionnelle... C'est au nom de principes similaires que furent conçus les tanks soviétiques BT. Produits en très grandes séries, ils étaient d'une rapidité et d'une autonomie exceptionnelles. Dotés de blindages légers et d'un armement réduit, ils étaient destinés à submerger par leur nombre le territoire ennemi, et à s'emparer des centres vitaux en contournant les foyers de résistance.

Dans une guerre défensive, les troupes doivent compter des groupes de sapeurs pour faire sauter ponts et ouvrages d'art et arrêter l'ennemi. Dans une guerre offensive, au contraire, on a besoin de ponts mobiles pour franchir les rivières. En 1940-1941, l'Armée rouge comptait peu de sapeurs, mais elle s'était pourvue de ponts mobiles en plus grand nombre que toutes les autres armées réunies. Cet équipement dut être abandonné dans les régions frontalières, lors de la retraite de l'Armée rouge.

Franchissement d'un cours d'eau au cours d'un exercice. Région militaire de Léninegrad, 1940.



Franchissement d'un cours d'eau par des chars au cours d'exercices tactiques. 1940.

En 1940-1941, Staline créa 63 divisions blindées et se préparait à en créer d'autres. Chacune était pourvue d'un bataillon du génie, spécialisé dans le franchissement des fleuves au cours d'offensives grandioses.



Photographie de l'agence Tass.

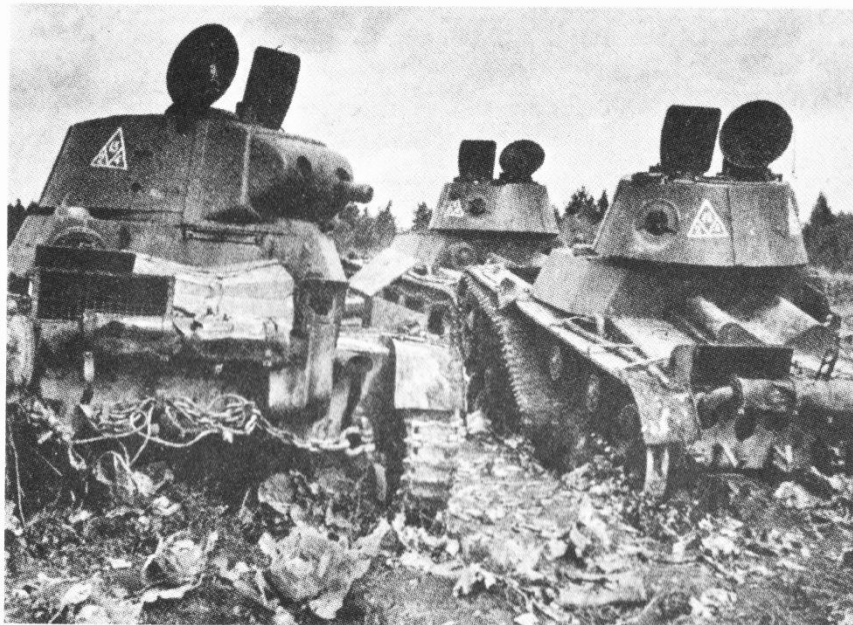
Le maréchal S.K. Timochenko et le général d'armée G.K. Joukov dirigent des exercices dans la zone frontalière sur le thème : "Percer la zone de défense, avec franchissement de cours d'eau et acheminer dans la brèche d'importantes forces mécanisées." (Voir les collections de la *Pravda* et de l'*Étoile rouge* d'août à octobre 1940.)

Signe infaillible d'une opération offensive en préparation : les généraux, depuis la frontière, étudient longuement le terrain de l'état voisin. Les généraux allemands entreprirent de le faire en février 1941. Les généraux soviétiques, eux, commencèrent leurs observations, en juin 1940, à une bien plus grande échelle, alors qu'il n'y avait pratiquement pas de troupes allemandes sur les frontières avec l'URSS. Ce repérage devait impérativement s'achever pour juillet 1941. Le haut commandement entier de l'Armée rouge y prit une part directe. L'apparition des maréchaux Timochenko et Joukov aux frontières fut signalée près des villes de Brest-Litovsk, Rava-Rousskaïa, Przemyśl, Iasi.

Lorsqu'on se prépare à une guerre défensive, les troupes creusent des tranchées et dispersent leurs équipements lourds dans des abris naturels ou bétonnés. Si on se prépare à une guerre offensive, les troupes concentrent leurs équipements de combat le long des routes, dans les forêts ou en terrain découvert.

En envahissant le territoire soviétique, l'armée allemande surprit, tout près de la frontière, des groupements offensifs géants de l'Armée rouge. Toute bombe, tout obus allemand atteignait son but ; et chaque camion ou blindé soviétique qui était la proie des flammes entraînait l'incendie de dizaines d'engins stationnés près de lui.







Le char le plus puissant de l'époque, le KV-1, sur sa plate-forme.

L'Armée rouge avait une large avance du point de vue de la qualité et de la quantité de ses blindés. Certains KV-1, directement attaqués par des canons allemands à trente ou quarante reprises, poursuivaient le combat sans dommages sérieux. Si l'Armée rouge avait attaqué par surprise, rien n'aurait pu l'arrêter. Ses troupes étaient massées sur les frontières allemandes mais tombèrent elles-mêmes sous le coup de l'attaque allemande. Sur plate-forme, même le KV-1 était totalement impuissant.



Dès que la Grande-Bretagne et la France eurent déclaré la guerre à l'Allemagne, l'Armée rouge entreprit de détruire ses propres systèmes défensifs. Les questions de défense du territoire cessèrent d'intéresser le commandement soviétique.



Zone avancée de la défense soviétique contre une attaque subite venant de l'ouest. Dans cette zone tous les ponts, les gares, les centrales électriques, les tunnels, les usines, les dépôts de chemins de fer, les systèmes de communications étaient minés, les aiguillages, les rails et même les fils télégraphiques et les câbles téléphoniques devaient ou bien sauter ou bien être évacués. La zone était pourvue de barrages de mines et d'autres obstacles à une profondeur qui pouvait atteindre 120-150 km. Cette zone fut entièrement déminée en automne 1939.

P

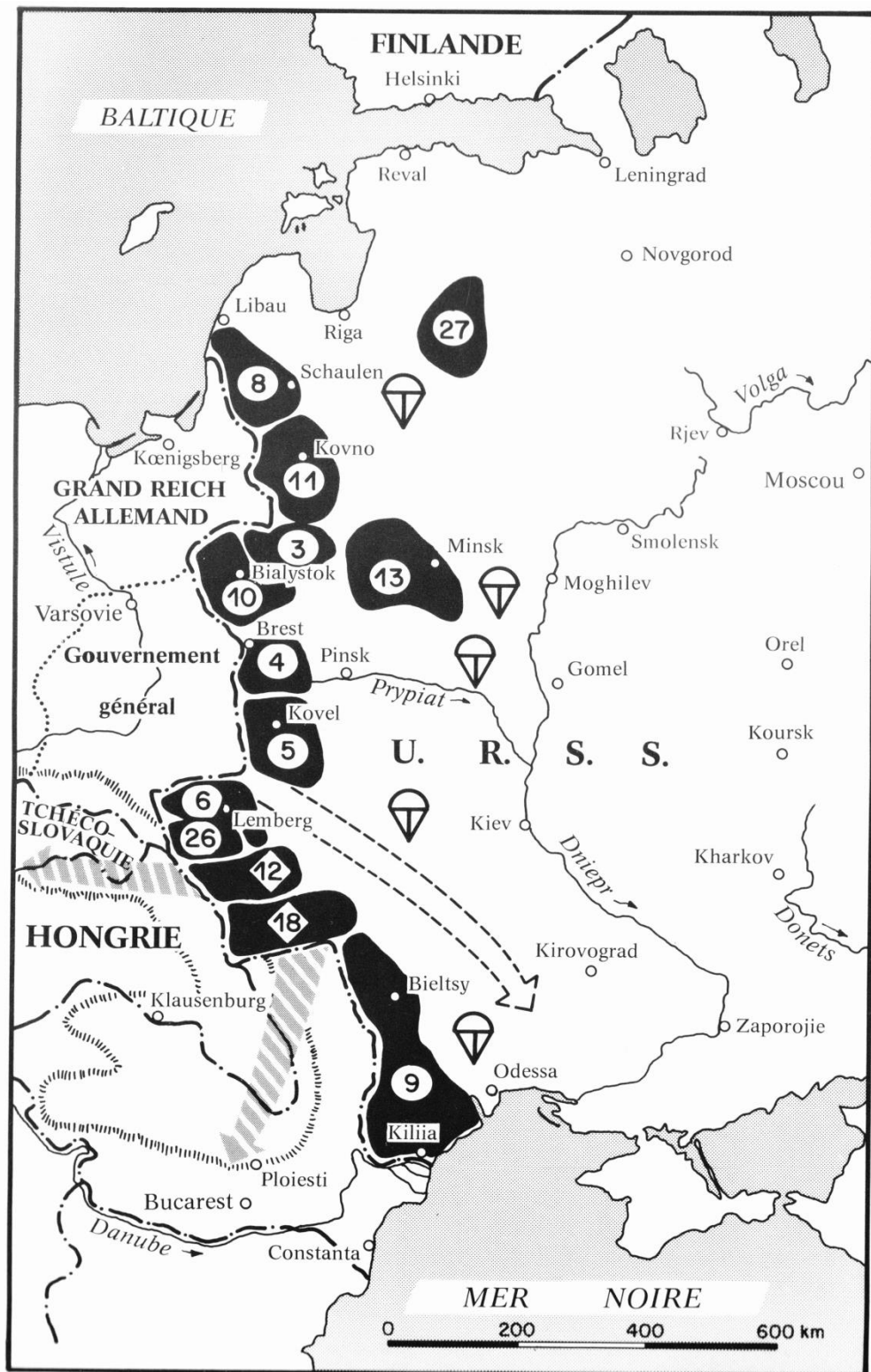


Détachements et bases de partisans, et autres groupes de sape créés en temps de paix. Ils furent dissous en septembre 1939.



Secteurs fortifiés de la "Ligne Staline". On commença à les désarmer et les détruire en automne 1939.

Zone de combat prévue pour la flottille du Dniepr. Elle fut disloquée en juin 1940.



Le Premier échelon de l'Armée rouge



Le déploiement du Premier échelon stratégique rendit la défense de l'Union soviétique quasi impossible. Même une offensive peu puissante de l'ennemi en direction de Lublin-Rovno-Pervomaïsk signifiait la fin immédiate de cinq armées soviétiques, dont la 9^e. Ce qui signifiait la perte d'immenses richesses matérielles, de terres parmi les plus fertiles, de bases sur la mer Noire, de bases aériennes stratégiques. L'URSS abandonnait un énorme potentiel énergétique dans le sud de l'Ukraine et l'ennemi débouchait sur le Donbass, la Ruhr soviétique. C'est ce qui arriva en juin 1941, avec l'offensive du premier groupement de blindés allemands...

⑨

Le déploiement du Premier échelon stratégique avait une orientation agressive nettement marquée. La 9^e armée, la plus puissante du monde, était secrètement concentrée aux frontières de la Roumanie, et non de l'Allemagne. Elle visait le "cœur" pétrolier du Reich.

12

Les armées de montagne et l'unique façon de les utiliser. Leur progression dans des chaînes de montagnes qui n'étaient pas défendues, aurait coupé l'"aorte" de l'Allemagne en plusieurs endroits et interdit l'arrivée de réserves allemandes en Roumanie.

13

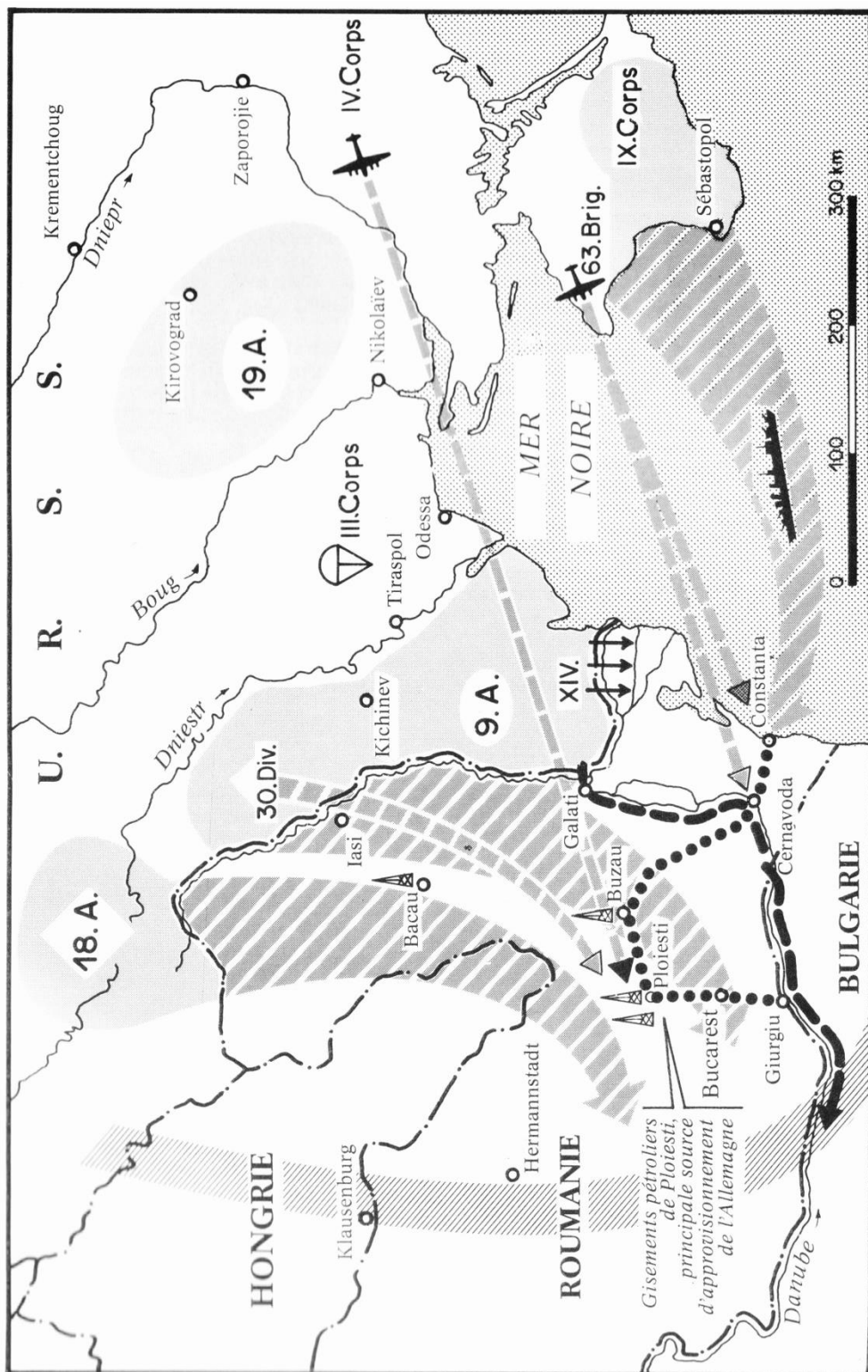
Armées d'invasion soviétiques du Premier échelon stratégique, derrière lesquelles sept autres armées étaient acheminées vers les frontières.



Corps de troupes d'assaut aéroportées de la "première vague". Cinq autres corps aéroportés furent formés en secret dans les arrières du territoire soviétique.



Frontières en juin 1941.



*Préparatifs de l'Armée rouge pour la prise et la destruction
des champs pétrolifères.*



Principaux pipelines vers l'Allemagne et lieux d'embarquement fluviaux ou maritimes.



Flottille soviétique du Danube. Elle se vit, dans une guerre défensive imprévue, condamnée à un anéantissement immédiat.



3^e corps d'assaut de troupes aéroportées et zone où il aurait pu éventuellement être utilisé. Il fut créé en avril 1941. Le 13 juin il était en manœuvres, tout le commandement et les états-majors étant parachutés.



La 9^e armée fut secrètement déployée le 14 juin 1941 au moment même où l'agence Tass annonçait que l'URSS ne se préparait pas à la guerre. D'après les plans du commandement soviétique, la 9^e armée aurait dû devenir non seulement la plus puissante du premier échelon stratégique, mais la plus puissante du monde entier.



Mission de combat de la 9^e armée, selon le témoignage du maréchal d'aviation A. Pokrychkine.



Franchissement du Danube par les divisions du 14^e corps d'infanterie de la 9^e armée, préparé à l'avance et réalisé dès les premiers jours de la guerre.



30^e division d'infanterie de montagne entrant dans la 9^e armée et seule zone où elle aurait pu être utilisée.



18^e armée de montagne déployée secrètement le 13 juin 1941.



Seule direction possible des opérations de l'armée de montagne (pas d'autres massifs dans cette région).



La 19^e armée, la plus puissante du Deuxième échelon stratégique, achève début juin sa concentration. Elle fut transférée du Caucase du Nord et comprenait des divisions d'infanterie de montagne, ne pouvant donc être utilisées qu'en Roumanie.



La flotte de la mer Noire, au cours des premiers jours de la guerre, suivit les plans offensifs et bombarda le port pétrolier roumain de Constanta.



Le 9^e corps d'infanterie spécial préparé pour un débarquement arriva le 13 juin 1941 en Crimée, venant du Caucase et, conjointement avec la flotte de la mer Noire, entreprit une préparation intensive d'un débarquement en territoire ennemi.



Le 4^e corps d'aviation de bombardement à longue distance était destiné à bombarder Ploiești. Dès les premières heures de la guerre, il appliqua les plans d'avant-guerre.



La 63^e brigade d'aviation de la flotte de la mer Noire, spécialement préparée pour bombarder des objectifs de l'industrie pétrolière roumaine, et ses opérations au cours des premiers jours de la guerre sur le port de Constanta et les pipelines traversant le Danube dans la région de Cernavoda.



Un combattant d'une division "noire" se constituant prisonnier. Même sa veste militaire ne le fait pas ressembler à un soldat...

Avant même que le plan "Barbarossa" ne fût conçu, Staline avait commencé à déployer en secret les divisions "noires", corps d'armée et armées, dont la majorité des soldats et des officiers, jusqu'aux commandants de divisions et de corps d'armées, étaient des détenus du Goulag.

XVII

STALINE AU MOIS DE MAI

« Dans le domaine de la politique étrangère, Staline s'est fixé un but d'une importance exceptionnelle qu'il ambitionne d'atteindre tout seul¹³⁶. »

Comte VON SCHULENBURG, ambassadeur d'Allemagne en URSS.

1

Mai 1941 présente la plus grande énigme de l'histoire communiste. Ce mois regorge de faits dont le sens est loin d'avoir été élucidé. Même des événements qui eurent pour témoin le monde entier n'ont pas reçu d'explication plausible, à ce jour. En voici un exemple.

Le 6 mai 1941, Staline devint le chef du gouvernement soviétique. Cette démarche rendit les observateurs perplexes. Les archives allemandes, récupérées à la fin de la guerre, confirment que les responsables nazis n'étaient pas parvenus à trouver une explication satisfaisante. Le pouvoir suprême du parti et de l'Etat se trouvait officiellement concentré dans les mêmes mains. Pourtant, cette manœuvre n'allait nullement dans le sens d'un renforcement de la dictature de Staline. N'était-il pas déjà l'unique détenteur du pouvoir qui, en URSS, ne se mesure pas aux titres ronflants?

Dès 1922, après sa nomination comme secrétaire général, il refusa toute charge dans l'appareil gouvernemental. En fait, il avait mis son poste de commandement au-dessus de l'Etat. Il contrôlait tout mais n'était officiellement responsable de rien. En 1931, Trotski exposait la stratégie stalinienne à propos d'un soulèvement communiste en Allemagne : « Au cas où la nouvelle politique réussirait, tous les Manouïlski et autres Remmele auraient proclamé que l'initiative en revenait à Staline. Mais en cas d'échec, Staline conservait l'entière possibilité de trouver un coupable. Et là se trouve la quintessence de sa stratégie. Dans ce domaine, il est très fort ¹³⁷. »

Le soulèvement allemand n'eut pas lieu et Staline trouva effectivement des coupables et les châtia de façon exemplaire. Il gouvernait de la même manière à l'intérieur : tous les succès lui revenaient, tous les échecs étaient le fait des ennemis, des aventuriers, des carriéristes infiltrés dans les rangs du parti et qui avaient dénaturé la ligne générale. « La victoire du régime des kolkhozes » était l'œuvre

136 Rapport secret du 12 mai 1941 au ministère des Affaires étrangères du Reich.

137 Bulletin de l'opposition, n°24, p. 12.

du génie de Staline, mais les millions de morts venaient du « vertige » que le succès avait provoqué chez une partie des camarades responsables au niveau des districts. Staline n'avait évidemment rien à voir avec les grandes purges, c'était la faute de Iejov! De même, il n'avait pas signé de traité avec Hitler. Ce pacte est entré dans l'histoire sous les noms de Molotov et de Ribbentrop. En Allemagne, la responsabilité officielle en revenait, non pas au ministre, mais au chef du gouvernement, le chancelier Hitler qui n'avait pourtant pas assisté à la signature. Iossif Staline, lui était présent, mais il n'exerçait pas de fonction dans l'appareil de l'Etat. Il était là seulement en qualité de citoyen Staline qui ne disposait d'aucun pouvoir officiel et n'était donc pas responsable de ce qui se passait.

De la même façon, le 13 avril 1941, le traité avec le Japon fut signé en présence de Staline sans que cela impliquât la moindre responsabilité de sa part. Quatre ans plus tard, en août 1945, il invoqua d'ailleurs le fait qu'il n'avait rien signé personnellement lorsqu'il attaqua le Japon qui se trouvait d'ailleurs sur le point de capituler.

En mai 1941, Staline prit donc officiellement la tête du gouvernement. Ce nouveau titre ne renforçait pas son pouvoir. Au contraire, il le limitait. Il continuait à prendre des décisions mais il en était désormais responsable. Quelle raison pouvait bien le pousser à accepter volontairement le fardeau de la responsabilité, alors qu'il pouvait encore demeurer sur les sommets de l'infailibilité en faisant endosser à d'autres les échecs? Cette situation me fait penser à la célèbre chasse à l'élan de N.S. Khrouchtchev. Tant que l'animal était loin, Nikita n'arrêtait pas d'invectiver les chasseurs professionnels et de se moquer de Fidel Castro, malchanceux au tir. En fait, il se gardait bien de tirer lui-même et n'avait même pas de fusil. Mais lorsqu'on rabattit l'animal vers les chasseurs et qu'il fut tout à fait impossible de le manquer, alors Nikita s'empara d'une arme...

Pendant dix-sept ans, Staline n'avait pas pris en main les instruments officiels du pouvoir de l'Etat et brusquement il le faisait... Dans quel but?

L'amiral de l'Union soviétique N.G. Kouznetsov (à l'époque commissaire du peuple à la Marine de guerre) témoigne: « Quand Staline prit les fonctions de président du Conseil des commissaires du peuple, le système de direction ne subit pratiquement aucun changement ¹³⁸. »

Si dans la pratique rien ne changea, quelle pouvait bien être l'utilité de ce titre ? « Pourtant, écrit un analyste des problèmes de pouvoir en URSS, toute la conduite de Staline, tous ses actes, tous ses crimes ont un but, ils sont logiques et suivent des principes rigoureux ¹³⁹. »

138 VIJ, n°9, 1965, p.66.

139 A. Avtorkhanov, *L'Enigme de la mort de Staline (Zagadka smerti Stalina)*,

Où donc était sa logique, en mai 1941?

« Je ne connais pas un seul problème relatif à la situation interne de l'Union soviétique qui présente un tel caractère de gravité qu'il puisse être à l'origine de cet acte de Staline, écrivait l'ambassadeur von Schulenburg le 12 mai dans un rapport à son gouvernement. Je pourrais plus assurément affirmer que si Staline a décidé d'occuper le poste suprême de l'Etat, il convient de chercher les raisons de cette décision en politique étrangère ¹⁴⁰. » Les maréchaux soviétiques employaient d'autres termes mais disaient la même chose : la nomination de Staline est liée à des questions d'ordre externe ¹⁴¹. Quels peuvent être les problèmes extérieurs qui le poussèrent à prendre cette décision?

par l'Allemagne. Le problème des relations avec la France ne se posait pas. La Grande-Bretagne, qui avait conservé son indépendance, tendait à Staline une main amicale ¹⁴². Roosevelt, de son côté, lui manifestait plus que de l'amitié : il le tenait informé des dangers nazis et la technologie américaine se déversait déjà sur l'URSS ¹⁴³. Il ne restait que deux adversaires possibles. Mais le Japon, qui avait essuyé une démonstration de la puissance militaire soviétique à Khalkhyn-Gol deux ans plus tôt et venait juste de signer un traité avec l'URSS, regardait maintenant vers le Pacifique, à l'opposé des frontières soviétiques. Seule l'Allemagne pouvait inciter le maître du Kremlin à prendre cette décision incompréhensible au premier abord.

Quelle politique son nouveau titre lui permettait-il de mieux pratiquer vis-à-vis de Berlin?

Il n'y avait que trois possibilités:

- établir une paix durable et inviolable;
- prendre officiellement la tête d'une lutte armée pour repousser une agression;
- prendre officiellement la tête d'une lutte armée de l'URSS s'engageant la première dans une guerre contre l'Allemagne.

La première hypothèse ne tient pas. Un pacte de non-agression et un traité d'amitié avec l'Allemagne avaient déjà été signés par Molotov les 23 août et 28 septembre 1939. Lorsqu'il remplaça ce dernier à la tête du gouvernement, Staline se garda bien d'effectuer une démarche quelconque pour rencontrer Hitler. Pour mener des pourparlers, il continua d'utiliser Molotov qui, même le 21 juin, tenta d'obtenir une entrevue avec les dirigeants allemands. Staline, lui, ne fit rien de semblable.

Francfort, 1984.

140 *Die Beziehungen zwischen Deutschland und der Sowjetunion 1939- 1941. 251 Dokumente. Aus den Archiven des Auswärtigen Amtes und der Deutschen Botschaft in Moskau.* Hrsg. A. Seidl, Tübingen, Laupp 1949, p. 387.

141 Cf. par exemple I.Kh. Bagramian, *Ainsi a commencé la guerre (Tak natchinalas' voïna)*. Moscou. Voenizdat. 1971. D. 62.

142 Cf. la lettre que Churchill fit transmettre à Staline le 1^{er} juillet 1940.

143 Voir annexe 16, p. 289.

La propagande communiste insiste sur la deuxième hypothèse : prévoyant l'attaque nazie, Staline aurait décidé de diriger personnellement et officiellement la défense du pays. Mais ce tour de passe-passe n'est pas très convaincant : de toute évidence, l'attaque allemande fut pour Staline une surprise totale. Examinons sa conduite aux premiers jours de la guerre.

Le 22 juin, le chef du gouvernement était tenu de s'adresser à la population pour lui annoncer la terrible nouvelle. Staline se déroba à ses obligations. C'est Molotov qui dut s'en acquitter. Pourquoi, dans ces conditions, lui avoir pris, en mai, son fauteuil pour s'abriter, en juin, derrière son volumineux postérieur?

La même chose se produisit au niveau militaire. Au soir même du 22 juin, le commandement soviétique adressa ses ordres aux troupes. Joukov rapporta par la suite la situation : « Le général N.F. Vatounine dit que I.V. Staline avait approuvé le projet d'instruction n° 3 et donné l'ordre d'y apposer ma signature...

« - D'accord, dis-je, mettez ma signature ¹⁴⁴. »

L'histoire officielle nous dit que cet ordre fut publié sous les signatures « du maréchal S.K. Timochenko, commissaire du peuple à la Défense, de G.M. Malenkov, membre du Conseil et secrétaire du Comité central du PC(b)R et celle du chef de l'état-major général, le général G.K. Joukov ¹⁴⁵. »

Ainsi, Staline se déroba à ses responsabilités en obligeant les autres à signer à sa place. Il s'agissait pourtant d'instructions données aux forces armées pour écraser l'agresseur. Pourquoi ce document de la plus grande importance fut-il signé par un « membre du Conseil et secrétaire du Comité central » ?

Le lendemain, la composition du Grand Quartier général fut publiée. Staline avait catégoriquement refusé d'en assumer la direction, n'acceptant d'entrer dans cet organe suprême du commandement militaire que comme l'un de ses membres. « Dans ces conditions, le commissaire du peuple S.K. Timochenko ne pouvait pas prendre de décision sans l'aval de Staline. Il y avait par conséquent deux commandants en chef: Timochenko sur le plan formel et Staline qui exerçait le commandement de fait ¹⁴⁶. » Au cours de toute la période défensive de la guerre, ce dernier utilisa son habile technique de direction : à lui les décisions de principe, aux autres, les Molotov, Malenkov, Timochenko et Joukov, les responsabilités officielles.

Il fallut aux membres du Politburo un mois pour obtenir de Staline qu'il prenne le poste de Commissaire du peuple à la Défense et, le 8 août suivant, celui de chef suprême des armées. Etait-il à ce point

¹⁴⁴ Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit., p. 251.

¹⁴⁵ *Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, Moscou, Voenizdat, 1973- 1982, t.4, p. 38.

¹⁴⁶ Joukov, op. cit.

nécessaire qu'en « prévision d'une guerre de défense » Staline endossât la responsabilité suprême, pour la refuser avec la plus grande énergie dès le début des hostilités?

Reste la troisième explication que personne n'est parvenu à réfuter jusqu'à présent: Staline avait laissé Hitler anéantir l'Europe et se préparait à frapper l'Allemagne par surprise.

C'était bel et bien une « campagne de libération » qu'il voulait diriger personnellement en qualité de chef du gouvernement soviétique.

Le parti communiste avait habitué le peuple et l'armée à l'idée que l'ordre de lancer la guerre de libération de l'Europe serait donné par Staline en personne. Aujourd'hui, les historiens soviétiques défendent encore la version selon laquelle l'Armée rouge aurait préparé des « contre-attaques ». Mais il ne s'agissait pas du tout de cela. Les Soviétiques savaient bien que la décision de commencer la guerre serait prise au Kremlin. Elle ne serait pas déclenchée par une invasion ennemie mais par un ordre de Staline : « Et quand le camarade Staline, le maréchal de la Révolution en donnera le signal, des centaines de milliers de pilotes, de navigateurs et de parachutistes s'abattront sur l'ennemi de toute la force de leurs armes, celles de la justice socialiste. Les armées aériennes soviétiques apporteront le bonheur à l'humanité ! ¹⁴⁷ » Ces phrases datent d'un moment où l'Armée rouge se trouvait déjà au contact direct de l'Allemagne. C'est ce territoire-là qu'il fallait traverser pour apporter le bonheur au monde entier.

De son poste de secrétaire général, Staline pouvait donner tous les ordres qu'il voulait. Ils étaient exécutés sur le champ avec la plus grande rigueur. Mais ils étaient aussi dépourvus de tout caractère officiel. Cette situation ne pouvait plus le satisfaire à la veille de donner le plus grand ordre de sa vie. Celui-là devait porter sa signature officielle.

Selon K. K. Rokossovski, chaque commandant soviétique avait dans son coffre « une enveloppe spéciale secrète » désignée comme « Enveloppe rouge lettre M » ¹⁴⁸. On ne pouvait l'ouvrir que sur initiative du président du Conseil des commissaires du peuple (Viatcheslav Molotov avant le 5 mai 1941, Staline après) ou du commissaire à la Défense (S.K. Timochenko). Selon le maréchal Joukov, Timochenko « ne pouvait de toute façon prendre aucune décision de principe sans l'accord de Staline ¹⁴⁹ ».

Pourtant, le 22 juin 1941, Staline ne donna pas l'ordre d'ouvrir ces enveloppes. Rokossovski rapporte que certains commandants prirent sur eux de le faire à leurs risques et périls (acte d'insubordination puni de mort conformément à l'article 58). Ils n'y trouvèrent rien concernant les consignes de défense.

¹⁴⁷ *Pravda*, 18 août 1940.

¹⁴⁸ K.K. Rokossovski, *Le Devoir du soldat (Soldatskii Dolg)*, Voenizdat, Moscou, 1968, p. 11.

¹⁴⁹ Joukov. *op. cit.*

« Nous disposions bien sûr de plans et d'indications détaillées sur ce qu'il fallait faire le jour " M "... tout y était décrit minute par minute et dans le moindre détail... Tous ces plans là nous les avions. Mais malheureusement, ils ne nous disaient rien sur ce qu'il fallait faire au cas où l'ennemi passerait brusquement à l'attaque¹⁵⁰. »

Ainsi, les commandants de l'Armée rouge disposaient de plans d'attaque, mais non de défense. Voilà pourquoi les dirigeants soviétiques, au lieu de donner l'ordre d'ouvrir les enveloppes, s'employèrent, dès les premières heures de la guerre, à rédiger de nouvelles instructions pour les troupes.

Il faut préciser également que les premières directives du haut commandement n'ordonnaient pas de creuser des tranchées. Il s'agissait encore d'instructions d'attaque. Les principes d'offensive étaient toujours à la base des raisonnements et des plans des dirigeants soviétiques, même après qu'Hitler les eût forcés à entamer une guerre de défense. Les premiers ordres étaient, cependant, bien plus modérés que les enveloppes rouges : le manque de clarté de la situation imposa de retenir quelque peu l'élan offensif des troupes jusqu'à plus ample informé.

Dans ces circonstances peu claires, Staline ne voulut pas courir de risque personnel. C'est la raison pour laquelle il ne signa pas les directives les plus importantes de la Grande Guerre patriotique. Seul l'ordre de libérer l'humanité tout entière était digne de porter son paraphe.

2

En prenant ses fonctions, chaque chef de gouvernement annonce ses intentions. Staline ne dérogea pas à cette règle, même si le discours qui peut être considéré comme son programme ne fut jamais publié.

Le 5 mai, alors que sa nomination était déjà décidée (et avait peut-être même déjà eu lieu), il s'adressa aux dernières promotions des académies militaires lors d'une réception en leur honneur au Kremlin. Il parla pendant quarante minutes. Si l'on tient compte de sa phénoménale capacité de silence, quarante minutes, c'est beaucoup. C'est même exceptionnel.

Il évoqua les relations internationales et la guerre et, bien que les publications officielles soviétiques s'y réfèrent plus d'une fois, le contenu intégral de son intervention est demeuré inédit, ce qui, dans le système soviétique, est une preuve d'importance.

La *Revue d'histoire militaire* rapporte : « I.V. Staline, secrétaire général du Comité central du parti bolchevique, dans un discours prononcé le 5 mai 1941 [...], a donné clairement à entendre que l'armée allemande était l'ennemi le plus vraisemblable¹⁵¹. » *L'Histoire de la*

150 Major-général M. Gretsov. *VU*. n°9. 1965. p. 84.

151 *VIIJ*, n°4, 1978, p. 85

Deuxième Guerre mondiale ¹⁵² dit la même chose.

Le maréchal Joukov donne des informations encore plus intéressantes. D'après lui, Staline, comme à son habitude, faisait les questions et les réponses : l'armée nazie était-elle invincible? « Il est vain pour les Allemands, répondit-il, de croire que leur armée est idéale et invincible... L'Allemagne n'aura aucun succès en brandissant le slogan de la guerre d'annexion, de la guerre de conquête, de la mise à genoux d'autres Etats¹⁵³. »

Pourquoi ce texte sur la guerre avec l'Allemagne est-il resté secret? Il est évident qu'il ne pouvait pas être publié avant la guerre, mais rien n'empêchait qu'il le soit après le début des hostilités! A l'occasion d'une autre intervention, celle du 6 novembre 1941, par exemple, Staline aurait pu dire: «Je vous avais pourtant bien prévenus! Dès le 5 mai, j'avais évoqué la guerre avec l'Allemagne! Voici d'ailleurs une petite citation de mon discours secret. »

Mais il ne le fit pas.

Seule explication : Staline parlait du caractère inéluctable de la guerre, désignait l'Allemagne comme l'ennemi principal, mais ne disait mot de l'éventualité d'une attaque allemande. S'il l'avait fait, il s'en serait servi par la suite comme confirmation de son génie et de sa clairvoyance. Il n'en a rien été. De son vivant comme après sa mort, ce texte est demeuré un secret d'Etat.

Aussitôt après la fin de la guerre, le livre de Staline, *La Grande Guerre patriotique*, fut tiré à des millions d'exemplaires et édité en plusieurs langues. Il s'ouvre sur l'allocution radiodiffusée du 3 juillet 1941. Les intentions sont claires : il s'agit de nous persuader que Staline n'a commencé à parler de guerre soviéto-allemande qu'après l'invasion nazie et seulement sur un mode défensif.

S'il avait concerné la défense, le discours du 5 mai serait-il resté secret?

3

Nous savons déjà qu'après la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, Joukov et Meretskov ainsi que Beria, le chef de toutes les polices, entreprirent avec ardeur la destruction du système de défense de l'URSS. Or, voilà qu'en ce 5 mai 1941, Staline parle de la guerre avec l'Allemagne. Il est entendu de tous les élèves sortant des académies militaires, de tous les généraux et de tous les maréchaux. Dans ces conditions que vont faire Joukov, Meretskov et Beria? Faire installer des mines et des barbelés aux frontières? Miner les ponts? Non, ils vont juste ordonner le contraire: «Au début de mai 1941, après le discours de Staline [...], tout ce qui avait été entrepris pour établir des barrages

152 T.3, p. 439.

153 Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit.. D. 236.

et disposer des mines ne fit que se ralentir¹⁵⁴. »

Si nous ne faisons pas confiance à Starinov, colonel du GRU et auteur d'un ouvrage remarquable, tournons-nous vers les archives allemandes : les services secrets allemands semblent n'être pas parvenus à se procurer le texte complet du discours de Staline, mais de nombreux indices prouvent qu'à leurs yeux, il était consacré à la guerre avec l'Allemagne. Ces mêmes services secrets purent observer le nettoyage des champs de mines soviétiques et le démantèlement des autres ouvrages de barrage au cours des mois de mai et juin 1941.

La suppression des barrages aux frontières représente l'ultime préparatif d'une guerre. Mais pas d'une guerre défensive...

4

Les thèmes de la propagande soviétique connurent un brusque changement en mai 1941. Jusque-là, les journaux communistes glorifiaient la guerre et se réjouissaient de voir l'Allemagne anéantir un nombre grandissant d'Etats capitalistes, de gouvernements bourgeois, d'armées et de partis politiques. Les dirigeants soviétiques étaient tout simplement enthousiastes : « La guerre moderne dans toute son effrayante beauté ! ¹⁵⁵ » Ou encore :

« Des monceaux de cadavres, une vision pornographique où les chacals se déchirent entre eux ¹⁵⁶. »

Cette même page de journal reproduit un télégramme de salutations amicales adressé peu* Staline à Hitler. Les communistes soutiennent que le maître du Kremlin avait confiance dans le chancelier du Reich et désirait être en bons termes avec lui. Pourtant, à côté du télégramme adressé « Au chef de l'Etat allemand, Monsieur Adolf Hitler », on traitait ouvertement ce dernier de « chacal ».

Brusquement, tout changea. Le lendemain du discours secret de Staline, l'éditorial de la *Pravda* disait : « Au-delà des frontières de Notre Patrie, rougeoie l'incendie de la Deuxième Guerre impérialiste. Ce sont les épaules des travailleurs qui supportent le fardeau des innombrables malheurs qu'elle entraîne. Les peuples ne veulent pas la guerre. Ils tournent leur regard vers le pays du socialisme qui récolte les fruits d'un labeur paisible. Ils voient à juste titre dans les forces armées de notre Patrie, l'Armée rouge et la marine de guerre, le rempart solide de la paix. [...] La complexité de la situation internationale actuelle veut que l'on soit prêt à toute éventualité... ¹⁵⁷ »

A l'aide du pacte Molotov-Ribbentrop, Staline avait commencé par ouvrir les vannes de la Deuxième Guerre mondiale et s'était réjoui de voir « les chacals se déchirer entre eux ». Et voilà que soudain, il se met

¹⁵⁴ Starinov, *Les mines attendent leur heure*, op. cit., p. 186.

¹⁵⁵ *Pravda*, 19 août 1940.

¹⁵⁶ *Pravda*, 25 décembre 1939.

¹⁵⁷ *Pravda*, 6 mai 1941.

à évoquer les peuples qui réclament la paix et tournent des regards pleins d'espoir vers l'Armée rouge!

En mars 1939, Staline en personne accusait la Grande-Bretagne et la France de vouloir plonger l'Europe dans la guerre, tout en restant à l'écart, pour ensuite « entrer en scène avec des forces neuves [...] et dicter leurs conditions aux belligérants affaiblis ¹⁵⁸ ».

J'ignore ce que tramaient les « impérialistes » mais ce furent eux qui s'engagèrent dans le conflit alors que Staline, de son côté, demeurait en dehors avant de se mettre à parler de l'Armée rouge comme seule capable de mettre un terme à l'effusion de sang.

Le 17 septembre 1939, l'URSS attaqua la Pologne par surprise. Le lendemain, à la radio, le gouvernement soviétique expliquait pourquoi : « La Pologne était devenue une tête de pont commode pour toutes sortes d'éventualités difficiles à prévoir et susceptibles de présenter une menace pour l'URSS.

[...] Dans ces conditions, le gouvernement soviétique a donné l'ordre au haut commandement de l'Armée rouge de faire franchir la frontière aux troupes et de prendre sous leur protection la vie et les biens de la population... ¹⁵⁹ »

Le cynisme des dirigeants soviétiques ne connaît guère de bornes. Hitler était entré en Pologne pour « étendre l'espace vital des Allemands », mais Molotov, lui, avait un autre but : « sortir le peuple polonais d'une guerre malencontreuse où l'avait plongé l'attitude déraisonnable de ses dirigeants et lui donner la possibilité de mener à nouveau une vie paisible ¹⁶⁰. »

Aujourd'hui encore, les communistes soviétiques n'ont pas changé de position sur la nature de cette intervention. En 1970, dans un recueil officiel de documents sur l'histoire des troupes frontalières soviétiques, on trouve l'affirmation selon laquelle les opérations menées par l'URSS en septembre 1939 n'avaient d'autre but que d'« aider le peuple polonais à sortir de la guerre ¹⁶¹ ».

L'Union soviétique a toujours participé de façon « désintéressée » à la recherche de la paix. Ainsi, le 13 avril 1941, Molotov signa un pacte de neutralité avec le Japon. Les deux parties s'engageaient à « entretenir des relations de paix et d'amitié et respecter mutuellement l'intégrité et l'inviolabilité territoriales [...]. Dans le cas où l'une des deux parties deviendrait l'objet d'opérations militaires menées par une ou plusieurs puissances étrangères, la seconde respectera la neutralité pendant toute la durée du conflit».

Lorsque Staline fut en difficulté, le Japon respecta ses engagements.

¹⁵⁸ Staline, rapport du 10 mars 1939 au XVIII^e congrès du parti.

¹⁵⁹ *Pravda*, 18 septembre 1939.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Les Troupes frontalières de l'URSS, 1939-1941, op. cit., document n° 192. La justification de l'intervention en Afghanistan ne sera guère différente.*

Mais quand celui-ci se trouva à son tour au bord de la ruine, l'Armée rouge lui porta un coup décisif. Le gouvernement soviétique proclama alors : « Cette politique représente le seul moyen de hâter la venue de la paix, d'épargner aux peuples d'autres sacrifices et tourments, et de permettre au peuple japonais d'échapper aux dangers et aux destructions... ¹⁶² »

Il convient de remarquer que, formellement, cette déclaration date du 8 août alors que les troupes soviétiques ont attaqué le 9 ¹⁶³. En réalité, l'offensive s'est effectuée à l'heure locale d'Extrême-Orient soviétique et la déclaration a été faite quelques heures plus tard, à Moscou et à l'heure de la capitale.

En langage militaire cela porte un nom : « Préparation et attaque initiale menée à l'improviste avec ouverture d'un nouveau front stratégique ¹⁶⁴. » En langage politique, cela s'appelle : « Un acte soviétique empreint de justice et d'humanité ¹⁶⁵. »

A l'issue de la foudroyante attaque, R.Ia. Malinovski s'adressa aux troupes en ces termes : « Le peuple soviétique ne peut vivre et travailler dans la tranquillité tant que les impérialistes japonais continueront à agiter leurs armes à nos frontières d'Extrême-Orient et qu'ils attendront le moment propice pour attaquer notre Patrie ¹⁶⁶. » Les maréchaux soviétiques ont toujours peur que quelqu'un les attaque. Pourtant, ces paroles furent prononcées le 10 août 1945, alors que la bombe atomique était tombée à Hiroshima et que les Japonais se préparaient à capituler.

Les publications soviétiques actuelles insistent sur le fait que « l'entrée en guerre de l'URSS contre le Japon répondait également aux intérêts du peuple japonais [...]. L'Union soviétique poursuivait l'objectif d'épargner aux peuples de l'Asie, Japonais inclus, d'autres sacrifices et souffrances... ¹⁶⁷ »

Le 8 mai 1941, la presse soviétique s'était mise à affirmer que les peuples d'Europe regardaient avec espoir en direction de l'URSS. C'était le ton et les mots qui précédaient chaque « libération » communiste.

162 Déclaration du gouvernement soviétique du 8 août 1945.

163 Les largages des bombes atomiques américaines sur Hiroshima et Nagasaki eurent lieu respectivement le 6 et le 9 août (NdT).

164 Général d'armée S.P. Ivanov, *La Période initiale de la guerre (Natchal'nyï period voïny)*, Moscou, Voenizdat, 1974, p. 281.

165 Colonel A.S. Savine, *VII*, n° 8, 1985, p. 56.

166 *Kommunist*, n° 12, 1985, p. 85

167 *VII*, n° 8, 1985, p. 62.

La Grande Purge prit fin dans les derniers mois de 1938. Une autre étape commençait. A nouvelle époque, nouveaux buts et nouveaux slogans. En mars 1939, Staline évoqua pour la première fois la nécessité d'avoir à envisager certaines « éventualités » sur l'« arène internationale ». En août, il causa la première surprise : le pacte Molotov-Ribbentrop qui permit à l'Allemagne et à l'URSS de se partager la Pologne, « devenue un terrain propice à toutes sortes d'éventualités ». Cette menace liquidée, Staline invita le pays à se préparer à de nouveaux problèmes puisque la situation internationale devenait « de plus en plus embrouillée ». Il ne fallait pas se fier à une apparente simplicité et se préparer à la possibilité de brusques changements et revirements.

En mai 1941, le slogan « être prêt à toute éventualité » sonna le tocsin dans le pays. Le 1^{er} mai, il fit la une de la *Pravda*. Il fut répercuté dans tous les autres journaux et repris par les centaines de milliers de commissaires, militants et propagandistes chargés de l'expliquer aux masses. Le même appel retentit dans l'ordre n° 191 du commissariat du peuple à la Défense qui fut lu « dans toutes les compagnies, batteries, escadrons, escadrilles et navires ».

Les dirigeants soviétiques mettaient-ils en garde le pays et l'armée contre une possible attaque allemande ? De toute évidence, ce ne fut pas le cas. L'offensive nazie fut pour Staline une surprise totale. De plus, le 22 juin 1941 marqua l'arrêt de toute référence aux « éventualités » et ce slogan ne fut plus jamais repris. Les publications soviétiques actuelles ne le citent jamais.

A première vue, il est étonnant que Staline ait brusquement oublié son propre slogan. Il aurait pu déclarer : « Hitler a attaqué par surprise, mais je vous avais prévenus de vous tenir prêts ! » Les historiens et les bureaucrates communistes auraient pu proclamer : « Voyez comme notre parti est sage ! Les pages de son organe central, la *Pravda*, appelaient presque quotidiennement à se préparer à toute éventualité ! ».

S'ils ne l'ont pas fait, c'est tout simplement parce que ce n'était pas l'invasion allemande qui était visée par ce slogan, mais bien l'inverse. La presse soviétique n'avait jamais évoqué la possibilité d'une invasion étrangère ni d'une guerre de défense menée sur son propre territoire

6

Dans son discours secret du 5 mai 1941, Staline avait déclaré que « la guerre avec l'Allemagne ne commencerait pas avant 1942 ». Cette phrase est le fragment le plus connu de son intervention. Avec le recul, l'erreur de Staline paraît grossière, mais ne nous pressons pas de rire de lui.

Si ce discours resta secret, c'est, naturellement, qu'il contenait des choses que l'ennemi ne devait pas entendre. Pourtant, il fut prononcé devant toutes les promotions de toutes les académies militaires, tous les professeurs ainsi que les hauts dirigeants politiques et militaires du pays. De plus, son contenu fut communiqué à tous les généraux et colonels. Le major-général B. Tramm témoigne : « Au milieu du mois de mai 1941, le président du conseil central de l'Osoaviakhim¹⁶⁹, le major-général d'aviation P.P. Kobelev réunit la direction de l'association et porta à notre connaissance les thèses fondamentales du discours d'I.V. Staline prononcé lors de la réception donnée au Kremlin en l'honneur des dernières promotions des académies militaires¹⁷⁰. »

Beaucoup de personnes étaient donc au courant de ce discours secret. Comment expliquer ce paradoxe?

Les souvenirs de l'amiral N.G. Kouznetsov nous apprennent que la nomination de Joukov au poste de chef d'état-major général fut suivie de l'élaboration « d'une directive très importante qui recommandait aux chefs des régions et des flottes de voir en l'Allemagne l'adversaire le plus vraisemblable lors de la prochaine guerre¹⁷¹ ».

Cette directive resta deux mois à l'état-major général et fut transmise le 5 mai 1941 aux régions militaires frontalières pour exécution. Il semble bien qu'elle y soit parvenue le jour même. C'est, en tout cas, ce qu'affirme le maréchal Bagramian. Les auteurs militaires soviétiques parlent très souvent de cet ordre, mais ne le citent pas. En un demi-siècle, une seule phrase a été imprimée : « Se tenir prêt à effectuer des attaques foudroyantes sur l'ordre du haut commandement afin d'écraser l'ennemi, de déplacer le théâtre des opérations sur son territoire et de s'emparer de frontières de la plus grande importance¹⁷². »

S'il y avait eu dans cette directive un seul mot concernant la défense, maréchaux et historiens communistes n'auraient pas manqué de la citer à outrance. Mais un soldat n'a pas besoin d'ordre pour se mettre en position de défense. Sur une frontière, il est par définition à

169 Sigle d'une organisation paramilitaire soviétique intitulée « Association d'aide à la défense et à la construction aéronautique et chimique » qui exista de 1927 à 1948 (NdT).

170 *VII*, n°6, 1980, p. 52.

171 N.G. Kouznetsov, *A la veille (Nakanoune)*, Moscou, Voenizdat, 1966, p. 313.

172 Anfilov, *L'Exploit immortel*, op. cit., p. 171.

un poste de combat.

Voici le début classique d'une guerre défensive : le fantassin transi par une nuit de garde est sur le point de s'envelopper dans sa capote et de s'endormir. Il vient juste de réveiller son remplaçant d'un coup de pied et brusquement, le voilà qui se frotte les yeux : l'ennemi traverse le fleuve. Il ouvre le feu, abat les soldats de tête et prévient ses camarades. Le commandant du groupe se réveille. Encore à moitié endormi, il pousse une série de jurons puis, réalisant ce qui se passe, fait descendre ses soldats dans une tranchée. Sur des centaines de kilomètres, la frontière résonne du bruit de la fusillade. Le commandant de section arrive. Il coordonne le tir de ses troupes. Le combat s'organise. On envoie un compte-rendu à l'état-major de régiment, puis à celui de la division...

Ce n'est pas ce type de scénario que prévoyait la directive secrète du 5 mai 1941. Elle concernait l'entrée en guerre des millions de soldats de l'Armée rouge sur un ordre unique émanant du haut commandement soviétique. Le soldat à moitié endormi posté à la frontière peut voir l'ennemi attaquer, mais comment les camarades du Kremlin pouvaient-ils savoir précisément quand allait commencer la guerre s'ils ne l'avaient pas décidé eux-mêmes à l'avance?

La directive du 5 mai fut diffusée, mais la date du début des hostilités demeura un secret absolu. Les instructions étaient d'attendre le signal et se tenir prêt. Immédiatement après les avoir données, Staline prit les fonctions de chef du gouvernement pour être en mesure de donner lui-même le signal de la « libération ». ¹⁷³

Il ne faut pas croire que cette directive ait été mise dans les coffres pour y attendre son heure. Elle avait été transmise pour exécution et les commandants des régions militaires avaient déjà beaucoup travaillé en ce sens.

En prévision d'une guerre imminente, de gigantesques regroupements de troupes avaient été effectués aux frontières, les barbelés avaient été retirés sur des centaines de kilomètres, les zones de contact avec l'adversaire avaient été déminées, des centaines de milliers de tonnes de munitions étaient entreposées à même le sol...

Le 15 juin 1941, ce fut au tour des généraux qui commandaient les armées, les corps d'armée et les divisions, d'en apprendre un peu plus sur les intentions de la direction suprême. Ce jour-là, les états-majors des cinq régions militaires frontalières donnèrent des ordres d'opérations élaborés d'après la directive du 5 mai.

Le cercle des initiés s'élargit de quelques centaines de personnes. Ces ordres restent, eux aussi, « très secrets », mais il y en avait un nombre important et, pour cette raison, on les cite plus souvent et de façon plus complète. L'une des phrases parvenues aux historiens émane d'un ordre donné le 15 juin par l'état-major de la région militaire spéciale des pays baltes aux commandants des armées et des corps d'armée qui dépendaient de lui : « Nous devons à chaque instant nous tenir prêts à exécuter notre mission. »

Revenons au discours secret de Staline. Le 5 mai, devant une salle pleine, il évoqua une guerre d'agression envers l'Allemagne qui commencerait en... 1942. Le même jour, la fameuse directive ordonnait aux commandants des régions frontalières d'être prêts à attaquer à tout instant.

Autre coïncidence : le 13 juin 1941, l'agence Tass publia le communiqué selon lequel l'URSS n'effectuait aucun préparatif militaire contre l'Allemagne, ses transferts de troupes n'étant que des manœuvres. Deux jours plus tard, les généraux des régions frontalières recevaient un ordre destiné à leurs seuls yeux : se tenir prêts à s'emparer des frontières et à pénétrer en territoire ennemi à tout moment.

8

En mai 1941, il était déjà impossible de cacher les préparatifs de l'URSS en vue d'une « guerre de libération ». Le sage Staline n'était pas sans l'ignorer. Aussi rédigea-t-il le communiqué de Tass daté du 13 juin qui proclamait « naïvement » à la face du monde qu'il n'y aurait pas de guerre de son fait. Hitler se fia d'autant moins à ces déclarations tonitruantes que les services de renseignements allemands avaient déniché entretemps le discours « secret » prononcé au Kremlin qui annonçait le début des hostilités pour... 1942.

Staline savait bien qu'il ne réussirait pas à cacher longtemps ses intentions guerrières, mais il espérait au moins dissimuler la date de l'attaque soviétique. C'est la raison du discours « secret », comédie jouée devant des milliers de personnes. Hitler ne pouvait pas croire les déclarations publiques des soviétiques, mais peut-être allait-il prêter foi aux « secrètes ».

En réalité, il ne crut ni aux unes, ni aux autres.

XVIII

DES PACIFISTES AUX DENTS LONGUES

«Il faut prendre l'ennemi au dépourvu, saisir le moment où ses troupes seront dispersées *.»

LENINE.

- Cité par Staline in *Questions du léninisme, Œuvres*, t. 6, p. 158

1

Le 8 mai 1941, deux jours après le discours « secret » de Staline, l'agence Tass transmet un démenti étrange : « Les journaux japonais, pouvait-on y lire, publient des communiqués de l'agence Domei Tsushin dans lesquels il est dit [...] que l'Union soviétique effectue une importante concentration de troupes sur ses frontières occidentales [...] à une échelle particulièrement grande. En conséquence, la circulation des voyageurs serait interrompue sur le Transsibérien dans la mesure où ce seraient avant tout des troupes en provenance d'Extrême- Orient soviétique qui seraient acheminées aux frontières occidentales. D'autres, en nombre important, viendraient d'Asie centrale... Une mission militaire, avec à sa tête Kouznetsov, a quitté Moscou pour Téhéran. Elle serait liée, aux dires de l'agence, à l'éventuelle mise à la disposition de l'Union soviétique d'aérodromes situés dans les régions centrales et occidentales de l'Iran.

« L'agence Tass est pleinement accréditée à taire la déclaration suivante : ce communiqué étrangement tapageur que l'agence Domei Tsushin a repris d'un correspondant inconnu, travaillant pour l'United Press, est le fruit d'une imagination malade. [...] Il n'y a aucune "concentration d'importantes forces militaires" aux frontières occidentales de l'URSS et il n'en est prévu aucune. La seule once de vérité que contienne ce communiqué, malgré la présentation grossière qui la défigure, revient à ceci : dans le but d'améliorer les conditions de cantonnement, il est procédé au transfert dans la région de Novossibirsk d'une seule division d'infanterie stationnée jusqu'à présent dans la région d'Irkoutsk. Tout le reste est pure fantaisie. »

Domei Tsushin évoquait une mission soviétique en Iran, ce que réfute l'agence Tass. Trois mois après, les troupes soviétiques pénétrèrent en Perse et, entre autres choses, y construisirent des aérodromes. J'ignore qui fut le véritable organisateur de cette « libération », Kouznetsov ou un autre, mais le fait est qu'elle eut lieu. Les journaux japonais et leurs sources américaines avaient bien prévu ces événements. De ce seul point de vue, le démenti de l'agence Tass apparaît déjà comme peu conforme à la réalité.

L'agence japonaise affirmait également qu'une concentration de troupes à une échelle particulièrement grande était en cours. Nous avons vu dans les chapitres précédents qu'elle disait vrai.

L'agence Tass, elle, parlait d'une division d'infanterie « transférée d'Irkoutsk à Novossibirsk ». Le major-général G. Chelakov (qui fut promu plus tard au grade de lieutenant- général) commandait à l'époque l'état-major de la 1^{re} armée « Drapeau rouge » du front d'Extrême-Orient. Voici son témoignage : « Conformément à la directive du commissariat du peuple à la Défense datée du 16 avril 1941, le front d'Extrême- Orient envoie dans la partie occidentale du pays les commandements des 18^e et 31^e corps d'infanterie, les 21^e et 66^e divisions ainsi que les 211^e et 212^e brigades d'assaut aéroportées et plusieurs unités de troupes spéciales ¹⁷⁴. »

L'acheminement de troupes parachutistes est un signe qui ne trompe pas et trahit des préparatifs d'offensive. Les deux brigades venaient s'ajouter à cinq corps d'armée aéroportés en cours de formation dans les régions occidentales du pays.

La 212^e brigade était l'unité fétiche de Joukov. En août 1939, à Khalkhyn-Gol, elle figurait dans sa réserve personnelle avec un bataillon de troupes Osnaz du NKVD. Elle fut employée comme infanterie d'élite lors de l'attaque finale qui enfonça les arrières de la 6^e armée japonaise.

Joukov acheminait donc secrètement la meilleure brigade de l'Armée rouge vers la frontière roumaine en l'intégrant au 3^e corps d'assaut aéroporté. L'attaque allemande empêcha que ces troupes soient utilisées conformément aux plans d'origine. Après le début de l'opération « Barbarossa », ce 3^e corps parachutiste fut réorganisé et devint la 87^e division d'infanterie puis, par la suite, la 13^e de la Garde.

Si Staline avait fait des préparatifs de défense, il aurait d'emblée formé des unités d'infanterie ordinaire et non des parachutistes.

De nombreuses sources nous permettent de suivre la progression, alors secrète, des troupes en provenance d'Extrême- Orient soviétique : les mémoires des généraux soviétiques, les témoignages des soldats faits prisonniers et qui se trouvaient le 22 juin près des frontières occidentales, les bulletins de renseignement des services secrets allemands découverts dans les archives officielles après la capitulation du Reich, etc. Par exemple, les maréchaux Joukov et Bagramian confirment l'un et l'autre l'arrivée dans la région militaire de Kiev, le 25 mai 1941, du 31^e corps d'infanterie. Au moment où l'agence Tass publiait son démenti, cette unité se trouvait dans le Transsibérien. Le colonel-général I. Lioudnikov rapporte qu'après avoir achevé la mobilisation et le déploiement de la 200^e division d'infanterie, il reçut l'ordre de l'incorporer au 31^e corps qui s'ébranla ensuite secrètement en direction de la frontière allemande.

2

J'ai longtemps cherché, sans succès, la trace de cette division qui, selon Tass, fut transférée d'Irkoutsk à Novossibirsk pour « améliorer les conditions de cantonnement ». En revanche, j'ai trouvé une multitude d'indications sur des unités qui quittaient Irkoutsk et Novossibirsk, Tchita et Oulan-Oudé, Blagovechtchensk et Spassk, Iman et Barabach, Khabarovsk et Vorochilov et qui ne se contentaient pas de parcourir quelques centaines de kilomètres en territoire sibérien, mais débarquaient par trains entiers dans les régions frontalières occidentales *.

* Voir annexe 18. p. 290.

3

Le démenti de l'agence Tass affirmait aussi: « Il n'y a aucune concentration de forces et il n'en est prévu aucune. » Les millions de prisonniers soviétiques faits par les Allemands dans les premiers jours de la guerre montrent à l'évidence que cette concentration existait bel et bien et même dépassait les prévisions les plus audacieuses. En outre, une opération ferroviaire d'une envergure tout à fait inégalée était en préparation: l'acheminement du Deuxième échelon stratégique de l'Armée rouge. La directive avait été transmise au commandement des troupes le 13 mai. C'était donc en prévision de ce mouvement qu'avait été publié le démenti de Tass. Le déplacement des troupes commença juste un mois plus tard.

Le major-général A.A. Lobatchev était alors membre du conseil militaire de la 16^e armée. Voici comment il évoque la journée du 26 mai 1941 : « Le chef d'état-major nous informa qu'un message codé important concernant notre armée était arrivé de Moscou [...]. On nous donnait l'ordre de changer de lieu de stationnement. M.F. Loukine devait se rendre sur le champ à l'état-major général pour y recevoir des instructions, quant au colonel M.A. Chaline et moi-même, nous étions chargés d'organiser le départ des convois.

« - Où allons-nous? Demandai-je à Kourotchchine.

« - Vers l'Ouest.

« Nous nous consultâmes et décidâmes de faire partir les tankistes en premier, ensuite la 152^e division et les autres formations, et pour finir l'état-major de l'armée accompagné des unités de rattachement.

« - Les convois doivent partir de nuit. Personne ne doit apprendre que l'armée est sur le départ, nous prévint le commandant...

« [...] Kourotchchine et Zimine vinrent assister au départ des convois de chars. Ils réunirent le commandement du 5^e corps d'armée et souhaitèrent au général Alekseenko ainsi qu'à tous les commandants de faire honneur à la Transbaïkalie [...].

« Chacun écoutait ces paroles chaleureuses et, en son for intérieur, pensait qu'à ces instructions succéderaient bientôt des combats réels

175.»

Dans la suite de son récit, le général Lobatchev évoque des choses surprenantes. Le général Loukine, qui commandait l'armée, Lobatchev lui-même et le chef d'état-major, le colonel M.A. Chaline, futur chef du GRU, savaient bien qu'ils étaient transférés à l'ouest, mais ils ignoraient le lieu précis de leur destination. Les autres généraux se virent confier « sous le sceau du secret » que leur destination était la frontière iranienne. Les officiers subalternes, eux, apprirent que leur transfert avait pour but des manœuvres et les épouses furent avisées que l'armée rejoignait ses quartiers.

Dans une guerre de défense, il n'y a aucune raison de tromper les généraux sur l'endroit où doivent opérer leurs troupes. Quand on leur ment intentionnellement, c'est que l'on mène des préparatifs d'attaque-surprise. Pour la dissimuler à l'ennemi, il faut également la cacher à ses propres forces. C'était exactement ce que faisait l'état-major allemand pendant la même période.

Il est à noter qu'en avril 1941, tout le monde comprenait qu'en réalité, l'armée partait au combat. L'épouse de Lobatchev lui demanda à brûle-pourpoint :

« - Tu pars faire la guerre?

« - D'où tires-tu cela?

« - Tu crois que je ne lis pas les journaux, peut-être? »

Il convient de s'arrêter sur ce détail psychologique. J'ai interrogé des centaines de personnes de cette génération : toutes avaient le pressentiment que la guerre était proche. Et quand, fort étonné, je leur demandais d'où il leur venait, elles me répondaient : « Mais, des journaux ! »

Nous qui sommes d'une autre époque, il nous arrive rarement de trouver dans les pages jaunies de ces années-là les indices évidents d'une guerre imminente et inéluctable. Mais les gens de cette génération savaient lire entre les lignes l'approche inexorable du conflit.

Revenons au récit du général Lobatchev. Il évoque l'incroyable degré de mystère qui entourait le transfert de son armée : les convois ne partaient que de nuit et les trains ne s'arrêtaient ni dans les grandes villes ni dans les villes moyennes. L'état-major voyagea dans des wagons de marchandises dont les portes et les fenêtres étaient hermétiquement closes. Dans les petites gares où stoppaient les convois, personne n'était autorisé à descendre. A cette époque, un train de voyageurs mettait plus de onze jours à parcourir l'itinéraire du Transsibérien et les trains de marchandises encore plus. On peut faire voyager en wagons hermétiquement clos des soldats et des officiers, mais là, il s'agissait de l'état-major de l'armée !

Un secret pareil est inhabituel, même au regard des normes soviétiques. En 1945, une avalanche de troupes se déversa également

par le Transsibérien, mais en sens inverse. Il s'agissait d'attaquer par surprise les Japonais en Mandchourie et en Chine. Dans un souci de camouflage, les généraux étaient en tenue d'officier mais leurs épaulettes affichaient moins d'étoiles qu'ils n'en avaient en réalité. Et ils voyageaient dans des voitures normales. Alors, pourquoi ces wagons de marchandises en 1941?

XIX

LE COMMUNIQUE DE L'AGENCE TASS

**«Staline n'était pas homme à manifester
ouvertement ses intentions*,»**

ROBERT CONQUEST.

1

Le 13 juin 1941, Radio-Moscou retransmit un communiqué de l'agence Tass qui sortait de l'ordinaire. Il affirmait que l'Allemagne respectait « les conditions du pacte germano- soviétique de non-agression tout aussi fidèlement que l'Union soviétique elle-même... » et que les rumeurs qui concernaient l'imminence d'une attaque allemande contre l'URSS résultaient « d'une propagande des plus maladroites mise sur pied par les forces hostiles à l'URSS et à l'Allemagne qui désirent avant tout que la guerre continue à se propager et qu'elle se généralise ». Le lendemain, les journaux centraux soviétiques reprirent le même texte. Une semaine plus tard, l'Allemagne attaquait.

Personne n'ignorait qui était l'auteur du communiqué. Tout le monde, des généraux de l'état-major aux experts occidentaux en passant par les détenus des camps de concentration, avait reconnu le style de Staline.

Après la guerre, ce dernier effectua une purge au sein de l'agence Tass, mais aucun de ses dirigeants ne se vit accuser d'avoir diffusé un texte susceptible d'être considéré comme « un acte flagrant de sabotage ». De la même manière, il aurait pu en rejeter la faute sur n'importe quel membre du Politburo.

Par la suite, on a pris ce communiqué pour la preuve de l'aveuglement du secrétaire général. En fait, il est bien plus mystérieux que ridicule.

Boris Bajanov, qui fut son secrétaire particulier, décrit Staline comme un homme « excessivement rusé et dissimulateur [...]. Il possédait au plus haut degré le don de se taire et, à cet égard, il était unique dans un pays où tout le monde parlait beaucoup trop.»

« C'était, écrit A. Avtorkhanov, un adversaire intraitable de l'inflation des mots, de la tendance au bavardage. Ne dis pas ce que tu penses, ne pense pas ce que tu dis, était l'autre devise de sa vie.»

Pour A. Antonov-Ovseenko, « chez Staline, aux moments critiques, l'action précédait la parole ».

Robert Conquest, le grand spécialiste de l'époque stalinienne, souligne son caractère taciturne: «Staline ne disait jamais ce qu'il avait en tête, même quand cela concernait des buts politiques.»

L'aptitude à se taire, selon l'expression de D. Carnagie, est plus rare que tout autre talent. De ce point de vue, Staline était un maître. Son

* Robert Conquest, *La Grande Terreur*, Stock, Paris, 1970, p. 87.

manque de loquacité était une arme extrêmement puissante. Ses silences assoupissaient la vigilance de ses adversaires.

Comment expliquer alors qu'il ait rompu le silence de façon si inhabituelle? Qu'était-il advenu de sa ruse, de sa dissimulation et de ses fameux actes devançant les paroles? Pourquoi n'avoir pas discuté en petit comité avec ses compagnons de lutte? Et pourquoi finalement n'avoir pas choisi de se taire?

Les réponses à toutes ces questions commencent à apparaître si l'on regarde à qui le communiqué était destiné. Indiscutablement, il ne s'adressait pas à l'Armée rouge ni à l'administration du pays. Ces institutions n'obéissent pas aux journaux mais à leurs hiérarchies. L'empire stalinien était plus centralisé qu'aucun autre et le mécanisme de direction, surtout après la Grande Purge, était réglé de telle sorte qu'un ordre donné en haut lieu était retransmis sans délai à ceux qui devaient l'exécuter. Des opérations gigantesques comme, par exemple, l'arrestation et la liquidation des partisans de Iejov et le renouvellement de toute la direction de la police secrète, furent effectuées avec la plus grande efficacité : non seulement personne ne déchiffra le signal déclenchant l'opération, mais on ignore même quand et de quelle manière Staline le fit transmettre.

Au mois de juin 1941, pourquoi n'usa-t-il pas de ce mécanisme pour donner ses instructions? Le maréchal de l'Union soviétique A.M. Vassilievski rapporte qu'à l'issue du communiqué, il n'y eut « aucune nouvelle instruction de principe concernant les forces armées, aucune révision des décisions prises antérieurement ¹⁷⁶ ». Plus loin, le maréchal précise que rien ne changea dans le fonctionnement du quartier général ni dans celui du commissariat du peuple à la Défense. En ce qui concerne les canaux militaires secrets, non seulement ils ne confirmèrent pas le communiqué de l'agence Tass mais nous disposons de documents prouvant qu'au moment même de sa diffusion, les troupes des régions militaires se voyaient donner des ordres à l'encontre du communiqué ¹⁷⁷. Les journaux militaires, en particulier ceux réservés aux spécialistes, avaient eux aussi un contenu tout à fait différent du texte de Tass.

Non seulement le communiqué ne cadre pas avec le caractère de Staline, mais il s'oppose à l'ensemble de la mythologie socialiste. Les dirigeants communistes ont toujours répété la même antienne : l'ennemi impérialiste veille. Cette phrase magique permet d'expliquer l'absence de viande dans les magasins, les « campagnes libératrices », la censure, les tortures, les purges massives, les frontières hermétiquement closes, etc. L'idée de l'encerclement capitaliste est

¹⁷⁶ A.M. Vassilievski, *L'Affaire de toute une vie (Delo vseï jizni)*, Moscou, Politizdat, 1973, p. 120.

¹⁷⁷ Archives du ministère de la Défense de l'URSS, fonds 344, inventaire 2459, dossier 11, feuille 31.

l'arme la plus performante entre les mains du parti. Elle permet d'anéantir toute forme d'opposition et de consolider la dictature de l'appareil communiste. Et soudain, voilà que le maître du Kremlin proclame à la face du monde qu'il n'y a nulle menace d'agression!

Ne considérons donc point le communiqué de l'agence Tass comme la preuve de la naïveté de Staline, mais efforçons-nous d'en percevoir le sens.

2

Le 13 juin 1941 est l'une des dates les plus importantes de l'histoire soviétique. Dans leurs mémoires, les officiers généraux nous en font toujours une description détaillée. Le lieutenant-général N.I. Birioukov commandait à l'époque la 186^e division du 62^e corps d'infanterie dans la région militaire de l'Oural avec le grade de major-général. Il explique : « Le 13 juin 1941, nous avons reçu de l'état-major de la région une directive particulièrement importante conformément à laquelle la division devait partir pour un « nouveau camp ». L'adresse de notre nouveau cantonnement ne me fut même pas communiquée à moi, commandant de la division. C'est seulement de passage à Moscou que j'appris que mes troupes devaient être regroupées dans les forêts, à l'ouest de l'Idritsa ¹⁷⁸. »

En temps de paix, la division reçoit des documents « secrets » et parfois « très secrets ». Un document « particulièrement important » ne peut être envoyé qu'en période de guerre ou exceptionnellement quand il s'agit de préparer une opération bien précise.

Dans la région militaire de l'Oural, la 186^e n'était pas la seule division à avoir reçu cet ordre. La 112^e partit la première, le 13 juin au matin. D'autres la suivirent¹⁷⁹. On créa deux directions de corps pour commander les forces de l'Oural. Elles furent subordonnées à l'état-major de la toute nouvelle 22^e armée que commandait le lieutenant-général F.A. Ierchakov. Sous couvert du communiqué rassurant de l'agence Tass, toutes ces troupes furent acheminées dans le plus grand secret vers les forêts biélorusses.

Selon le général d'armée S.M. Chtemenko, « à la veille de la guerre des forces supplémentaires furent, sous le sceau du secret, concentrées dans les régions frontalières. Cinq armées, en provenance de régions éloignées étaient en cours d'acheminement vers l'ouest ¹⁸⁰ ». Le général S.P. Ivanov précise que trois autres se préparaient à changer de stationnement¹⁸¹.

178 *VII*, n°4, 1962, p. 80.

179 *La Région militaire « Drapeau rouge » de l'Oural (Krasnoznamennyi Oural'skiĭ)*, Moscou, Voenizdat, 1983, p. 104.

180 S.M. Chtemenko, *L'Etat-Major général durant les années de guerre (Guerenalnyiĭ chtab v gody voĭny)*, Moscou, Voenizdat, 1968, p. 26.

181 Ivanov, *La Période initiale de la guerre*, op. cit., p. 211.

On peut se demander pourquoi ces huit armées ne sont pas parties simultanément. La réponse est simple : en mars, avril et mai, un gigantesque déplacement de troupes s'était effectué vers l'ouest. La totalité des transports ferroviaires avait été mobilisée dans l'opération¹⁸². Des dizaines de milliers de wagons devaient être ramenés à des milliers de kilomètres. C'est pourquoi le 13 juin quand débuta ce nouveau transfert, encore plus massif, il n'y avait pas assez de trains pour toutes les troupes.

Le but de ce nouveau mouvement était de constituer le Deuxième échelon stratégique de l'Armée rouge. Au moins soixante-dix-sept divisions et un nombre important de régiments et bataillons avaient commencé à être dirigés secrètement vers l'ouest. Le lieutenant-général d'artillerie G.D. Plaskov, alors colonel, se souvient : « La 53^e division dont je commandais l'artillerie était stationnée sur la Volga. Les cadres supérieurs furent convoqués à l'état-major du 63^e corps d'armée dont nous faisons partie. Le commandant de région, V.F. Guerassimenko, vint assister à la réunion. Sa présence nous intrigua quelque peu : apparemment l'affaire était sérieuse. A.G. Petrovski, le commandant de corps, qui était habituellement une personne calme, pour ne pas dire impassible, était cette fois très nerveux.

« - Camarades, dit-il, nous avons ordre de mobiliser le corps d'armée. Il faut compléter les unités à concurrence des effectifs de guerre et, pour cela, nous devons utiliser la réserve de sûreté. Il est indispensable de rappeler sur le champ le restant du personnel de réserve. Le major-général V.S. Benski, chef d'état-major du corps d'armée, vous remettra la liste d'embarquement, l'arrivée et le départ des convois.

« La réunion dura peu de temps. Tout était clair. Et bien que le général Guerassimenko nous ait donné à entendre que nous partions en manœuvres, nous comprenions tous que l'affaire était très sérieuse. Il ne nous était jamais arrivé au cours d'entraînements antérieurs d'emporter la totalité des munitions de guerre. Jamais on n'avait rappelé de réservistes...¹⁸³ »

Examinons maintenant ce qui se passait au Premier échelon stratégique au moment où la radio soviétique retransmettait les déclarations apparemment naïves inspirées par Staline.

« Le 14 juin, le conseil militaire de la région d'Odessa reçut l'ordre de créer un commandement d'armée à Tiraspol¹⁸⁴. » 11 s'agit de la 9^e armée. « Le 14 juin, le conseil de la région militaire spéciale de la Baltique entérina un plan qui prévoyait le départ d'une série de divisions et de régiments autonomes pour un nouveau cantonnement

¹⁸² Voir annexe 19, p. 290.

¹⁸³ G.D. Plaskov, *Sous le fracas de la canonnade (Pod grokhot kanonady)*, Moscou, Voenizdat, 1969, p. 125.

¹⁸⁴ VIJ, n°4, 1978, p.86.

situé dans la zone frontalière¹⁸⁵. »

« Simultanément à cet acheminement de troupes venues des régions éloignées du pays, un regroupement de formations s'opéra à l'intérieur des régions militaires frontalières dans des conditions de secret absolu. Sous prétexte de modifier les lieux de cantonnement pour l'été, les formations se rassemblaient à proximité de la frontière... La plupart effectuaient ce déplacement de nuit...¹⁸⁶ »

Essayons d'obtenir une vue d'ensemble. Le Premier échelon stratégique était constitué de 170 divisions blindées, motorisées, de cavalerie et d'infanterie. Cinquante-six d'entre elles se trouvaient à proximité immédiate de la frontière. Elles ne pouvaient évidemment pas aller plus loin sans entrer en Allemagne. Malgré tout, les troupes continuaient d'affluer et de se masser secrètement dans les forêts des zones frontalières. Le général d'armée I.I. Fediouninski, alors colonel, commandait le 15^e corps d'infanterie de la 5^e armée. Il témoigne avoir conduit quatre régiments appartenant aux 45^e et 62^e divisions d'infanterie « dans les forêts situées tout près de la frontière¹⁸⁷ ».

Les cent quatorze autres divisions du Premier échelon stratégique se trouvaient plus en arrière, dans les régions militaires occidentales. Parmi elles, combien avaient commencé à être déplacées vers la frontière sous couvert du communiqué rassurant de Tass? La réponse est: toutes!

« Entre le 12 et le 15 juin, les régions militaires occidentales reçurent l'ordre suivant : acheminer à proximité des frontières toutes les divisions situées à l'arrière¹⁸⁸. » A ces cent quatorze divisions du Premier échelon stratégique, nous ajouterons les 77 du Deuxième qui, nous l'avons vu, avaient elles aussi commencé leur progression vers l'ouest ou bien se préparaient à le faire.

Ainsi, le 13 juin 1941 marque le début de la plus gigantesque opération de transfert de troupes qui ait jamais existé. Reprenons le communiqué de Tass. Il ne se contente pas d'évoquer les intentions de l'Allemagne (partie qui, pour des raisons obscures, retiendra l'attention des historiens), il parle également des opérations menées par l'Union soviétique : « Les rumeurs selon lesquelles l'URSS se préparerait à une guerre avec l'Allemagne sont fausses et ont un caractère de provocation. [...] Le rappel des réservistes de l'Armée rouge pour des périodes d'été et les manœuvres qui vont avoir lieu n'ont d'autre but que l'instruction desdits réservistes et la vérification du fonctionnement de l'appareil ferroviaire. Personne n'ignore que cela s'effectue tous les ans et il est, par conséquent, pour le moins absurde

185 *Encyclopédie militaire soviétique*, Moscou, t. 6, p. 517.

186 Ivanov, *La Période initiale de la guerre*, op. cit., p. 211. Voir aussi annexe 20, p. 291.

187 I.I. Fediouninski, *En état d'alerte (Podniatye po trevogue)*, Moscou, Voenizdat, 1964, p. 12.

188 y Khvostov, major-général A. Grylev, *Kommounist*, n° 12, 1968,

de présenter ces opérations comme des actes d'hostilité envers l'Allemagne. »

En comparant ce texte avec ce qui se passait vraiment, on ne peut que constater une certaine inadéquation entre les paroles et les actes. Le transfert des troupes avait commencé en février, pris des dimensions impressionnantes en avril-mai pour atteindre son apogée en juin. La concentration totale des forces soviétiques à la frontière allemande était prévue pour le 10 juillet *. Depuis près de six mois, les voies ferrées (principal moyen de circulation à travers le pays) étaient paralysées par les transferts militaires secrets. Pour le premier semestre 1941, aucun indice du plan quinquennal n'avait été respecté sauf dans le domaine militaire. Cette situation était due non seulement aux difficultés de transport mais aussi à la mobilisation secrète de la population masculine dans les armées nouvellement formées.

Quant au caractère « habituel » des exercices annoncés par Tass, il est démenti par tous les responsables militaires de l'époque **.

Les manœuvres n'étaient qu'un prétexte pour masquer le regroupement et la concentration des troupes soviétiques. Quant à la raison véritable de tout cela, personne n'en souffle mot. Et plus de quatre décennies après la fin de la guerre, le but réel de ce transfert demeure toujours un secret d'Etat.

* **Ivanov, La Période initiale de la guerre, op. cit., p. 211.**

** **Voir annexe 21, p. 293.**

Mais nous avons vu plus haut que Staline ne concentrait pas l'Armée rouge dans un but défensif. Les troupes ne creusaient pas de tranchées ni de fossés antichars, ne barraient pas des routes, n'installaient pas de barbelés...

S'agissait-il d'une démonstration de force dans le but d'impressionner Hitler? Si l'on se livre à une telle opération, c'est bien pour que l'ennemi la remarque. Or Staline s'efforçait de dissimuler ses préparatifs. De plus, le communiqué de Tass n'avait pas pour but d'effrayer l'Allemagne, mais bien plutôt de la rassurer.

Il est frappant de constater que, dans le même temps, l'armée allemande procédait à des opérations identiques : elle se rapprochait des frontières et se cachait dans les forêts mais parvenait difficilement à le dissimuler.

Les avions de reconnaissance soviétiques survolaient « par erreur » le territoire allemand sans être abattus. Le major-général d'aviation G.N. Zakharov, commandant de la 43^e division de chasse de la région militaire spéciale Ouest, a pu observer d'en haut les troupes allemandes : « On avait l'impression que les profondeurs de cet immense territoire avaient donné naissance à un flot que seule la frontière parvenait à endiguer. Il venait buter contre elle comme s'il

s'agissait d'une barrière invisible et semblait prêt à tout instant à jaillir de ses limites ¹⁸⁹. »

Les aviateurs allemands survolaient eux aussi le territoire soviétique, également « par erreur », et un spectacle identique s'offrait à eux. Ils ont d'ailleurs décrit les troupes soviétiques de la même façon.

Bien d'autres canaux d'information indépendants disaient la même chose. G. Ozerov, l'un des adjoints du constructeur d'avions A.N. Tupolev, était à cette époque en prison, en compagnie, du reste, de son patron et de toute son équipe. Il a écrit un livre, diffusé par samizdat en URSS. Il n'a donc subi aucune censure. Par la suite, l'ouvrage est parvenu en Occident et a été publié en Allemagne de l'Ouest. Le rythme effréné de l'Armée rouge faisant mouvement vers les frontières occidentales se percevait même dans les prisons. « Ceux qui habitent des datchas situées sur la route de Biélorussie et celle de Vindava se plaignent de ne pas pouvoir dormir la nuit, à cause des convois de blindés et d'artillerie ! ¹⁹⁰ »

Après la publication de mes premiers articles sur cette question, j'ai reçu un énorme courrier. Ces lettres donnent à elles seules un tableau complet de l'avancée colossale des troupes soviétiques vers l'ouest. Leurs auteurs ont les nationalités les plus diverses: Estoniens, Juifs, Polonais, Moldaves, Russes, Lettons, Allemands, Hongrois, Lituanais, Ukrainiens, Roumains... ils se trouvaient tous à cette époque pour diverses raisons dans les territoires « libérés ». Le britannique James Rushbrook m'a ainsi signalé le livre de Stefan Szende *The promise Hitler kept (La Promesse tenue par Hitler)*, écrit en 1944 et publié en 1945 en Suède. L'auteur est un juif polonais qui se trouvait à Lvov en 1941. Voici ses impressions sur les journées qui précédèrent le 22 juin : « Les convois bourrés de troupes et d'équipement militaire traversent Lvov de plus en plus fréquemment en direction de l'ouest. Les unités motorisées empruntent les principales rues de la ville et à la gare ne circulent que des trains militaires *. »

Les archives soviétiques contiennent des milliers de documents qui confirment ma thèse. Il est vrai que peu de personnes y ont accès et que les dossiers les plus intéressants ont été depuis longtemps détruits. De nombreuses publications officielles parfaitement accessibles, dont les histoires des régions militaires, d'armées, de corps d'armée et de divisions, sont remplies d'informations de ce type : « Juste avant le début de la guerre, conformément aux instructions [...], certaines formations de la région militaire spéciale Ouest se mirent en route pour la frontière ¹⁹¹. »

189 G.N. Zakharov, *Une histoire d'avions de chasse (Povest ob istreviteliakh)*, Moscou, DOSAAF, 1977, p. 43.

190 Ozerov, *La « Charachka » de Tupolev*, op. cit., p. 90.

191 *La région militaire « Drapeau rouge » de Biélorussie (Krasnoznamennyï Bielorousskiï voennyï okroug)*, Moscou, Voenizdat, 1983, p. 88.

Même si l'on ne considère pas ces sources comme fiables, il existe une preuve irréfutable : le déroulement de la guerre elle-même. Après avoir écrasé le Premier échelon stratégique et enfoncé sa défense, l'avant-garde allemande se heurta à d'autres armées (par exemple la 16^e, stationnée près de Chepetovka à la fin juin) dont les chefs militaires nazis ne soupçonnaient même pas l'existence. Le Blitzkrieg prévoyait l'écrasement instantané des forces soviétiques massées à la frontière, mais à l'issue de cette opération-éclair, l'armée allemande se trouva devant un nouveau mur de troupes venant de la Volga, du Nord du Caucase, de l'Oural, ainsi que de Sibérie, de Transbaïkalie et d'Extrême-Orient. Transporter ne serait-ce qu'une seule armée nécessite des milliers de wagons. Il faut les conduire sur le lieu d'embarquement, charger les hommes, l'armement lourd, les véhicules, les réserves et convoier le tout à des milliers de kilomètres. Si les troupes allemandes se heurtèrent fin juin à des armées venues de régions reculées, c'est à l'évidence que leur transfert vers l'ouest n'avait pas commencé le 22 juin.

3

Simultanément au déplacement de ces forces énormes, « la flotte de la Baltique quitta la partie orientale du golfe de Finlande à la veille de la guerre ¹⁹² ». Le seul cap qu'elle pouvait prendre était l'ouest. Il ne s'agissait pas d'exercices : « La flotte avait pour mission d'agir sur les communications maritimes de l'ennemi ¹⁹³. » Il y a là quelque chose de surprenant : la guerre n'a pas encore commencé, Staline ignore encore que Hitler va l'attaquer, mais les bateaux ont déjà quitté leurs bases pour une mission de combat!

Dans le même temps d'importants changements intervinrent dans les bases d'aviation. Sous couvert d'exercices, divisions et régiments étaient transférés de nuit par petits groupes sur des aérodromes dont certains se trouvaient à moins de dix kilomètres de la frontière. De plus, le rythme d'acheminement des derniers modèles d'avions s'accéléra ¹⁹⁴.

Des flots de chars, d'artillerie, de munitions et de carburant se déversaient également. « Au cours de la seconde moitié du mois de juin 1941, 1'320 trains chargés de véhicules militaires étaient en attente sur les voies ferrées ¹⁹⁵. » Le poids standard d'un convoi militaire représentait alors 900 tonnes (45 wagons de vingt tonnes). A raison d'un véhicule par plateforme, cela faisait 59'400 véhicules qui avaient, de toute évidence, été chargés avant le début de la guerre.

192 *Le Peuple estonien pendant la Grande Guerre patriotique (Estoniskii norod v Velikoï Otetchestvennoi voïne)*, Tallin, «Eesti raamat», 1973, t.I, p. 143.

193 *Ibid.*

194 Voir annexe 22, p. 293.

195 *VII*, n° 1, 1975, p. 81.

D'autres convois acheminaient des munitions. « Au soir du 21 juin 1941, le commissaire militaire de la gare de Liepaïa se vit communiquer cet ordre : « Vous allez recevoir un convoi spécial de munitions. Il doit être prioritaire pour repartir en direction de son lieu d'acheminement »¹⁹⁶. » Liepaïa se trouvait très près de la frontière mais le convoi se rendait à la frontière même.

Sur l'ensemble des fronts, d'énormes quantités de munitions attendaient dans des wagons, ce qui ne se fait que si l'on prépare une offensive sur une grande profondeur. En cas de guerre défensive, il est plus simple, plus sûr et plus économique de les stocker sur des lignes préparées à l'avance. Une fois celles de la première ligne épuisées, les troupes se retirent en direction de la deuxième, et ainsi de suite. En revanche, en préparation d'une attaque, on dispose au préalable les munitions sur un système de transport, ce qui est à la fois très onéreux et dangereux... « Dans la seule gare de Kalinovka, le front Sud-Ouest disposait de 1'500 wagons remplis de munitions¹⁹⁷. » Le colonel-général d'artillerie I. Volkotroubenko rapporte qu'en 1941, le seul front Ouest perdit 4216 wagons de munitions¹⁹⁸. Or il y avait cinq fronts.

Le maréchal S.K. Kourkotkine explique que début juin, « sur proposition de l'état-major général, le gouvernement soviétique adopta un plan prévoyant le transport de 100'000 tonnes de carburant en provenance de l'intérieur du pays ¹⁹⁹ ». De toute évidence, il y eut d'autres transferts du même genre : « Environ 8 500 wagons-citernes de carburant encombraient nœuds ferroviaires et portions de voies ²⁰⁰. » A supposer que l'on n'ait utilisé que des petits modèles de citernes de 20 tonnes chacune, il y avait déjà bien plus d'une centaine de milliers de tonnes. Or la contenance d'une citerne de base en 1942 était de 62 tonnes. Et ces 8'500 wagons ne représentaient que ce qui se trouvait dans les gares en attente d'être déchargé.

Il faut également tenir compte de ce qui avait déjà été détruit par l'aviation ennemie dans les premières heures de la guerre. Le colonel-général I.V. Boldine (qui était à l'époque lieutenant-général et adjoint au commandant du front Ouest) indique que la 10^e armée disposait de réserves de carburant en quantité suffisante, stockées dans des dépôts ou des wagons-citernes, et qui furent perdues dès les premiers combats ²⁰¹.

196 *L'Etoile rouge*, 28 avril 1985.

197 *Les Cheminots soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique (Sovietskie jeleznodoroïniki v gody VOV)*, Moscou, AN SSSR, 1963, p. 36.

198 *VlJ*, n°5, 1980, p.71.

199 *Les Arrières des forces armées soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique*, op. cit., p. 59.

200 *Ibid.*, p. 173.

201 *J y Boldine, Pages d'une vie (Stranitsy jizni)*, Moscou, Voenizdat, 1961, p. 92.

4

Quand on évoque ce qui a pu provoquer les défaites initiales de l'Armée rouge, on oublie toujours le principal : pour une grande part, elle se trouvait immobilisée à bord de trains. Les documents fourmillent d'informations comme celles-ci : « Au moment où la guerre éclata, la moitié des convois de la 64^e division d'infanterie était en cours d'acheminement ²⁰². » « La guerre surprit bon nombre des formations de la 21^e armée alors qu'elles se trouvaient à bord de trains militaires. Ces convois s'étiraient sur une distance énorme, de la Volga au Dniepr ²⁰³. » « La guerre surprit le 63^e corps d'infanterie alors qu'il était en chemin. Seuls les premiers convois réussirent le 21 juin à rallier les gares de Dobrouch et de Novo-Bielitsa, leurs lieux de destination. Les autres arrivèrent en ordre dispersé jusqu'aux premiers jours de juillet dans les diverses gares des environs de Gomel. Mais toute une série d'unités, comme l'ensemble des régiments de la 53^e division d'infanterie, à l'exception du 110^e d'infanterie et du 36^e d'artillerie, furent déroutées vers le nord avant même d'avoir atteint Gomel²⁰⁴. »

On pourrait supposer que ces troupes avaient été embarquées après le 22 juin et envoyées sur les différents fronts. Erreur. Après le 22 juin, ce que réclamaient les commandants, c'étaient des wagons vides pour évacuer sur l'arrière les réserves gigantesques d'armes, de munitions et de carburants stockées aux frontières.

Pour se représenter le tragique de la situation, il suffit d'évoquer le cas du général M. Loukine. L'armée qu'il commandait était déjà engagée dans des actions à proximité de Chepetovka alors que son état-major se trouvait encore en Transcaucasie. Les convois transportant ses troupes s'étiraient sur des milliers de kilomètres. Finalement, l'état-major arriva mais le bataillon de transmission se trouvait encore en route. Cette situation était banale. Le pire était quand un train stoppait en rase campagne. Un bataillon de blindés constitue une force réelle mais, dans cette position, il est totalement sans défense. Si les opérations de guerre surprenaient le convoi dans un endroit où il était impossible de décharger, il fallait soit le détruire, soit l'abandonner.

La situation des divisions du Premier échelon stratégique qui se dirigeaient vers la frontière par leurs propres moyens n'était pas meilleure. Une division disposée en colonnes représente une cible excellente pour l'aviation.

202 VIJ, n°9, 1960, p.56.

203 *Sur ordre de ta Patrie : les combats de la 6^e armée de la Garde pendant la Grande Guerre patriotique (Po prikazou Rodiny : boevoï pout' 6-oï gvardèiskoï armii v VOV)*, Moscou, Voenizdat, 1971, p. 5.

204 VIJ, n°6, 1966, p. 17.

5

Les témoins du transfert des troupes soviétiques furent nombreux mais chacun ne perçut qu'une partie de l'opération. Rares étaient ceux qui pouvaient se représenter l'ampleur totale de ces mouvements. Les services de renseignements de l'armée allemande considéraient que l'Union soviétique se livrait à un accroissement monstrueux de sa puissance militaire. Ils n'avaient vu, en fait, que le Premier échelon stratégique et ne soupçonnaient pas l'existence du Deuxième. Je pense que de nombreux généraux et maréchaux soviétiques, à l'exception des plus éminents ou de ceux qui étaient directement impliqués dans le transfert, se représentaient mal son ampleur réelle et sa signification. Cette méconnaissance n'est pas le fait du hasard. Staline avait pris des mesures draconiennes pour camoufler l'opération. S'il était parfaitement impossible de dissimuler son existence même, Staline parvint à cacher l'essentiel : son importance et son but.

Le colonel-général d'aviation A.S. Iakovlev (à l'époque consultant de Staline) rapporte que « fin mai ou début juin » se tint au Kremlin une réunion concernant les problèmes de camouflage ²⁰⁵.

Nous avons évoqué certaines des mesures prises : on annonçait aux troupes qu'elles partaient en manœuvres, mais au plus haut niveau, le commandement savait qu'il ne s'agissait pas de cela. C'était une désinformation voulue. Dans le même temps, le commandement allemand adoptait une attitude semblable : le bruit courut qu'il y aurait un débarquement en Grande-Bretagne, beaucoup connaissaient même le nom de l'opération, «Lion de mer». Des interprètes d'anglais firent leur apparition dans l'armée.

Une opération de désinformation des troupes ne s'effectue que comme préalable à une offensive, dans le but de dissimuler à l'ennemi ses intentions, ainsi que le moment et le lieu de l'attaque principale²⁰⁶.

6

Le 13 juin, Molotov fit convoquer l'ambassadeur allemand et lui remit le texte du communiqué de l'agence

Tass²⁰⁷. Il y était dit que l'Allemagne ne voulait pas attaquer l'URSS, tout comme l'URSS ne voulait pas attaquer l'Allemagne, mais que « des forces hostiles » aux deux pays et « désireuses avant tout que la guerre continue à se propager et qu'elle se généralise » répandaient pour cela des rumeurs provocatrices sur l'imminence de la guerre. Le communiqué désignait nommément ces « forces » : «Monsieur Cripps, ambassadeur britannique à Moscou», «Londres» et «la presse anglaise».

On pourrait donc supposer que ce jour-là eut lieu à Londres une rencontre entre l'ambassadeur soviétique I.M. Maïski et le ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, Anthony Eden. La logique aurait voulu qu'au cours de cette entrevue, Maïski jette sur la table le

²⁰⁵ Iakovlev, *Le But d'une vie*, op. cit., p. 252.

²⁰⁶ Voir annexe 24, p. 295.

²⁰⁷ Cf. le télégramme de Schulenburg à Ribbentrop, n° 1368, 13 juin 1941.

communiqué de Tass, tape du poing, piétine de rage et exige le rappel immédiat de l'ambassadeur Cripps qui tentait de semer la discorde entre ces bons amis qu'étaient Staline et Hitler.

La rencontre eut bien lieu, mais elle ne se déroula pas du tout comme cela. Elle eut lieu dans une atmosphère amicale. A l'ordre du jour figurait une question sérieuse : les mesures que pourrait prendre la Grande-Bretagne pour venir en aide à l'URSS « si une guerre venait à éclater prochainement entre cette dernière et l'Allemagne ». Concrètement, il était envisagé d'engager directement l'aviation britannique pour épauler l'Armée rouge; Londres devait fournir une aide matérielle à Moscou et une coordination entre les commandements militaires des deux pays devait être mise sur pied.

Ce 13 juin, la diplomatie stalinienne posait les bases de ce que l'on désignera par la suite du terme de coalition antihitlérienne. De ce point de vue, rien ne pouvait être reproché à la Grande-Bretagne qui était en guerre contre Hitler. Mais l'URSS jouait un jeu beaucoup plus trouble puisqu'elle avait conclu un pacte de non-agression et un traité d'amitié avec l'Allemagne. Si le gouvernement soviétique considérait que ces documents ne correspondaient plus à la nouvelle situation, il convenait de les annuler. Au contraire, Staline multipliait les manifestations d'amitié à l'égard des nazis et dénonçait dans son communiqué le gouvernement britannique.

Derrière la neutralité du ton diplomatique se cachaient des choses éminemment sérieuses. Deux ans auparavant, l'URSS menait avec l'Allemagne des pourparlers concernant la Pologne : «... si des changements interviennent sur le territoire de l'Etat polonais... » Le temps était venu pour les diplomates soviétiques de parler de l'Allemagne en employant ce même ton. Il est étonnant de constater que lors des négociations de Londres, les deux parties employèrent l'expression « si la guerre commence » au lieu de « si l'Allemagne attaque ». En d'autres termes, elles n'excluaient pas du tout que la guerre puisse être déclenchée par autre chose qu'une agression allemande.

Au moment de prendre son poste à Londres, en 1932, Maïski eut un entretien avec M.M. Litvinov. Le ministre des Affaires étrangères l'informa qu'une fois en Angleterre, les instructions qu'il recevrait ne seraient pas les siennes mais celles des « instances supérieures ». A l'époque, ce terme ne pouvait désigner que Molotov, le chef du gouvernement, et Staline lui-même. Maïski échappa aux purges et demeura très longtemps à son poste, son aptitude à respecter les instructions des « instances supérieures » lui ayant permis de sauver sa tête.

Il faut ajouter qu'à son retour à Moscou après onze années passées à Londres, il accompagna Staline lors de ses rencontres avec Churchill et Roosevelt et réclama le renforcement de l'aide anglaise et américaine.

Par la suite, il écrivit un livre intitulé *Qui a aidé Hitler?*²⁰⁸ où il nous apprend qu'Hitler n'aurait pas pu commencer la Deuxième Guerre mondiale tout seul et qu'il a été aidé en cela par la Grande-Bretagne et la France. Et l'ambassadeur soviétique de poursuivre en rejetant la responsabilité des « innombrables souffrances et sacrifices » sur le pays qui, dès le 13 juin 1941, proposa à Staline une aide militaire et économique...

7

Hitler avait le même problème que Staline. Il lui était difficile de dissimuler ses préparatifs de guerre. Ils n'étaient ignorés de personne et les suppositions allaient bon train. Le 24 avril, l'attaché naval allemand, Baumbach, fit parvenir à Berlin un communiqué alarmant où il relatait ses efforts pour couper court à « des rumeurs manifestement absurdes » qui concernaient « l'imminence d'une guerre germano-soviétique »²⁰⁹. Le 2 mai, ce fut au tour de l'ambassadeur von Schulenburg de rapporter qu'il luttait contre ces bruits mais que tout le personnel rentrant d'Allemagne rapportait « non seulement des rumeurs, mais encore des faits » qui les confirmaient. Le 24 mai, le chef du département de la presse étrangère auprès du ministre de la Propagande, Karl Bömer, en état d'ébriété, eut des paroles de trop concernant les relations germano-soviétiques. Il fut immédiatement arrêté. Ce fut Hitler en personne qui suivit cette affaire. Aux dires de Goebbels, il accorda « trop d'importance à cet événement »²¹⁰. Le 13 juin, Borner comparut devant le Tribunal populaire (il faut noter qu'il existe exactement la même chose en URSS) et reconnut avoir prononcé, en état d'ébriété, des paroles incongrues. Cela ne lui épargna pas un châtiment sévère qui servit d'exemple à toute l'Allemagne : la guerre ne devait pas avoir lieu ! Et pour qu'à l'étranger ce ne soit pas mis en doute, Ribbentrop fit parvenir, le 15 juin, des télégrammes ultra-secrets à ses ambassadeurs pour leur indiquer qu'on envisageait d'importants pourparlers avec Moscou. Ils devaient s'en ouvrir confidentiellement à qui de droit. Ainsi, le conseiller de l'ambassade allemande à Budapest devait en informer le président hongrois.

Si nous essayons de percer les ténèbres qui entourent l'histoire du national-socialisme allemand et celle du socialisme soviétique, nous y trouvons des ressemblances frappantes, non seulement dans les slogans, les chants et l'idéologie, mais également dans la conduite des événements. L'histoire nazie comporte un épisode qui évoque étrangement le communiqué de l'agence Tass. Le 8 mai 1940, la radio allemande annonça que la Grande-Bretagne envisageait d'envahir la Hollande. Le plus intéressant venait après : les informations selon

208 I.M. Maïski, *Qui a aidé Hitler? (Kto pomogal Gitlerou?)*, Moscou, IML, 1962.

209 Télégramme n°34 112/110.

210 *Die Tagebücher von Joseph Goebbels, Sämtliche, Fragmente*, 1^{re} partie, Munich/New York/Londres/Paris, 1987, pp. 658, 687, 690.

lesquelles l'Allemagne avait concentré deux armées sur la frontière des Pays-Bas n'étaient que des « rumeurs absurdes », lancées par les fauteurs de guerre britanniques. On connaît la suite.

8

En URSS, les historiens reconnaissent qu'il y a bien eu un mouvement de troupes pendant le printemps 1941, mais ils estiment avoir donné une explication suffisante sur le plan défensif. Or tout est loin d'être clair. Non seulement les généraux et maréchaux soviétiques ne proposent rien de convaincant mais ils n'ont jamais indiqué nulle part le nombre exact des divisions ayant pris part à ce gigantesque mouvement : 191! ²¹¹

N'étant pas satisfait des explications fournies par les spécialistes de cette question, je me suis tourné vers les mémoires des officiers généraux qui participèrent à ce vaste mouvement. J'ai ainsi pu mesurer l'étonnante flexibilité de la science historique en URSS, tout comme celle des auteurs de mémoires qui sont parvenus à éluder la question.

En voici quelques exemples :

Le colonel-général Ia.T. Tcherevitchenko, commandant de la région militaire d'Odessa, se trouvait du 9 au 12 juin en Crimée où il devait prendre sous ses ordres les troupes du 9^e corps spécial d'infanterie. Nous tenons cette information du maréchal M.V. Zakharov ²¹². Ce corps d'armée était à juste titre officiellement qualifié de « spécial », mais on cherchera en vain une ligne à son propos dans les œuvres de Tcherevitchenko. Ce fut ce même Tcherevitchenko qui prit sous son commandement un corps d'armée venu d'ailleurs mais qui ignorait que l'ensemble des forces du lieutenant-général I.S. Konev et de son adjoint, Max Reiter, se regroupaient en secret sur son territoire.

I.S. Konev, lui, fut élevé pendant la guerre à la dignité de maréchal de l'URSS. On pourrait croire que, dans ses œuvres, il explique pourquoi et comment il s'est rendu avec ses unités dans une autre région que la sienne. En fait, il a purement et simplement omis toute la période initiale de la guerre et a préféré relater l'année 1945 ²¹³.

Le corps d'armée que Tcherevitchenko accueillit en Crimée était commandé par le général P.I. Batov. Dans ses mémoires, ce dernier oublie également de parler de cet événement ²¹⁴. Batov était le commandant adjoint de la région militaire du Caucase. Pour quelle

²¹¹ Voir annexe 25, p. 297.

²¹² *Questions d'histoire*, n°5, 1970, p. 44.

²¹³ I.S. Konev, *Quarante-cinq (Sorok piatyj)*, Deuxième édition, Moscou, Voenizdat, 1970.

²¹⁴ P.I. Batov, *En campagne (V pokhodakh)*, Troisième édition, Moscou, Voenizdat, 1974.

raison se trouvait-il en Ukraine à la veille de la guerre? Quelles unités composaient son corps d'armée? Pourquoi celui-ci était-il qualifié de spécial ? Pourquoi ses soldats s'entraînaient-ils à embarquer à bord de navires pour débarquer sur un rivage inconnu et détruire des derricks? Nous trouverons les réponses après l'étude approfondie de diverses sources. Batov, lui, a tout simplement passé sous silence cette période.

Puisque les réponses directes n'existent pas à ce niveau, peut-être se trouvent-elles encore plus haut? Mais ni Staline, ni aucun des membres du Politburo n'ont écrit des mémoires concernant cette période. Restent celles du maréchal Joukov. En tant que chef d'état-major général, il était alors personnellement responsable du stationnement et des déplacements des troupes. Aucun bataillon (et encore moins les régiments ou les divisions) ne pouvait quitter son cantonnement à son insu. Il contrôlait aussi le service des communications militaires, c'est-à-dire tout ce qui était lié à l'utilisation des voies ferrées par l'armée.

Dans son livre, Joukov reconnaît qu'il y a eu des déplacements de troupes, qu'ils s'effectuaient à une très grande échelle, mais il ne fournit aucune donnée chiffrée ni, du reste, aucune explication. Et s'il consacre trois pages à retracer les mouvements de différentes unités, il ne le fait pas de son point de vue de haut responsable de l'Armée rouge. Il se contente de citer son ami Bagramian qui n'était alors que colonel et se trouvait à l'écart de tout secret d'Etat.

Cette dérobade de Joukov ne fait que renforcer les soupçons : il y a bien là quelque chose qui ne doit jamais être divulgué.

XX

LES REGIONS MILITAIRES ABANDONNEES

« L'Armée rouge a depuis longtemps instauré le principe suivant : le commandement est déjà sur le lieu des opérations alors que les troupes n'en sont encore qu'à la phase d'approche²¹⁵. »

K. ROKOSSOVSKI.

1

En Union soviétique, un général qui gravit les échelons devient successivement commandant de division, de corps d'armée et d'armée... Le grade suivant, celui de commandant de région, n'est pas seulement un pas de plus dans la hiérarchie mais un changement qualitatif fondamental. En effet, son titulaire devient dans la pratique le gouverneur militaire de territoires peuplés de millions, voire de dizaines de millions de personnes. Il est responsable des troupes et de leur entraînement mais aussi de la préparation à la guerre de la population, de l'industrie, des transports et de l'agriculture. Il est aussi chargé localement de la sécurité du régime communiste ce qui implique qu'il puisse, en cas de besoin, faire usage de la force armée.

Avant la Deuxième Guerre mondiale, l'URSS était divisée en seize régions militaires ²¹⁶ : huit jouxtaient les frontières et les huit autres régions, intérieures, avaient à leur disposition un formidable potentiel industriel, d'importantes voies de communication et d'énormes ressources humaines.

Le 13 mai 1941, les commandants des régions intérieures, à l'exception de celle de Moscou, reçurent une directive qui leur ordonnait de transformer leurs états-majors régionaux en états-majors d'armées. Ils devaient prendre personnellement le commandement de ces armées, les ressembler et, le 13 juin 1941, entamer dans le plus grand secret leur rassemblement à l'ouest.

Ce regroupement concernait notamment les divisions de la région militaire de l'Oural qui avaient été préalablement rassemblées pour constituer la 22^e armée. Le lieutenant-général F.A. Ierchakov, le commissaire de corps D.S. Leonov et le major-général G.F. Zakharov, respectivement commandant, membre du Conseil de guerre et chef d'état-major de la région, passèrent dans la structure de cette nouvelle armée où ils occupèrent les mêmes postes. L'ensemble des officiers supérieurs et généraux sous leurs ordres changèrent également de titre

²¹⁵ Rokossovski, *Le Devoir du soldat*, op. cit., p. 166.

²¹⁶ Ce chiffre demeure aujourd'hui inchangé.

et s'embarquèrent dans le plus grand secret avec leurs subordonnés à bord de trains pour les frontières occidentales.

Qui laisser dans l'Oural? Magnitka, Ouralmach et Tankograd constituaient déjà un complexe militaire et industriel grandiose. Mais il y avait en plus des voies de communication de la plus haute importance et des camps de concentration rassemblant des centaines de milliers et même des millions de zeks (détenus). N'était-il pas dangereux de laisser tous ces territoires sans gouverneur militaire? Tout adjoint a vocation de remplacer son chef, mais chose étrange, ce dernier, le lieutenant-général M.F. Loukine avait reçu l'ordre, quelque temps auparavant, de partir pour la Transbaïkalie pour former la 16^e armée et de faire également mouvement vers les frontières allemandes. Ce fut donc au major-général A.V. Katkov, que personne ne connaissait, qu'échut le commandement de la région, sans pratiquement d'état-major à sa disposition.

La même chose se produisit avec la 18^e armée. Nous savons qu'à la veille de la guerre, elle était en formation sur la frontière roumaine. Son commandant, le lieutenant-général A. K. Smimov, et son chef d'état-major, le major-général V.Ia. Kolpaktchi, étaient ceux de la région militaire de Kharkov qu'ils avaient laissée sans direction lorsqu'ils avaient été transférés à la frontière roumaine.

La 19^e armée du lieutenant-général I.S. Konev rassemblait les troupes et les états-majors de la région militaire du Caucase-Nord et faisait route secrètement vers l'ouest. Son adjoint, le major-général Max Reiter, devait théoriquement le remplacer à la tête de la région, mais nous savons par les mémoires du maréchal M.V. Zakharov qu'il se trouvait en Ukraine, à Tcherkassy, à la veille de l'attaque allemande.

Le commandement de l'aviation militaire de la région du Caucase-Nord était composé de la manière suivante : commandant, le major-général d'aviation E.M. Nikolaïenko; chef d'état-major, le colonel N.V. Komeev; commandant de la division de chasse, le major-général d'aviation E.M. Beletski. Après le communiqué de l'agence Tass, nous les retrouvons aux mêmes fonctions, mais au sein de la 19^e armée, en cours de transfert pour l'Ukraine.

La 20^e armée couvrait la région militaire d'Orel. Son chef, le lieutenant-général F.N. Remezov, regroupa sous son commandement l'ensemble de ses troupes et celles de la région de Moscou et prit la direction de l'ouest, abandonnant le centre de la Russie à son sort, en l'absence de tout contrôle militaire.

La 21^e armée fut constituée avec les divisions de la région militaire de la Volga que dirigeait le lieutenant-général V.G. Guerassimenko. La région militaire de Sibérie (lieutenant-général S.A. Kalinine) forma la 24^e et celle d'Arkhanguelsk (lieutenant-général V.Ia. Katchalov), la 28^e.

Le 13 juin 1941, en un seul jour, au moment où la radio retransmettait l'étrange communiqué de Tass, dans les immenses

territoires de la Russie centrale, du nord du Caucase, de Sibérie et de l'Oural, l'ancien ordre militaire et territorial disparut dans la pratique. S'il s'était produit une révolte, il aurait été impossible de la réprimer: toutes les divisions étaient parties pour la frontière allemande. Certes, les forces du NKVD veillaient, mais en cas d'affaire réellement sérieuse seule l'armée pouvait intervenir efficacement. Par ailleurs, les unités des « organes de sécurité » étaient elles-mêmes le théâtre de bouleversements non moins bizarres que nous examinerons plus loin.

Une seule explication à l'ensemble de ces départs : les troupes avaient devant elles une mission plus impérieuse que le simple maintien du pouvoir soviétique dans les régions intérieures.

2

La région militaire de Moscou constituait une exception. Elle était dirigée par le général d'armée I.V. Tioulenev. L'ensemble de ses troupes servirent à renforcer le Premier échelon stratégique ainsi que la 20^e armée du Deuxième. Les réserves d'armes, de munitions et d'équipements furent envoyées en totalité aux frontières occidentales. Ce fut ensuite le tour du commandement. Le général Tioulenev était à l'époque investi d'une trop haute fonction pour qu'on le nommât à la tête d'une simple armée et Staline avait particulièrement confiance en lui. Une décision du Politburo lui attribua le commandement du front Sud. Quand il partit pour ce nouveau poste, il emmena avec lui tout l'état-major de sa région militaire, avec à sa tête le major-général G.D. Chichenine. Nous connaissons déjà la composition de ce front : il regroupait la 9^e super armée de choc, la 18^e armée de choc (appuyée par des troupes de montagne), le 9^e corps spécial d'infanterie, le 3^e corps d'assaut aéroporté et l'aviation du front.

La décision de transformer le commandement et l'état-major de la région militaire de Moscou en direction du front Sud et de les transférer à Vinnitsa fut prise le 21 juin 1941 mais de nombreux signes prouvent que les intéressés en étaient déjà informés et que plusieurs bureaux se trouvaient déjà en cours de transfert. Ainsi, le major-général A.S. Ossipenki, commandant adjoint des forces aériennes de la région de Moscou, se trouvait déjà à la frontière roumaine au début du mois de juin 1941.

A Moscou, personne ne prit la relève du commandement ainsi déplacé. Certes, le 26 juin 1941, après l'attaque allemande, le lieutenant-général P.A. Artemiev prit la tête de la région ²¹⁷ mais il s'agissait d'un tchékiste, précédemment chef de la direction des troupes opérationnelles du NKVD. Au même moment, Staline nomma le commissaire divisionnaire des troupes du NKVD K.F. Teleguine (par

217 La Région militaire de Moscou (Ordена Lenina Moskovskii voennyi okroug), Moscou, Ed. Moskovskii Rabotchii, 1985, p. 204.

la suite lieutenant- général) au poste de membre du Conseil de guerre de la région. C'était un autre policier politique de la plus belle eau : il avait servi dans les unités Osnaz. Devenu commissaire politique de la région de Moscou pour les troupes du NKVD pendant la Grande Purge, il avait ensuite occupé un poste à responsabilités dans l'appareil central du commissariat aux Affaires intérieures.

Ces nominations étaient étonnantes : même pendant la Grande Purge, les régions militaires étaient demeurées sous le contrôle de l'Armée rouge. Mais, fin juin 1941, Moscou ne possédait plus que des troupes du NKVD : deux divisions et vingt- cinq bataillons autonomes d'extermination.

Le lieutenant-général K.F. Teleguine raconte dans ses mémoires qu'au moment où des « personnes nouvelles » (les tchékistes) firent leur apparition à l'état-major de la région militaire de Moscou, bon nombre de bureaux virent leurs effectifs fortement réduits. Quant aux bureaux « opérations » et « renseignements » sans lesquels une région militaire ne peut exister, ils furent simplement dissous. Les « personnes nouvelles » comprenaient mal la spécificité du domaine militaire et il leur fallut « passer beaucoup de temps et faire de gros efforts pour se familiariser avec la région militaire, ses objectifs et ses possibilités ».

Ainsi, le commandement de l'Armée rouge abandonna à leur sort (et au NKVD) l'ensemble des régions militaires de l'intérieur. Cela ne s'était encore jamais produit. Ces mouvements de troupes ne pouvaient être que directement liés à un conflit qui semblait inéluctable. Mais pas à une guerre de défense. Pour cela, on n'expédie pas tous les chefs militaires sur des frontières communes avec l'ennemi et on ne dégarnit pas les régions où celui-ci peut faire irruption à la faveur d'une attaque. De plus, une telle guerre impose la présence de véritables soldats et non de généraux de police à la tête des régions où se situent les principales industries et les voies de communication. Il s'agit non seulement de les défendre mais aussi d'utiliser judicieusement le potentiel militaire de ces immenses territoires.

C'est seulement dans le cas d'une guerre éclair sur les territoires ennemis que s'explique la décision d'envoyer les généraux aux frontières et leur totale absence dans les zones industrielles de l'arrière.

Laissons au lieutenant-général Teleguine le soin de conclure : « Comme on supposait que la guerre serait menée en territoire ennemi, on fit transférer dans les régions frontalières les dépôts contenant les réserves d'armes, d'équipements et de munitions en cas de mobilisation ²¹⁸. »

XXI

LES DIVISIONS NOIRES

**« Staline ne reculera pas devant l'usage
de la force à une échelle encore inégalée
219. »**

LEON TROTSKI.

1

Les Premier et Deuxième échelons stratégiques se ressemblaient avant tout sur un point : leurs armées les plus puissantes avaient été déployées non pas face à l'Allemagne mais contre les champs pétrolifères roumains. Seule différence entre eux : les uniformes du Premier échelon étaient caractérisés par le vert accompagné de kaki alors que dans le Deuxième s'y mêlait beaucoup de noir.

J'ai eu l'occasion d'écouter le général en retraite F.N. Remezov qui, en 1941, au moment du communiqué de l'agence Tass, avait abandonné la région militaire d'Orel et constitué la 20^e armée en réunissant ses troupes avec celles de la région militaire de Moscou pour prendre, dans le plus grand secret, la direction de l'ouest. Entre gens du même milieu, les échanges furent assez francs. Les auditeurs étaient des officiers et des généraux d'un état-major de région qui connaissaient bien la question et pas seulement les mémoires des généraux à la retraite. Un colonel qui n'avait pas froid aux yeux demanda sans ambages à Remezov pourquoi les Allemands désignaient dans leurs documents le 69^e corps d'infanterie de la 20^e armée comme le « corps noir ». La réponse ne fut pas convaincante. Le général s'embrouilla avec la 56^e armée qu'il avait eu par la suite sous son commandement et dont certaines divisions avaient reçu des capotes noires réservées aux employés des chemins de fer, faute de capotes militaires grises. Mais cela s'était passé en décembre.

De toute évidence, Remezov cherchait à éluder la question. On l'interrogeait sur le mois de juin 1941, où l'on ne pouvait encore parler d'une quelconque pénurie d'équipement militaire. Beaucoup de soldats du 69^e corps d'infanterie portaient un uniforme noir, à tel point que la reconnaissance tactique allemande avait pris l'habitude de l'appeler le « corps noir » ²²⁰.

Les services de renseignements allemands avaient également remarqué ces uniformes dans d'autres armées du Deuxième échelon stratégique. La 24^e, en particulier, qui venait de Sibérie, disposait de plusieurs régiments et divisions qualifiés de « noirs » par les Allemands. Avant que les combats ne s'engagent, fin juin, les trains qui la transportaient s'étiraient sur des milliers de kilomètres. Dans le même

temps, le lieutenant-général S.A. Kalinine (qui avait quitté la région militaire de Sibérie) se trouvait déjà à Moscou pour tenter de résoudre le problème suivant : comment nourrir son armée. Il demanda audience à un responsable du parti de Moscou : « Le secrétaire du comité du parti de Moscou téléphona au commissaire du peuple à l'Intérieur.

« - Le camarade avec qui je viens de parler, m'expliqua-t-il, a une grande expérience des problèmes de nourriture. Il s'en est occupé pendant longtemps lors de la construction du canal Volga-Moskova. Il vous aidera.

« Une vingtaine de minutes après, un homme de haute taille et de belle prestance fit son entrée dans le bureau du secrétaire : c'était un commandant des troupes du NKVD bien sanglé dans sa chemise d'uniforme et arborant trois losanges à ses pattes de col. Tout fut rapidement convenu entre nous ²²¹. »

Il est simplement dommage que le général Kalinine ne désigne pas par leurs noms le secrétaire du comité du parti de Moscou ainsi que le personnage à la belle prestance et aux trois losanges.

Au lendemain des premiers combats, le commandement de la 24^e armée fut pris en charge par le major-général du NKVD Konstantin Rakoutine. Quant au lieutenant-général Kalinine, Staline lui donna personnellement l'ordre de revenir en Sibérie. Mais pas pour diriger la région militaire qui demeura livrée à elle-même. Sa mission était de constituer dix nouvelles divisions : « Ces unités devaient être formées en des lieux qui n'avaient jamais vu auparavant l'ombre d'une seule. Je commençai par visiter les endroits en question.

« Je me fis tout d'abord déposer par avion dans l'une des villes de Sibérie. Dans les années qui précédèrent la guerre, on y avait construit, au fin fond d'une forêt avoisinante, un ensemble de baraquements pour bûcherons. C'est cela qui devait être utilisé pour le cantonnement des unités en cours de formation.

« Impénétrable, la taïga cernait presque complètement les baraquements ²²². »

Tout ce que l'on sait sur les « ensembles de baraquements pour bûcherons », on le trouve chez Alexandre Soljénitsyne dans les trois tomes de son *Archipel du Goulag*. Les dix nouvelles divisions (soit plus de 130'000 hommes) formées dans la région militaire de Sibérie, ne furent pas cantonnées dans les camps militaires habituels, mais dans des « baraquements » vides. Le général Kalinine devait y installer des réservistes. Mais où étaient passés les « bûcherons » ? Tout simplement dans la 24^e armée. Le même Kalinine l'avait complétée avec des zeks avant la guerre. Voilà pourquoi des régiments et des divisions du

221 S.A. Kalinine, *Réflexions sur le passé (Razmychleniia o minouvcnem)*, Moscou, Voenizdat, 1963, pp. 132-133.

222 Ibid., p. 182.

Deuxième échelon stratégique étaient en noir : on ne prenait même pas la peine de fournir un uniforme militaire aux « bûcherons ». Cela explique également pourquoi la 24^e armée dépendait pour son ravitaillement non de la Direction des aménagements des arrières auprès de l'état-major général de l'Armée rouge mais de la direction principale des camps auprès du commissariat du peuple à l'Intérieur. C'est enfin la raison pour laquelle Staline nomma Rakoutine, un authentique tchékiste, à sa tête, en remplacement de Kalinine. Il était plus à même de travailler avec des «bûcherons».

2

Personne n'ignore que, pendant la guerre, Staline passa le Goulag au peigne fin et qu'il fit envoyer au front tous ceux qui étaient aptes à porter un fusil. Parfois, quand le temps et l'habillement faisaient défaut, les zeks portaient vêtus de ce qu'ils portaient au camp. En général, la différence n'était pas bien grande : c'étaient les mêmes bottes de cuir synthétique, la même chapka sans une once de fourrure en hiver et, en toute saison, la veste ouatinée que seule la couleur distinguait de celle du soldat.

Dieu sait pourquoi prévaut toujours l'idée selon laquelle, après l'attaque nazie, Staline a envoyé les prisonniers « racheter leurs fautes ».

Les troupes allemandes se sont trouvées face aux « corps noirs » au début de juillet 1941. Ceux-ci avaient entamé leur progression en direction des frontières occidentales le 13 juin. Quant aux armées du Deuxième échelon auquel ils appartenaient, leur formation avait débuté dès le mois de juin 1940, au moment où Hitler retirait la presque totalité de ses troupes des frontières soviétiques.

Chacune de ces unités avait été formée spécialement dans le but de surgir à l'improviste aux frontières occidentales. Elles se trouvaient toutes sur l'axe ferroviaire principal et dans la zone des camps. Les prisonniers du Goulag savaient ce qu'était la discipline, n'étaient pas exigeants pour les conditions de vie et il était bien plus facile d'aller chercher les hommes dans les camps plutôt que dans des villages. Ils étaient déjà rassemblés, regroupés en brigades et aucune rumeur de mobilisation ne risquait de s'ébruiter. Ils pouvaient aussi partir pour le front sans que personne ne s'en aperçoive.

Bien plus tard, des livres et des chansons seront écrits sur cette époque. Vyssotski chantera :

Et d'autres zeks

Liront la plaque

Apposée à l'entrée

Et la mention : « Tous sont partis au front. »

Mikhaïl Diomine, un ancien droit commun, rapporte : « La quasi-totalité de l'armée commandée par Rokossovski était composée

de détenus ²²³. »

Rokossovski n'a commandé qu'une seule armée : la 16^e. Dans ses mémoires, il a cependant oublié d'en donner la composition. Les omissions sont chez lui systématiques, puisqu'il commence son ouvrage par: «Au printemps 1940, j'ai séjourné à Sotchi avec ma famille», sans préciser qu'il était au Goulag dans les mois qui précédaient.

Il remarque plus loin : « La vie m'a convaincu qu'il fallait avoir confiance même en ceux à qui il était un jour arrivé d'enfreindre la loi. Il suffit de leur donner la possibilité de se racheter pour les voir retrouver le droit chemin : l'amour de la Patrie et de leur peuple, le désir qu'ils ont de retrouver la confiance, font d'eux de valeureux soldats ²²⁴. » Il était bien placé pour savoir que l'on pouvait transformer un zek en soldat.

Il faut souligner que Staline offrit aux prisonniers « la possibilité de se racheter » et « de devenir de valeureux soldats » avant même l'attaque allemande. Les unités dont les zeks constituaient la chair à canon avaient été formées avant même que ne naisse le plan « Barbarossa »! La 16^e armée qui est à l'origine du Deuxième échelon stratégique avait été constituée à proximité du Transsibérien dans la région de Transbaïkalie où les camps de travail sont nombreux. Bien avant le mois d'août 1941, date à laquelle Rokossovski en prit la tête, c'était déjà une armée disciplinaire. Celui-ci avait été précédé à son poste par un autre général également victime des purges : Mikhaïl Fiodorovitch Loukine qui se distingua par la suite dans la sanglante bataille de Smolensk. Grièvement blessé et capturé, il fut amputé d'une jambe. Les Allemands lui firent l'honneur de reconnaître sa vaillance et lui proposèrent de collaborer. Il paya son refus de quatre terribles années dans les camps nazis, après quoi, il sera libéré pour se retrouver à nouveau au Goulag.

Au début de juillet 1941, les Allemands eurent la surprise de se heurter à la 16^e armée de Loukine. L'existence du Deuxième échelon les prit au dépourvu. C'est la raison pour laquelle les archives allemandes recèlent un grand nombre de documents, des centaines et même des milliers de photographies qui montrent des soldats de cet échelon stratégique en captivité. On y voit des jeunes, bien sûr, mais parfois aussi des visages plus âgés, marqués par la vie et qui portaient un semblant d'uniforme militaire dépourvu de tout signe distinctif. Verte ou noire, impossible de reconnaître la couleur de leur veste. Ils avaient des mains puissantes et abîmées par le travail, le crâne rasé et le visage émacié. Et pourtant ils n'avaient pas encore connu les camps de concentration allemands.

Si la Wehrmacht a eu affaire, dès le début juillet, à des divisions

223 M. Diomine, *Le Blatnoï (Blatnoï)*, Rusika, New York, 1981, p. 26.

224 Rokossovski, *Le Devoir du soldat*, op. cit., p. 136.

soviétiques renforcées par des zeks et appartenant à des armées en provenance de régions lointaines, comme la Sibérie, l'Oural et la Transbaïkalie, cela signifie que Staline les avait armés avant le 22 juin 1941.

3

J'ignore ce que connaissaient précisément les services de renseignements allemands au cours de la première moitié du mois de juin. Mais imaginons qu'ils n'aient disposé que des mêmes informations fragmentaires que nous avons à l'heure actuelle :

- Plusieurs armées font secrètement marche en direction des frontières occidentales de l'URSS.

- Elles comportent un nombre important de soldats, parfois des divisions entières (environ 15'000 hommes chacune) et même des corps d'armée (plus de 50'000 hommes chacun), qui portent un uniforme noir inhabituel ressemblant à celui des prisons.

- Il y en a au moins une dont les subsistances sont assurées par le Goulag du NKVD.

- Dans le communiqué de l'agence Tass, le gouvernement soviétique nie catégoriquement le caractère extraordinaire et massif de ces transferts de troupes et se contente d'évoquer des « manœuvres ordinaires ».

Le chef des services de renseignements allemands n'aurait pu que peser soigneusement la situation et fournir au gouvernement les recommandations adéquates. La principale question se posait en ces termes : si nous n'attaquons pas, que va faire Staline? Va-t-il désarmer ses zeks transformés en soldats et concentrés en secret aux frontières allemandes? Va-t-il les renvoyer au Goulag ou dans leurs foyers? Ou envisage-t-il de les utiliser contre l'Allemagne?

XXII

CHEFS DE BRIGADES ET COMMANDANTS DE DIVISIONS

**«... Ne pouvait défaire un adversaire
puissant que celui qui auparavant avait
remporté la victoire sur son propre
peuple. »**

**CHANG YANG, homme d'Etat
chinois, v^e siècle avant
J.C.**

1

A propos des corps noirs, nous avons évoqué le 63^e d'infanterie de la 21^e armée et cité les noms de Petrovski, commandant de corps d'armée et de Fokanov, chef de brigade. Pourquoi n'étaient-ils pas généraux? La réponse est simple : dans les unités noires, soldats et officiers n'étaient pas les seuls vétérans des « ensembles de baraquements pour bûcherons ». C'était également le cas de leurs chefs.

Avant 1940, la hiérarchie des grades supérieurs dans l'Armée rouge était : « chef de brigade », « commandant de division », « commandant de corps d'armée » et « commandant d'armée ». Pour les distinguer, on utilisait des losanges sur les pattes de col : un pour le chef de brigade, deux pour le commandant de division, etc. En mai 1940, Staline fit un cadeau aux responsables de son armée en introduisant le grade de général, les bandes de pantalon et les étoiles au lieu des losanges. 1056 commandants devinrent généraux et amiraux par arrêté du gouvernement soviétique. Les nouveaux grades (major-général, lieutenant-général, colonel-général et général d'armée) n'avaient rien de commun avec les anciens. Une commission du gouvernement fit un reclassement complet de l'ensemble des cadres supérieurs et bon nombre de chefs de brigade redevinrent simplement colonels. D'autres reçurent le grade de major-général et l'un d'entre eux, I.N. Mouzytchenko, celui de lieutenant-général.

De nombreux commandants d'armée descendirent d'un niveau et furent nommés colonels-généraux. Ce fut notamment le cas de O.I. Gorodovikov, G.M. Chtern, D.G. Pavlov et N.N. Voronov. V.Ia. Katchalov se retrouva encore plus bas (lieutenant-général). En revanche, Joukov reçut le grade le plus élevé, celui de général d'armée. Signalons en passant (c'est une chose peu connue) qu'il fut le tout premier à recevoir ce grade.

Cette opération n'était rien d'autre qu'une petite douceur offerte par Staline aux responsables militaires après la grande correction qu'il leur avait administrée en 1937-1938. D'où lui venait ce brusque accès de

bonté? De la perspective d'une action imminente à laquelle devaient participer tous les cadres supérieurs de l'armée. Sinon, la petite douceur aurait bien pu attendre.

Un millier de généraux n'étaient pas suffisants. On ne cessait de créer division sur division. Corps et armées se multipliaient. Des colonels faisaient fonction de généraux. Une bonne centaine se trouvaient à la tête de divisions et l'un d'entre eux, I.I. Fediouninski, commandait même un corps : le 15^e d'infanterie de la 5^e armée.

Des wagons cellulaires commencèrent à affluer à Moscou. Tous les officiers supérieurs passés par le Goulag étaient accueillis avec la plus grande amabilité à la prison de la Loubianka où ils se voyaient expliquer qu'une erreur s'était produite, que leur affaire était close et qu'ils n'avaient plus de casier judiciaire. Il ne leur restait qu'à filer à Sotchi pour se remettre et, de là, sous les drapeaux.

Naturellement, ils ne jouissaient pas tous de la même considération. Certains, comme Rokossovski, reçurent des grades de généraux, mais la plupart restèrent, comme dans l'ancien système, chefs de brigade, commandants de division, etc. Une situation étrange s'instaura au sein de l'Armée rouge : il y avait pour les cadres supérieurs deux catégories de grades, de signes distinctifs et deux types d'uniformes. Certains commandants arboraient fièrement leurs étoiles, leurs bandes de pantalon rouges et leurs belles tenues de cérémonie, alors que d'autres devaient se contenter des petits losanges.

S.P. Melgounov a dépeint à l'aide de documents irréfutables un procédé qu'utilisaient les tchékistes de Kiev durant la Terreur rouge²²⁵. Quiconque refusait de répondre à leurs questions était mis dans un cercueil et enterré vivant. Ensuite, on déterrait le récalcitrant et poursuivait son interrogatoire.

Staline procéda de la même façon avec les milliers de chefs militaires envoyés au Goulag pendant la Grande Purge. Certains furent condamnés à mort, d'autres se virent infliger de lourdes peines qu'ils passèrent dans les régions de la Kolyma. Si l'on en croit de nombreux témoignages (voir les *Récits de la Kolyma* de V. Chalamov), y vivre est encore pire qu'une condamnation à mort. Et voilà qu'on installe ces hommes, qui avaient dit adieu à la vie, dans des wagons confortables, on les gava dans les maisons de santé de la nomenklatura et on leur donne la possibilité de commander et de « se racheter ». On ne leur attribue pas le grade de général (et par conséquent aucune garantie pour l'avenir). Us ont simplement à diriger des troupes, le reste ne dépend pas d'eux.

Il est facile d'imaginer l'ardeur qui s'empara de ces chefs de brigade et de ces commandants de division. Ils n'avaient qu'une hâte : se retrouver au cœur de l'action. Le calcul de Staline s'avéra juste. Bon

²²⁵ S.P. Melgounov, *La Terreur rouge en Russie, (Krasnyi Terror v Rossii)*, 2^e édition, Berlin, 1924.

nombre de ceux qui furent libérés lui restèrent totalement dévoués. Us prouvèrent par le sang qu'ils versèrent qu'on avait eu raison de leur faire confiance. Ce fut notamment le cas du commandant de division G.A. Vorobjkine, placé à la tête de l'aviation de la 21^e armée du Deuxième échelon stratégique. Il se distingua dès les premiers combats et reçut en juillet 1941 le grade de major-général d'aviation. En août, il était chef d'état-major des forces aériennes de l'Armée rouge. D'année en année, il monta dans la hiérarchie pour finir maréchal en 1944 ²²⁶.

Des chefs de brigade, des commandants de division et de corps furent également employés pour reconstituer le Premier échelon stratégique ²²⁷. Ils comblèrent aussi les vides après le départ du Deuxième échelon pour les frontières. Le chef de brigade N.I. Khristofanov devint commissaire militaire de la région de Stavropol et M.V. Khripounov (également chef de brigade) dirigea l'un des bureaux d'état-major de la région militaire de Moscou. Nous savons déjà qu'après le départ de tous les chefs militaires pour la frontière roumaine, ce furent les tchékistes qui occupèrent cet état-major et qu'ils n'étaient guère au fait des affaires militaires. C'était pour leur venir en aide qu'on fit sortir ce pauvre Khripounov du Goulag.

Leur principale destination était néanmoins le Deuxième échelon stratégique et les divisions composées de « bûcherons ». C'est là que nous retrouvons le commandant de corps d'armée Petrovski, ancien commandant adjoint de la région militaire de Moscou. Emprisonné, il fut libéré en novembre 1940. On lui donna l'ordre de former le 63^e corps d'infanterie et ce fut ainsi que prit naissance le fameux corps noir. Deux des trois divisions qui le composaient étaient commandées par les chefs de brigade Ia.S. Fokanov et V.S. Rakovski. La troisième était placée sous le commandement du colonel N.A. Prichtchepa. Il n'était pas chef de brigade bien qu'il ait été emprisonné lui aussi. Les officiers supérieurs qui avaient fait de la prison avaient également été libérés pour compléter le Deuxième échelon.

Les lecteurs intéressés par l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale peuvent rassembler toute une collection de noms de cadres supérieurs de l'armée à qui Staline donna ainsi la « possibilité de se racheter ».

Les historiens communistes soutiennent qu'il s'agissait là d'un réflexe de défense : Staline avait senti le danger et pris des mesures

²²⁶ Voir annexe 27, p. 299.

²²⁷ Ainsi, le chef de brigade S.N. Zybine reçut le commandement du 37^e corps d'infanterie; le commandant de division E.Ia. Magon, le 45^e corps d'infanterie de la 13^e armée; le chef de brigade M.S. Tkatchev, la 109^e division du 9^e corps spécial d'infanterie. Le chef de brigade N.P. Ivanov devint chef d'état-major de la 6^e armée; le commandant de division A.D. Sokolov reçut le 16^e corps mécanisé de la 12^e armée; le commandant de division G.A. Bouritchnikov, la zone sud de DCA; le commandant de division P.G. Alekseev, l'aviation de la 13^e armée; le chef de brigade S.S. Krouchine, l'état-major de l'aviation du front Nord-Ouest; le chef de brigade A.S. Titov, l'artillerie de la 18^e armée, etc.

pour renforcer son armée. Or la libération de tous ces officiers avait commencé bien avant l'apparition du plan « Barbarossa ». Ce processus avait atteint son apogée au moment où les troupes allemandes attaquaient la France.

Imaginez maintenant que Staline trace avec la plus grande persévérance des couloirs en direction des nouvelles frontières avec l'Allemagne et qu'il anéantisse les Etats neutres qu'il trouve sur son chemin. Parallèlement à cela, il accorde une « seconde naissance » à un très grand nombre de chefs militaires condamnés à dépérir. Chacun d'entre eux brûle du désir de retrouver, au prix de l'action et du sang versé, les hauteurs desquelles Staline l'a précipité. Cette masse de troupes commandées par des chefs qui viennent de sortir de prison se dirige secrètement vers les frontières occidentales alors que Staline déclare dans le même temps qu'il ne se passe rien de particulier. Comment l'Allemagne pouvait-elle réagir devant pareille situation?

XXIII

LE DEUXIEME ECHELON STRATEGIQUE

« La mobilisation signifie la guerre, toute autre interprétation serait inimaginable à nos yeux²²⁸. »

Maréchal B.M. CHAPOCHNIKOV.

1

Les historiens soviétiques expliquent la formation du Deuxième échelon stratégique et son transfert vers l'ouest par les avertissements que Staline avait reçus de Churchill et de Richard Sorge. Ils veulent faire croire que sa création était une réponse aux actions de Hitler. Mais cette explication ne résiste pas à l'examen.

Le général d'armée I.V. Tioulenev cite les paroles de Joukov avec qui il parla, au Kremlin, de l'invasion nazie : « On en a informé Staline, mais il n'y croit toujours pas, il prend cela pour une provocation des généraux allemands ²²⁹. »

De très nombreux témoignages démontrent que Staline refusait de croire à l'attaque allemande alors même qu'elle avait déjà commencé. Les historiens soviétiques se trouvent ainsi dans une impasse : Staline organise le plus vaste groupement de troupes de l'histoire afin de repousser une invasion allemande à laquelle il ne croit pas!

Le transfert des forces du Deuxième échelon stratégique impliqua une préparation longue et minutieuse. Le maréchal Kourkotkine témoigne que les indications nécessaires pour les déplacements avaient été données au commissariat du peuple aux Transports, le 21 février 1941 ²³⁰. Elles étaient évidemment le résultat d'études attentives.

En fait, la concentration et le déplacement des troupes des régions intérieures vers les frontières commencèrent le 19 août 1939. Prenons l'exemple de la région militaire de l'Oural. En septembre 1939, on y forma deux nouvelles divisions, la 85^e et la 159^e. Nous avons déjà rencontré la première le 21 juin 1941 sur la frontière allemande, dans la région d'Avgoustov où le NKVD sectionnait les barbelés. Quant à la seconde, elle se trouvait près de Rava-Rousskaïa et appartenait à la 6^e

²²⁸ B.M. Chapochnikov, *Mémoires (Vospominaniia. Voennonautchnye troudy)*, Moscou, Voenizdat, 1974, p. 558.

²²⁹ I.V. Tioulenev, *Au travers de trois guerres (Tcherez tri voïny)*, Moscou, Voenizdat, 1974, p. 558.

²³⁰ Kourkotkine, *Les arrières des forces armées soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique*, op. cit., p. 33.

super armée de choc. A la fin de 1939, les 110^e, 125^e et 128^e divisions d'infanterie furent également constituées dans l'Oural et envoyées à la frontière de la Prusse orientale.

Alors que le Deuxième échelon n'avait pas encore d'existence officielle et que les armées qui le composaient menaient une existence fantomatique, le haut commandement mettait au point l'action combinée des deux échelons stratégiques. Dans la région militaire spéciale de l'Ouest eurent lieu d'importants exercices pour les structures de commandement : avant la phase initiale d'une guerre, on met toujours au point l'action des états-majors et des services de transmissions. L.M. Sandalov, chef d'état-major de la 4^e armée manifesta son étonnement : « Et ces états-majors qui se trouvent en plein sur la frontière? Où doivent-ils aller ²³¹? » Il faut noter à ce propos que, dans une guerre défensive, nul ne s'aviserait de les placer « en plein sur la frontière ».

Les commandants du Premier échelon stratégique et des représentants de marque du Deuxième assistèrent à un conseil de guerre près de la frontière en présence du général d'armée

I. V. Tioulenov, commandant de la région militaire de Moscou. Profitant de sa présence, le général d'armée D.G. Pavlov expliqua la destination du Deuxième échelon au lieutenant-général V.I. Tchouïkov, commandant de la 4^e armée (et futur maréchal de l'URSS) : « Lorsque arriveront les troupes des régions militaires de l'intérieur du pays (Pavlov jeta un coup d'œil à Tioulenov) et que votre armée atteindra la densité d'une division tous les sept kilomètres et demi, alors on pourra avancer sans douter de notre succès ²³². »

La présence de Tioulenov était significative. Dès 1940, il connaissait le rôle qu'il aurait à jouer dans la période initiale de la guerre : il devait se rendre avec son état-major dans la zone frontalière quand le Premier échelon stratégique entrerait en territoire ennemi. En février 1941, sous la pression de Joukov qui venait d'entrer en fonctions, le plan soviétique fut modifié : le général Tioulenov et son entourage furent secrètement transférés sur la frontière roumaine, et non allemande, là où se concentraient les forces principales de l'Armée rouge.

La densité évoquée (une division tous les sept kilomètres et demi) est caractéristique d'une offensive. Les dispositifs défensifs d'alors prévoyaient une zone trois à quatre fois plus large par division. Au cours du même conseil fut abordée une question importante concernant le camouflage : il fut décidé que « le mouvement des nouvelles divisions » pouvait être « opéré sous prétexte d'exercices ».

231 Sandalov, *Choses vécues*, op. cit., p. 65.

232 Op. cit.

2

Lorsque l'Allemagne se lança dans ce qui, à la lumière de ce qui précède, ressemble à une guerre préventive, le Deuxième échelon (tout comme le Premier) fut utilisé pour la défense. Mais il n'avait pas été créé pour cela.

Le général d'armée M.I. Kazakov précise : « Après le début de la guerre, il fallut apporter des modifications cardinales dans les plans de son utilisation ²³³. » Le major-général V. Zemskov rapporte, de son côté : « Ces réserves, nous fûmes contraints de les employer pour la défense, et non pas pour l'attaque comme le voulait le plan ²³⁴. Quant au général d'armée S.P. Ivanov, il explique : « Au cas où les troupes du Premier échelon stratégique auraient réussi [...] à porter la guerre sur le territoire ennemi avant même le déploiement des forces principales, le Deuxième échelon aurait dû appuyer leurs efforts et développer une contre-offensive, conformément à la conception stratégique d'ensemble ²³⁵. »

Le lecteur ne doit pas être troublé par l'expression « contre-offensive ». Sa signification apparaît clairement dans la façon dont elle a été appliquée à la guerre soviéto-finlandaise : les Soviétiques soutiennent encore que la Finlande a attaqué et que l'URSS s'est bornée à répondre.

3

Le lieutenant-général S.A. Kalinine fournit quelques précisions sur l'atmosphère qui régnait dans le Deuxième échelon. Avant que les troupes soviétiques ne soient acheminées secrètement vers l'ouest, il avait en charge la préparation au combat des effectifs de la région militaire de Sibérie (qui constituèrent par la suite la 24^e armée). Lors d'un exercice, le général entendit un officier subalterne exprimer son sentiment : « De toute façon, on n'aura sans doute même pas besoin de fortifications. Après tout, nous nous préparons à l'offensive, non à la défensive, nous frapperons l'ennemi sur son propre territoire ²³⁶. » Kalinine cite ces propos avec une certaine ironie mais il ne nous explique pas ce qui autorisait ce jeune officier à nourrir de telles pensées. S'il se trompait, le général aurait dû le reprendre et expliquer à tous les commandants, du bataillon au corps d'armée, que les officiers subalternes ne semblaient pas très bien comprendre leur tâche. Il aurait dû se renseigner sur l'ampleur de cette opinion « erronée » et modifier en conséquence les préparatifs de guerre. Au lieu de quoi, il laissa ses troupes poursuivre leur préparation au combat

²³³ VIJ, n° 12, 1972, p. 46.

²³⁴ VIJ, n° 10, 1971, p. 13.

²³⁵ Ivanov, *La Période initiale de la guerre*, op. cit., p. 206.

²³⁶ Kalinine, *Réflexions sur le passé*, op. cit., p. 124.

sur le « territoire de l'ennemi ».

Peu après l'attaque allemande, le général Kalinine confia le commandement de la 24^e au général K. Rakoutine et retourna en Sibérie former dix nouvelles divisions « dans les villages de baraquements pour bûcherons ». « Par quoi commencer, écrit-il. Sur quoi fallait-il concentrer toute son attention dans l'entraînement des troupes : sur la défense ou l'attaque? Sur les différents fronts, la situation demeurait tendue. L'Armée rouge continuait de mener de difficiles combats défensifs. L'expérience montrait que nous étions loin d'avoir toujours bien conçu notre défense. Nos positions défensives étaient mal équipées [...]. Souvent, même la première ligne de défense n'avait pas de tranchées. L'ordre de bataille se composait le plus souvent d'un seul échelon doté de petites réserves, ce qui diminuait la capacité de résistance des troupes. Dans bien des cas, les hommes étaient mal préparés au combat antichar, il y avait même une certaine peur des tanks [...]• En même temps, on se disait : “ Nous n'allons quand même pas passer tout notre temps à nous défendre. La retraite n'était pas voulue [...]. ” En outre, la défense n'était pas considérée comme la principale forme d'opérations militaires [...]. Il fallait préparer les troupes à l'offensive [...]. Je fis part de mes réflexions aux commandants des unités. Nous nous mîmes d'accord sur la décision suivante : faire porter nos efforts pendant l'instruction sur la mise au point minutieuse des problèmes tactiques posés par les opérations offensives *.

Au moment évoqué par Kalinine, la tâche principale de l'Armée rouge était d'arrêter l'ennemi avant Moscou. Chacun comprenait clairement que la ville n'était pas capable de se défendre. Or, on ne l'y préparait toujours pas. L'offensive continuait à être privilégiée, et seulement l'offensive! A quoi donc le général Kalinine pouvait-il bien avoir entraîné ses troupes avant l'invasion allemande?

4

Le Deuxième échelon stratégique fut utilisé pour la défense après le 21 juin 1941. Nous disposons toutefois de documents suffisants pour rétablir la destination première et le rôle qui lui étaient dévolus dans les plans soviétiques. Tout comme dans le Premier échelon, chaque armée avait son visage, sa facture propres. La plupart des armées arrivaient inachevées, un peu comme une puissante armature qu'il fallait compléter après déploiement dans les régions occidentales. La composition standard d'une armée de cet échelon était de deux corps d'infanterie de trois divisions chacun.

L'absence de corps mécanisés, pourvus de blindés en grand nombre, était parfaitement logique. D'abord, les unités de ce type étaient formées dans les régions occidentales et il était inutile de les amener de l'Oural ou de Sibérie. De plus, il était possible d'utiliser l'écrasante

majorité des corps mécanisés existants au cours d'une première attaque surprise d'une puissance maximale, puis le Deuxième échelon monterait en ligne et serait immédiatement complété avec tous les blindés sortis indemnes des premières opérations.

Toutes les armées du Deuxième échelon stratégique ne répondaient pas à ces critères. La 16^e, par exemple, était manifestement une armée de choc. Elle comptait un corps mécanisé entièrement reconstitué (plus de 1'000 chars) et était accompagnée de la 57^e division blindée autonome que commandait le colonel V.A. Michouline. La 16^e disposait donc de plus de 1'200 chars et devait atteindre à terme 1'340 blindés.

La 19^e armée, en provenance du Caucase-Nord, était encore plus puissante. Elle comptait quatre corps dont un mécanisé (le 26^e). De nombreuses sources permettent d'affirmer que le 25^e corps mécanisé (commandé par le major-général S.M. Krivocheine) lui était également destiné. C'était manifestement une super armée de choc. Ses corps d'infanterie, dotés d'une organisation inhabituelle, avaient à leur tête des militaires de très haut rang. Ainsi, le 34^e, commandé par le lieutenant-général R.P. Khmel'nitski, comprenait quatre divisions d'infanterie, une division d'infanterie de montagne et plusieurs régiments d'artillerie lourde. La présence de troupes de montagne n'avait rien de fortuit: cette armée, la plus puissante du Deuxième échelon, n'était pas destinée à combattre en Allemagne.

Le grand dessein soviétique apparaît ici clairement : les forces les plus puissantes du Premier et du Deuxième échelon étaient destinées à se battre contre la Roumanie. La 16^e armée, qui se déployait à côté de la 19^e, était vraisemblablement destinée à être utilisée contre la Hongrie pour couper la route du pétrole roumain.

L'attaque allemande interrompit ce déploiement et il fallut transférer d'urgence ces deux armées vers Smolensk, retardant ainsi de quelques années la « libération » de la Roumanie et de la Hongrie.

5

Aussitôt après le partage de la Pologne, en 1939, de très nombreuses unités soviétiques furent transférées sur les nouveaux territoires qui n'étaient pas adaptés au stationnement de forces armées aussi importantes, pourvues de surcroît d'un matériel lourd. Voici ce qu'en dit la très officielle *Histoire de la Deuxième Guerre mondiale* :

« Les troupes des régions frontalières occidentales éprouvaient de grandes difficultés. Il fallait tout construire et équiper une nouvelle fois [...] les bases, les points de ravitaillement, les aérodromes, le réseau routier, les nœuds de communication ²³⁷. »

Au prix d'énormes efforts, une quantité colossale d'unités du

237 *Op. cit.*, t.4, p. 27. Voir aussi annexe 28, p. 299.

Premier échelon stratégique fut cantonnée dans les régions occidentales en 1939-1940. A partir de février 1941, ce fut au tour du Deuxième d'être transféré, d'abord à un rythme modéré, puis de plus en plus vite.

Alors intervint un changement d'importance: les troupes cessèrent de se préparer à passer l'hiver sur place. Toutes les troupes du Premier échelon abandonnèrent leurs abris de terre et leurs casernes (inachevées) pour gagner la zone frontalière ²³⁸. Quant à celles du Deuxième, elles n'utilisèrent pas pour autant les casernes et garnisons ainsi libérées. Elles ne se préparèrent pas plus à passer l'hiver et ne bâtirent ni abris, ni polygones. Elles ne creusèrent même pas de tranchées. Selon une multitude de documents officiels, elles étaient cantonnées dans des tentes. Ainsi, au début du printemps 1941, la 188^e division du 16^e corps d'infanterie de la 11^e armée fut formée dans les pays baltes. Complétée par des réservistes, elle s'installa en mai dans un camp d'été provisoire de la région de Kozlovo Ruda (à une quarantaine de kilomètres de la frontière). Sous prétexte des manœuvres invoquées par l'agence Tass, la division abandonna ce camp pour s'avancer vers le territoire adverse. Avec la meilleure volonté du monde, on ne découvre aucun préparatif en vue de l'hiver.

Si les troupes avaient eu pour perspective de voir la paix durer jusqu'à l'année suivante, elles auraient commencé à construire, dès avril ou mai, les aménagements adéquats pour passer l'hiver. Mais elles n'en firent rien. Quelques divisions laissèrent derrière elles des casernes inachevées, mais beaucoup d'autres, formées au printemps 1941, étaient dépourvues de tout : casernement, baraquements et même abris de terre. Où s'apprêtaient-elles à passer l'hiver sinon en Europe centrale et occidentale?

6

Le major-général A. Zaporojenko rapporte : « L'étape finale du déploiement stratégique consista à faire avancer secrètement des groupements de choc jusqu'aux points de départ d'une offensive. Cette opération fut menée au cours des quelques nuits qui précédèrent l'invasion. La couverture de ce déplacement fut organisée au moyen de bataillons renforcés qu'on avait déjà acheminés sur la frontière et qui, avant l'arrivée des forces principales, contrôlaient les secteurs du front assignés aux divisions.

« Le transfert de l'aviation sur de nouvelles bases fut commencé dans les premiers jours de mai et s'acheva le 18 juin. L'aviation d'armée et de chasse se concentrait sur des aérodromes situés à quarante kilomètres de la frontière, tandis que les bombardiers étaient stationnés à une distance inférieure à 180 kilomètres²³⁹. »

²³⁸ Selon I.Kh. Bagramian, *VIJ*, n° 1, 1976, p. 62.

²³⁹ *VIJ*, n°4, 1984, p.42.

La date citée peut nous étonner : l'aviation soviétique ne put achever son transfert commencé le 13 juin. Alors pourquoi le 18 juin?

C'est que le général parle ici de la Wehrmacht et non de l'Armée rouge. Du côté allemand, on observait, en effet, les mêmes préparatifs : les troupes se déplaçaient vers la frontière pendant la nuit; des bataillons renforcés étaient envoyés en avant; les divisions qui arrivaient se camouflaient dans les forêts, etc. Les deux énormes armées avançaient l'une vers l'autre comme dans un jeu de miroirs, mais avec un décalage dans le temps. Au début, ce décalage joua en faveur des Soviétiques puis progressivement la relation s'inversa : Hitler avait moins de troupes à mettre en place et la distance de ses transferts était plus réduite.

Au début du mois de juin, l'armée allemande s'était trouvée dans une situation désavantageuse car un très grand nombre d'unités se trouvaient encore « en route ». Les canons étaient dans un convoi, les obus dans un autre. Les bataillons débarquaient ici, les états-majors, là. Il n'y avait aucune transmission car l'usage de la radio avait été purement et simplement interdit jusqu'au début des hostilités pour des raisons de sécurité. Les troupes allemandes ne construisaient pas, non plus, d'abris de terre ni de polygones. Mais la ressemblance la plus frappante entre les deux armées était la surabondance de réserves, de troupes, d'avions, d'hôpitaux, d'états-majors et d'aérodromes à proximité immédiate de la frontière et, surtout, le secret.

Tous les événements que l'on considère aujourd'hui comme les manifestations de la « myopie » de Staline face à la menace d'invasion, un observateur attentif peut les retrouver du côté allemand avec deux semaines d'avance. Ce n'était pas de la sottise, mais la préparation d'une gigantesque offensive.

7

Que se serait-il passé si la concentration du Deuxième échelon stratégique avait pu être menée à bien? Le général W. Sikorski, chef d'état-major de l'armée polonaise, donna la réponse à cette question bien avant la guerre : « L'attente stratégique ne peut se prolonger après la fin de la mobilisation et de la concentration de l'ensemble des forces ²⁴⁰. » La science militaire soviétique avait, elle, abouti à la conclusion suivante : « Dans les conditions actuelles, la pire des décisions serait de s'en tenir à la tactique de l'attente dans la période initiale de la guerre ²⁴¹. »

Le maréchal B.M. Chapochnikov avait sur ce sujet une opinion arrêtée : « Si des réservistes appelés restent longtemps sous les drapeaux dans une perspective de guerre, cela peut avoir un effet

²⁴⁰ W. Sikorski, *La Guerre future (Boudouchtchaïa voina)*, Moscou, Voenizdat, 1936, p. 240.

²⁴¹ *La révolution et la guerre (Voina i revolioutsïia)*, n°8, 1931, p. 11.

néгатif sur leur moral et leur état de préparation au combat s'en trouverait diminué [...]. En un mot, quels que soient les désirs du commandement et, à plus forte raison, ceux de la diplomatie, à partir du moment où la mobilisation a été décrétée, les canons peuvent entrer en action pour des raisons purement militaires. Il est donc douteux qu'on puisse, dans les conditions actuelles de la guerre, faire attendre longtemps des armées mobilisées, l'arme au pied, sans passer à des opérations militaires²⁴². »

A l'époque (comme maintenant, du reste) la science militaire soviétique a toujours considéré que « la mobilisation, la concentration, le déploiement opératif et l'ouverture des premières opérations constituent un seul et même processus indivisible²⁴³. » C'est un peu comme sortir un revolver de son étui et le braquer sur l'ennemi en gardant le doigt sur la détente. Que vous ayez ou non l'intention de tirer, le coup de feu devient inévitable : dès que vous avez porté la main à votre arme, votre adversaire a fait de même aussi vite ou plus vite que vous.

Qui a commencé la guerre soviéto-allemande ? Les historiens communistes proposent un critère simple : celui qui a tiré le premier. On pourrait tout aussi bien désigner celui qui a mobilisé, concentré et déployé le premier, en un mot, celui qui a entrepris de dégainer avant l'autre.

8

On m'objectera qu'en 1941, l'état-major général n'était plus dirigé par Chapochnikov, mais par Joukov qui ne comprenait peut-être pas que ces déplacements de troupes conduisaient inévitablement à la guerre...

Pour mieux nous rendre compte du caractère parfaitement conscient des actions du haut commandement soviétique, reportons-nous en 1932, à la 4^e division de cavalerie, la meilleure de l'Armée rouge. Jusqu'en 1931, elle était cantonnée dans des conditions excellentes dans la région militaire de Leningrad, là même où stationnait autrefois la cavalerie de la Garde impériale. Mais, cette année-là, pour des raisons exceptionnelles, elle fut transférée sur une base encore non équipée. Contrainte de construire elle-même son casernement, le manque de matériaux, le temps pluvieux et d'autres éléments défavorables ne lui permirent pas de se préparer à temps pour l'hiver. Cela se répercuta sur son état de préparation général. La discipline connut un net fléchissement ²⁴⁴. Au printemps de 1933, la meilleure division soviétique se trouvait « dans un état de décadence extrême » et était « inapte au combat ». Son commandement fut

²⁴² B.M. Chapochnikov, *Le Cerveau de l'armée (Mozg armii)*, Moscou, GIZ, t.3, 1929.

²⁴³ *VIIJ*, n° 1, 1986, p. 15.

²⁴⁴ Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit., p. 118.

remplacé et ce fut à Joukov que revint la tâche de restaurer le prestige de l'unité. Les débuts de son ascension datent de là. Joukov prit des mesures draconiennes et réussit. Il était suivi des regards attentifs de son commandant de corps, S.K. Timochenko, et du commissaire du peuple à la défense qui était alors K.E. Vorochilov dont la division portait d'ailleurs le nom.

En 1941, tous les protagonistes de cette histoire étaient montés en grade : Vorochilov était membre du Politburo et président du Comité de défense; Timochenko, commissaire du peuple à la défense et Joukov, chef de l'état-major général. Ils savaient tous trois par expérience qu'on ne pouvait laisser une seule division dans une forêt sans la préparer pour l'hiver. Les frontières occidentales n'étaient pas techniquement équipées pour l'entraînement militaire. Ces troupes devaient immédiatement être envoyées au feu, faute de quoi leur état de préparation au combat ne pouvait que décliner inmanquablement. Ils savaient aussi qu'en cas d'impréparation des troupes, on trouverait des coupables qui seraient traités en conséquence. Et pourtant, ce n'était pas une simple division qu'ils acheminaient dans cette région mais l'Armée rouge tout entière !

Les débuts de la guerre ne furent pas conformes aux plans de Staline mais imaginons que Hitler n'ait pas attaqué le 22 juin 1941, remettant l'opération «Barbarossa» à plus tard. Qu'aurait fait Staline? En fait, il n'aurait pas eu le choix. En premier lieu, il n'aurait pas pu ramener ses colossales armées en arrière. Nombre d'entre elles, de création très récente, ne pouvaient tout bonnement pas revenir dans quelque quartier que ce fût, sauf dans les « baraquements destinés aux bûcherons » d'où elles venaient. Faire machine arrière aurait prolongé la paralysie des transports ferroviaires avec des conséquences économiques désastreuses. Et quel sens y aurait-il eu à concentrer des troupes en secret pendant six mois pour les disperser ensuite sur un délai au moins équivalent?

En second lieu, Staline n'aurait pas pu laisser ses armées passer l'hiver dans les forêts frontalières en raison de la perte rapide de leur capacité combattante. De plus, le secret absolu n'aurait pas pu être conservé si ces forces énormes étaient restées sur place pendant plusieurs semaines.

Mais si l'Armée rouge ne pouvait revenir en arrière et si elle ne pouvait rester longtemps dans les régions frontalières, que lui restait-il à faire?

La réponse nous est donnée par le maréchal Vassilievski. Depuis mai 1940, il était le chef adjoint de la Direction opérationnelle de l'état-major général. Par la suite, il comptera parmi les personnalités les plus proches de Staline et dirigera l'Armée rouge dans les dernières années du règne de ce dernier.

« Il fallait, écrit-il, repousser la crainte que les Occidentaux stigmatisent les prétendues intentions agressives de l'URSS. Nous

étions arrivés devant [...] le Rubicon de la guerre et il fallait avancer fermement d'un pas ²⁴⁵. »

Dans tout processus d'envergure, il existe un seuil au-delà duquel les événements prennent un caractère irréversible. Pour l'URSS, ce fut le 13 juin 1941. Après cette date, la guerre devenait inévitable pour le courant de l'été, indépendamment de ce qu'aurait fait Hitler.

245 VIJ, n° 2, 1978, p. 68.

XXIV

LA GUERRE NON DECLAREE

« Dans des conditions où nous sommes entourés d'ennemis, une attaque lancée de notre part à l'improviste, une manœuvre inattendue, la rapidité, tout cela est décisif ²⁴⁶. »

STALINE.

1

Outre les cinq régions militaires aux frontières occidentales et les huit situées à l'intérieur, l'URSS disposait du front d'Extrême-Orient, dont nous avons déjà parlé, et de trois régions militaires jouxtant les frontières orientales : celles de Transcaucasie, d'Asie centrale et de Transbaïkalie.

Contrairement au démenti de l'agence Tass du 9 mai 1941, les régions d'Asie centrale et de Transcaucasie étaient, ce mois-là, le théâtre de préparatifs intenses en vue de la « libération » de l'Iran. La région militaire d'Asie centrale y jouait le rôle principal, celle de Transcaucasie, un rôle secondaire. Comme le voulait l'usage, la touche finale des préparatifs fut donnée par de grandioses manœuvres qui devaient se dérouler en présence des cadres supérieurs de l'Armée rouge, dont le général Joukov et son adjoint, le lieutenant-général N.F. Vatoutine.

Le général d'armée S.M. Chtemenko (alors colonel à la Direction opérationnelle principale de l'état-major) rapporte : « A la fin de mai, la presque totalité de notre bureau partit pour Tbilissi. On avait grossi nos effectifs en prélevant sur les autres bureaux... Juste avant le départ, le chef de l'état-major général et son adjoint ²⁴⁷ étant dans l'impossibilité de se rendre sur place, il fut décidé que les manœuvres seraient dirigées par les commandants D.T. Kozlov pour la Transcaucasie et S.G. Trofimenko pour l'Asie centrale. Cependant, dès le lendemain de notre arrivée à Tbilissi, le lieutenant-général Kozlov fut rappelé d'urgence à Moscou. On sentait qu'il s'y passait quelque chose qui sortait de l'ordinaire ²⁴⁸. »

Ainsi, à la veille de la « libération » de l'Iran, la région militaire frontalière de Transcaucasie n'avait plus de commandement. Certes, Kozlov avait un adjoint, le lieutenant-général P.I. Batov, mais il était

²⁴⁶ Discours devant le XII^e congrès du parti en 1923

²⁴⁷ Joukov et Vatoutine (NdT).

²⁴⁸ Chtemenko, *L'Etat-Major général durant les années de guerre*, op. cit., p. 20.

lui-même occupé : il avait constitué le 9^e corps spécial d'infanterie à l'aide des meilleures troupes de la région et venait de l'acheminer en Crimée où il se préparait activement, conjointement avec la flotte de la mer Noire, en vue d'une opération de débarquement.

La région de Transcaucasie demeura privée de chef et d'adjoint jusqu'au retour de Kozlov, en août, qui procéda effectivement à la « libération » de l'Iran avec plusieurs mois de retard et avec des forces réduites. Là encore, Hitler avait brouillé le jeu de Staline.

Nous ignorons si Staline avait également fait convoquer à Moscou, au début du mois de juin 1941, le général S.G. Trofimenko qui commandait la région militaire d'Asie centrale. Il n'en demeure pas moins que l'état-major de cette région se trouva également réduit et « dépossédé ». L'un de ses membres, le colonel N.M. Khlebnikov, avait été rappelé à Moscou en mars 1941 et nommé commandant de l'artillerie de la 27^e armée dans les pays baltes ²⁴⁹. A la suite de Khlebnikov et d'autres colonels et généraux, on rappela à Moscou le chef d'état-major de région, le major-général M.I. Kazakov (il deviendra plus tard général d'armée). Ce dernier rapporte dans son livre ²⁵⁰ que pendant son retour vers la capitale, il avait survolé un nombre impressionnant de convois chargés de troupes et de matériel de combat en provenance d'Asie centrale.

Le général d'armée A.A. Loutchinski (alors colonel, il commandait la 83^e division d'infanterie de montagne) était à bord de l'un de ces convois en compagnie du major-général I.E. Petrov (futur général d'armée).

« Nous voyagions dans le même compartiment et étions tous deux convoqués par le commissariat du peuple à la Défense, écrit Loutchinski, quand la radio annonça l'attaque de l'Allemagne fasciste. » Il ne précise pas la raison de sa convocation, mais voici ce qu'il dit de Petrov : « Il avait été nommé, un peu avant la guerre, commandant de la 192^e division d'infanterie ²⁵¹, puis il avait pris le commandement du 27^e corps mécanisé et partit à sa tête pour le front ²⁵². »

Dans le bref article que Loutchinski consacre au général Petrov, tout semble ordinaire pour ne pas dire routinier. Intéressons-nous pourtant à l'ordre dans lequel les événements se déroulent : Petrov met sur pied son corps mécanisé avant que la guerre n'éclate. Quelques jours après le début des hostilités, le 27^e est dissous : dans une guerre de défense, des formations de ce type, strictement offensives, sont tout simplement

249 Cette armée fit son apparition dans les régions occidentales en mai 1941 mais on avait commencé à lui chercher des cadres aux quatre coins du pays bien plus tôt.

250 Kazakov, *Sur la carte des batailles d'antan (Nadkartoi bylykhsrajenii)*, Moscou, Voenizdat, 1971.

251 Il avait transformé cette unité en division de montagne et l'avait acheminée secrètement à la frontière roumaine.

252 *VII*, n°9, 1976, pp. 121-122.

inutiles. D'ailleurs, tous les corps mécanisés de l'Armée rouge (il y en avait vingt-neuf) connurent le même sort en juillet 1941.

A première vue, cette situation paraît absurde: avant l'attaque allemande, le 27^e part pour la guerre et voilà qu'à peine les hostilités ouvertes, il est démantelé avant d'avoir eu le moindre contact avec l'adversaire. En réalité, les choses étaient très simples : la formation du général Petrov devait bien faire la guerre, mais pas celle entreprise par Hitler.

Outre Petrov et Loutchinski, on trouvait dans les trains en provenance d'Asie centrale bon nombre de chefs militaires célèbres ou qui allaient le devenir. Je n'en citerai qu'un : le major-général A.S. Jadov qui devint plus tard général d'armée. A la veille de la guerre, il commandait une division de cavalerie de montagne. Il « fut nommé à la tête du 4^e corps d'assaut aéroporté et arriva sur le front au moment où les combats faisaient rage ***. » A la thèse selon laquelle Staline concentrait tous ses généraux aux frontières occidentales pour repousser une agression et lancer des « contre-offensives » s'oppose le cas du général Jadov qui échangea une division de cavalerie de montagne cantonnée en Asie centrale contre un corps d'assaut aéroporté en Biélorussie. Depuis quand ce type de formation effectue-t-il des contre-offensives ou repousse une agression?

2

La région militaire de Transbaïkalie fut laissée de côté. Elle disposait pourtant de troupes non seulement en territoire soviétique mais aussi en Mongolie où une véritable guerre venait d'engager des centaines de chars et d'avions, des milliers de canons et des dizaines de milliers de soldats.

La Transbaïkalie était la seule des régions militaires de l'intérieur et des frontières orientales à posséder des armées : la 16^e et la 17^e. Cette dernière, en Mongolie dès 1940, avait cependant été « allégée » au point qu'il y avait pénurie de généraux et que la fonction de commandant adjoint était occupée par le colonel P.P. Poloubouïarov. Lui aussi fut rappelé à Moscou et envoyé sur le front Sud-Ouest.

La 16^e, elle, était partie dans le plus grand secret pour l'ouest. Et malgré les bruits concernant la frontière iranienne que l'on faisait courir parmi leurs épouses, les officiers savaient bien qu'ils partaient pour la guerre et qui ils allaient combattre.

Lors du départ de cette armée, l'état-major de la région avait également été « allégé » et de nombreux officiers et généraux transférés dans les divisions et les corps d'armée qui la constituaient. Ainsi, le major-général P.N. Tchemychev, commandant de la 152^e division d'infanterie, avait été nommé chef du bureau « entraînement » de la région militaire. Mais, au moment où l'armée s'appêtait à partir,

Tchemychev déclara « qu'il ferait la guerre à la tête de sa division » et il obtint son retour dans la 152^e 253.

La Transbaïkalie n'a pas seulement fourni des colonels et des généraux de niveau médiocre, mais également de grands chefs militaires. En 1940, le lieutenant-général F.N. Remezov qui commandait la région fut nommé à la tête de celle d'Orel où il constitua secrètement la 20^e armée. Le lieutenant-général I.S. Konev lui succéda brièvement en Transbaïkalie. Il fut à son tour envoyé dans le Caucase-Nord pour former la 19^e armée. Son successeur en Sibérie fut le lieutenant-général P.A. Kourotchchine (par la suite général d'armée). Avant même le communiqué de l'agence Tass, celui-ci mit la 16^e à bord de convois militaires et souhaita aux officiers et à la troupe un plein succès dans l'exécution de « tout ordre que leur donnent la Patrie ». La 16^e avait le plus long chemin à parcourir : elle partit donc plus tôt de manière à atteindre les frontières occidentales en même temps que les autres armées du Deuxième échelon stratégique.

Le 13 juin, le général Kourotchchine reçut l'ordre d'abandonner la Transbaïkalie et de rejoindre immédiatement Moscou pour y être informé de sa nouvelle nomination. *L'Etoile rouge* du 26 mai 1984 rapporte que le 22 juin 1941, Kourotchchine se trouvait dans l'un des wagons de l'express d'Irkoutsk. Ainsi, la région militaire se trouva privée de commandement. *L'Encyclopédie militaire soviétique* précise qu'elle n'en retrouva un qu'en septembre 1941.

3

Le besoin de chefs militaires pour commander l'énorme armée qui se préparait à l'ouest obligea Staline à dégarnir un vrai front. L'Extrême-Orient constituait un foyer permanent de guerre. Les accrochages dégénéraient fréquemment en conflits armés qui engageaient des centaines de chars ou d'avions des deux côtés. Une guerre entre le Japon et l'URSS semblait parfaitement possible et certains observateurs étrangers la tenaient même pour inévitable. C'était la raison pour laquelle il n'y avait pas de « région militaire » en Extrême-Orient, mais un « front » constitué de trois armées.

Dès la fin de 1940, des généraux et des troupes par divisions entières commencèrent à partir vers l'ouest. En janvier 1941, le colonel-général G.M. Chtern, commandant du front, fut rappelé à Moscou pour être nommé chef de la Direction de la DCA. Le 13 juin, il céda ce poste au général N.N. Voronov et partit pour la frontière allemande, investi d'une mission secrète.

En Extrême-Orient, Staline avait trouvé à Chtern un remplaçant digne de lui : le général d'armée I.P. Opanassenko. Mais bon nombre de chefs militaires quittaient le front oriental sans être remplacés ou en laissant un successeur moins compétent. C'est ainsi que fut muté à l'ouest le chef de la direction opérationnelle de l'état-major du front, le major-général T.P. Kotov.

Le major-général P.G. Grigorenko (alors lieutenant-colonel à l'état-major du front) se souvient de ces mouvements : « Bien avant Chtem, on avait envoyé à l'ouest Ivan Stepanovitch Konev, Markian Mikhaïlovitch Popov, Vassili Ivanovitch Tchouïkov et bon nombre de chefs militaires ²⁵⁴. »

Pour bien prendre la mesure de cette brève énumération, il convient de préciser que les lieutenants-généraux Popov et Konev commandaient respectivement la 1^{re} et la 2^e armées. Ces transferts ne se sont pas faits en prévision d'une invasion allemande : Popov commencera la guerre en qualité de commandant du front Nord, à la frontière finlandaise; quant à Konev, le 22 juin 1941, il faisait route vers les frontières roumaines à la tête de sa super armée de choc.

Le trajet qui conduisit le général Konev de ses fonctions en Extrême-Orient à son poste près de la Roumanie comporte de multiples détours. En avril 1941, il quitta le commandement de la 2^e armée pour celui de la région militaire de Transbaïkalie. Après y avoir fait acte de présence, on le vit apparaître très discrètement à Rostov et prendre la tête de la région militaire du Caucase-Nord. Là, il termina la formation de la 19^e armée et « dans des conditions du secret le plus absolu » (pour reprendre l'expression employée par le général Chtemenko dans ce cas précis) il entreprit, à la fin du mois de mai, de la transférer vers la Roumanie. En deux mois, il occupa quatre postes qui vont des frontières d'Extrême-Orient à celles d'Europe.

Avant toute opération offensive (mais pas en cas de défense), Staline mettait à couvert ses meilleurs généraux et maréchaux : Joukov, Vassilievski, Konev, Rokossovski et Meretskov. Ainsi, au printemps 1941, Konev brouilla si bien ses propres traces que même ses proches ne savaient où le trouver.

4

Après le départ d'Extrême-Orient du général Konev, sa 2^e armée ne reçut pas, en la personne du général M.F. Terekhine, un successeur digne de lui. La 1^{re} armée eut, en revanche, un commandant d'un poids équivalent à celui du général Popov : le lieutenant-général A.I. Ieremenko qui devint par la suite maréchal de l'Union soviétique. Mais ce dernier n'exerça pas longtemps son commandement. Le 19 juin 1941, il reçut l'ordre de se rendre de toute urgence à Moscou pour

254 Grigorenko, *On ne trouve que des rats dans les sous-sols*, op. cit., p. 246.

recevoir une nouvelle nomination.

L'attaque allemande brouilla toutes les cartes : Ieremenko prit la tête du front Ouest en remplacement du général D.G. Pavlov, mis à l'écart. Le 19 juin, pourtant, il était impossible de prévoir que les choses tourneraient ainsi. Pavlov semblait fermement installé dans ses fonctions. Staline avait fait convoquer Ieremenko pour lui confier une autre mission secrète qui ne fut peut-être même pas exécutée.

J'ai eu personnellement la chance de rencontrer le maréchal Ieremenko et j'ai essayé, en prenant de multiples précautions, d'élucider cette question. Mon impression est que le maréchal ignore encore aujourd'hui dans quel but Staline l'avait convoqué. Je lui fis remarquer, à son vif intérêt, qu'il était loin d'être le seul dans ce cas : à bord de divers trains se trouvaient également Kourotchchine, Sivkov, Kourdioumov, Jadov, Petrov et Loutchinski.

Dans le feu de la conversation, Ieremenko me donna d'autres noms de généraux que l'on retira d'Extrême-Orient, dépouillant ainsi la presque totalité de la défense soviétique dans cette zone. Le major-général N.E. Berzarine était commandant adjoint de la 1^{re} armée. Ieremenko me confia ce qu'il n'avait pas précisé dans ses mémoires : en quittant l'Extrême-Orient, il devait remettre son commandement à Berzarine. C'est à cela que servent les adjoints. Mais dès la fin du mois de mai, Staline rappela aussi à Moscou ce dernier et le nomma à la tête de la 27^e armée cantonnée dans les pays baltes, non loin de l'Allemagne.

Le maréchal me parla aussi du major-général V.A. Glazounov (par la suite lieutenant-général et commandant des troupes d'assaut aéroportées de l'Armée rouge) qui était à la tête de la 59^e division d'infanterie de la 1^{re} armée du front d'Extrême-Orient. Ieremenko aimait beaucoup cette armée et ne voulait pas la voir privée de chef et livrée à l'arbitraire du « rat d'état-major » Chelakhov. Staline venait de lui retirer son adjoint ainsi que les chefs de corps d'armée, quant aux chefs de division les plus expérimentés, ils avaient été depuis longtemps transférés à l'Ouest. Seule la 59^e disposait encore, en la personne de Glazounov, d'un commandant combatif et plein d'avenir. Ieremenko me dit qu'il avait immédiatement adressé à l'état-major général un message codé, proposant de nommer Glazounov à la tête de la 1^{re} armée.

La réponse de Moscou fut immédiate : Glazounov était tout à fait digne d'éloge, mais il devait quitter sur le champ le commandement de sa division pour prendre celui du 3^e corps d'assaut aéroporté stationné à la frontière roumaine.

Au début de juin 1941, sur ordre de Staline, on assista à la concentration sur les frontières occidentales de toutes les troupes aéroportées soviétiques. En outre, au dernier moment, Staline choisit dans toute l'URSS des généraux d'infanterie et de cavalerie pour en faire, séance tenante, des commandants de corps d'assaut aéroportés.

Cela ne concernait pas seulement Glazounov et Jadov, mais aussi les généraux M.A. Oussenko, F.M. Khritonov et I.S. Bezougly.

Cette reconversion hâtive de généraux d'infanterie ou de cavalerie en généraux de troupe d'assaut n'évoque pas des préparatifs de défense. Il est l'indice de la préparation d'une agression. Une agression inéluctable, imminente et foudroyante.

XXV

POURQUOI STALINE DEPLOYA DES FRONTS

« La guerre des pauvres contre les riches sera la plus sanglante de toutes celles qui ont existé ²⁵⁵. »

FRIEDRICH ENGELS.

1

Le front est une formation opérationnelle et stratégique. Il comprend plusieurs armées, des formations d'aviation et de défense anti-aérienne, des unités de renforcement, des arrières. En temps de paix, il y a seulement des régions militaires. En général, on forme des fronts au début d'une guerre ²⁵⁶.

En 1938, en raison de l'aggravation des relations soviéto-japonaises, le front d'Extrême-Orient fut créé. Il se composait de la 1^{re} et 2^e armées, d'aviation et de troupes de renforcement. Le 13 avril 1941, l'URSS et le Japon signèrent un pacte de neutralité mais ce front ne fut pas pour autant ramené au rang de région militaire.

Au cours des années 1939-1940, on créa des fronts éphémères sur les frontières occidentales pour les « campagnes de libération » en Pologne, en Roumanie et en Finlande. Ils furent dissous dès la fin des campagnes. Les historiens reprochent souvent à Staline d'avoir signé un pacte avec l'Allemagne et un autre avec le Japon et d'avoir créé un front contre celui-ci et non contre celle-là. Pourtant, Hitler eut la même attitude apparemment illogique : il déploya des états-majors aux noms ronflants contre la Grande-Bretagne tout en amenant des troupes et ses meilleurs généraux sur la frontière soviétique. En fait, c'est là le camouflage élémentaire d'une attaque surprise.

Staline créa un front en Extrême-Orient mais c'étaient les régions militaires frontalières occidentales qui voyaient s'effectuer la concentration des troupes. Chacune d'entre elles était bien plus puissante que ce « front », dont la seule utilité était de faire croire que la guerre pourrait éclater en Extrême-Orient.

De même, le nom banal de « région militaire » fut conservé à l'ouest pour rassurer l'adversaire. Elles disposaient pourtant d'une puissance de choc telle qu'on en trouvera rarement dans les batailles les plus acharnées de la guerre.

En fait, cinq véritables fronts furent formés, mais de façon camouflée. Nous avons déjà mentionné les fronts Nord, Nord-Ouest, Ouest, Sud-Ouest et Sud. Ils ne furent officiellement créés qu'en

²⁵⁵ Engels, *La Question de la classe laborieuse en Angleterre, Œuvres*, t. 2, Berlin, 1959, p. 504.

²⁵⁶ *Encyclopédie militaire soviétique*, t.8, p. 332.

réaction à l'invasion allemande. Pourtant, on trouve l'appellation de « front » dès février 1941 dans des documents soviétiques classés à l'époque « très secrets ». Certains de ces documents ont été ouverts aux historiens. Je cite : « En février 1941, les conseils militaires des régions frontalières reçurent [...] l'ordre de mettre immédiatement sur pied des centres de commandement de fronts ²⁵⁷. »

Officiellement, il y avait toujours cinq régions militaires, mais chacune d'entre elles passa après cet ordre d'une structure militaro-territoriale à une structure purement militaire qui ne pouvait servir qu'en temps de guerre.

En déployant le commandement des fronts dès février 1941, l'URSS se mettait *de facto* en état de guerre contre l'Allemagne, même si elle ne l'annonçait pas officiellement.

2

En temps de paix, le commandant d'une région militaire a un double rôle. D'une part, il a sous sa responsabilité plusieurs divisions, corps d'armée ou même armées. D'autre part, il contrôle un territoire strictement défini où il joue le rôle d'un gouverneur militaire.

En cas de guerre, la région devient front. Trois situations sont possibles :

1. Le front se bat sur les territoires qui constituaient la région militaire. Son commandant continue donc à jouer son rôle à la tête des troupes tout en contrôlant comme auparavant les territoires qui lui ont été confiés faisant ainsi fonction de gouverneur militaire des arrières.

2. Sous la pression de l'ennemi, le front recule. Son commandant emmène avec lui, pendant la retraite, les organes administratifs territoriaux.

3. Le front se déplace sur le territoire ennemi. On sépare alors les deux fonctions du commandant. Il s'occupe des problèmes purement militaires et emmène ses troupes en avant, tandis que les territoires de la région sont dirigés par un officier de rang inférieur qui joue le rôle de gouverneur militaire.

En février 1941 eut lieu un fait resté inaperçu des historiens : dans la région militaire spéciale de l'Ouest, on créa un poste pour un nouvel adjoint au commandant de la région, le général d'armée D.G. Pavlov. Pendant plusieurs mois, ce nouveau poste resta vacant avant d'être occupé par le lieutenant- général V.N. Kourdioumov.

Ce fait est important. En temps de paix, on trouvait à Minsk le commandant de la région militaire, le général Pavlov, son adjoint, le lieutenant-général I.V. Boldine, le chef d'état-major, le major-général V.E. Klimovskikh. Dans le contexte d'une mobilisation, Pavlov était donc destiné à prendre la tête du front Ouest, Klimovskikh à devenir

chef d'état-major et Boldine, commandant du groupement mobile du front.

Si le front Ouest avait été destiné à se battre en Biélorussie, là où il se trouvait avant la guerre, il n'y aurait eu nul besoin de changements structurels. Mais le front Ouest était destiné à combattre en territoire ennemi conduit par les trois généraux cités plus haut. Après leur départ, le nouvel adjoint, Kourdioumov serait resté à Minsk. En temps de paix, la structure initiale s'était déjà scindée en deux. Pavlov se consacrait aux problèmes purement militaires, tandis que son nouvel adjoint se concentrait sur les problèmes purement territoriaux.

Nous avons déjà fait la connaissance du général Kourdioumov, responsable de la direction « entraînement » de l'Armée rouge. Du point de vue de la guerre « libératrice », sa nomination à Minsk était une excellente décision : riche de son expérience, le général devait se trouver sur le passage des troupes fraîches qui, vague après vague, seraient ensuite acheminées vers l'ouest. Mieux que quiconque, il pouvait leur donner les dernières instructions avant le combat.

Les quatre armées, les dix corps détachés et les dix divisions d'aviation qui se trouvaient sur le territoire de la région militaire spéciale de Kiev se préparaient également à gagner le territoire ennemi. Ces troupes devaient être conduites par le colonel-général M.P. Kirponos, commandant du front Sud- Ouest. Il fallait donc d'urgence séparer les deux fonctions du commandement : lui ne garderait que sa fonction militaire et se déchargerait sur un nouvel adjoint, le lieutenant-général V.F. Iakovlev, de sa fonction territoriale. A partir du début février 1941, la séparation des deux structures devint de plus en plus nette. A Tamopol, on créa un centre de commandement secret: structure militaire; à Kiev, on conserva l'état- major : structure territoriale. A Brovary, non loin de la capitale ukrainienne, fut établi un centre de commandement souterrain très puissant pour les systèmes de direction territoriale. A Tamopol, les bâtiments étaient de type léger, avec des abris en terre et une seule couche de rondins, ce qui était parfaitement logique puisque cette structure militaire n'était pas destinée à rester longtemps en Ukraine.

Des événements similaires se produisirent dans la région militaire spéciale de la Baltique. Le haut commandement se déplaça à Panevejis qui devint le centre secret de la structure militaire du front Nord-Ouest, tandis qu'à Riga demeurait un général de second plan, E.P. Safronov, qui devait exercer le contrôle territorial après le départ des forces principales vers l'ouest.

Dans la région d'Odessa, la situation était légèrement différente. S'il y avait bien une séparation des structures, ce n'était pas l'état-major d'un front qui se détachait de la région militaire mais celui de la plus

puissante de toutes les armées soviétiques: la 9^e ²⁵⁸.

Seule la région militaire de Leningrad faisait exception. Il s'y créait secrètement un front Nord, mais sans qu'il y eut séparation des deux structures. Ce qui était logique : le front Nord n'était pas destiné à s'éloigner beaucoup des territoires de Carélie. Il n'était pas nécessaire de partager les commandements : les opérations militaires comme le contrôle territorial pouvaient s'effectuer à l'état-major du front.

3

Le 13 juin, le jour de la lecture à la radio du fameux communiqué de l'agence Tass, la séparation définitive entre les deux structures était achevée dans toutes les régions frontalières occidentales hormis celle de Leningrad. Le même jour, le commissaire du peuple à la Défense donna l'ordre de transférer les états-majors, des fronts vers les postes de commandement de campagne. Dès lors on vit coexister dans ces régions deux systèmes de commandement indépendants. C'était un peu comme si on faisait commander un navire par deux capitaines ou un parti communiste par deux secrétaires généraux. Un tel système n'était possible que si l'on prévoyait de déplacer le front.

En Ukraine, selon le maréchal Bagramian, il y avait eu un message codé de Joukov afin de garder « tout ceci [...] rigoureusement secret, ce dont il fallait avertir les membres de l'état-major de la région ²⁵⁹ ».

Dans les Etats baltes, le front Nord-Ouest fut également séparé de la région militaire de la Baltique. Le lieutenant- général P.M. Kourotchkine (alors major-général, commandant des transmissions du front Nord-Ouest) témoigne : « Dans la région de Panavejis, on vit arriver des directions et des sections d'état-major. Pratiquement, le commandement de la région militaire était devenu un commandement de front bien que, formellement, il ait continué à porter son ancien nom jusqu'à la guerre. On laissa à Riga un groupe de généraux et d'officiers qu'on chargea du commandement de la région ²⁶⁰. »

La direction du front Nord-Ouest ne s'installa pas dans un QG de campagne pour faire des exercices, mais pour mener des combats : « On créait une organisation opérationnelle supérieure pour commander les actions militaires ²⁶¹. » Le système de transmissions du front avait été bien préparé à l'avance pour le temps de guerre. « Tous les documents du plan, les fréquences, les indicatifs, les mots de passe, étaient conservés à l'état-major afin d'être diffusés dans les unités en cas d'ouverture des hostilités. Quant aux stations radio, il y en avait plusieurs milliers dans la région militaire, de sorte que pour réorienter

258 Voir annexe 29. p. 300.

259 Bagramian, *Ainsi a commencé la guerre*, op. cit., p. 83.

260 Sur le front Nord-Ouest, op. cit., p. 196. Voir également annexe 30, p. 300.

261 P.M. Kourotchkine, *L'Indicatif du front (Pozyvnye fronta)*, Moscou, Voenizdat, 1969, p. 117.

le travail dans un but de guerre, il fallait au minimum une semaine. On interdisait de le faire avant l'heure ²⁶². » Notons que cette reconversion des transmissions ne partait pas de l'idée que l'ennemi pouvait attaquer, mais de celle que le signal de départ viendrait de Moscou, en temps voulu. Le plan ne concernait pas une guerre défensive.

Le 19 juin, le chef d'état-major du front Nord-Ouest, le lieutenant-général P.S. Klionov, ordonna à Kourotchchine :

« - Suivre le grand plan. Vous comprenez de quoi je parle?

« - Oui, je comprends parfaitement, fis-je répondre ²⁶³. »

Il est dommage que nous ne sachions pas tout au sujet de ce « grand plan » et qu'aucun général ne nous l'explique. Mais il est clair que tous les commandants avaient les plans voulus et qu'ils les appliquaient déjà. Voici comment le général Kourotchchine respectait les siens : « La section des transmissions de la région militaire expédia des documents se rapportant à l'organisation de la liaison radio [...] dans les états-majors des armées et les formations dépendant de la région. Tous ces documents, dûment modifiés, devaient passer par toutes les instances du commandement des corps d'armée, divisions, régiments et bataillons, jusqu'aux unités servant les stations de radio. Pour cela, comme je l'ai dit, il fallait au moins une semaine ²⁶⁴. »

Des renseignements secrets devaient donc être diffusés auprès de milliers d'exécutants. Au terme de ce processus irréversible, la guerre devenait inévitable. D'une certaine façon, les préparatifs d'une attaque par surprise ressemblent à ceux d'un coup d'Etat : le plan est préparé par un petit groupe qui ne donne pas la moindre parcelle d'information aux milliers d'acteurs futurs. Sitôt que le plan est confié aux exécutants, l'action devient inévitable, sans quoi les conjurés perdent le bénéfice de leur atout principal : la soudaineté.

Le lieutenant-général Klionov aurait-il ordonné de confier des parties du « grand plan » à des milliers d'exécutants parce qu'il prévoyait l'agression allemande? En fait, il excluait cette possibilité à tel point que même après le début de l'invasion, il refusa d'y croire et de prendre des mesures.

Le 13 juin 1941, tous les mécanismes de guerre se mirent à fonctionner. Le processus de déploiement des fronts était allé si loin que des milliers d'exécutants avaient déjà eu accès à des secrets d'une importance exceptionnelle. Au milieu de juin 1941, l'URSS avait déjà franchi le seuil critique au-delà duquel la guerre devient inévitable.

²⁶² *Ibid.*, p. 116.

²⁶³ Kourotchchine in *Sur le front Nord-Ouest, op. cit.*, p. 195.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 118.

De gigantesques opérations offensives menées simultanément par plusieurs fronts nécessitent une coordination. C'est la tâche du Grand Quartier général. Lorsqu'un représentant du GQG, quel que soit son grade, se rend dans le secteur des combats, il jouit d'un pouvoir véritablement illimité. Ces envoyés permettent une bien plus grande souplesse dans la direction stratégique de la guerre. D'un côté, ils font partie du commandement suprême et sont au fait des plans que, d'ordinaire, un commandant de front n'a pas à connaître. De l'autre, ils dirigent les opérations à partir du poste de commandement du front ou de l'armée qu'ils ont rejoint la veille, loin des bureaux de la capitale. Libérés des soucis quotidiens d'un commandant de front, ils peuvent consacrer toute leur attention à la résolution des principaux problèmes. Dans un moment critique, les représentants du GQG peuvent se trouver auprès du commandant suprême et lui donner des conseils précieux ou bien, au contraire, ils peuvent se rendre dans les secteurs les plus critiques du front, là où se décide le sort de la guerre.

La venue de l'un de ces représentants signifie toujours que des événements importants sont sur le point de se produire.

Le jour où fut publié le communiqué de l'agence Tass, eut lieu une série d'actions incompréhensibles dont le sens sera peut-être dévoilé par les historiens futurs. Les informations dont on dispose aujourd'hui sont fragmentaires, insuffisantes, parfois contradictoires. Pourtant, même si l'on se contente du peu de données vérifiables, il est clair que le fait marquant du jour fut le départ secret de représentants du haut commandement soviétique vers les frontières occidentales. J'en nommerai seulement quelques-uns.

Le lieutenant-général Pavel Rytchagov, commissaire du peuple adjoint à la Défense était un favori de Staline et un ami personnel de Joukov. A vingt-neuf ans, il avait déjà un passé de combattant. Il s'était distingué dans les combats aériens en Espagne, en Chine, à Khasan, à Khalkhyn-Gol. Il avait commandé l'aviation de la 1^{re} armée, en Extrême-Orient, puis celle de la 9^e, lors de la « libération » de la Finlande. Toute sa vie s'était passée dans le ciel et au combat et il était toujours présent, par ordre personnel de Staline, sur les points où l'Armée rouge allait attaquer par surprise.

Son ascension fut rapide. En 1940, il fut nommé commandant adjoint des forces aériennes, puis premier adjoint et, en août 1940, chef de la direction principale des forces aériennes. En décembre, le haut commandement de l'Armée rouge consacra un conseil, en présence de Staline et des plus hauts dirigeants politiques du pays, au problème de la guerre contre l'Allemagne. Joukov proposa de lancer une attaque surprise contre les aérodromes allemands, de mettre hors

de combat l'aviation nazie et de frapper aussitôt les forces terrestres²⁶⁵.

Rytchagov soutint fermement cette proposition. Il avait déjà réorienté l'entraînement de l'aviation soviétique, excluant d'emblée les combats aériens, l'offensive devant se réduire à une attaque massive et subite contre l'aviation ennemie au sol. Dans ses mémoires, Joukov évoque ce discours passionné: « Le général P.V. Rytchagov, chef de la direction principale des forces aériennes de l'Armée rouge, parla d'une façon très pertinente ²⁶⁶. » Discours si pertinent qu'il est encore, cinquante ans plus tard, un secret d'Etat.

Apparemment, les interventions de Joukov et Rytchagov convinquirent Staline. Ce fut après cette réunion et les calculs stratégiques qui s'ensuivirent que Joukov fut nommé chef de l'état-major général. Autrement dit, Staline lui donna carte blanche pour préparer la guerre.

Quelques jours plus tard, Rytchagov fut promu à son tour. Malgré son grade modeste, il devint adjoint du commissaire du peuple à la Défense et fut remplacé à la tête de l'aviation par le lieutenant-général P.V. Jigarev. Libéré de ses tâches quotidiennes, Rytchagov devint pratiquement un représentant du haut commandement : il avait un poste élevé et bénéficiait d'un accès aux secrets d'Etat, mais sans avoir à gérer le quotidien. Il devint une sorte de ministre sans portefeuille et continua à travailler intensément à son idée : l'attaque massive des aérodromes ennemis pour donner à l'aviation soviétique la maîtrise du ciel. En fait, Joukov et lui préparaient ce qu'Hitler accomplirait le 22 juin. Que celui-ci ait réussi à devancer Staline de quelque deux semaines n'est pas seulement une hypothèse de ma part : « Le commandement fasciste allemand réussit littéralement au cours des deux semaines qui précédèrent la guerre à devancer nos troupes ²⁶⁷. »

Au printemps 1941, Rytchagov se tenait prêt à se rendre par tout où le sort de la guerre serait engagé. Son heure arriva enfin. Le 13 juin, il partit en secret pour la frontière allemande. Les historiens officiels expliquent que Staline, inquiet d'une possible invasion, envoya Rytchagov renforcer les défenses. Mais si telle était son intention, il aurait dû, en bonne logique, replier d'urgence les forces aériennes soviétiques vers les arrières du pays. A quelques centaines de kilomètres des frontières, l'aviation aurait pu couvrir les régions menacées sans pour autant être exposée à une attaque surprise.

La venue de Rytchagov coïncida, au contraire, avec l'acheminement de l'aviation sur les frontières occidentales. Du point de vue défensif, cela équivalait à un suicide. Mais dans une offensive, c'est la disposition qui offre la latitude maximale pour une action en profondeur sur le territoire ennemi.

²⁶⁵ *Histoire de la pensée militaire soviétique (Istoriia sovetskoi voennoi mysli)*, Moscou, 1980, p. 173.

²⁶⁶ Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit., p. 194.

²⁶⁷ Ivanov, *La Période initiale de la guerre*, op. cit., p. 212.

Les généraux allemands, avec une avance de deux semaines, faisaient exactement la même chose. Ils passeraient aujourd'hui pour des fous si Staline était parvenu à frapper le premier.

Le but de la visite de Rytchagov sur la frontière occidentale demeure un mystère. Après le début de l'opération « Barba- rossa », il fut arrêté et exécuté sur ordre de Staline sans que nous en sachions la raison. Ce ne peut être pour la perte d'un très grand nombre d'appareils sur les aérodromes : il n'en avait plus la responsabilité depuis février 1941 et son successeur, le général Jigarev, ne fut pas fusillé mais poursuivit son ascension jusqu'au rang de maréchal principal d'aviation. Il survécut à Staline de dix ans.

Alors, pourquoi Rytchagov ?

Selon moi, son envoi sur la frontière était lié à une mission très importante qui n'avait rien à voir avec la sécurité de l'aviation soviétique. C'est parce qu'il ne vint pas à bout de cette tâche mystérieuse que Staline le *fit* fusiller.

En 1937, le colonel-général A.D. Loktionov, membre suppléant du Comité central, devint commissaire du peuple adjoint à la Défense. Jusqu'en 1940, il commanda l'aviation soviétique, puis, pendant l'été, Staline lui offrit la possibilité d'étudier la frontière de la Prusse orientale dans tous ses détails. Il fut nommé commandant de la région militaire de la Baltique sur le territoire des Etats baltes nouvellement « libérés ». En février-mars 1941, Staline commença à réunir secrètement le haut commandement à Moscou. Loktionov confia sa région au colonel-général F.I. Kouznetsov et partit à Moscou « pour raisons de santé ».

Le 13 juin 1941, plus question de maladie : Loktionov revint secrètement sur la frontière de Prusse orientale.

Au même moment, le lieutenant-général Ia.V. Smouchkevitch, lui aussi membre suppléant du Comité central, se dirigeait également vers l'ouest. Il s'était distingué, pendant la guerre d'Espagne, dans les combats aériens. En 1939, il commandait l'aviation de Joukov à la bataille de Khalkhyn-Gol. Son idée-force était d'écraser au sol l'aviation ennemie puis de conduire aussitôt une offensive surprise des forces terrestres. Il appliqua brillamment cette idée en écrasant la 6^e armée japonaise. En décembre 1940, Staline le nomma adjoint au chef de l'état-major général, chargé des problèmes d'aviation. Sa tâche était de planifier l'utilisation des forces aériennes dans les guerres futures. En janvier, Joukov devint son supérieur direct. Les plans achevés, Smouchkevitch se rendit secrètement à la frontière occidentale, chargé d'une mission inconnue.

Nous savons que le lieutenant-général du génie D. Karbychev s'était trouvé sur la frontière occidentale. Le général Grigorenko se pose cette question à son sujet : « Comment un professeur de l'Académie de l'état-major général a-t-il pu se trouver en première ligne des combats qui ont soudain éclaté ? » La réponse officielle est donnée par un élève

de Karbychev, le lieutenant-général du génie E. Leochenia : « Karbychev exécutait une mission de l'état-major général près de la frontière occidentale de l'URSS ²⁶⁸. » Karbychev n'était pas seulement un professeur, mais aussi un représentant du haut commandement. J'ignore ce que faisaient sur la frontière les autres représentants du GQG, mais Karbychev y préparait activement une opération offensive. C'était en sa présence que le NKVD enlevait les barbelés, ouvrant la route à une opération rapide et puissante. C'était lui qui enseignait aux pilotes des nouveaux chars soviétiques T-34 à vaincre les obstacles de l'ennemi et à forcer le passage des rivières frontalières. Mieux, il participa, avec des commandants d'armées et de fronts, à des opérations de reconnaissance...

5

Avant d'avancer, un commandant examine la région où il va lancer ses opérations. Les éclaireurs lui ont déjà appris bien des choses, mais il examine le terrain à la jumelle une dernière fois avant de s'y engager. Ce n'est pas une tradition ni un rituel vide de sens, mais une démarche indispensable. Si le commandant ne se rend pas personnellement compte de ce qui l'attend, s'il ne parcourt pas mentalement l'espace qu'il a devant lui avant que ses soldats ne le fassent réellement, s'il n'évalue pas toutes les difficultés qui peuvent surgir, il le paiera d'une probable défaite. Voilà pourquoi tout commandant, quel que soit son rang, se met en tenue de combat et rampe dans la boue en première ligne pour examiner, avant de livrer une bataille offensive, le terrain qu'il va affronter.

Cet examen visuel s'appelle reconnaissance. L'apparition de groupes de reconnaissance ennemis sur votre frontière n'est pas une surprise très agréable. Pourtant, si un commandant de division blindée soviétique se livre à de longs examens à la jumelle sur la frontière allemande, cela n'alarmera guère ses vis-à-vis. En revanche, si le commandant de la région militaire accompagné en personne d'un membre du Politburo hante la frontière des semaines entières, la partie adverse en tiendra le plus grand compte.

Chacune des « libérations » fut précédée d'une visite de ce genre. En janvier 1939, K.A. Meretskov, commandant de la région militaire de Leningrad, et A.A. Jdanov, qui devint peu après membre du Politburo, visitèrent la frontière finlandaise en voiture. Ces promenades durèrent tout le printemps, l'été et l'automne. Dès leur retour à Leningrad, « la soldatesque finlandaise provoqua la guerre ».

A partir du début 1941, les généraux allemands commencèrent à faire sur la frontière soviétique ce que Meretskov et Jdanov avaient accompli sur la finlandaise. J'ai devant moi la photographie célèbre où l'on voit le général Guderian avec son état-major opérant une dernière

reconnaissance près de Brest-Litovsk dans la nuit du 22 juin 1941. Tous les généraux allemands, et non seulement Guderian, examinaient le territoire soviétique à la jumelle. Plus la date de l'opération « Barbarossa » approchait et plus hauts étaient les gradés qui se rendaient sur la frontière. Les généraux soviétiques notaient de leur côté l'apparition en nombre croissant de groupes de reconnaissance allemands²⁶⁹. Ces groupes se camouflaient par tous les moyens, revêtant des uniformes d'hommes du rang, mais un œil expérimenté savait évidemment distinguer un groupe de reconnaissance d'une simple patrouille. Les troupes frontalières soviétiques envoyaient rapport sur rapport décrivant ces actions allemandes comme autant de signes manifestes de l'imminence d'une guerre.

Le maréchal M.V. Zakharov (à l'époque major-général, chef d'état-major de la 9^e armée) raconte qu'à partir d'avril 1941 il y eut une « situation nouvelle » : « Des groupes d'officiers en uniformes roumains et allemands apparurent sur le Prut. Selon toutes les apparences, ils se livraient à des opérations de reconnaissance ²⁷⁰. » De telles actions marquent la préparation de l'attaque et c'est bien ainsi que le maréchal l'interprétait. Cela ne signifiait pas encore que la guerre commençait, mais la paix s'achevait.

Que firent alors les commandants soviétiques? Pourquoi ne prirent-ils pas d'urgence des mesures défensives? Ils ne réagirent pas pour une raison très simple: ils étaient eux-mêmes très occupés par leur propre reconnaissance du terrain.

Le major-général P.V. Sevastianov commandait alors la section politique de la 5^e division d'infanterie de la 11^e armée du front Nord-Ouest. Il témoigne : « En observant les gardes-frontières allemands à quelque vingt ou trente pas, en croisant leurs regards, nous faisons comme s'ils n'existaient pas et ne nous intéressaient pas le moins du monde²⁷¹. » L'observation des Allemands « à vingt ou trente pas » s'était répétée à de nombreuses reprises. Si un général se prépare à la défense, nul besoin de scruter les gardes-frontières allemands à une si courte distance. Il doit étudier son propre territoire et non celui de l'ennemi. C'est dans cet esprit que la Finlande s'était préparée à la défense sans que les généraux finlandais aient éprouvé le besoin d'examiner le territoire soviétique.

Le colonel D.I. Kotchetkov raconte que le commandant de la 22^e division blindée du 14^e corps mécanisé de la 4^e armée du front Ouest, à Brest, le major-général V.P. Pouganov, avait choisi pour son état-major un emplacement tel que « nous nous trouvions dans le bureau du

269 Cf. par exemple, Novikov, *Dans le ciel de Leningrad*, op. cit., p. 41.

270 *Voprosy istorii*, n°5, 1970, p. 43.

271 Sevastianov, *Niemen, Volga, Danube (Nieman-Volga-Dounai)*, Moscou, Voenizdat, 1961, p. 7.

commandant de division, le général A.A. Illarionov et moi et regardions à la jumelle les soldats allemands sur la rive opposée du Bug occidental²⁷².

Quelle inconscience, pensons-nous aujourd'hui! En cas de guerre, on aurait pu tirer sur eux depuis la rive opposée avec un simple pistolet-mitrailleur. Du point de vue défensif, un tel emplacement est contestable. Mais cette division « qui touchait la frontière²⁷³ » ne se trouvait pas là à des fins défensives. Sa posture ne prenait tout son sens que du point de vue de l'attaque. Le groupement de blindés de Guderian, sur l'autre rive, se trouvait dans une position symétrique et ne prenait même plus la peine de se camoufler : à la veille de l'opération « Barbarossa », il regardait à la jumelle le côté soviétique, revêtu de son uniforme de général.

Les généraux soviétiques ne faisaient rien de plus que leurs homologues allemands. La seule différence était qu'ils avaient commencé leurs opérations de reconnaissance plus tôt que les nazis et se préparaient à les achever en juillet 1941.

Du côté soviétique, la reconnaissance du terrain était menée par des commandants de tous rangs. En juillet 1940, sur ordre du général d'armée Meretskov, l'ensemble de la frontière occidentale fit l'objet d'une reconnaissance à laquelle prirent part des milliers de commandants soviétiques de tous rangs, y compris des généraux et maréchaux très haut placés. Meretskov, qui avait récemment observé la frontière finlandaise, reconnut de la même manière les frontières roumaine et allemande. « Je procédai personnellement à une observation prolongée à partir des postes avancés. [...] Puis je visitai les unités frontalières²⁷⁴. » Plus loin, il précise : « De Kiev, je partis pour Odessa, où je rencontrai le chef de l'état-major de la région, le major-général M.V. Zakharov [...]. Nous nous rendîmes au cordon roumain, regardâmes de l'autre côté et que vîmes-nous? Un autre groupe de militaires qui nous observait. » Meretskov était accompagné par le même général Zakharov qui avait évoqué la « nouvelle situation » créée par les reconnaissances des généraux allemands. Les responsables soviétiques se sont-ils demandés si cette attitude des Allemands répondait aux reconnaissances massives soviétiques commencées, elles, dès juillet 1940?

Quittant la région d'Odessa, Meretskov se hâta vers la Biélorussie où, accompagné par le général Pavlov, il visita systématiquement la frontière soviéto-allemande. Une brève visite à Moscou et Meretskov était déjà sur les fronts nordiques. Il ne trouva pas le commandant du

272 D.I. Kotchetkov, *Ecoutilles fermées (S zaktytymi lioukami)*, Moscou, Voenizdat, 1962, p. 8.

273 *Les Troupes blindées soviétiques 1941-1945 (Sovietskie tankovye voïska)*, Moscou Voenizdat, 1973, p. 27.

274 Meretskov, *Au service du peuple*, op. cit., pp. 202-203.

front Nord-Ouest dans son état-major, tant celui-ci passait de temps en reconnaissance. Même chose pour le lieutenant-général M.M. Popov, commandant du front Nord qui se trouvait aussi sur la frontière.

Ajoutons qu'en 1945, l'attaque subite contre les troupes japonaises qui permit à Staline de s'emparer de la Mandchourie, de la Corée du Nord et de certaines provinces chinoises, fut précédée d'une préparation en tout point semblable à celle qui est décrite ici. Le même Meretskov apparut sur la frontière mandchoue, avec rang de maréchal de l'URSS. Il se faisait appeler « colonel-général Maximov ». La reconnaissance fut l'un des éléments essentiels de ces préparatifs. « J'ai fait moi-même le tour de tous les secteurs avec un tout terrain et parfois même à cheval ²⁷⁵. »

Le lieutenant-général du génie V.F. Zotov (alors major-général, commandant du génie du front Nord-Ouest) confirme que le colonel-général F.I. Kouznetsov, commandant du front, passa presque tout le mois de juin 1941 (jusqu'au 22) près de l'état-major de la 125^e division d'infanterie où se trouvait le conseil du front. Cet état-major était situé si près de la frontière que « le premier obus l'atteignit ²⁷⁶ ».

Les commandants de division et corps d'armées soviétiques stationnés dans les arrières se rendaient eux aussi sur la frontière de façon systématique. Le maréchal Rokossovski (alors major-général, il commandait un corps mécanisé un peu en retrait à l'intérieur de l'URSS) raconte qu'il rendait fréquemment visite à I.I. Fediouninski, dont le corps d'armée était situé à proximité de l'ennemi potentiel.

Le maréchal K.S. Moskalenko, qui était à l'époque major-général d'artillerie et commandait une brigade antichar, établit un lien direct entre le communiqué de l'agence Tass et la multiplication des actions de reconnaissance des commandants soviétiques. Le major-général des blindés M.I. Potapov fixa à Moskalenko la tâche suivante : « Sélectionne des hommes solides et bien au fait des choses militaires et envoie-les sur la frontière pour qu'ils reconnaissent le terrain et observent ce que font les Allemands. D'ailleurs, pour toi aussi ce sera utile ²⁷⁷. »

Notons qu'une brigade antichar n'a rien à faire en première ligne d'une opération défensive. Le commandant d'une armée ne l'engage dans la bataille que dans une situation critique, lorsque l'ennemi a percé la défense et que la direction de son coup principal est clairement identifiée. Une telle situation ne pouvait se produire que loin à l'intérieur du territoire soviétique. Or la brigade de Moskalenko appartenait à la réserve générale et ne devait donc entrer en action que lorsque la crise aurait atteint le niveau stratégique et que la défense des armées et même des fronts aurait été rompue. Autrement dit, cette

²⁷⁵ *L'Etoile rouge*, 7 juin 1987.

²⁷⁶ V.F. Zotov in *Sur le front Nord-Ouest*, op. cit., pp. 173-174.

²⁷⁷ Moskalenko, *Sur le front Sud-Ouest*, op. cit., p. 21.

brigade aurait dû se trouver à des dizaines et même des centaines de kilomètres de la frontière.

En revanche, dans le cadre d'une offensive à partir du saillant de Lvov, l'aile gauche de ce groupement d'unités, le plus puissant jamais créé, serait couvert par les Carpates, tandis que son aile droite devrait être protégée par une formation antichar très puissante, et tout cela près de la frontière, dans la situation qu'occupait précisément la brigade de Moskalenko.

Si l'on objecte que l'URSS se préparait à la défense précisément au moyen de ces innombrables actions de reconnaissance, rappelons que les groupes qui s'y livraient comprenaient un très grand nombre de sapeurs, parfois hautement qualifiés. Lorsque l'on se prépare à se défendre, un sapeur n'a pas à étudier le territoire ennemi, il a assez de travail sur le sien propre. Or les hommes du génie passèrent de longues heures à étudier les territoires roumain et allemand.

6

Le 21 juin 1941 se tint une réunion mystérieuse du Politburo. L'historien soviétique V. Anfilov la présente ainsi : « Dans la journée du 21 juin, les dirigeants du parti communiste et les membres du gouvernement soviétique se trouvaient au Kremlin, à décider d'importantes questions, civiles et militaires ²⁷⁸. »

Nous connaissons les décisions prises sur quatre problèmes, mais nous ignorons le nombre total des questions qui furent abordées ce jour-là. Voici ce qui est connu :

D'abord, on décida d'adopter pour l'armement de l'Armée rouge les rampes lance-fusées BM-13, d'en développer la production (conjointement avec celle des obus M-13) et d'entreprendre aussitôt la formation d'unités d'artillerie au service de ces nouvelles pièces. Dans les semaines qui suivirent, les BM-13 reçurent l'appellation bientôt célèbre de « Katiouchas »²⁷⁹.

Deuxième point, « le Politburo du Comité central du PC(b)R prit la décision de créer des fronts sur la base des régions militaires frontalières occidentales ²⁸⁰ ». Cette décision fut mille fois plus importante que la première. Certes, les fronts existaient déjà et le Politburo ne faisait qu'entériner des décisions déjà appliquées. Il n'en reste pas moins que cinq fronts étaient créés et « légalisés » avant, et non après, l'invasion allemande.

Le Politburo s'était réuni pendant toute la journée et ne s'était séparé qu'en pleine nuit. Quelques heures plus tard, Joukov téléphona à Staline et tenta de le persuader qu'il se passait quelque chose d'inhabituel sur la frontière. Cet épisode a été décrit par bien des

²⁷⁸ Anfilov, *L'Exploit immortel*, op. cit., p. 185.

²⁷⁹ Également connues sous le nom d'« orgues de Staline » (NdT).

²⁸⁰ Jiline, *La Grande Guerre patriotique (Velikdia Otetchestvennaia Voïna)*, Moscou, Politizdat, 1973, p. 64.

témoins et historiens. Sans aucun doute, ni Staline, ni Molotov, ni Jdanov, ni Beria ne voulurent croire à la réalité d'une menace allemande. Ce refus est confirmé par le comportement de l'Armée rouge : la DCA resta inactive et les chasseurs soviétiques ne reçurent pas l'ordre d'attaquer les avions allemands, les troupes du Premier échelon n'avaient pas de cartouches et l'état-major général bombardait les unités d'ordres draconiens interdisant de céder aux provocations. Joukov et Timochenko ne croyaient pas beaucoup non plus à une agression allemande.

Tout cela implique que les fronts n'étaient pas destinés à repousser une attaque mais à ouvrir la route de Berlin.

7

La troisième décision du Politburo adoptée le 21 juin fut la création d'un groupement général d'armées de réserve, commandé par le maréchal Boudienny, commissaire du peuple adjoint à la défense. Le major-général A.P. Pokrovski devint chef d'état-major de ce groupement qui comprenait sept armées du Deuxième échelon stratégique. De son côté, il intitulait cette formation un peu différemment : « groupement des troupes de la réserve du Grand Quartier général ²⁸¹ ». Cela signifie que le 21 juin fut créé le commandement suprême de l'armée en temps de guerre.

Il est probable que la décision de créer cette formation avait déjà été prise et qu'elle ne fut entérinée que le 21 juin. Des renseignements convergents indiquent que l'invasion allemande surprit Pokrovski alors qu'il était déjà à son poste dans les régions occidentales²⁸².

Quoi qu'il en soit, avant même l'invasion allemande, le Deuxième échelon stratégique était déjà une machine de guerre pourvue d'une direction unique et non la juxtaposition de sept armées différentes. Ce ne pouvait être dans un but défensif. Dans ce cas-là, une direction unique était inutile et aurait été supprimée avant même que le Deuxième échelon rencontrât l'ennemi. En temps de paix, cet échelon aurait également été inutile, faute de place pour le cantonner et l'entraîner dans la partie européenne de l'URSS. A part l'offensive, quelle pouvait donc être sa destination?

La dernière décision connue de la réunion du Politburo est celle-ci: «Le 21 juin, le Politburo du Comité central du PC(b)R chargea le général d'armée Joukov, chef de l'état-major général, du commandement général des fronts Sud- Ouest et Sud, tandis que le général d'armée K.A. Meretskov, commissaire du peuple adjoint à la défense, prit en charge le front Nord ²⁸³. »

²⁸¹ *VIIJ*, n°4, 1978, p.64.

²⁸² Cf. par exemple *VIIJ*, n° 11, 1978, p. 126.

²⁸³ *VIIJ*, n° 9, 1981, p. 11.

Meretskov, on le sait, avait commandé une armée en Finlande. Maintenant, on l'envoyait dans la même direction en tant que représentant du GQG. Joukov, lui, avait commandé le front Sud au cours de la « libération » des parties orientales de la Roumanie. Il y retournait en tant qu'envoyé du GQG pour coordonner deux fronts. On assure aujourd'hui qu'ils furent envoyés tous deux sur les frontières finlandaise et roumaine pour préparer une riposte à une invasion allemande... à laquelle Staline ne croyait pas.

Meretskov partit immédiatement. Joukov fut retardé quelques heures à Moscou, de sorte qu'il se trouvait par hasard à l'état-major général quand le plan «Barbarossa» entra en action.

Les historiens soviétiques évoquent ainsi l'action des généraux allemands : « En juin et jusqu'à l'invasion de l'URSS, Brauchitsch et Halder effectuaient visite sur visite aux troupes²⁸⁴. » Mais, Joukov et Meretskov faisaient exactement la même chose. L'action des deux armées était quasi symétrique. Tout en ignorant réciproquement leurs actions, la Wehrmacht et l'Armée rouge se copiaient jusqu'aux moindres détails. Les postes de commandement se rapprochaient des frontières des deux côtés, les Soviétiques étant même plus près de la frontière. Les deux armées concentraient deux groupements très puissants sur les ailes, dans les saillants des frontières. On interdisait aux pilotes soviétiques d'abattre des avions allemands avant une certaine date, tout comme on avait interdit aux Allemands d'abattre des appareils soviétiques, afin de ne pas provoquer un conflit avant l'heure.

Le quartier général de Hitler se trouvait en Prusse orientale, près de Rastembourg et le poste principal de commandement de première ligne soviétique avait été installé à Vilnius, c'est-à-dire à la même latitude et à la même distance de la frontière : symétrie parfaite!

Seulement Hitler avait déjà gagné son poste, tandis que Staline...

Le 21 juin, plusieurs membres du Politburo se dépêchèrent de rejoindre leurs postes de combat après la réunion. Jdanov, qui avait contrôlé la « libération » de la Finlande, se préparait à apparaître à Leningrad le 23 juin. Khrouchtchev, qui avait présidé à l'annexion des régions orientales de la Pologne et de la Roumanie, se rendit à Kiev (et peut-être Tiraspol). Andreev, responsable des transports militaires²⁸⁵, rejoignit le Transsibérien afin de hâter l'acheminement des troupes du Deuxième échelon stratégique : dès le lendemain, il fut aperçu à Novossibirsk²⁸⁶.

Staline se préparait-il, comme Hitler, à gagner un poste de commandement secret?

284 Anlilov, *L'Exploit immortel*, op. vit., p. 65.

285 Général d'armée A.A. Iepichev, *Le Parti et l'Armée (Partiia i armïia)*, Moscou, Politizdat, 1980, p. 176.

286 Kalinine, *Réflexions sur le passé*, op. cit., p. 131.

Le déploiement de cinq fronts sur les frontières occidentales signifiait qu'en 1941 l'URSS devait inéluctablement entamer des actions à l'ouest. La raison en était fort simple : chacun des fronts consommait, entre autres choses, soixante mille bovins par mois ²⁸⁷. S'il avait fallu attendre l'arme au pied l'année suivante, plus de trois millions de bovins auraient été nécessaires pour les nourrir. Sans compter les sept armées du

Deuxième échelon stratégique, les trois armées du NKVD qui étaient déployées juste derrière les fronts, les quatre flottes, les troupes qui se préparaient à « libérer » l'Iran, l'aviation, les troupes de défense anti-aérienne et surtout toute la main-d'œuvre de l'industrie militaire qui comptait encore plus de consommateurs.

Les problèmes alimentaires n'échappaient pas à l'état-major général soviétique : « Malgré de grands succès dans le domaine agricole, à la veille de la guerre le problème des céréales n'était pas résolu, pour toute une série de raisons. Les stocks et les achats de céréales ne couvraient pas les besoins du pays ²⁸⁸. » De son côté, Zverev, commissaire du peuple aux Finances et membre du Comité central du parti, reconnaît : « Au début de 1941, notre cheptel bovin n'avait pas encore retrouvé son niveau de 1916 ²⁸⁹. »

Au début de 1939, Staline entreprit un transfert intensif de ressources d'une agriculture très affaiblie vers l'armée et l'industrie militaire. Ce processus se développa au cours des deux années suivantes. Souvenons-nous des 1'320 convois ferroviaires amenés aux frontières occidentales : ils venaient des kolkhozes. En mai 1941, on mobilisa secrètement huit cent mille réservistes. En un mois, le nombre de bouches à nourrir dans l'Armée rouge augmenta de près d'un million. Bien entendu, tout ceci se faisait sur le dos des détenus et des paysans.

Cinq fronts voraces et la mobilisation secrète des paysans et du matériel avant la récolte signifiait une famine inéluctable en 1942, même si l'Allemagne n'avait pas envahi l'URSS. Cette famine avait été en quelque sorte décrétée à la réunion du Politburo du 21 juin 1941. Seule une attaque surprise de l'Armée rouge en 1941 promettait l'annexion de nouveaux et riches territoires et de réserves de ravitaillement (à commencer par la Roumanie). Si ces nouvelles réserves s'avéraient insuffisantes, une famine en temps de guerre serait plus facile à faire accepter. La guerre était donc devenue inévitable.

²⁸⁷ Kourkotkine, *Les arrières des forces armées soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique*, op. cit., p. 325.

²⁸⁸ *VU*, n°7, 1961, p. 102.

²⁸⁹ A.G. Zverev, *Souvenirs d'un ministre (Zapiski ministra)*, Moscou, Politizdat, 1973, p. 188.

Le maréchal Chapochnikov, le seul à qui Staline ait jamais fait entièrement confiance, avait affirmé catégoriquement dès 1929 l'impossibilité de mobiliser et de garder longtemps inactifs des centaines de milliers ou des millions de soldats près des frontières²⁹⁰. Il est beaucoup plus facile de contrôler une armée en temps de guerre que de garder inactifs des millions d'hommes mobilisés, armés, qui n'en peuvent plus d'attendre. Si, de surcroît, on cesse de les nourrir, qu'arrivera-t-il? La création des fronts rompait l'équilibre déjà très fragile entre sa gigantesque armée et une agriculture exsangue. Dès lors, c'était tout ou rien et Staline ne pouvait plus attendre 1942.

290 Chapochnikov, *Le Cerveau de l'armée*, op. cit.

XXVI

STALINE NE CRUT PAS CHURCHILL

1

Et pourquoi l'aurait-il cru?

Churchill n'était ni communiste ni un grand ami de l'URSS.

Lorsqu'on reçoit une lettre contenant une information inhabituelle, on commence par s'interroger sur la source de cette information. Pour Staline, Churchill était le premier leader politique à avoir immédiatement perçu le danger bolchevique. Il était l'ennemi des communistes et ne l'avait jamais caché. En 1918, il avait même avancé l'idée d'une collaboration avec l'Allemagne afin de lutter contre la dictature communiste en Russie. Lénine lui-même l'avait baptisé « le plus grand ennemi de l'Union soviétique * ».

Si votre plus vieil ennemi vous adresse une lettre vous avertissant de certains dangers, le croirez-vous facilement?

2

Pour mieux comprendre la réaction de Staline, il faut se rappeler la situation politique en Europe à cette époque.

Dans la guerre diplomatique des années 30, la position de l'Allemagne était très défavorable : au centre de l'Europe et au cœur de tous ses conflits. Si une guerre devait éclater, l'Allemagne était presque inmanquablement destinée à y prendre part. La stratégie diplomatique de nombreux Etats se ramenait alors à dire : battez-vous contre l'Allemagne, moi je me tiens à l'écart. Les accords de Munich, en 1938 sont un exemple éclatant de cette philosophie.

La guerre diplomatique fut gagnée par Staline et Molotov. Grâce au pacte germano-soviétique, Staline se mit dans la position d'un observateur « neutre » de la Deuxième Guerre mondiale, tout en préparant un million de « parachutistes » pour certaines « éventualités ».

Après avoir perdu la guerre diplomatique, la Grande-Bretagne et la France furent contraintes à mener une guerre militaire. La France capitula rapidement. Quel était l'intérêt politique de la Grande-Bretagne ? Le Kremlin ne pouvait prêter à Churchill qu'une seule intention : trouver un paratonnerre contre le Blitzkrieg allemand et tenter de détourner l'attaque dans n'importe quelle direction. A la fin de 1940, le seul « paratonnerre » possible était l'Union soviétique.

Selon Staline, qui le dénonça d'ailleurs ouvertement le 10 mars 1939, la Grande-Bretagne voulait donc pousser l'URSS contre l'Allemagne. Quelle que fut réellement l'intention de Churchill, c'est ainsi que Staline percevait les démarches du gouvernement britannique.

Selon l'amiral N.G. Kouznetsov, « Staline avait évidemment de bonnes raisons de croire que l'Angleterre et les Etats-Unis voulaient nous pousser contre l'Allemagne²⁹¹ ».

Staline pouvait deviner à l'avance le contenu de n'importe quelle lettre de Churchill : celui-ci ne rêvait que d'échanger la place de son pays dans la guerre avec celle de l'URSS. En un mot, le Premier ministre britannique n'était pas un personnage assez désintéressé pour que Staline le crût.

3

Pour comprendre l'attitude du maître du Kremlin, il faut également prendre en compte la situation stratégique en Europe. Le principe numéro un en stratégie est la concentration des forces contre la faiblesse. Au cours de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne n'avait pu appliquer ce principe parce qu'elle s'était battue sur deux fronts. Pour cette raison, elle avait été contrainte d'abandonner la stratégie d'anéantissement pour celle de l'épuisement. Or, à la différence de ses adversaires, les ressources de l'Allemagne étaient limitées. D'où l'issue de la guerre. Hitler et l'état-major allemand savaient fort bien qu'une guerre sur deux fronts serait catastrophique. En 1939-1940, l'armée allemande n'avait pratiquement pas combattu sur plus d'un front et avait pu brillamment appliquer le principe de la concentration.

Jusqu'en juin 1940, Churchill ne pouvait rêver que d'une chose : que la guerre contre l'Allemagne soit menée sur deux fronts. De son côté, Hitler jugeait cela impossible. Le 23 novembre 1939, il déclarait au conseil d'état-major de la Wehrmacht qu'il ne pourrait commencer une guerre contre l'URSS que lorsque la guerre à l'ouest serait terminée.

Imaginons à présent qu'en 1940 on vous ait annoncé que Hitler avait l'intention de renoncer à l'axe principal de sa stratégie et qu'on vous ait soufflé avec insistance qu'il était décidé à répéter l'erreur de la Première Guerre mondiale. Tout collégien comprenait qu'une telle situation était suicidaire pour l'Allemagne. Et comme Churchill était la personne qui avait le plus d'intérêt au monde à ce qu'Hitler combattit sur deux fronts, quelle aurait été votre réaction à la place de Staline ?

291 Kouznetsov, *A la veille*, op. cit., p. 321.

4

Il faut également prendre en compte l'atmosphère qui régnait au moment où Churchill écrivait ses messages.

Le 21 juin 1940, la France tombait. Les sous-marins allemands écumaient les mers, intensifiant leurs attaques. Pour les Iles britanniques, la menace d'un blocus maritime et d'une très grave crise commerciale, industrielle et financière se faisait pressante. Pis encore, la machine de guerre allemande, invincible aux yeux de beaucoup, préparait un débarquement en Angleterre.

C'est dans ces circonstances que, le 25 juin, Churchill écrivit à Staline. Le 30 juin, l'armée allemande s'empara de Jersey et de Guernesey. Depuis 1066, l'histoire du Royaume-Uni compte fort peu de cas où un ennemi a débarqué sur l'une de ses îles. Comment le pays allait-il résister?

C'est au lendemain de la prise des îles Anglo-Normandes que Staline reçut la missive du Premier ministre britannique. A ses yeux, ce dernier n'était qu'un homme dans une situation très difficile à la recherche d'aide et d'alliés. Son attitude fut donc très prudente.

Churchill écrivit plusieurs lettres à Staline. A chaque fois, sa situation était devenue encore plus difficile. La plus connue fut reçue le 19 avril 1941. Tous les historiens, soviétiques ou non, s'accordent pour y voir le principal avertissement de Churchill. Cette lettre est abondamment citée, mais considérons la situation de la Grande-Bretagne. Le 12 avril, l'armée allemande s'était emparée de Belgrade. Le 13, Rommel était parvenu aux frontières de l'Egypte. Le 14, la Yougoslavie capitulait. Le 16, Londres était bombardé et la cathédrale St-Paul endommagée. La Grèce était sur le point de tomber et les troupes britanniques se trouvaient dans une situation catastrophique. Toute la question était de savoir si elles parviendraient à être évacuées.

Staline pouvait nourrir des soupçons concernant les motivations de Churchill, mais aussi sur les sources de son information : un mois après la fameuse lettre, les armées allemandes s'emparèrent sans coup férir de la Crète. Pourquoi Staline aurait-il fait confiance aux services britanniques sur les perspectives d'une attaque allemande contre l'URSS alors qu'ils veillaient si mal sur les intérêts de leur pays?

5

Enfin, explication la plus sérieuse au scepticisme de Staline, Churchill ne l'avait tout simplement pas averti d'une invasion allemande, *stricto sensu*.

Après la mort de Staline, la propagande communiste a beaucoup fait pour renforcer le mythe des « avertissements » du Premier ministre britannique. Khrouchtchev a cité la lettre du 18 avril 1941. L'« historien » militaire soviétique V. Anfifov la mentionne dans tous ses ouvrages. Le maréchal Joukov la reproduit en entier, de même que le général

d'armée S.P. Ivanov, la très officielle *Histoire de la Grande Guerre patriotique* et des centaines d'ouvrages et d'articles.

En voici le contenu:

« J'ai reçu d'un agent digne de confiance une information authentique selon laquelle les Allemands, après avoir décidé que la Yougoslavie était prise dans leurs filets, c'est-à-dire le 20 mars, ont entrepris de transporter dans la partie méridionale de la Pologne trois des cinq divisions blindées qui se trouvaient en Roumanie. Au moment où ils ont été informés de la révolution serbe, ils ont mis fin à ce transfert de troupes. Votre Excellence comprendra aisément l'importance de ces faits. »

Tel est le texte que publient les ouvrages soviétique, y voyant un «avertissement». Personnellement, je n'envie²⁹² guère. Churchill évoque trois divisions blindées, ce qui est beaucoup de son point de vue mais assez peu pour Staline qui en forme soixante-trois au même moment. Le Premier ministre invite également Staline à juger lui-même de « l'importance des faits ». Mais comment le faire? La Pologne a toujours été la porte par laquelle passaient les agresseurs européens de la Russie. Hitler voulait y transférer ses division» blindées, mais changea d'avis en cours d'opération. A la différence de la Pologne, la Roumanie était un très mauvais théâtre d'opérations pour une agression : le ravitaillement des troupes allemandes y était plus difficile ainsi que l'accès aux centres vitaux de la Russie. Il fallait vaincre une multitude d'obstacles et, en particulier, le Dniepr inférieur.

Si Staline s'était préparé à la défense et s'il avait cru à l'avertissement, il aurait dû pousser un soupir de soulagement et ralentir ses préparatifs de guerre : Churchill expliquait clairement que les troupes allemandes stationnées en Roumanie, loin de s'acheminer vers l'est en vue d'une agression contre l'URSS, étaient au contraire orientées vers le sud-ouest et les Serbes qui posaient des problèmes.

La Grande-Bretagne menait alors une lutte diplomatique et militaire intensive dans le bassin méditerranéen, surtout en Grèce et en Yougoslavie. Le télégramme de Churchill avait une très grande importance, mais il s'agissait plutôt d'une invitation : les Allemands ne transfèrent plus leurs divisions en Pologne et vous tournent le dos, vous n'avez donc rien à craindre et pouvez agir en conséquence!

Au cours de la guerre, Staline connut à son tour des situations critiques et adressa lui aussi des dépêches similaires à Churchill et à Roosevelt : l'Allemagne a concentré ses forces contre l'URSS, elle vous tourne le dos, c'est le moment rêvé pour vous! Qu'attendez-vous pour ouvrir un deuxième front? En janvier 1945, ce sera derechef le tour des alliés occidentaux : placés dans une situation difficile, ils demandèrent à Staline de frapper plus fort.

292 *Die Unheilge Alliant. Staline Briefwechsel mit Churchill 1941-1945*, Hambourg, 1964, p. 47.

Les lettres de Churchill ne peuvent donc pas être considérées comme des avertissements. Il écrivit la première le 25 juin 1940 alors que le plan «Barbarossa» n'existait pas encore *. Ses lettres se fondaient sur des calculs réalistes et non sur la connaissance des plans allemands. Il se bornait à attirer l'attention de Staline sur la conjoncture européenne : aujourd'hui c'est la Grande-Bretagne qui est en butte à Hitler, mais demain ce sera inmanquablement l'URSS. Il appelait Staline à l'union avec la Grande-Bretagne et l'Europe vaincue.

L'éminent historien britannique Liddell-Hart a magnifiquement analysé la situation stratégique de l'époque du point de vue allemand. Il cite le témoignage du général Jodl selon lequel Hitler avait plus d'une fois répété à ses généraux que le seul espoir de la Grande-Bretagne était que les armées soviétiques envahissent l'Europe ²⁹³. Le 22 avril 1941, Churchill lui-même écrivait : « Le gouvernement soviétique sait parfaitement [...] que nous avons besoin d'aide ²⁹⁴. » Quelle aide pouvait-il attendre de Staline sinon une attaque contre l'Allemagne?

6

Staline avait donc de bonnes raisons de ne pas suivre les raisonnements de Churchill. Mais il comprenait qu'après la chute de la Grande-Bretagne, il resterait face à face avec l'Allemagne. Dans sa réponse à la lettre du 25 juin 1940 il écrivait ceci : « La politique de l'Union soviétique est d'éviter la guerre contre l'Allemagne, mais l'Allemagne pourrait attaquer l'Union soviétique au printemps 1941 si avant cette date la Grande-Bretagne perdait la guerre ²⁹⁵. »

Cette lettre s'adressait en réalité à Hitler! Le 13 juillet 1940, sur ordre de Staline, Molotov communiqua à l'ambassadeur von Schulenburg le texte de l'entretien de Staline avec l'ambassadeur britannique Cripps.

Comme à son habitude, Staline fit preuve de ruse. Il fit transmettre à Hitler non pas l'original de son entretien mais une copie soigneusement corrigée qui reproduisait scrupuleusement une foule de détails inutiles tout en modifiant radicalement certaines phrases essentielles. On peut pratiquement parler de deux textes différents. Débarrassé de ses fioritures diplomatiques, le message à Hitler était le suivant:

1. Hitler pouvait faire la guerre tranquillement sans craindre pour ses arrières, car son excellent ami Staline ne voulait que la paix et ne l'attaquerait sous aucun prétexte.

2. Les pourparlers qu'avaient les Soviétiques, à Moscou, avec

²⁹³ B.H. Liddell-Hart, *History of the Second World War*, Londres, 1978, p. 151.

²⁹⁴ L. Woodward, *British Foreign Policy in the Second World War*, Londres, 1962, p. 611.

²⁹⁵ Cité d'après R. Goralski, *World War II Almanach, 1931-1945*, Londres, 1981, p. 124.

l'ambassadeur britannique n'étaient pas dirigés contre Hitler. La preuve : Staline communiquait lui-même le texte secret de l'entretien.

Pouvait-on croire aux chants de sirène du Kremlin? Beaucoup d'historiens le font. Hitler, lui, n'y crut pas et, après avoir bien réfléchi à la pseudo-copie de l'entretien de Staline avec Cripps, donna l'ordre, le 29 juillet 1940, de préparer l'opération « Barbarossa ». En d'autres termes, il décida de se battre sur deux fronts. Décision incompréhensible et inexplicable aux yeux de beaucoup. Nombre de généraux allemands désapprouvèrent cet ordre suicidaire. Mais Hitler n'avait plus le choix. Il continuait d'avancer vers l'ouest, le nord, le sud, tandis que Staline se tenait derrière son dos avec une puissance grandissante, tout en célébrant bien haut la paix.

L'erreur de Hitler ne datait pourtant pas de juillet 1940, mais du 19 août 1939, lorsqu'il donna son accord au pacte germano-soviétique. Le plan « Barbarossa » n'était qu'une tentative tardive pour redresser la situation. Bien avant juin 1941, la guerre comprenait déjà deux fronts et Hitler ne pouvait plus la gagner. Même la prise de Moscou n'aurait pas résolu le problème, car il serait resté encore dix mille kilomètres d'un territoire immense, des ressources naturelles inépuisables, des réserves industrielles colossales et une population énorme. Il est toujours facile de commencer une guerre contre la Russie, mais infiniment plus dur de l'achever. Certes, il pouvait sembler possible à Hitler de faire la guerre dans la Russie d'Europe. C'était un territoire limité pourvu de routes et soumis à un hiver moins rigoureux qu'à l'est. Aurait-il pu la poursuivre en Sibérie?

Staline en conclut qu'Hitler n'attaquerait pas l'URSS avant d'en avoir fini avec l'Ouest. Il attendait donc patiemment le débarquement des chars allemands dans les Îles britanniques. Il voyait, comme beaucoup d'autres, dans la prise de la Crète une brillante répétition générale du débarquement en Angleterre. En même temps, il faisait tout son possible pour convaincre Hitler de ses intentions pacifiques. Voilà pourquoi la DCA soviétique ne tirait pas sur les avions allemands tandis que la presse et l'agence Tass claironnaient qu'il n'y aurait pas de guerre entre l'Allemagne et l'URSS.

Si Staline avait réussi à persuader Hitler de sa neutralité, les chars allemands auraient inmanquablement débarqué en Angleterre. La situation aurait été alors inédite. La Pologne, la Tchécoslovaquie, le Danemark, la Norvège, la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg, la Yougoslavie, la France, la Grèce et l'Albanie n'avaient plus ni armée, ni parlement, ni partis politiques. Les camps de concentration allemands contenaient des millions de prisonniers et l'Europe entière attendait d'être libérée. Or il ne serait resté sur le continent, en tout et pour tout, que le régiment de la Garde de Hitler, les gardiens des camps nazis, les troupes des arrières de la Wehrmacht et les écoles militaires contre... cinq corps d'assaut aéroportés soviétiques, des dizaines de milliers de chars rapides et d'avions, des

divisions entières du NKVD, des armées complétées par les détenus soviétiques, des formations puissantes de planeurs, des divisions de troupes de montagne.

Pouvait-on rêver d'une situation plus favorable pour « libérer » l'Europe? Or cette situation ne s'était pas créée toute seule. Staline l'avait composée patiemment, comme une mosaïque.

Un dernier point : alors que Churchill n'a nullement averti Staline des préparatifs d'invasion allemande, pourquoi les communistes tiennent-ils tant à cette légende? En fait, elle justifie les préparatifs offensifs soviétiques. Oui, nous coupions les barbelés sur la frontière, mais ce n'était pas par agressivité : Churchill nous avait avertis...

XXVII

STALINE NE CRUT PAS RICHARD SORGE

1

Staline se préparait très sérieusement à la guerre. Il accordait une attention particulière aux services de renseignements de l'armée, le célèbre GRU. La liste de ses chefs depuis sa création jusqu'en 1940 permet d'apprécier les soins dont Staline entourait ses valeureux agents :

Aralov : arrêté, passa plusieurs années en détention préventive, tout en subissant des « mesures de persuasion physique » ;

Stigga: liquidé le 29 juillet 1938;

Nikonov: liquidé le 29 juillet 1938;

Bertzine : liquide le 29 juillet 1938;

Unschlicht: liquidé en 1937;

Ouritski: liquidé en 1937;

Iejov: liquidé en 1940;

Proskourov, le prédécesseur de Golikov : liquidé le 28 octobre 1941.

Naturellement, lorsque la purge touchait le chef des services de renseignements, probablement elle s'étendait également à ses adjoints, ses conseillers et aux chefs des directions et départements. Une fois liquidé le responsable d'un département, les officiers opérationnels et les agents qu'il dirigeait tombaient à leur tour en suspicion. C'est ainsi que la liquidation du numéro un des renseignements signifia, au moins à deux reprises, celles des services dans leur ensemble.

Cette attention paternelle de Staline aurait eu, dit-on, des conséquences catastrophiques. Il n'en est rien. Avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, le GRU est demeuré le service de renseignements probablement le plus puissant, le plus efficace du monde. Du point de vue quantitatif, il le cède à son rival numéro un, la police secrète, alias Tchéka-KGB, mais le surpasse très nettement quant à la qualité des renseignements obtenus.

La purge permanente ne l'avait, en effet, pas affaibli le moins du monde. Au contraire, après chaque vague d'arrestations une nouvelle génération, plus agressive venait remplacer la précédente. Cette relève pourrait être comparée aux changements de dentition chez le requin. Chaque rangée de dents en laisse apercevoir une nouvelle et plus le requin grandit plus sa gueule est dentée.

Dans ces purges successives, on vit disparaître très souvent des agents innocents (selon les normes communistes), mais, paradoxalement, le requin n'en perdit pas ses dents pour autant. De

même, la destruction des Sections d'assaut par Hitler fut loin d'affaiblir son régime.

Staline se livra à des préparatifs de guerre encore plus sérieux que son adversaire nazi, organisant des « nuits des longs couteaux » non seulement contre ses propres « sections d'assaut » communistes, mais aussi contre des généraux, des maréchaux, des ingénieurs, des agents de renseignements.

Staline estimait fort important que ces agents le fournissent en serviettes bourrées de documents secrets, mais plus encore de ne pas l'être en serviettes remplies de bombes. Ce souci ne se fondait pas seulement sur son intérêt personnel : il veillait à la stabilité de la direction politique et militaire de l'Etat, sachant que dans les situations critiques c'était un élément essentiel de la préparation à la guerre d'un pays.

Staline ne fut jamais menacé par une bombe et cela n'est pas un hasard. Grâce à la terreur permanente et systématique dirigée contre le GRU, il sut obtenir une haute qualité de l'information en même temps qu'il garantissait la sécurité à la direction du pays.

Richard Sorge, journaliste allemand et agent soviétique, fusillé par les Japonais en 1944, fut un espion faisant partie d'une série de ces dents que Staline, par souci de prophylaxie, donna l'ordre d'arracher le 29 juillet 1938.

2

Les services de renseignements soviétiques ne sont pas assez stupides pour publier les informations les plus intéressantes de Sorge. Pourtant, même le peu qui a été publié laisse le lecteur perplexe. Voici trois de ses messages caractéristiques : Janvier 1940 : « Accepte avec reconnaissance vos salutations et vœux concernant mes vacances. Toutefois, si je pars en vacances, il y aura nettement moins d'informations. »

Mai 1940 : « Il va de soi qu'en raison de la situation militaire actuelle, nous remettons à plus tard notre date de retour. Nous vous assurons encore une fois qu'il n'est pas actuellement l'heure d'y songer. »

Octobre 1940 : « Puis-je avoir l'assurance que je pourrai rentrer après la fin de la guerre? »

Etrange! Voilà un agent de renseignements qui demandait au début de la guerre s'il sera autorisé à rentrer après! Du reste, dans la suite du message, Sorge énumérait ses nombreux mérites devant le pouvoir soviétique. Quel peut être le sens de cet étrange télégramme?

Le troisième message apparaît encore plus bizarre si on le confronte avec les deux premiers. Car enfin, puisque le GRU l'invitait à rentrer prendre des vacances immédiatement, comme s'il n'y avait pas de guerre, pourquoi demande-t-il la permission de rentrer à la fin des hostilités?

Beaucoup d'ouvrages et d'articles ont été consacrés, en URSS, à Sorge. Certains contiennent une bien singulière louange : il aurait été un agent si exceptionnel, un communiste si dévoué qu'il aurait dépensé pour ses activités illégales son argent personnel, gagné dans son difficile travail de journaliste. Le GRU était-il si pauvre qu'il faisait subir pareille humiliation à son résident?

Le magazine *Ogoniok* (n° 17 de 1965) publie une information particulièrement intéressante: Sorge aurait détenu des documents d'une importance exceptionnelle, mais il ne les transmet pas à la Centrale car celle-ci n'envoya pas d'agent de liaison. L'article n'explique pas pourquoi.

Au moment où se déroulaient ces événements, tous ceux qui taisaient partie de la même rangée de dents que Richard Sorge connaissaient des situations peu enviables :

- Ian Berzine, qui l'avait recruté et qui fut un chef brillant des renseignements de l'armée, fut liquidé après des tortures atroces.

- Solomon Ouritski, autre chef du GRU, qui lui avait personnellement donné des instructions, fut également liquidé.

- Iakov Goriev, le « résident » soviétique qui avait organisé son départ d'Allemagne, était en prison ²⁹⁶.

- Sa collaboratrice secrète, Aina Kuusinen, l'épouse d'Otto Kuusinen, chef adjoint du GRU, chef du gouvernement de l'éphémère République démocratique de Finlande et futur membre du Politburo du PCUS, était également en prison.

- Sa femme, Iekaterina Maksimova Sorge, arrêtée, avouait son intelligence avec l'« ennemi » et était liquidée.

- Karl Ramm, son ancien adjoint et résident à Shanghai, était convoqué à Moscou pour prendre des « vacances », puis liquidé.

A son tour, Sorge recevait l'ordre de « revenir » en vacances. Il en connaissait sans aucun doute la raison véritable. D'ailleurs, les sources soviétiques ne le cachent pas : « Sorge refusa de rentrer en URSS. » « Sans aucun doute, Sorge savait ce qui l'attendait à Moscou. » Au cours du « Dégel » qui suivit la mort de Staline, plusieurs publications affirmèrent la même chose.

Ainsi, Moscou jugeait que Sorge était un ennemi et le convoquait pour le fusiller et celui-ci répondait : je ne rentre pas pour me faire exécuter, je ne veux pas interrompre un travail intéressant.

Notons que la phrase « Sorge refusa de rentrer » désigne, dans le monde communiste, le transfuge, le traître malfaisant. Voilà pourquoi il était obligé de payer ses agents de sa poche : il ne recevait évidemment plus d'argent de la Centrale. Les agents de liaison ne venaient plus le trouver parce qu'on ne maintient pas la liaison avec un traître.

Sorge continua néanmoins son travail pour les Soviétiques, non pas comme agent secret mais en militant désintéressé. Il escomptait probablement que, s'il parvenait à traverser ainsi toute la guerre, on comprendrait par la suite, en haut lieu, qu'il avait toujours dit la vérité, on l'apprécierait à sa juste valeur et lui laisserait la vie sauve. Quant à la Centrale, elle ne perdit pas tout lien avec lui, puisqu'elle recevait ses messages, mais uniquement, sans doute, dans le but de lui ordonner de rentrer.

Staline ne crut pas Sorge parce que c'était un transfuge, passible au moins de deux condamnations à mort, l'une comme ennemi du peuple (article 38) à l'instar de tous ses camarades, et l'autre pour son refus de rentrer. Sorge n'avait visiblement pas une très grande confiance dans le camarade Staline. Pourquoi celui-ci en aurait-il témoigné à un homme qui n'avait pas confiance en lui?

3

Autre légende : Richard Sorge aurait communiqué au GRU des renseignements très importants sur l'invasion allemande et n'aurait pas été cru.

Sorge était un agent de grande envergure, mais ne donna aucune information valable sur ce sujet. Au contraire, il fut victime d'une opération d'intoxication. Voici son télégramme daté du 11 avril 1941 : « Le représentant de l'état-major (allemand) à Tokyo a déclaré que, dès la fin de la guerre en Europe, commencerait la guerre contre l'Union soviétique. »

Hitler ne manquait pas de perfidie. Il préparait l'invasion de l'URSS en répandant un mensonge qui ressemblait beaucoup à la vérité. Ses préparatifs militaires ne pouvaient plus être dissimulés bien longtemps, aussi annonçait-il en secret, mais de manière à être entendu : Oui, je veux attaquer Staline... quand j'en aurai fini à l'Ouest. Nous savons déjà qu'un mois plus tard Staline annonçait lui aussi « en secret » qu'il attaquerait Hitler en 1942.

Le message de Sorge (et d'autres semblables) n'était pas très alarmant : la guerre avec la Grande-Bretagne se poursuivait avec des accalmies et de nouvelles flambées sans qu'on en vit la fin. En d'autres termes, Sorge annonçait que Hitler ne voulait se battre que sur un seul front.

Le GRU le savait fort bien sans le secours de son agent.

Le 20 mars 1941, avant même les «avertissements» de Sorge, le lieutenant-général F.I. Golikov, nouveau chef du GRU, présenta à Staline un rapport détaillé qui concluait : « Le moment le plus vraisemblable où l'Allemagne ouvrira les hostilités contre l'URSS sera celui où elle remportera la victoire sur l'Angleterre ou bien signera avec elle une paix avantageuse*.»

* *Joukov. Souvenirs et Réflexions, op. cit., p. 240.*

De son côté, Staline savait bien, même sans ses services secrets, que Hitler n'ouvrirait pas de deuxième front. C'était d'ailleurs le sens de la lettre qu'il fit parvenir à Churchill le 25 juin 1940. Il se déclarait prêt à envisager la possibilité d'une attaque allemande contre l'URSS lorsque la Grande-Bretagne aurait cessé toute résistance.

Hitler, se voyant acculé, comprit qu'il n'avait rien à perdre et que l'ouverture d'un deuxième front était inévitable. Il se lança donc dans la guerre à l'Est, à la grande surprise de Golikov et de Staline. La décision était suicidaire, mais il n'avait pas le choix. Quant à Sorge (et d'autres), il ne fit que conforter Staline dans l'idée que cet acte suicidaire était impensable.

On m'objectera que, par la suite, le 15 juin, Sorge indiqua correctement la date de l'invasion allemande : le 22 juin. Seulement les messages de Sorge s'excluaient les uns les autres puisque les premiers niaient la possibilité d'une guerre sur deux fronts. En outre, les avertissements de Sorge n'étaient que des télégrammes. Or le GRU, à cette époque comme de nos jours, ne croit à aucune dépêche, et il fait bien. Il lui faut des preuves.

4

Sorge fut un grand agent de renseignement. Il mérita certainement la plus haute décoration soviétique, l'étoile d'or de Héros de l'Union soviétique qu'on lui décerna à titre posthume. Mais ses hauts faits ne se rapportent pas à l'attaque allemande.

L'objet principal de l'activité de Sorge était le Japon et non l'Allemagne. S. Ouritski lui avait personnellement fixé sa tâche : « Le sens de votre travail à Tokyo est d'écarter la possibilité d'une guerre entre le Japon et l'URSS. Votre objectif principal est l'ambassade allemande 297. » Cette ambassade n'était qu'une couverture que Sorge utilisa pour accomplir sa mission. Notons bien ce détail : il ne s'agissait pas d'avertir l'URSS sur les préparatifs de guerre japonais, mais bien d'écarter une invasion japonaise.

Comme on le sait, en automne 1941, Sorge avertit Staline que le Japon n'entrerait pas en guerre contre l'URSS. Profitant de cette information capitale, le maître du Kremlin déplaça des dizaines de divisions de la frontière extrême-orientale pour les jeter sur Moscou et changer ainsi le rapport des forces en sa faveur.

Cette fois, Staline crut son agent car il lui fournit des preuves. Les historiens soviétiques préférèrent les passer sous silence, ce qui se comprend fort bien : le seul moyen que Sorge avait pour prouver que le Japon ne se lancerait pas dans une guerre contre l'URSS était

d'indiquer, faits à l'appui, quel autre adversaire les armées nipponnes se disposaient à attaquer.

La propagande communiste gonfle démesurément le mythe des « avertissements » de Sorge concernant l'invasion allemande, afin de détourner l'attention de son extraordinaire réussite au Japon. Sorge pénétra dans les hautes sphères politico-militaires de Tokyo et parvint à influencer le cours des événements, conformément à sa mission. En août 1951, le Congrès des Etats-Unis organisa une série d'auditions sur l'affaire Sorge. Il fut prouvé de façon irréfutable que les services soviétiques avaient beaucoup fait pour que le Japon ouvre les hostilités contre les Etats-Unis dans l'océan Pacifique²⁹⁸.

Sorge n'avait pas créé le « brise-glace » japonais, mais il fit beaucoup pour le diriger dans le sens voulu par Staline.

5

L'espionnage est le travail le plus ingrat du monde. Deviennent célèbres ceux qui ont échoué, qui se sont trompés, qui ont été pendus. Ce fut le cas de Sorge.

Mais Staline disposait d'agents remarquables qui obtinrent des résultats extraordinaires sans pour autant devenir connus par leur pendaïson. Certains eurent accès aux véritables secrets de Hitler. Selon le maréchal de l'URSS A.A. Gretchko, « onze jours après que Hitler eut adopté le plan définitif de l'attaque contre l'URSS (le 18 décembre 1940) nos services de renseignements le savaient déjà, ainsi que les principales décisions du commandement allemand²⁹⁹. »

Sans doute ne connaissons-nous jamais le nom de ce grand espion. Peut-être s'agit-il du même résident du GRU qui, en 1943, parvint à se procurer le plan de l'opération « Citadelle », offensive qui visait à encercler l'armée soviétique à Koursk. Mais ce n'est là qu'une supposition : au temps de Staline, les services de renseignements étaient d'une qualité exceptionnelle et ce résident n'était pas le seul capable d'un tel exploit.

En décembre 1940, Golikov rapporta à Staline que selon des renseignements confirmés, Hitler avait pris la décision de combattre sur deux fronts, autrement dit d'attaquer l'URSS sans avoir fini la guerre à l'ouest.

Ce document, dont on comprend aisément l'importance, fut discuté au début du mois de janvier 1941 en présence de Staline. Il n'y ajouta pas foi, car, comme il le dit, tout document peut être falsifié. Il exigea

298 Cf. *Hearings on American Aspects of the Richard Sorge Spy Case*. House of Representatives, Eighty Second Congress, First Session, August 19, 22 and 23, Washington, 1951.

299 VII, n°6, 1966, p. 8.

que Golikov orientât le travail de ses services de telle sorte qu'on puisse apprendre si Hitler se préparait effectivement à une guerre ou s'il bluffait. Golikov prit les mesures nécessaires. Le GRU entreprit de surveiller attentivement toute une série de domaines grâce auxquels il pourrait apprendre précisément si les préparatifs militaires avaient commencé. A ce moment, il n'y avait rien de tel. Et comme Staline lui demandait des explications, Golikov lui répondit qu'il ne pourrait dévoiler ses méthodes qu'à lui seul.

Par la suite, le chef du GRU fit régulièrement des rapports à Staline, pour lui dire à chaque fois que les préparatifs de guerre n'avaient pas commencé.

A la séance du Politburo du 21 juin 1941, Golikov annonça dans son rapport un déploiement grandiose de troupes allemandes sur les frontières orientales du Reich, avec d'énormes réserves de munitions, des regroupements d'aviation, etc. U savait les noms de presque toutes les divisions allemandes, ceux de leurs commandants et leur disposition exacte. Il connaissait même le nom de « Barbarossa » et d'autres secrets essentiels. Après quoi, il annonça que les préparatifs d'invasion proprement dits n'avaient pas encore commencé et que dans ces conditions, les Allemands ne pouvaient pas ouvrir les hostilités. On demanda à Golikov s'il pouvait se porter garant de ses affirmations. Il répondit qu'il s'en portait garant sur sa propre tête et que, s'il s'était trompé, le Politburo serait en droit de le traiter comme on avait traité ses prédécesseurs.

Dix ou douze heures plus tard, l'opération « Barbarossa » commençait. Qu'arriva-t-il donc à Golikov? Rien de bien grave. Dès le 8 juillet, Staline lui confia une mission en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis et lui donna personnellement des instructions. Après ce voyage, qui fut un succès, Golikov commanda des armées, des fronts et, en 1943, il fut nommé au poste clef de commissaire du peuple adjoint à la Défense chargé des cadres. Staline ne pouvait confier qu'à des gens très sûrs la tâche délicate de sélectionner et répartir les responsables. Beria lui-même n'avait pas droit à cet honneur. Après la mort de Staline, Golikov montera de plus en plus haut et deviendra maréchal de l'Union soviétique.

On comprendra aisément pourquoi il ne dit mot dans ses mémoires de la façon dont il avait surveillé les préparatifs de guerre allemands ni des raisons pour lesquelles non seulement il était resté en vie, mais avait poursuivi une ascension exceptionnelle malgré son échec. Si l'on songe au destin de tous ses prédécesseurs qui n'avaient pourtant pas connu pareil déboire, le cas Golikov laisse perplexe. Ce mystère m'a longtemps tourmenté et c'est à l'Académie du GRU que je l'ai élucidé. Par la suite, lorsque j'ai travaillé dans l'appareil central du GRU, j'ai trouvé la confirmation de mon hypothèse.

En fait, Golikov ne s'était pas trompé : Hitler ne s'était pas préparé pour une guerre en territoire soviétique. Golikov ne croyait pas plus

que Staline aux documents. Aussi chercha-t-il des indices infailibles du début des préparatifs allemands. Il donna l'ordre à tous ses résidents en Europe de surveiller tout ce qui concernait les moutons et d'infiltrer des agents dans tous les organismes touchant de près ou de loin l'élevage et le commerce des ovins. En quelques mois furent collectées et traitées systématiquement toutes les informations concernant le cheptel. Golikov était informé deux fois par jour des cours de la viande de mouton en Europe.

En outre, les services de renseignements soviétiques organisèrent une véritable chasse aux chiffons sales et aux papiers tachés d'huile que les soldats jetaient après le nettoyage de leurs armes. Habituellement, ces chiffons et ces papiers étaient brûlés ou enterrés mais cette règle n'était pas toujours suivie à la lettre et le GRU eut tout loisir de s'en procurer une grande quantité. Ils étaient acheminés par la frontière et, afin de prévenir les soupçons, on s'en servait pour envelopper des pièces de métal quelconques à destination de l'URSS. En cas d'ennui, la police allemande aurait prêté attention aux pièces de métal, parfaitement inoffensives, mais non aux chiffons qui servaient à les envelopper.

On faisait également passer par des voies légales et clandestines des lampes à pétrole et toutes sortes de lanternes et de briquets rudimentaires en bien plus grande quantité qu'habituellement.

Le matériel ainsi obtenu était analysé par des centaines d'experts qui informaient immédiatement Golikov des résultats de leurs investigations. A son tour, celui-ci annonçait à Staline que Hitler n'était pas encore prêt pour l'invasion et qu'il ne fallait pas prêter une attention excessive aux concentrations de troupes et aux documents émanant de l'état-major allemand.

Golikov estimait à juste titre qu'une guerre contre l'URSS exigeait des préparatifs minutieux. Par exemple, l'invasion nécessitait au moins six millions de vestes de mouton. Le chef du GRU surveillait donc attentivement les moutons en Europe. Il savait que dès que Hitler fixerait la date de l'attaque, l'état-major lancerait la fabrication de millions de ces vestes. Ceci ne manquerait pas d'influencer le marché européen ³⁰⁰.

Golikov pensait également que les Allemands se doteraient, en vue d'une attaque contre l'URSS, d'une autre huile de graissage que celle qu'ils utilisaient et qui gelait par grand froid. Mais les expertises des chiffons sales montraient que la Wehrmacht continuait d'utiliser la même huile. Les experts surveillaient également les carburants : ceux

300 Du point de vue des officiers soviétiques dont l'armée, après l'expérience de la guerre en Finlande, était dotée de vestes de mouton, les soldats allemands devaient en être obligatoirement équipés en vue d'une campagne d'hiver. Une situation où seuls les officiers en disposeraient leur paraissait impensable.

utilisés d'ordinaire se décomposaient sous l'effet du grand froid en éléments incombustibles. En cas d'invasion, l'état-major allemand serait obligé de produire en grande quantité de l'essence de meilleure qualité.

Comment Golikov pouvait-il prévoir qu'Hitler lancerait l'opération « Barbarossa » sans aucun préparatif?

Les raisons de ce comportement resteront sans doute toujours un mystère. L'armée allemande avait été créée pour faire la guerre en Europe occidentale, mais Hitler ne fit rien pour qu'elle fut prête à mener des campagnes en Russie.

Staline n'avait donc aucune raison de châtier son chef des renseignements militaires. Celui-ci avait fait tout ce qui était humainement possible et même davantage pour découvrir les préparatifs d'invasion.

XXVIII

COMMENT HITLER DEJOUA LES PLANS DE STALINE

« On nous avait parfaitement préparés pour une guerre d'agression. Ce n'est pas notre faute si l'agression ne fut pas de notre fait ³⁰¹. »

P. GRIGORENKO.

1

Le 17 juin 1945, un groupe d'enquêteurs militaires soviétiques interrogea les hauts commandants de la Wehrmacht pendant leur instruction. Le feldmaréchal Keitel leur déclara : « J'affirme que tous les préparatifs auxquels nous nous sommes livrés jusqu'au printemps 1941 avaient un but défensif, en cas d'attaque de l'Armée rouge. Dans une certaine mesure, la guerre à l'Est tout entière peut être qualifiée de préventive [...]. Au printemps 1941, j'avais abouti à la conclusion qu'une forte concentration de troupes russes et une offensive consécutive contre l'Allemagne pouvait nous placer dans une situation extrêmement critique sur les plans stratégique et économique. [...] Dès les premières semaines d'une attaque russe, l'Allemagne aurait été mise dans des conditions extrêmement défavorables. Notre offensive fut une conséquence directe de cette menace... »

Le colonel-général A. Jodl, principal architecte des plans de guerre allemands, s'en tenait au même point de vue. Les enquêteurs soviétiques essayèrent en vain de les convaincre de changer leur position. Jugés par le tribunal international de Nuremberg, ils furent pendus en qualité de « fauteurs principaux de guerre ». L'un de leurs chefs d'accusation était d'avoir « déchaîné une guerre d'agression sans aucune provocation venant d'en face » contre l'URSS.

Les années ont passé et nous disposons d'autres témoignages. Ainsi, celui de l'amiral N.G. Kouznetsov : « Pour moi, écrit-il, il y a une chose incontestable : non seulement I.V. Staline n'excluait pas la possibilité d'une guerre contre l'Allemagne hitlérienne, mais au contraire, il l'estimait [...] inéluctable. [...] Staline préparait la guerre dans tous les domaines en partant de délais [...] qu'il avait fixés lui-même. Hitler déjoua ses calculs ³⁰². »

L'amiral dit très clairement que Staline se préparait sérieusement à

301 Griegorenko. *On ne trouve que des rats dans les sous-sols*, op. cit., p. 138.
302 Kouznetsov, *A la veille*, op. cit., p. 321.

la guerre et qu'il voulait agir au moment qu'il aurait choisi. En d'autres termes, il se préparait à frapper le premier. N.G. Kouznetsov est un témoin de très haut niveau. En 1941, en tant que commissaire du peuple à la Marine de guerre et membre du Comité central, il occupait dans la hiérarchie militaro-politique un rang supérieur à celui de Joukov qui n'était que commissaire du peuple adjoint et suppléant au Comité central. Parmi ceux qui ont écrit leurs mémoires, aucun n'était aussi haut placé et proche de Staline. D'ailleurs, devant le XVIII^e congrès du parti, en 1939, il s'était montré particulièrement agressif. Ce congrès avait défini une nouvelle ligne : diminuer la terreur à l'intérieur du pays et la porter sur les pays voisins. « Ce qui a été créé en URSS peut l'être dans d'autres pays » ! Ce fut sans doute grâce à son discours que Kouznetsov devint commissaire du peuple et membre titulaire du Comité central sans passer par l'étape de suppléant.

Ce que Kouznetsov disait ouvertement, Staline l'avait déjà exprimé, à plusieurs reprises, dans ses discours secrets. Cette stratégie est confirmée par les actions de l'Armée rouge et de la flotte. Enfin, le livre de Kouznetsov a été lu par les dirigeants civils et militaires de l'URSS, les maréchaux, les diplomates, les historiens et personne n'a jamais réfuté ses affirmations !

Après ces aveux, les juges de Nuremberg auraient dû se réunir à nouveau pour décharger Keitel, Jodl et, de façon générale, l'Allemagne d'une part des responsabilités militaires qu'on leur a fait endosser concernant l'attaque surprise du 21 juin 1941.

2

Les militaires soviétiques ne dissimulent plus aujourd'hui leurs intentions d'alors. Le général d'armée S.P. Ivanov, chef de l'Académie de l'état-major général des forces armées soviétiques, a écrit de concert avec d'importants historiens, une étude intitulée *La période initiale de la guerre* où il reconnaît que Staline se préparait à attaquer et nous informe aussi de la chronologie : « Le commandement fasciste allemand réussit, deux semaines avant la guerre, à devancer nos troupes³⁰³. » Si l'URSS s'était préparée à la défense ou même à une contre-offensive, l'Allemagne, par définition, n'aurait pu la « devancer »³⁰⁴.

La *Revue d'histoire militaire*, organe du ministère de la Défense de l'URSS, explique qu'il avait fallu créer de gigantesques réserves de munitions, de carburant, de vivres, tout près de la frontière pour des actions offensives³⁰⁵. Dans ces mêmes pages, il est dit ouvertement que l'attaque allemande fit capoter les plans soviétiques ce qui aurait été impossible si l'Armée rouge s'était préparée à la défense.

303 Ivanov, *La Période initiale de la guerre*, op. cit., p. 212.

304 Voir annexe 30, p. 300.

305 VU, n° 4, 1984, p. 34.

3

Le 6 juin 1941, les services de renseignements allemands reçurent des informations selon lesquelles le gouvernement soviétique s'apprêtait à déménager à Sverdlovsk. Seuls Hitler et quelques-uns de ses proches en furent informés. Dans son journal, le docteur Goebbels commenta cette décision de fuite en des termes peu flatteurs³⁰⁶.

C'est seulement maintenant que nous pouvons saisir la véritable signification de cet épisode car nous savons qu'à Sverdlovsk avait été créé un faux poste de commandement. Ce ne fut que dans le courant de la guerre qu'il apparut que la capitale de repli n'était pas Sverdlovsk mais Kouïbychev où s'installèrent au moment le plus critique nombre d'organismes gouvernementaux et les ambassades étrangères. Pourtant, même Kouïbychev n'était qu'une demi-vérité. On y installa seulement les organismes dont la perte n'aurait pas mis en cause la stabilité du commandement politico-militaire du pays : le Soviet suprême avec son président M.I. Kalinine et des commissariats du peuple d'importance secondaire. Tous les organismes importants se trouvaient non loin de Kouïbychev, dans des souterrains gigantesques creusés dans les falaises de Jigouli. Avant la guerre, la construction de ce complexe géant fut camouflée par celle d'un autre géant : le barrage de Kouïbychev. On y acheminait des milliers de détenus, des milliers de tonnes de matériaux de construction et des engins, et chacun comprenait que c'était pour le barrage. Après la guerre, tout cet immense chantier fut déplacé en amont sur la Volga et le barrage fut édifié sur un autre site. Le premier emplacement avait été choisi dans un lieu impropre à l'édification d'une centrale hydroélectrique mais parfait pour y creuser un poste de commandement souterrain.

Dans les archives allemandes d'avant-guerre, je n'ai trouvé aucune mention de Kouïbychev, capitale de repli, ni, à plus forte raison de ce poste souterrain à Jigouli. Les services allemands n'avaient eu des informations que sur le transfert à Sverdlovsk. Or le gouvernement ne pouvait déménager dans un poste de commandement qui n'existait pas. Ce faux secret appartenait à la même série que le discours de Staline, les bavardages des ambassadeurs soviétiques et le communiqué de l'agence Tass.

Pour intoxiquer ainsi les services allemands, Staline devait avoir quelque chose d'important à cacher. On devine aisément quoi. Si le gouvernement laissait croire qu'il voulait se déplacer vers l'est, c'est que, probablement, il envisageait de faire le contraire.

La ruse, en l'occurrence, consistait à créer un puissant poste de commandement à Jigouli qu'on pouvait découvrir, même si c'était difficile, et d'en prévoir encore un autre : un train protégé par plusieurs convois ferroviaires blindés du NKVD et trois autres du commissariat

306 *Die Tagebücher von Joseph Goebbels, op. cit., t.4, p. 675.*

du peuple aux Communications. Ce PC mobile pouvait se rendre à tout moment dans la zone de son choix. Cette capacité se refléta dans son appellation : PGKP, initiales russes de Poste de commandement principal de première ligne. On avait prévu plusieurs zones de stationnement soigneusement camouflées reliées par les lignes de transmission gouvernementales auxquelles il suffisait de brancher les appareils des trains.

Ce poste mobile était destiné à une guerre offensive, situation où l'armée avance rapidement. Un commandement normal avec toutes ses installations lourdes n'aurait pas le temps de suivre le front. En revanche, dans une guerre défensive, il est plus simple et moins dangereux de commander depuis son bureau du Kremlin, d'une station du métro de Moscou ou d'un souterrain de Jigouli.

En rassemblant toutes les bribes d'information dont on peut disposer, on peut avancer avec une certaine dose de certitude qu'un poste de commandement de première importance devait circuler sur la voie ferrée Minsk-Vilnius, plus près de cette dernière ville.

Quelques jours après la fausse nouvelle du déménagement à Sverdlovsk, commença le véritable transfert secret du gouvernement vers les frontières occidentales.

Tout militaire sait comment un état-major important se déplace en cours de manœuvres ou en temps de guerre. Le bureau « opérations » choisit un emplacement, le commandant confirme ce choix et donne le feu vert pour le déménagement. La forêt prévue est entourée d'un cordon hermétique pendant que les sapeurs et les spécialistes des transmissions préparent la couverture et le système des communications. Enfin arrive l'état-major et il ne reste plus aux officiers qu'à brancher leurs téléphones et leurs appareils de codage.

Au printemps 1941, l'Armée rouge fonctionna comme un mécanisme homogène et bien huilé : dans les forêts frontalières apparurent des dizaines de chefs des transmissions des corps d'armée, à la suite de quoi on entreprit de déployer secrètement les postes de commandement de ces formations. Aussitôt après, ce fut au tour des chefs des transmissions des armées, puis de ceux des fronts qui arrivèrent le jour même du communiqué de Tass. Ce fut enfin le commissaire du peuple aux Communications, I.T. Peresyphkine qui fit son apparition à 150 kilomètres de la Prusse orientale. Pour qui venait-il faire ces vérifications? Son seul chef direct était le président du Conseil des commissaires du peuple, le camarade Staline.

Peresyphkine se déplaça dans un secret total à bord d'un wagon spécial accroché à un train ordinaire et régulier. Même les messages chiffrés qu'il recevait de Moscou étaient signés de son nom afin que les employés du chiffre croient qu'il se trouvait toujours dans la capitale.

« A la veille même de la guerre, rapporte-il en personne, Staline me chargea d'une mission dans les républiques baltes. Dans mon esprit, j'avais établi un lien entre son importance et l'imminence de certains

événements dans le domaine militaire. Le soir du 21 juin 1941, je partis pour Vilnius [...]. La guerre commença alors que nous étions en route ³⁰⁷. » Le 22 juin au matin, en gare d'Orcha, il reçut de Moscou le télégramme suivant : « En liaison avec modifications de la situation, ne pensez-vous pas qu'il serait utile de rentrer à Moscou? Peresypkine³⁰⁸. »

Le commissaire du peuple échangea son wagon secret pour le premier camion venu et rentra en toute hâte à Moscou. Si Hitler n'avait pas attaqué, Peresypkine serait parvenu à un poste de commandement situé dans la région de Vilnius et aurait agi conformément à « l'imminence de certains événements dans le domaine militaire », c'est-à-dire qu'il aurait coordonné les communications de l'armée, du gouvernement et de l'Etat en temps de guerre.

Pour Staline, comme pour Peresypkine, le 22 juin fut une surprise totale, une « modification de la situation » à ce point sérieuse qu'elle obligea le gouvernement soviétique à annuler bon nombre de mesures très importantes et jusqu'à improviser le retour dans la capitale d'un commissaire du peuple.

En fait, les membres du gouvernement soviétique étaient déjà partis en guerre contre l'Allemagne, une guerre qui ne prévoyait pas, bien sûr, l'invasion nazie.

4

Cette nuit-là, la ligne de chemin de fer Moscou-Minsk devait voir le transfert dans les régions occidentales du pays des plus hauts dirigeants du commissariat du peuple à la Défense, du NKVD, du commissariat du peuple au contrôle d'Etat et d'autres précieux organismes gouvernementaux. Le but de ce déplacement était la guerre. Devaient faire le voyage : L.P. Beria, commissaire du peuple à l'Intérieur, candidat au Politburo et commissaire général à la Sécurité d'Etat; L.Z. Mekhlis, membre du Comité central, commissaire du peuple au Contrôle d'Etat et commissaire politique d'armée de première classe ; S.K. Timochenko, membre suppléant du Comité central, commissaire du peuple à la Défense et maréchal de l'URSS ainsi que bien d'autres chefs de l'empire stalinien. Il n'est pas exclu que Staline se préparât à partir, lui aussi.

Chacun d'entre eux avait à sa disposition un (troupe composé de représentants au plus haut niveau des commissariats du peuple considérés comme essentiels pour le déroulement de la guerre. Le 21 juin 1941 au matin, la constitution de ces équipes opérationnelles était achevée et chacun n'attendait plus que son chef (ils se trouvaient

307 I.T. Peresypkine, *Les troupes des transmissions pendant la Grande Guerre patriotique (Sviazisty v gody VOV)*, Moscou, Sviaz', 1972, p. 17.

308 Ibid., pp. 32-33.

tous au Kremlin où ils assistaient à la séance du Politburo). Aucun d'entre eux n'ignorait, au matin du 21 juin, qu'il partait pour la guerre. Ils connaissaient leur lieu de destination, la région de Minsk, mais ignoraient qu'il s'agissait précisément de Vilnius en Lituanie, à deux pas de là.

Ils savaient tous aussi que l'Union soviétique était déjà entrée en guerre contre l'Allemagne, bien qu'elle ne fut pas officiellement déclarée et que les opérations militaires n'aient pas encore commencé. Mais chose étonnante, aucun d'entre eux ne soupçonnait qu'une invasion allemande était imminente. Bien pis, lorsque le soir les informations commencèrent à affluer, les hauts dirigeants soviétiques refusèrent d'y croire. Le Kremlin, le commissariat du peuple à la Défense, l'état-major général envoyèrent directive sur directive à la frontière et s'époumonèrent au téléphone : ne cédez pas aux provocations !

Les groupes d'accompagnement passèrent de longues heures à attendre le signal du départ. A six heures du matin, le 22 juin, on leur annonça enfin que leur voyage aux frontières occidentales était annulé car Hitler venait de commencer la guerre.

Si les dirigeants soviétiques s'étaient préparés à gagner des postes de commandement secrets afin de contenir l'invasion allemande, ils auraient dû, dès l'annonce de l'agression, se précipiter vers leurs lieux de destination au lieu d'annuler leur voyage.

Voici un témoignage typique: le 21 juin 1941, D.I. Ortenberg était responsable de la section « organisation et directives » du commissariat du peuple au Contrôle d'Etat. Voici comment il décrit sa fonction : « En termes militaires, j'aurais été quelque chose comme un chef d'état-major. » Et il poursuit : On me demande parfois : Quand es-tu parti à la guerre?

« - Le 21 juin.

« - ?!

« Pourtant, c'était bien ça... Le matin, je fus convoqué au commissariat du peuple à la Défense et on m'annonça qu'un groupe de collaborateurs du commissariat avec, à leur tête, le maréchal S.K. Timochenko, partait pour Minsk. On m'avertit que je faisais partie du groupe. On me proposa de passer chez moi, d'endosser ma tenue militaire et de me rendre au commissariat. [...] La salle d'attente du commissariat à la Défense était pleine de militaires armés de dossiers, de cartes et visiblement excités. Ils parlaient à voix basse. Timochenko était parti au Kremlin. [...] Le 22 juin à cinq heures du matin, environ, il revint et me fit appeler:

« - Les Allemands ont commencé la guerre. Notre voyage à Minsk est annulé ³⁰⁹. »

Dieu sait d'où est venue la légende selon laquelle Hitler commença

309 D.I. Ortenberg, *Juin-décembre 1941 (Iioun'-dekiabr' sorok piervogo)*, Sovetskii pissatieF, 1984, pp. 5-6.

la guerre à l'est le 22 juin 1941, entraînant de force l'URSS dans ce conflit. Si nous écoutons ceux qui se trouvaient près des principaux dirigeants soviétiques, nous en retirons une image très différente : le 22 juin, Hitler empêcha Staline de mener la guerre comme il l'entendait, l'obligeant à improviser et à faire ce pour quoi il ne s'était pas préparé : défendre son propre territoire.

XXIX

STALINE AVAIT-IL UNE STRATÉGIE?

« Comme Staline n'expliquait ni n'exposait ses vues et ses plans, beaucoup croyaient qu'il n'en avait pas du tout, ce qui est une erreur typique d'intellectuels bavards ³¹⁰. »

ROBERT CONQUEST.

1

« La défense stratégique était une forme de combat forcé, elle n'était pas planifiée à l'avance », disent les manuels militaires soviétiques ³¹¹. Nous savons, même sans ces manuels, qu'en été 1941, les opérations défensives de l'Armée rouge furent de l'improvisation pure. Bien pis, le peuple et l'armée n'étaient pas prêts moralement à la défense, car on ne leur avait enseigné que des méthodes offensives : « Les intérêts de la défense exigeront que l'URSS mène de larges opérations offensives en territoire ennemi, ce qui ne contredit nullement la nature défensive de la guerre ³¹². »

A quelle profondeur les dirigeants communistes s'apprêtaient-ils à conduire des opérations « défensives » ? Au début, cela n'allait pas encore très loin : « Les frontières de ce front sont définies dans l'immédiat par les limites du vieux continent ³¹³. »

Dès les premières heures de l'invasion allemande, l'Armée rouge tenta constamment de passer à l'offensive. Dans les manuels actuels, ces opérations sont qualifiées de « contre- offensives ». En fait, c'était de l'improvisation : « La question de la contre-offensive [...] ne se posait pas avant la Grande Guerre patriotique ³¹⁴. »

Pourtant, les états-majors soviétiques n'avaient pas été inactifs avant la guerre. Le maréchal Vassilievski rapporte qu'au cours de l'année précédant la guerre, les officiers de l'état- major général et de ceux des régions militaires et des flottes, travaillèrent entre quinze et dix-sept heures par jour sans journée de repos ni vacances. On trouve le même témoignage chez les maréchaux Bagramian, Sokolovski, les

³¹⁰ Conquest, *La Grande Terreur*, op. cit., p. 98.

³¹¹ Annlov, *L'échec du Blitzkrieg (Proval « Btitiskriega »)*, Moscou, Naouka, 1974, p. 590.

³¹² *Pravda*, 19 août 1939.

³¹³ Frounze in *Kommounist*, 7 novembre 1921.

³¹⁴ *Histoire de la Grande Guerre patriotique*, op. cit., t.1, p. 441.

généraux d'armée Chtemenko, Kourassov, Malandine et bien d'autres. Le général Anissov travaillait, lui, vingt heures par jour, et on dit la même chose du général Smorodinov.

A partir de la nomination de Joukov à la tête de l'état-major général, en février 1941, celui-ci fonctionna en fait comme en temps de guerre. Joukov travaillait de façon intensive et interdisait à quiconque de relâcher ses efforts.

A Khalkhyn-Gol, pendant l'été 1939, alors qu'il n'était encore que commandant de corps d'armée, il avait rapidement pris la mesure de la situation, établi des plans et entrepris de les appliquer intensivement. La moindre négligence dans le travail d'un subordonné entraînait son exécution immédiate. En quelques jours, Joukov envoya dix-sept officiers au tribunal militaire en réclamant qu'on les fusillât. Dans tous les cas, les condamnations à mort furent immédiatement prononcées et appliquées, à l'exception d'une seule évitée grâce à l'intervention de supérieurs hiérarchiques. Après sa promotion en février 1941, nul ne pouvait plus sauver ses victimes. Les anciens de l'état-major général se souviennent de cette époque comme la pire de leur existence, encore plus noire que les grandes purges de 1937. Tous travaillaient à un rythme inhumain.

Dans ces conditions, comment se fait-il que l'Armée rouge ait abordé la guerre sans disposer de plans? Joukov fournit une réponse sans ambiguïté : oui, il y avait des plans. Mais il ne dit pas pourquoi ils ne furent pas appliqués. En fait la réponse est évidente : le fruit de tant d'efforts était tout simplement obsolète.

Staline ne fit pas fusiller Joukov et les autres généraux pour la simple raison qu'on ne les avait pas chargés de préparer une guerre défensive. Leurs plans s'avérèrent aussi inutiles que les chars d'autoroute et les troupes d'assaut aéroportées.

2

La vérité finit toujours par percer.

Le commandement soviétique prit des mesures pour détruire tout ce qui pouvait se rapporter aux plans d'avant-guerre. Pourtant, tous les fronts, les flottes, les dizaines d'armées, plus de cent corps d'armées, tous les navires de guerre, les centaines de divisions et les milliers de régiments et de bataillons avaient eu des plans. Il en est bien resté quelque chose.

Les recherches de l'Académie des sciences de l'URSS ont montré qu'avant la guerre, la flotte de la mer Noire avait eu pour mission des « opérations de combat contre les navires et les moyens de transport ennemis près du Bosphore et aux approches des bases ennemies, ainsi que l'appui des forces terrestres dans leurs déplacements le long de la

côté de la mer Noire ³¹⁵ ».

L'amiral S.G. Gorchkov nous apprend que les flottes de la Baltique et du Nord avaient, comme celle de la mer Noire, des missions défensives, mais que leur application devait se réaliser par des méthodes purement offensives. Dans le même sens, la *Pravda* écrivait : « Mener une guerre défensive ne signifie nullement rester aux frontières de son pays. La meilleure forme de défense est l'offensive foudroyante en terrain ennemi, jusqu'à son anéantissement complet ³¹⁶. »

Les actions des flottes soviétiques au cours des premiers jours de la guerre montrent très clairement qu'elles avaient des plans offensifs. Le 22 juin 1941, les sous-marins de la mer Noire appareillèrent immédiatement en direction des côtes roumaines, bulgares et turques. Le même jour, les sous-marins de la Baltique se dirigèrent vers les rivages allemands avec ordre de couler tous les navires adverses dans le cadre d'une guerre sous-marine illimitée ³¹⁷. Cet ordre ne faisait

même pas exception pour les navires-hôpitaux battant pavillon de la Croix-Rouge.

A partir du 22 juin, l'aviation de la flotte de la mer Noire déclencha des combats pour appuyer la flottille de guerre du Danube afin de lui ouvrir la voie en amont du fleuve. Les 25 et 26 juin, les navires de la flotte apparurent dans le secteur de Constantza et entreprirent une préparation d'artillerie intensive. En même temps, la flottille commença des opérations de débarquement dans le delta du fleuve.

Le 22 juin, la garnison de la base navale soviétique de Hangô, qui se trouvait en territoire finlandais, loin de se préparer à la défense, entreprit des opérations intensives s'emparant en quelques jours de dix-neuf îles finlandaises. Le 25 juin, en dépit des énormes pertes subies par l'aviation soviétique au cours des premières minutes de l'offensive allemande, 487 avions des flottes de la Baltique et du Nord attaquèrent par surprise les aéroports finlandais. Autrement dit, malgré des pertes énormes, l'aviation se conduisit avec une audace et une agressivité exceptionnelles. Le 22 juin, le 1^{er} corps d'aviation porta une attaque massive contre des objectifs militaires à Königsberg. Ce n'était nullement de l'improvisation. Le 22 juin, à 6 h 44, l'aviation soviétique reçut l'ordre d'agir selon les plans et elle tenta de le faire pendant plusieurs jours. Le 26 juin, les appareils du 4^e corps commencèrent à bombarder les champs pétrolifères de Ploiesti en Roumanie. Après plusieurs jours, la production de pétrole roumain tomba de moitié. Bien que pratiquement écrasée au sol, l'aviation trouva assez de forces pour causer pareil préjudice. Dans toute autre situation, elle aurait été encore plus dangereuse. Hitler n'avait que trop bien compris ce danger.

³¹⁵ A.V. Bassov, *La Flotte dans la Grande Guerre patriotique (Flot v Velikoï Otetchestvennoi Voïne)*, Moscou, Nauka, 1980, p. 117.

³¹⁶ *Pravda*, 14 août 1939.

³¹⁷ Cl. l'Ordre du commandant de ta flotte de la Baltique, du 22 juin 1941.

La réaction de l'Armée rouge à l'invasion allemande ne fut pas celle d'un hérisson qui dresse ses piquants, mais celle d'un énorme crocodile qu'on frapperait très fort et par surprise. Un crocodile sait s'approcher prudemment de sa victime et l'attaquer au moment où elle ne s'y attend pas. Dans le cas qui nous occupe, c'est au cours de ce travail d'approche que le crocodile reçut un coup terrible. Cela ne l'arrêta pas. Il continua sur sa lancée car il ne savait pas faire autre chose et ne changea pas ses intentions.

Le 22 juin, la 41^e division d'infanterie du 6^e corps de la 6^e armée, traversa la frontière dans le secteur de Rava-Rousskaïa sans attendre les ordres. De son côté, le colonel-général F.I. Kouznetsov, commandant du front Nord-Ouest n'attendit pas les ordres de Moscou et commanda à ses troupes d'attaquer en direction de Tilsit en Prusse orientale. Une variante de cette opération avait été simulée quelques jours plus tôt au cours d'exercices : « Les commandants et les états-majors des formations la connaissaient bien ³¹⁸. »

Il ne s'agissait pas d'improvisation. Kouznetsov appliquait un plan qui lui avait été communiqué avant la guerre. Le soir du même jour, le haut commandement, ignorant encore son action, lui ordonna de faire précisément ce qu'il avait déjà fait : attaquer en direction de Tilsit. Le front Ouest reçut, lui, la mission de porter une attaque très puissante en direction de la ville polonaise de Suwalki. Le général d'armée Pavlov, qui commandait le front avait déjà donné cet ordre. Pourtant, dans une situation où l'aviation allemande n'avait pas été écrasée au sol et où les Soviétiques avaient perdu 738 appareils dans le secteur, l'offensive n'était peut-être pas la meilleure solution.

Les commandements des différentes armées qui composaient le front Ouest savaient depuis longtemps que leur première opération serait d'encercler un puissant groupement allemand dans la région de Suwalki. L'offensive avait donc été préparée longtemps avant la guerre. La mission avait été communiquée aux états-majors des grandes formations et les tâches étaient clairement définies et formulées, consignées dans des enveloppes secrètes et conservées dans les coffres-forts des états-majors jusqu'à l'échelon du bataillon ³¹⁹.

Si les fronts dirigés contre la Prusse orientale et la Pologne se préparaient à l'offensive, il en allait de même pour ceux concentrés contre la Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie.

Le major-général A.I. Mikhalev reconnaît ouvertement que les fronts Sud et Sud-Ouest devaient « atteindre les objectifs stratégiques en

318 *Le Combat pour les pays baltes soviétiques (Borba za sovietskouiou pribaltikou)*, Tallin, 1980, t.1, p. 67.

319 Voir annexe 31, p. 301.

faisant passer les troupes à une offensive puissante ³²⁰ ».

Joukov, qui coordonnait les opérations de ces deux fronts, exigea jusqu'au 30 juin qu'ils passent à l'offensive. Ce ne fut qu'en juillet que lui et ses collègues se rendirent à l'évidence que pour un crocodile gravement blessé l'attaque n'est plus de mise. Il faut reconnaître que le saurien soviétique eut la force de reculer et de guérir sa plaie sans cesser de repousser les coups de son ennemi avant de recouvrer des forces nouvelles et finir par atteindre Berlin. Jusqu'où serait-il allé s'il n'avait pas été frappé si cruellement le 22 juin? L'armée allemande aurait-elle disposé d'un espace suffisant pour battre en retraite et de ressources humaines inépuisables? Aurait-elle eu le temps de reconstituer son armée après une attaque surprise soviétique? Les généraux allemands avaient-ils des plans de défense ?

XXX

LA GUERRE QUI N'EUT PAS LIEU

«Le haut commandement russe connaît mieux son affaire que tout autre haut commandement *.»

Général F.W. VON MELLENTHIN.

1

Hitler croyait l'invasion soviétique inévitable, mais il ne pensait pas qu'elle serait imminente. Les troupes allemandes étant employées à des opérations secondaires, l'opération « Barba- rossa » fut même reportée à plusieurs reprises. Elle commença enfin le 22 juin 1941. Hitler ne se rendit manifestement pas compte à quel point il avait eu de la chance. S'il avait repoussé son plan une nouvelle fois, par exemple au 22 juillet, il aurait très certainement fini la guerre bien avant 1945.

Nombre d'indices tendent à prouver que la date fixée par Staline pour l'opération « Orage » était le 6 juillet 1941. Les mémoires des chefs militaires soviétiques, les documents d'archives, l'analyse informatique de tous les renseignements dont nous disposons sur les déplacements des convois ferroviaires, indiquent que le Deuxième échelon stratégique aurait achevé sa concentration près des frontières le 10 juillet. Mais la théorie militaire soviétique prévoyant le passage à l'offensive avant l'achèvement de cette concentration, une partie des convois du Deuxième échelon aurait pu être débarquée sur le territoire ennemi avant même d'entrer dans la bataille.

Joukov (et également Staline) aimait frapper par surprise le dimanche matin. Le 6 juillet était le dernier dimanche précédant l'achèvement de la concentration des troupes soviétiques.

Le général Ivanov, on l'a vu, nous indique précisément cette date : « Les troupes allemandes réussirent à nous devancer littéralement de deux semaines. » L'histoire faillit suivre un autre cours. L'Armée rouge aurait atteint Berlin bien plus tôt puis marché vers d'autres objectifs en Europe occidentale.

*** F.W. von Mellenthin, *Panzer Battles*, Londres, 1979, p. 353.**

Quatre ans après, Staline réussit tout de même à prendre la capitale du Reich. Peu se rappellent que le slogan annonçant la libération de l'Europe et du monde entier avait résonné pour la première fois à la fin de 1938 et non en 1945. Tout en achevant la Grande Purge en URSS, Staline réécrivit toute l'histoire du communisme et lui assigna de nouveaux objectifs. Cette opération trouva son aboutissement dans *L'Histoire du PC(b)R. Court précis*. Ce livre était destiné à devenir le manuel de base de tous les communistes soviétiques et du monde entier. Il s'achève sur un chapitre qui explique que l'URSS subissait un encerclement capitaliste. Staline fixait donc ce grand dessein : remplacer l'encerclement capitaliste par un environnement socialiste. Cette lutte devait se poursuivre jusqu'à ce que le dernier pays du monde devienne une « république » entrant dans l'URSS.

Le sujet principal des séances d'éducation politique de l'Armée rouge devint « l'URSS dans l'encerclement capitaliste ». Propagandistes, commissaires, responsables politiques et commandants amenaient tous les soldats de l'Armée rouge à la solution simple et logique du problème que proposait Staline. Au-dessus des bataillons de fer de l'Armée rouge, on entendit résonner le chant de la guerre libératrice dont les paroles commençaient par l'ordre de Staline :

Crachant le feu, étincelant d'acier,
Les machines furieuses passeront à l'attaque,
Quand le camarade Staline nous fera avancer
Et que le premier maréchal nous mènera au combat!

Hitler avait eu l'imprudence de signer un pacte avec l'URSS et de lui tourner le dos. Pendant l'été 1940 l'appel à la grande guerre libératrice résonna comme un tocsin qui devait l'aire de tous les pays du monde des républiques soviétiques. Le 18 août 1940, le général d'aviation G. Baïdoukov écrivait dans la *Pravda* : « Quel bonheur, quelle joie exprimeront les regards de ceux qui accueilleront au palais du Kremlin la dernière république dans la confrérie des peuples du monde entier! Je me représente comme si je les voyais, les bombardiers qui détruiront les usines, les nœuds ferroviaires, les ponts, les dépôts et les positions de l'adversaire ; les avions d'assaut qui déverseront un déluge de feu sur les colonnes de troupes et les positions d'artillerie ; les avions de transport qui débarqueront nos divisions en profondeur dans le dispositif ennemi. La puissante et terrible flotte aérienne du pays des Soviets, avec l'infanterie, les blindés, l'artillerie, remplira son devoir sacré et aidera les peuples ennemis à se débarrasser de leurs bourreaux. » .

La *Pravda* à elle seule suffirait à remplir des volumes entiers de ce genre de prose. La communiste polonaise Wanda Wasilewska reçut dans l'Armée rouge le grade de commissaire politique de régiment. Elle annonça dans ce journal que les bourreaux n'en avaient plus pour

longtemps à boire le sang de leurs victimes et les esclaves à supporter leurs chaînes et qu'ils seraient tous libérés!

Depuis longtemps, les communistes soviétiques annonçaient très ouvertement leur objectif principal : libérer le monde entier en commençant par l'Europe. Ce plan commença d'ailleurs à être appliqué de la façon la plus active : pendant la seule année 1940 l'URSS annexa cinq nouvelles « républiques ». Il fut ensuite ouvertement proclamé que les campagnes « libératrices » se poursuivraient et qu'il faudrait créer dans ce but des forces armées gigantesques. La prochaine cible ne pouvait être que l'Allemagne ou la Roumanie, ce qui aurait de toute façon signifié une défaite rapide de l'Allemagne. L'attaque d'Hitler retarda de quatre ans cette « libération »-là et en empêcha probablement d'autres.

ANNEXES

1. L'insurrection paysanne de Tambov fut écrasée avec la dernière rigueur. Nul ne connaît le nombre de victimes, mais on peut parler de centaines de milliers de morts sans crainte d'exagération.

Deux arguments viennent étayer cette hypothèse. Presque tous les maréchaux et généraux soviétiques, à commencer par Joukov, ont pris part à la répression de la révolte de Tambov comme l'attestent leurs biographies. Ce fut, par ailleurs, sous l'influence des événements de Cronstadt et de Tambov que Lénine renonça provisoirement aux idées de révolution mondiale et réduisit les effectifs de l'armée de 5 millions à 500'000 hommes.

2. Dans les années 30, la presque totalité des chars existants étaient construits avec le moteur à l'arrière et la transmission à l'avant. Le BT faisait exception : le moteur, comme la transmission étaient placés à l'avant. Vingt-cinq ans plus tard, tout le monde comprendra l'avantage de cette disposition. Les BT furent constamment perfectionnés. Leur autonomie fut poussée à 700 kilomètres. Une telle performance demeure encore un rêve pour la majorité des conducteurs de chars. En 1936, des BT traversèrent sous l'eau des rivières profondes. A la fin des années 80, les chars des éventuels ennemis de l'URSS ne disposent par tous de cette capacité. En 1938, on commença à les doter de moteurs diesel. Cet exemple ne sera imité dans le monde entier que dix ou vingt ans plus tard. Enfin, ils étaient très puissamment armés pour leur temps.

3. Dès 1929, la revue soviétique *Guerre et Révolution* avait publié un article de fond intitulé « La période initiale de la guerre » qui donnait la conclusion suivante : « Il est très avantageux de faire preuve d'initiative et d'attaquer l'ennemi le premier. Celui qui envoie son armée de l'air contre les aérodromes et les hangars de son ennemi peut escompter par la suite la maîtrise du ciel *. » Cette conclusion fut reprise ensuite dans les règlements de l'armée de l'air soviétique, y compris en 1940 et 1941.

Les stratèges avaient en vue un ennemi bien précis. Laptchinski, le théoricien principal de la stratégie aérienne, illustre ses livres avec des cartes très détaillées des objectifs standard de bombardement, comme le nœud ferroviaire de Leipzig et la gare berlinoise de Friedrichstrasse³²¹. Voici comment, selon lui, il fallait défendre le territoire soviétique : « Une offensive décidée sur terre attire comme un aimant les forces aériennes ennemies et sert de meilleur moyen de défense contre une attaque par les airs. [...] La défense aérienne du pays se fonde, non pas sur une manœuvre venant des profondeurs du pays, mais sur une manœuvre en profondeur sur le territoire ennemi³²². »

**Voïna i revolioutsïia*, n°9, p. 7.

³²¹ A.N. Laptchinski, *L'Armée de l'air (Vozdouchnaïa armiià)*, Moscou, 1939, pp. 24, 34.

³²² *Ibid.*, pp. 176-177.

4. L'industrialisation du pays coûta très cher. Staline la paya du niveau de vie de la population qui baissa considérablement. Il vendit à l'extérieur des quantités énormes d'or, de platine et de diamants. En quelques années, des richesses accumulées pendant des siècles furent dilapidées. Eglises et couvents, palais impériaux et musées furent pillés. On exporta des icônes et des livres précieux, des toiles de grands maîtres de la Renaissance, des collections de diamants... L'URSS vendait également du bois, du charbon, du nickel, du manganèse, du pétrole, du coton, du caviar, des fourrures, du blé, etc. Mais cela ne suffisait pas. Staline entreprit la collectivisation : destruction des paysans aisés et enrôlement de force de tous les autres dans les kolkhozes où les récoltes étaient directement réquisitionnées par l'Etat. Dans le jargon communiste, cela s'appelait : « Pomper les ressources de l'agriculture pour alimenter l'industrie lourde. »

De 1929 à 1933, la collectivisation et la famine qui s'en suivit dans les campagnes firent entre 10 et 16 millions de victimes, liquidées, tuées en déportation ou mortes de faim. On cite de nombreux cas de cannibalisme dans l'ensemble du pays. Pendant ce temps, Staline vendait chaque année 5 millions de tonnes de céréales à l'étranger.

5. Venues d'en haut, ces idées se répandaient dans l'Armée rouge et le parti. Le lieutenant général S. Krivocheine qui commandait à l'époque le 25^e corps motorisé et avait dirigé avec Guderian une parade militaire germano-soviétique à Brest-Litovsk, décrit ainsi sa conversations avec son adjoint Latychev :

« - Nous avons signé un pacte avec l'Allemagne, mais cela ne veut rien dire.

- ... Actuellement, c'est vraiment le meilleur moment pour résoudre définitivement et de façon constructive tous les problèmes internationaux...^{323 324} »

Brejnev évoque lui aussi la manière dont les Soviétiques exigeaient le pacte. Voici comment il décrit une réunion de propagande du parti à Dniepropetrovsk en 1940 :

« Camarade Brejnev, nous devons expliquer que le pacte de non-agression est sérieux. Mais ceux qui ne nous croient pas tiennent des propos provocateurs. [...] Que faire? Faut-il leur expliquer ou non?

« La période était assez compliquée. Dans la salle, il y avait environ quatre cents personnes qui attendaient ma réponse et je n'avais pas beaucoup de temps pour réfléchir.

« - Il faut absolument leur expliquer, dis-je. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus pierre sur pierre de l'Allemagne fasciste. »

6. Un seul exemple donnera une idée de l'ampleur de ces « nettoyage des arrières ». U s'agit de l'opération menée en 1944 sur les arrières du premier front biélorusse. Elle engageait cinq régiments frontaliers du NKVD, sept régiments de troupes opérationnelles du

323 S.K. Krivocheine, *Réalités de la guerre (Ratnaia byP)*, Molodaia Gvardia, Moscou, 1962, p. 8.

324 L.I. Brejnev, *La Petite Terre (Malaia zemlia)*, Moscou, 1978, p. 16.

NKVD, quatre régiments de cavalerie, plusieurs bataillons et des avions de reconnaissance. Le tout s'élevait à 50'000 hommes sur une « surface travaillée » de 30 000 kilomètres carrés³²⁵.

7. A titre d'exemple, voici les positions de quelques-unes des unités du NKVD : la 4^e division, commandée par le colonel du NKVD F.M. Majirine, se trouvait à la frontière roumaine. Des unités de son 57^e régiment avaient pris position sur les ponts frontaliers. Près de là était stationnée la 8^e division de tirailleurs motorisés. Dans la région de Rava-Rousskaïa était disposée la 10^e division dont le 16^e régiment de cavalerie gardait les postes frontaliers. La 21^e division de tirailleurs motorisés se trouvait sur la frontière finlandaise ainsi que la 1^{re} division, commandée par le colonel du NKVD S.I. Donskov. La 22^e division de tirailleurs motorisés apparaît dans les communiqués allemands au septième jour de l'invasion de la Lituanie.

Précisons encore que toutes ces unités du NKVD massées à la frontière occidentale n'étaient pas destinées à la défense du pays. Ainsi, le 132^e bataillon avait pris position dans la forteresse de Tiraspol, à Brest-Litovsk mais nullement pour la défendre. Ces fortifications ne s'inséraient dans aucun préparatif de guerre. En cas de conflit, on se proposait même de n'y laisser qu'un simple bataillon d'infanterie. Mais pas pour défendre la frontière : le 17^e régiment de gardes-frontières était précisément assigné à cette tâche au même endroit. Le 132^e bataillon du NKVD ne faisait pas partie des troupes frontalières, mais des unités d'escorte. Avant d'être envoyé sur la rive occidentale du Bug, il avait été utilisé pour escorter des « ennemis » de Biélorussie occidentale. Dans les jours précédant l'attaque allemande, le bataillon ne faisait rien. La route d'accès venant de l'URSS était très difficile : pour y amener les hommes, il avait fallu leur faire traverser le Bug dans des barques, leur faire franchir une multitude de portes et de petits ponts par-dessus des fossés, traverser le Moukhavets et franchir à nouveau d'autres fossés, des murs de terre et des bastions. La forteresse ne contenait pas d'ennemis, la ville était loin, de sorte que le bataillon se contentait de se reposer. La fortification de Tiraspol, sur l'île Pogramitchny, se trouvait en fait déjà sur le territoire polonais conquis par les nazis et il suffisait de traverser un pont pour se trouver en Allemagne.

C'est précisément dans les casernes du 132^e bataillon du NKVD qu'on peut lire de nos jours l'inscription : « Je meurs mais ne me rends pas! Adieu, Patrie! Le 20 juillet 1941. » Ces « héros » avaient certes une bonne raison de ne pas se rendre : les SS auraient vite compris qu'elles pouvaient être les missions de leurs alter egos soviétiques, une fois en Allemagne!

8. Des régiments autonomes de tirailleurs motorisés entraient également dans la composition des fronts. En juin 1941, le seul front sud comprenait neuf régiments, un détachement et un bataillon auto-

325 *Sentinelles des frontières soviétiques (Tchassovye sovietskikh granits), Moscou, 1983, p. 181.*

nomes du NKVD³²⁶

Le major-général P.V. Sevastianov raconte que le service de barrage du NKVD travaillait d'une façon parfaitement rodée. Quelle que fut la situation, les troupes du NKVD se plaçaient derrière les formations de combat. Dans son ouvrage³²⁷, il explique que ses troupes combattirent les Allemands sans avoir de chars, pendant que les tchékistes restaient derrière avec les leurs.

9. L'histoire officielle des troupes frontalières³²⁸ mentionne les bataillons Osnaz et le travail de certaines de leurs unités : « On escorta de l'autre côté de la frontière près de 600 prisonniers parmi lesquels des officiers, des propriétaires terriens, des popes, des gendarmes, des policiers...³²⁹ » La publication, qui est récente, coupe cette phrase et nous ignorons quels furent les autres « prisonniers ». Le document, daté du 19 septembre 1939, décrit seulement la situation d'un petit poste frontalier du NKVD, le troisième jour de la « campagne libératrice » en Pologne. Aujourd'hui, cette libération est présentée comme un effort pour renforcer la sécurité des frontières face à Hitler. Mais alors, pourquoi ramener en URSS des « propriétaires et des popes » en les présentant comme prisonniers ? Ces 600 personnes ne furent qu'une goutte d'eau dans l'énorme torrent qui se mit à couler par tous les postes frontières dès le premier jour de la « libération » et ne fut stoppé que le 22 juin 1941 par l'invasion allemande. Mais, en 1944, après la seconde « libération », le torrent reprit son cours...

10. Ces lignes s'étendaient sur des centaines de kilomètres et la grande ligne, créée au XVI^e siècle, atteignait 1'500 kilomètres. Au-delà, on bâtissait des fortins et des villes fortifiées. Elles étaient défendues par des détachements légers et mobiles qui attaquaient l'ennemi par surprise à partir de leurs abris et se retiraient rapidement par des passages secrets dans les lignes de barrages. Toute tentative de poursuite se terminait mal pour l'agresseur : les zones d'abattis étaient pourvues de faux passages qui conduisaient l'ennemi vers des pièges et des embuscades. Dans ces régions, il était interdit d'abattre des arbres et de percer des routes. A mesure que l'Etat russe s'étendait vers le sud, les anciennes lignes n'étaient pas supprimées, mais entièrement conservées et renforcées, tandis qu'on en construisait de nouvelles près des nouvelles frontières. A la fin du XVII^e siècle, un ennemi qui voulait attaquer Moscou par le sud devait franchir huit lignes d'abattis d'une profondeur totale de 800 kilomètres. Aucune armée n'aurait pu le faire. A supposer même qu'un agresseur y fût parvenu, il aurait été épuisé par un travail colossal et les raids incessants des détachements mobiles, au moment d'affronter enfin l'armée russe.

326 *VIJ*, 1985, n°9.

327 P.V. Sevastianov, *Niémen-Volga-Danube (Nieman-Volga-Dounai)*, Moscou, Voenizdat, 1961, p. 82.

328 *Les Troupes frontalières de l'URSS, 1939-1941, op. cit, documents n° 185, 193.*

329 *Ibid.*, document n° 196.

11. Le lieutenant-général du génie D. Karbychev quitta Moscou au début du mois de juin en annonçant à ses amis que la guerre avait déjà commencé et convenant avec eux qu'ils fêteraient ensemble la victoire « sur le lieu de la victoire ». Arrivé sur la frontière, il déploya une activité débordante : il assista à des exercices de franchissement de voies d'eau (inutiles dans des combats défensifs) et de franchissement d'obstacles antichar par les tout nouveaux T-34. Le 21 juin, avant son départ le jour même pour la 10^e armée, il visita le poste frontière en compagnie du commandant de la 3^e armée, V.I. Kouznetsov, et du commandant du secteur fortifié de Grodno, le colonel N.A. Ivanov. Le matin, près de la route Avgustov-Seïno, la frontière était longée de barbelés. Au moment de leur visite, ils avaient été enlevés *.

12. Sur les quatre-vingts ouvrages prévus par les Allemands sur la rivière frontalière San, seuls dix-sept furent achevés. Tous étaient insuffisamment camouflés. Chacun peut être considéré comme léger au regard des fortifications de l'ancienne frontière du Reich: les murs étaient d'un mètre et demi seulement, les blindages de 200 mm. Sur la ligne de l'Oder, les blindages étaient de 350 mm.

Même chose du côté soviétique. Les blindages de la ligne Molotov (200 mm) étaient bien plus légers que ceux de la ligne Staline.³³⁰ Lorsque j'étais officier, j'eus la chance de contempler les DOT allemands et soviétiques des deux côtés de la San. Un expert n'aurait pu les distinguer : de vrais jumeaux.

13. L'infanterie de marine soviétique reçut le baptême du feu le 22 juin 1941 en défendant la base navale de Liepāja en Lettonie. Située à moins de cent kilomètres des frontières allemandes, elle ne disposait d'aucune défense terrestre et ne s'était nullement préparée à faire face à une attaque. Le témoignage des amiraux soviétiques et les documents allemands saisis à la fin de la guerre, concordent pour dire que Liepāja regorgeait de sous-marins « serrés comme des harengs en caque ». L'histoire officielle de la flotte militaire de l'URSS, éditée par l'Académie des sciences, reconnaît ouvertement que Liepāja était conçue comme une base avancée de la flotte soviétique pour une campagne offensive sur mer *. L'infanterie de marine se trouvait si près des frontières allemandes que dès le premier jour de guerre, elle dut participer à des combats défensifs, bien qu'elle n'ait pas été formée pour cela. Dans ce type de combat, l'infanterie ordinaire est préférable aux fusiliers marins.

14. En vue de la « libération » de la Finlande, plusieurs armées se déployèrent en territoire soviétique. Voici leur composition en décembre 1939 (du nord au sud) :

- 14^e armée: pas de corps, deux divisions d'infanterie;
- 9^e armée: pas de corps, trois divisions d'infanterie;
- 8^e armée : pas de corps, quatre divisions d'infanterie ;

330 Ic.G. Rechine, *Le Général Karbychev (Gueneral Karbychev)*, DOSAAF, 1971, p. 204.

- 7^e armée : 10^e corps de blindés (660 chars), trois brigades de chars (330 chacune), les 10^e, 19^e, 34^e, et 50^e corps d'infanterie (trois divisions chacun), une brigade autonome, onze régiments d'artillerie autonomes (indépendamment de ceux qui entrent organiquement dans la composition des différents corps et divisions), plusieurs bataillons autonomes de chars et d'artillerie, et pour finir, l'aviation de l'armée.

Nous constatons que la 7^e armée, qui ne se distinguait pas de ses voisines par l'appellation, dépassait plusieurs fois en chars et en artillerie, les trois autres armées réunies. Il faut ajouter qu'elle était sous le commandement de K.A. Meretskov, favori de Staline et chef de la région militaire de Leningrad. Il fut par la suite nommé à la tête de l'état-major général et reçut le titre de maréchal de l'Union soviétique. Cette armée recruta les chefs militaires promis au plus brillant avenir (par exemple, l'état-major de l'artillerie était sous le commandement de L.A. Govorov, futur maréchal de l'URSS).

Il est intéressant de noter sa position. Le commandement soviétique l'avait déployée à l'endroit où, quelques mois plus tard « la clique militaire finlandaise » allait se livrer aux « provocations ³³¹ armées » qui entraînèrent la « riposte » soviétique. Mais là où l'on avait déployé des armées faibles (qui, en réalité, n'étaient que des corps d'armée), il n'y eut point de provocations de ladite « clique finlandaise ».

15. Le maréchal Bagramian précisait encore :

« Faire connaissance avec les Carpates orientales me permit de mieux comprendre à quel point il était urgent de transformer dans les plus brefs délais les divisions d'infanterie, peu mobiles, lourdes et inaptes à opérer en altitude en des formations allégées de montagne. En me remémorant cela, je me surprends à regretter une erreur involontaire de ma part. Au début de la guerre, en effet, ces divisions furent généralement contraintes de combattre en plaine et il faut bien constater que leur transformation en troupes de montagne les avait rendues plus vulnérables *.

16. Pendant la guerre soviéto-finlandaise, le président des Etats-Unis Franklin Roosevelt déclara un « embargo moral » à l'Union soviétique mais ne réduisit en rien les exportations de technologie américaine à l'URSS. Molotov se gaussa publiquement de cet « embargo » le 29 mars 1940 au Soviet suprême de l'URSS, assurant que « les relations avec les Etats-Unis ne sont pas devenues meilleures ni, du reste, pires ». Autrement dit, tout continuait comme avant. K. Oumanski, ambassadeur soviétique à Washington, transmet cette phrase de Molotov au secrétaire d'Etat Cordell Hull. Au lieu d'en prendre ombrage, celui-ci évoqua « la possibilité d'une amélioration des relations³³² »!

Aussitôt après commencèrent à Washington des pourparlers sur l'augmentation des exportations américaines vers l'URSS. La partie

331 A.V. Bassov, *La Flotte dans la Grande Guerre patriotique (Flot v Velikoï Otetchestvennot Voïne)*, Moscou, Nauka, 1980, p. 138.

332 VII, n°1, 1976. p. 55.

soviétique réclama que des ingénieurs soviétiques puissent avoir accès aux usines d'aviation américaines. On le voit, l'« amitié » entre les deux pays était allée très loin...

17. Pour bien comprendre la signification réelle de ce slogan, il faut lire la une de la *Pravda* du 1^{er} mai 1941. C'est elle qui donna le ton au chœur multiple qui se développa dans les semaines suivantes.

Cette première page, la plus importante du quotidien, contient, noyées dans un amas de phrases creuses, deux citations de Staline. La première figure au tout début de l'éditorial : « Ce qui a été accompli en URSS peut l'être également dans d'autres pays. » La seconde se trouve dans l'ordre du commissariat du peuple à la Défense qui porte sur la nécessité de se tenir prêt à toute éventualité et aux « tours de passe-passe de nos ennemis à l'étranger ».

Le reste de la page évoque la guerre atroce qui s'est abattue sur l'Europe, les souffrances des travailleurs, leur désir de paix et³³³

l'espoir qu'ils mettent dans l'Armée rouge. De ce point de vue, la seconde citation complète la première.

Les efforts de l'Union soviétique pour sauvegarder la paix sont abondamment cités et le Japon est présenté comme un voisin avec qui on a enfin établi des relations normales alors que l'Allemagne ne figure déjà plus au nombre des bons amis.

18. Un livre publié à Irkoutsk¹ évoque le départ de nombreuses divisions pour la frontière occidentale. En avril, dans le plus grand secret, la 57^e division blindée du colonel V.A. Michouline fit mouvement. Son chef ignorait sa destination. Elle arriva dans la région militaire spéciale de Kiev et reçut l'ordre de s'arrêter dans le district de Chepetovka. Dans le même temps, l'avalanche des troupes qui empruntaient le Transsibérien ne fit que croître. Des corps d'armée venant de l'est firent leur arrivée en Ukraine le 25 mai 1941 (le 31^e fut installé à Jitomir). Le lendemain, le commandant de la région militaire de l'Oural reçut l'ordre d'acheminer deux divisions d'infanterie dans les pays baltes². Ce même jour, la région militaire de Transbaïkalie et le front d'Extrême-Orient reçurent l'ordre de préparer au départ vers l'ouest neuf autres divisions, dont trois blindées³.

19. L'envergure du premier transfert de troupes est presque impossible à imaginer. Nous ne disposons pas de chiffres exacts mais de témoignages fragmentaires. Celui, par exemple de l'ancien adjoint du commissaire du peuple au Contrôle d'Etat, I.V. Kovalev : « Pendant le mois de mai et le début du mois de juin, les transports soviétiques durent effectuer l'acheminement d'environ 800000 réservistes [...]. Cette opération devait se faire dans le plus grand secret...⁴ »

Voici comment le maréchal Bagramian parle du mois de mai dans la région militaire de Kiev : « Le 25 mai le commandement du 31^e corps d'infanterie, en provenance d'Extrême-Orient, s'ajouta au nôtre. [...] Dans la seconde moitié du mois de mai, nous avons reçu une directive de l'état-major général nous prescrivant de prendre également sous

notre commandement le 34^e corps d'infanterie, quatre divisions de 12'000 hommes et une division d'infanterie de montagne en provenance de la région militaire du Caucase-Nord. [...] Il nous incombait de cantonner dans un bref délai une armée presque complète. Fin mai, les convois commencèrent à affluer dans la région. Le bureau "opérations" prit l'allure d'un lieu de dispatching qui concentrait l'ensemble des informations sur les troupes qui arrivaient⁵»

1 La Région militaire de Transbaïkalie (*Zabâtkalskii voennyi okroug*), **Irkoutsk**,

2 Major-général A. Giylev et professeur V. Khvostov, **Kommourtisl**, n°12, 1968, p. 67.

Ibid.

3 **I.V. Kovalev**, *Les Transports pendant la Grande Guerre patriotique* (*Transport v Vielikoï Otchestvennoï Vaine*), **Moscou, Naouka, 1981, p. 41.**

4 **VIJ.** n° 1, 1967, p. 62.

20. Voici quelques témoignages sur ces journées :

Le major-général S. Iovlev qui commandait alors la 64^e division du 44^e corps d'infanterie de la 13^e armée, écrit : « Le 15 juin 1941, le général d'armée D.G. Pavlov, commandant de la région militaire spéciale de l'Ouest, ordonna aux divisions de notre corps de se préparer à changer de cantonnement [...]. La gare d'arrivée ne nous fut pas communiquée ' . »

Le colonel-général L.M. Sandalov, à l'époque chef d'état-major de la 4^e armée de la région militaire spéciale de l'Ouest, se souvient : « Sur l'aile sud de la 4^e armée, l'on vit apparaître une nouvelle division, la 75^e d'infanterie, qui venait de Mozyr et s'installa dans le bois à l'abri de véritables petites villes de toile soigneusement camouflées ^{334 335 336}. »

Extrait de l'histoire officielle de la région militaire de Kiev : « La 87^e division d'infanterie du major-général F.F. Aliabouchev fut acheminée, le 14 juin, en direction de la frontière, sous couvert de manœuvres*»

Le maréchal Joukov qui dirigeait alors l'état-major général avec grade de général d'armée, explique dans ses souvenirs : « Le commissaire du peuple à la Défense S.K. Timochenko recommandait aux chefs de région d'effectuer des manœuvres tactiques à proximité de la frontière afin de rapprocher les troupes des zones de déploiement prévues par les plans de couverture. Cette recommandation était mise en pratique par l'ensemble des régions, avec toutefois la restriction fondamentale qu'une bonne partie de l'infanterie ne devait pas prendre part à ce mouvement³³⁷. »

Le maréchal Rokossovski, qui commandait le 9^e corps mécanisé, nous apprend que l'ordre avait été donné de faire partir l'artillerie vers

334 VII, n°9, 1960, p. 56.

335 Sandalov, *Choses vécues*, op. cit., p. 71.

336 La région militaire « Drapeau rouge » de Kiev (*Kievskii Krasnoznamennyi*), Moscou, Voenizdat, 1974, p. 162.

337 Joukov, *Souvenirs et Réflexions*, op. cit., p. 242.

la frontière un peu plus tôt³³⁸.

Le maréchal K.A. Meretskov, à l'époque général d'armée et adjoint au commissaire à la Défense, écrit : « Sur mes instructions, on fit effectuer des manœuvres au corps mécanisé. A titre d'entraînement, on le mena dans une zone frontalière et on l'y laissa. Je dis ensuite à Zakharov que la région militaire comprenait également le corps d'armée du major-général R.Ia. Malinovski qui devait lui aussi être acheminé dans la zone frontalière pendant les manœuvres³³⁹. »

De son côté, Malinovski qui commandait le 48^e corps d'armée d'infanterie de la région militaire d'Odessa, confirme que cet ordre fut exécuté : « Dès le 7 juin, le corps d'armée quitta la région de Kirovograd pour Beltsy et le 14 juin, il était sur place. Ce déplacement s'effectua sous couvert de grandes manœuvres³⁴⁰. »

Le maréchal V.M. Zakharov, alors major-général et chef d'état-major de la région militaire d'Odessa, précise : « Le 15 juin, le commandement du 48^e corps ainsi que les 74^e et 30^e divisions d'infanterie se concentrèrent sous couvert de manœuvres dans les forêts situées à quelques kilomètres à l'est de Beltsy *. » Le maréchal fait remarquer que le commandement et les unités du corps d'armée et de la 74^e division s'étaient mis en route dans des conditions d'alerte maximale et précise qu'à ce moment-là, la 16^e division blindée prenait également part aux manœuvres.

Le maréchal Bagramian, alors colonel, dirigeait le bureau « opérations » de la région militaire spéciale de Kiev. Il raconte : « Il nous fallut préparer toute la documentation nécessaire au déplacement de cinq corps d'infanterie et de quatre corps mécanisés entre leur lieu de stationnement permanent et la zone frontalière. [...] Le 15 juin, nous reçûmes l'ordre de commencer [...] à acheminer l'ensemble des cinq corps d'infanterie en direction de la frontière [...] Ils emportèrent avec eux tout ce qui était nécessaire à des opérations de combat. Pour que la chose reste secrète, le mouvement ne s'effectuait que de nuit^{341 342}. »

Le colonel-général I.I. Lioudnikov commandait la 200^e division du 31^e corps d'infanterie (il était alors colonel). Il fut l'un de ceux qui eurent à exécuter cet ordre : « La directive qu'envoya la région à l'état-major de la division, le 16 juin 1941, nous prescrivait de nous mettre en campagne [...] et de nous concentrer dans les forêts situées au nord-est de la ville frontalière de Kovel. On nous proposait d'effectuer le mouvement en secret, la nuit seulement en choisissant les zones forestières³⁴³. »

On trouve également par centaines des témoignages sur les déplacements d'unités plus petites. Voici, par exemple, celui du lieutenant-général V.F. Zotov qui commandait les troupes du génie du Nord-Ouest : « Les bataillons de sapeurs avaient été mobilisés selon des effectifs de guerre [...] dix bataillons en provenance d'Extrême-Orient

338 Rokossovski, *Le Devoir du soldat*, op. cit., p. 8.

339 Meretskov, *Au service du peuple*, op. cit., p. 204.

340 *V.I.J.* n° 6, 1961, p. 6.

341 *Questions d'histoire (Voprossy istorii)*, n°5, 1970, p. 45.

342 Bagramian, *Ainsi a commencé la guerre*, op. cit., pp. 64, 77.

343 I.I. Lioudnikov, *A travers les orages (Skvozgrozy)*, Donetsk, Donbass, 1973, p. 24.

disposaient de la totalité de leur équipement³⁴⁴. »

Le colonel S.F. Khvaleï qui était l'adjoind du commandant de la 202^e division motorisée de la 8^e armée, confirme : « Dans la nuit du 18 juin 1941, notre division partit effectuer des manœuvres [...] Le résultat fut que les unités se trouvèrent au début de la guerre juste derrière les postes frontières³⁴⁵. »

Voici un extrait de l'ordre de combat reçu le 18 juin par le colonel I.D. Tchemiakhovski (il sera par la suite général d'armée) et qui servait dans le 12^e corps mécanisé : « Ordre au commandant de la 26^e division blindée, le colonel Tchemiakhovski, de mettre dès réception du présent ordre l'ensemble des unités en état d'alerte conformément au plan sans toutefois la déclencher officiellement. Tout doit être fait avec célérité mais sans agitation, panique ou bavardages. Il faudra disposer des réserves individuelles et collectives indispensables pour la subsistance et le combat...³⁴⁶ »

Il est regrettable que l'ensemble de l'ordre n'ait pas été publié et demeure secret depuis un demi-siècle. Cette énumération pourrait se prolonger indéfiniment. Les documents sur l'acheminement des troupes vers la frontière peuvent fournir la matière de plusieurs volumes.

21. Témoignage du major-général Iovlev : « Le caractère inhabituel des périodes qui n'avaient pas été prévues dans les plans de formation militaire, intriguait les gens³⁴⁷. »

Le vice-amiral LA. Azarov : « Généralement, les manœuvres s'effectuaient aux approches de l'automne, mais là, elles commençaient au milieu de l'été^{348 349}. »

Le colonel-général I. Lioudnikov : « D'habitude, on rappelle les réservistes après les moissons... En 1941, cette règle ne fut pas respectée * »

Le général d'armée M.I. Kazakov se trouvait à ce moment-là à l'état-major général. Il y rencontra le lieutenant-général M. Lioukine ainsi que d'autres commandants d'armée qui portaient secrètement pour la frontière occidentale. Il est formel : « Il était clair qu'ils ne portaient pas en manœuvres³⁵⁰. »

22. Dans l'un de ses ouvrages, le colonel-général L.M. Sandalov raconte : « A compter du 15 juin, nous allons recevoir un nouveau matériel de combat. Les régiments de chasse basés à Kobrine et Proujany auront des chasseurs Yak-1 équipés de canons, le régiment d'assaut disposera d'U-2 et le régiment de bombardiers recevra des Pe-2 ³⁵¹. »

Rappelons que les régiments de chasse comprenaient 62 avions,

344 Zotov, *Sur le front Nord-Ouest, op. cit.*, p. 172.

345 *Ibid.*, D. 310.

346 *VU*, n°6, 1986, p. 75.

347 *VU*, n°9, 1960, p. 56.

348 *VU*, n° 6, 1962, p. 77.

349 *VU*, n°9, 1966, p. 66.

350 M.I. Kazakov, *Sur la carte des batailles d'antan (Nad kartoï bylych srachenïi)*, Moscou, Voenizdat, 1971, p. 64.

351 Sandalov, *Devant Moscou, op. cit.*, p. 63.

ceux d'assaut 63, et ceux de bombardement 60. Ainsi, dans une seule division (la 10^e mixte d'aviation, par exemple) on prévoyait l'arrivée de 247 nouveaux appareils. Et le général ajoute que la division avait commencé à recevoir le nouveau matériel mais qu'elle conservait les avions plus anciens. En consultant les archives, on voit très bien que ce processus était général. Ainsi la 9^e division mixte d'aviation qui se trouvait à proximité de la 10^e, près de la frontière, disposait de 409 appareils parmi lesquels 176 MiG-3 des modèles les plus récents, des dizaines de Pe-2 et d'Il-2. Et le nouveau matériel continuait d'affluer.

Au matin du 22 juin, ce même front Ouest avait reçu l'ordre de réceptionner 99 MiG-3 sur l'aérodrome d'Orcha Si l'ordre avait été donné de les recevoir dans la matinée, les avions devaient être prêts la veille, 21 juin, au soir. Le maréchal principal d'aviation A. A. Novikov nous indique de son côté que le front Nord, dont il commandait à l'époque les forces aériennes, avait reçu le 21 juin un convoi de chasseurs MiG-3 ^{352 353}.

23. Le général d'armée S.P. Ivanov, alors colonel et chef du bureau « opérations » de l'état-major de la 13^e armée, rapporte les faits suivants concernant la 132^e division d'infanterie du major-général S.S. Biriousov : « L'ennemi attaqua par surprise le convoi dans lequel se trouvait une partie des forces de la division et de l'état-major, en route pour le front. Il fallut engager le combat à proximité immédiate des wagons et des plates-formes³⁵⁴. »

De son côté, Biriousov, qui devint maréchal de l'Union soviétique, confirme : « On nous avait rattachés au dernier moment au 20^e corps mécanisé. Je n'avais rencontré ni le commandant, ni le chef d'état-major de ce corps et j'ignorais même où se trouvait leur poste de commandement. A gauche de ma division, opérait la 137^e d'infanterie commandée par le colonel I.T. Grichine. Elle arrivait de Gorki [...]. Notre voisine de droite avait elle aussi été lancée dans l'action directement à la sortie des wagons alors que les convois n'étaient pas tous arrivés sur leur lieu de destination ³⁵⁵. »

Le général d'armée S.M. Chtemenko était à l'époque colonel à la direction opérationnelle de l'état-major général : « En un flot ininterrompu, les convois chargés de troupes roulaient vers l'ouest et le sud-ouest. Les uns après les autres, nous arrivions à nos gares de destination. La complexité et le caractère instable de la situation faisaient que très souvent le déchargement était interrompu et que les convois repartaient vers une autre gare. Il arrivait que le commandement et l'état-major d'une division débarquent à un endroit et que les régiments le fassent ailleurs [...], à une distance considérable³⁵⁶. » « L'aviation ennemie attaquait systématiquement les gares et les voies de

352 *Le commandement et l'état-major des frontières aériennes soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique. (Komandovanie i chtab WS v VOV)*, Moscou, Naouka, 1977, p. 41.

353 *VJ*, n° 1, 1969, p.61.

354 *L'Etoile rouge*, 21 août 1984.

355 S.S. Biriousov, *Quand les canons tonnaient (Kogda gremeli pouchki)*, Moscou, Voenizdat, 1962, p. 21.

356 Chtemenko, *L'état-major général durant les années de guerre*, op. cit., p. 30.

chemin de fer. Les horaires n'étaient plus respectés. Bien souvent, le déchargement ne s'effectuait pas dans les gares de destination, mais à d'autres endroits. Dans certains cas, des unités échouaient dans des armées voisines et se trouvaient engagées dans l'action en même temps que celles-ci³⁵⁷. »

« Onze divisions des 20^e, 21^e et 22^e armées étaient en cours d'acheminement. La 19^e du général I.S. Konev et la 16^e du général M.F. Loukine ne purent mener à bien leur regroupement . »

« L'accumulation monstrueuse des wagons paralysait presque totalement le fonctionnement d'un grand nombre de nœuds ferroviaires. Bien des gares ne disposaient plus que d'une seule voie pour le passage des trains ^{358 359}. »

Le colonel-général A.S. Klemine écrit, évoquant le début du mois de juillet : « Il y avait sur les voies 47 000 wagons transportant du chargement militaire³⁶⁰. »

24. Pour se représenter à quel point le transfert de troupes était tenu secret, je me contenterai d'un exemple parmi tant d'autres. Voici ce que rapporte le maréchal M.V. Zakharov qui était alors chef d'état-major de la région militaire d'Odessa:

« Au début de juin, le chef du service des communications de la région, le colonel P.I. Roumiantsev, vint me voir à mon bureau [...]. Il m'informa confidentiellement que " des Annouchka " traversaient la gare de Znamionka en provenance de Rostov et qu'elles se rendaient dans la région de Tcherkassy. " Annouchka " était le terme employé par tous les organes du service des communications pour désigner une division. Deux jours après, je reçus en provenance de Tcherkassy un message codé, signé M.A. Reiter, commandant adjoint de la région militaire du Caucase-Nord. Il me demandait l'autorisation d'utiliser plusieurs baraquements appartenant au dépôt d'habillement de la région militaire pour stocker l'équipement des troupes qui venaient du nord du Caucase. Dans la mesure où l'état-major de la région militaire d'Odessa n'avait pas été informé de ce regroupement de troupes, je téléphonai en " haute fréquence " au bureau " opérations " de l'état-major général. Ce fut A.F. Anissov, commandant adjoint de ce bureau, qui répondit. Je l'informai du message codé et le priai de m'expliquer l'affaire. Il me répondit de détruire immédiatement le texte de Reiter. Celui-ci recevrait toutes les instructions utiles, mais l'état-major de la région ne devait en aucun cas être mêlé à cela³⁶¹. »

Dans la suite de son récit, le maréchal Zakharov rapporte que le commandant de la région, le colonel-général Ia.T. Tcherevitchenko, ignorait tout lui aussi des « Annouchkas ». On peut répondre à cela que les troupes soviétiques effectuent toujours leurs déplacements en s'entourant de multiples précautions et que leurs intentions

357 V.A. Anfilov, *L'échec au Blitzkrieg (Proval « Blitskriga »)*, Moscou, Naouka, 1974,

n AAS **358** *Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, op. cit., t.4, p. 47.

359 Kovalev, *Les transports pendant la Grande Guerre patriotique*, op. cit., p. 59.

360 *VU*, n° 3, 1985, p. 67.

361 *Questions d'histoire*, n°5, 1970, p. 42.

demeurent toujours secrètes. Il en est bien ainsi, mais il faut de la mesure en tout. Le commandant de région militaire (et tout particulièrement d'une région frontalière) et son chef d'état-major disposent d'une autorité et de pouvoirs exceptionnels. Ils ont l'entière responsabilité de tout ce qui se passe sur le territoire placé sous leur contrôle. Il fallait réellement des circonstances extraordinaires pour que les responsables de la région d'Odessa ne fussent que fortuitement informés d'un regroupement de troupes sur leur territoire et pour que l'état-major général exigeât qu'ils oublient l'information et qu'ils détruisent le message codé. Même rangé dans un coffre, il aurait pu présenter un danger! J'ai déjà mentionné le fait que les archives soviétiques contiennent une multitude de documents sur cette période mais que les plus intéressants d'entre eux ont été détruits. Les traces crèvent les yeux : il y a un début de phrase, mais la page suivante manque. Parfois jusqu'à cent pages ont disparu. La destruction du message reçu par la région militaire d'Odessa confirme mes dires.

La conduite du lieutenant-général M.A. Reiter mérite que l'on s'y arrête. Max Reiter, d'origine allemande, était un soldat discipliné. Vieux troupier à la prussienne, il était déjà colonel auprès de l'état-major de l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale. Il savait bien ce qu'était un secret militaire, mais même lui, l'adjoint du commandant de la région militaire du Caucase-Nord qui arrivait avec ses « Annouchkas » dans une autre région, il trouva normal de prendre contact avec son homologue local et lui demander son accord (en code, bien sûr) avant d'entreprendre quoi que ce soit. L'état-major général eut tôt fait de lui remettre les idées en place pour qu'il n'envoie plus ce genre de message codé.

De son côté, le colonel-général L.M. Sandalov examinait la construction d'ouvrages de défense situés sur la frontière dans la région de Brest lorsqu'il découvrit avec étonnement que ces derniers étaient si près du territoire adverse qu'ils étaient parfaitement visibles par les Allemands. Interloqué, il interrogea V.I. Tchouïkov. Celui-ci, futur vieux renard de la bataille de Stalingrad, poussa un soupir (feint, bien sûr) et répondit que c'était dommage mais qu'ils ne pouvaient rien y faire et que les Allemands sauraient ainsi qu'ils construisaient des ouvrages de défense *. Guderian qui, lui, commençait la guerre de l'autre côté du fleuve, avait tout remarqué : la construction de fortifications se faisait également la nuit, à la lumière des projecteurs. Chose étonnante, ni Sandalov, ni Tchouïkov ni personne ne donna l'ordre de stopper les travaux et d'ériger ces ouvrages à un ou deux kilomètres en arrière afin que l'ennemi ne puisse deviner leur emplacement ni l'orientation des embrasures.

Le maréchal I.Kh. Bagramian observa une situation identique en 1940 dans une autre région militaire : un UR (secteur fortifié) était construit « sous le nez des Allemands. Les zones de construction étaient entourées de petites palissades : « Elles me faisaient penser, écrit-il, à des feuilles de vigne sur des statues antiques.

« A votre avis, demandai-je au responsable d'un des chantiers, les

Allemands peuvent-ils deviner ce que vos hommes construisent au bord de cette rivière et derrière cette palissade? ³⁶²

« - Oui, bien sûr! fut sa réponse immédiate. Il est difficile de ne pas comprendre ce que nous faisons-là.

«Je songeai qu'une pareille ignorance tactique chez ceux qui avaient choisi les emplacements des ouvrages défensifs pouvait être qualifiée de sabotage. C'était bien ce qui avait dû se produire auparavant !. »

Effectivement. En 1938, des gens auraient été fusillés pour de tels actes. Mais en 1940 et en 1941, une mystérieuse raison faisait que, dans toutes les régions militaires de l'ouest, les fortifications étaient construites ainsi. Cela n'inquiétait personne, le NKVD ne se mêlait de rien et nul n'était arrêté. « Démonstration de travaux de défense » : telle était la formule employée par Bagramian pour désigner ces travaux. Et d'ajouter que « les plans de construction avaient été approuvés par les autorités supérieures ». Un commandant de région est personnellement responsable des secteurs fortifiés. Quel pouvait bien être l'idiot qui avait avalisé ces plans?

A l'époque, il s'agissait de Joukov. Ce même Joukov qui rentrait de Mongolie où il avait érigé ostensiblement des ouvrages de défense avant d'attaquer de manière foudroyante la 6^e armée japonaise. Ce même Joukov qui deviendra quelques mois plus tard chef de l'état-major général et instaurera des règles draconiennes pour garder secrets les transferts de troupes.

Notons également la conduite de Bagramian dans cette situation. C'était un chef militaire de talent, au meilleur sens du terme. Il fit pendant la guerre la carrière la plus brillante de l'Armée rouge : colonel en 1941, il était général d'armée en 1945 et occupait une fonction lui donnant droit au titre de maréchal de l'Union soviétique qu'il finit par obtenir quelque temps plus tard. Dans l'épisode décrit plus haut, Bagramian s'acquittait d'une mission que Joukov lui avait personnellement confiée et agissait à la fois comme subordonné et comme ami. Un coup de gueule aurait suffi pour que ces travaux ostentatoires fussent arrêtés. Mais il s'en garda bien. Il aurait pu dire à Joukov : « Ça va mal ! Ces idiots construisent des fortifications de millions de roubles juste à la frontière. Tout cela sera pilonné par l'artillerie ennemie dès les premières heures de guerre parce que l'adversaire connaît parfaitement l'emplacement de chaque ouvrage! Et toi, tu seras fusillé! Et moi aussi! »

Mais Bagramian ne fit rien de tout ça. Le 22 juin, les Allemands bombardèrent effectivement les fortifications. Toutefois, Staline ne fit passer ni Joukov ni son ami devant un peloton. Ils montèrent même en grade. Il faut donc en déduire que ces ouvrages n'étaient édifiés au vu et au su de l'ennemi ni par sottise ni par incompetence et qu'ils avaient leur raison d'être.

362 Sandalov, *Devant Moscou*, op. cit., p. 53.

25. V.A. Anfilov, éminent spécialiste des débuts de la guerre, écrit à propos de la région militaire spéciale de l'Ouest : « Conformément à la directive du commissaire du peuple à la Défense, dix divisions ³⁶³ d'infanterie quittèrent l'intérieur de la région en direction de l'ouest '. » Et d'ajouter, à propos de la région militaire spéciale de la Baltique qui n'était pas très éloignée : « Quatre divisions d'infanterie (les 23^e, 48^e, 126^e et 128^e) faisaient marche vers la frontière. * Nous disposons d'une multitude de documents qui le confirment. Mais pourquoi ne pas ajouter que dans cette région, les 11^e et 183^e divisions effectuaient un mouvement similaire? Pourquoi ne pas préciser que les divisions blindées et motorisées étaient loin, elles aussi, d'avoir conservé leur cantonnement d'origine?

Certains maréchaux soviétiques, dont G.K. Joukov, rapportent que vingt-huit divisions d'infanterie avaient été rappelées de l'intérieur pour se porter aux frontières. C'est absolument vrai, mais ce n'est pas tout. Le maréchal de l'Union soviétique A.M. Vassilievski insiste sur le fait que ces vingt-huit divisions ne représentaient que le début^{364 365}. Nous savons qu'il y eut une suite très importante mais Vassilievski, après en avoir un peu parlé, retombe dans le silence.

26. Les documents allemands disent la même chose du 63^e corps d'infanterie de la 21^e armée du Deuxième échelon stratégique. L.G. Petrovski, qui commandait ce corps, était à tous points de vue un remarquable officier. A quinze ans, il avait participé à la prise du palais d'Hiver. Combattant de la guerre civile, il avait été grièvement blessé à trois reprises. A la fin de la guerre, à l'âge de dix-huit ans, il commandait un régiment. A vingt, il terminait brillamment l'Académie de l'état-major général. Il avait commandé les meilleures formations de l'Armée rouge, parmi lesquelles la 1^{re} division d'infanterie de Moscou dite « Prolétaire ». A trente-cinq ans, il était commandant adjoint de la région militaire de Moscou.

Dès le début de la guerre, le commandant Petrovski s'avéra un chef de très grande envergure. Au mois d'août 1941, il reçut le grade de lieutenant-général et se vit confier le commandement de la 21^e armée. Le 63^e corps d'infanterie, à la suite de combats acharnés, se retrouva encerclé. Staline donna l'ordre à Petrovski d'abandonner ses troupes et de rejoindre son nouveau poste. Mais celui-ci demanda un délai de quelques jours et renvoya l'avion venu le chercher après y avoir fait monter des soldats blessés. Il sortit son corps d'armée de l'encerclement puis, revenant sur les amères de l'ennemi, il en sortit également la 154^e division d'infanterie (commandée par le chef de brigade Ia.S. Fokanov). Lors de cette opération, il fut mortellement blessé. Les Allemands découvrirent son corps sur le champ de bataille et, l'ayant identifié, lui firent des obsèques solennelles sur ordre du commandement supérieur, lui rendant tous les honneurs militaires. Ils érigèrent sur sa tombe une énorme croix portant l'inscription suivant en allemand : « Lieutenant-général Petrovski, commandant du corps noir. »

363 VII. n° 1. 1976. p. 54.

364 Anfilov, *L'Exploit immortel*, op. cit., p. 189.

365 Vassilievski. *L'Affaire de toute une vie*. oo. cit., D. 119.

Les sources soviétiques confirment ce geste inhabituel du commandement allemand. On peut trouver des détails sur le 63^e corps dans la revue *VIJ* (1966, n° 6, p. 66). *L'Encyclopédie militaire soviétique* (t.6, p. 314) corrobore cet article. Le livre du lieutenant-général d'artillerie G.D. Plaskov, *Sous le fracas de la canonnade* {op. cit.}, évoque également le corps noir.

27. Un autre exemple est donné par le chef de brigade A.V. Gorbatov. Libéré en mars 1941, il reçut le poste de commandant adjoint du 25^e corps d'infanterie de la 19^e armée du Deuxième échelon. Il obtint le grade de général d'armée et prit le commandement des troupes d'assaut aéroportées de l'Armée soviétique.

Il décrit sa libération en ces termes :

« Ma femme se rendit au NKVD, en revint au comble de l'enthousiasme : elle avait été très bien reçue, tout le monde avait été très poli avec elle, on lui avait demandé quelles étaient ses conditions de vie et on lui avait même proposé de l'argent... »

« Dans la nuit du 5 mars 1941, à 2 heures du matin, le juge d'instruction me fit conduire en voiture chez mes amis qui habitaient place du Komsomol. En me remettant entre leurs mains, il me fit ses adieux avec la plus grande politesse :

« - Voilà mon numéro de téléphone. En cas de nécessité, n'hésitez pas à m'appeler. Vous pouvez compter sur moi. »

« Je gardai comme reliques mon sac rapiécé, mes caoutchoucs, mes morceaux de sucre et des craquelins noirs de vieillesse que j'avais conservés pour une éventuelle maladie ». »

La comparaison avec le cercueil que l'on enterre et déterre n'est pas de moi. Je l'ai empruntée au général Gorbatov : Pour moi, la date du 5 mars représente ma seconde naissance. »

Comme beaucoup d'autres, Gorbatov fut libéré au dernier moment possible : un mois de congé en maison de santé, installation à son poste et tout de suite, le communiqué de Tass. Et voilà ce vaillant chef de brigade parti secrètement pour l'Ouest à la tête de ses troupes.

Quant aux « souvenirs » du Goulag, en zek chevronné, il avait eu raison de les planquer. Heureusement, il n'eut pas à s'en resservir, ce qui ne fut pas le cas de tout le monde. Ainsi, le chef de brigade I.F. Dachitchev fut obligé de remettre ses caoutchoucs. Libéré en mars 1941, il se retrouva en prison dès le mois d'octobre et y demeura au moins jusqu'en 1953.

28. Cela est confirmé par de nombreuses sources : « Le transfert de formations et d'unités de la région militaire vers les parties occidentales de la Biélorussie provoquait de nombreuses difficultés [...]. Les effectifs des 3^e, 10^e et 4^e armées [...] étaient occupés à rénover et à construire des casernes, des dépôts, des camps d'entraînement, à ³⁶⁶ équiper des polygones, des champs de tir, des parcs de blindés. Les troupes étaient soumises à une tension énorme *. »

« Le transfert des troupes entraînait d'immenses difficultés. Les

³⁶⁶ A.V. Gorbatov, *Années et Guerre (Gody i voiny)*, Moscou, Voenizdat, 1965, no. 168-169.

casernes existantes étaient ridiculement insuffisantes [...]. On construisait des abris de terre pour les troupes qui n'eurent pas droit à des casernements^{367 368}. »

Mais les unités ne cessèrent d'arriver. Selon le général Sandalov, au cours des années 1939-1940, on utilisa pour les cantonner des dépôts, des baraquements, tout ce qu'on trouvait. « Il y avait à Brest une énorme concentration de troupes [...]. Dans les étages inférieurs des casernements, on installait des châlits à quatre étages³⁶⁹. »

Le lieutenant-général V.N. Kourdioumov, chef de la Direction de l'entraînement de l'Armée rouge, déclara en décembre 1940, au cours d'une réunion de commandants d'unités, que dans les régions nouvelles, les troupes étaient souvent contraintes de se livrer à des tâches matérielles plutôt que de se préparer au combat. A la même réunion, le lieutenant-général Ia.N. Fedorenko, chef de la Direction des blindés, révéla qu'en 1939-1940 presque toutes les formations de chars avaient été déplacées, et parfois à trois ou quatre reprises. En conséquence, « plus de la moitié des unités qui ont été transférées dans les régions nouvelles ne disposaient plus de polygones. »

29. L'écrasante majorité des officiers de l'état-major de la région, avec à leur tête leur chef, le major-général M.V. Zakharov, furent secrètement transférés à la 9^e armée. Selon le maréchal Konev, le 20 juin, l'état-major de cette armée fut placé en état d'alerte et transféré d'Odessa à un poste de commandement de campagne³⁷⁰. Le colonel-général Ia.T. Tcherevitchenko, commandant de la région militaire d'Odessa ne s'y trouvait plus depuis longtemps. Il avait pris le commandement du 9^e corps spécial d'infanterie, en Crimée, et se rendait, sans passer par Odessa, au poste de commandement secret de la 9^e armée dont il avait été chargé de prendre la tête. Au moment de l'invasion allemande, Tcherevitchenko se trouvait dans un train³⁷¹. A Odessa, un autre général avait fait son apparition, N.E. Tchibissov. Après le départ de la 9^e, il devait rester sur place pour diriger la structure territoriale.

30. La création de deux systèmes indépendants de commandement entraîne inévitablement des systèmes de transmissions séparés. Dans le front Nord-Ouest, les transmissions étaient commandées par le major-général P.M. Kourotchchine. Son ancien adjoint, le colonel N.P. Akimov dirigeait, lui, les transmissions de la région militaire.

Kourotchchine se mit énergiquement au travail. La création des transmissions du front se fit sous couvert de « vérifications ». Afin que l'ennemi ne s'alarme pas de l'irruption soudaine de conversations sur de nouveaux canaux militaires, on utilisa des lignes de transmissions civiles. Il est vrai que le terme « civil » ne signifiait rien à cette époque où le système des transmissions soviétique était entièrement militarisé et organisé pour les besoins de l'armée. Le commissariat du peuple aux

367 *Histoire de la région militaire de Biélorussie (Istorïia Bielourousskogo voennogo okroutga)*, Moscou, Voenizdat, 1983, p. 84.

368 Sandalov, *Devant Moscou*, op.cit., p. 41.

369 *Ibid.*

370 *VU*, n°7, 1968.

371 *Questions d'histoire*, n°5, 1970, p. 46.

Communications était directement subordonné à celui de la Défense. Dans tous les pays occidentaux, les transmissions militaires ne sont qu'une partie du système général des communications. En URSS, c'est exactement le contraire.

31. Le bataillon de reconnaissance de la 27^e division d'infanterie concentrée près de la frontière, dans le secteur de la ville d'Avgoustov, se préparait à mener des opérations de reconnaissance en direction de Suwalki. Sa tâche était d'assurer une offensive foudroyante de la 27^e division tout entière.

Les sources imprimées nous en apprennent plus que les archives. Avant la guerre, des forces importantes de l'armée soviétique avaient été concentrées dans le secteur d'Avgoustov. Or c'était là précisément que les gardes-frontières soviétiques avaient coupé les barbelés et que les lieutenants-généraux Kouznetsov et Karbychev avaient passé de longues heures à observer le territoire allemand. Là également que Karbychev avait préparé des groupes d'assaut pour bloquer et neutraliser les ouvrages défensifs en béton de l'ennemi.

Dans ce secteur, le canal d'Avgoustov passe tout près de la frontière, en territoire soviétique. Si on avait préparé cette région à la défense, on aurait disposé cette énorme concentration de troupes en deçà du canal en l'utilisant comme fossé antichar infranchissable. Mais les troupes soviétiques le traversèrent et se déployèrent entre sa rive occidentale et la frontière. Ce fut sur cette étroite bande de terrain qu'à l'aube du 22 juin, des milliers de soldats soviétiques furent exterminés sur place par un bombardement subit et massif faute de pouvoir reculer.

Faut-il attribuer pareil épisode à l'idiotie? Non, une concentration de troupes sur la frontière est certes dangereuse si l'ennemi frappe le premier, mais elle est on ne peut plus indiquée si l'on entend soi-même attaquer. Dans ce secteur, comme sur toute la ligne de front, les deux adversaires faisaient la même chose.

INDEX DES NOMS CITE

- ABRAMIDZE P.I. : 145.
 AKIMOV N.P. : 300.
 ALEKSEENKO I.P. : 168.
 ALEKSEEV P.G. : 203.
 AUABOUCHEV F.F. : 291.
 ANDREEV : 244.
 ANDROPOV IOU.V. : 11.
 ANFILOV V.A. : 87, 91, 92, 162, 241, 243, 250, 273, 294, 297, 298. ANISSOV A.F. : 274, 295.
 ANTONOV OLEG : 124, 125. ANTONOV-OVSEENKO : 39, 172.
 ARALOV : 255.
 AROUCHOUNIAN B. : 146.
 ARTEMIEV P.A. : 67, 68, 192. AVTORKHANOV A. : 151, 172.
 AZAROV I.I. : 137, 138, 293.
 BAGRAMIAN I.Kh : 92, 143, 144, 145, 151, 162, 167, 188, 213, 231, 274, 289, 290, 292, 296, 297.
 BAIDOUKOV G. : 281.
 BAJANOV Boris : 22, 172.
 BASSOV A.V. : 275, 288.
 BATOV P.I. : 137, 187, 220. BAUMBACH : 185.
 BELETSKI E.M. : 191.
 BELOV P.A. : 106, 108.
 BENSKI V.S. : 175.
 BERIA L.P. : 8, 25, 63, 77, 79, 81, 157, 242, 262, 270.
 BERNSTEIN Edouard : 53.
 BERZARINE N.E. : 225.
 BERZINE Ian : 255, 257.
 BEZOUGLY I.S. : 226.
 BIRIOUKOV N.I. : 174.
 BIRIOUZOV S.S. : 294.
 BOGDANOV I.A. : 58, 80.
 BOLDINE I.V. : 181, 229.
 BOMER Karl : 186.
 BOUDIENNY S.M. : 242.
 BOUKHARINE N.I. : 18, 21, 22, 25. BOURTTCHENKOV G.A. : 203. BRAUCHITSCH : 243.
 BREINEV L.I. : 11, 285.
 CARNAGIE D. : 172.
 CHALAMOV V. : 203.
 CHAUNE M.A. : 168, 169. CHAMBERLAIN Arthur Neville : 24. CHANG YANG : 201.
 CHAPOCHNKOV B.M. : 207, 215, 216, 245.
 CHEBOUNINE A.I. : 84, 85.
 CHELAKOV G. : 166, 225.
 CHICHENINE G.D. : 192.
 CHMYREV M.F. : 67.
 CHRISTIE J. : 27.
 CHTEIN K : 121.
 CHTEMENKO S.M. : 174, 220, 224, 274, 294.
 CHTERN G.M. : 202, 223, 224. CHURCHILL Winston : 102, 152, 185, 207, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 259.
 CONQUEST Robert : 33, 170, 171, 172, 272, 273.
 CRIPPS Stafford : 184, 252, 253. DACHITCHEV I.F. : 299.
 DIMITROV Gueorgui : 25.
 DIOMINE Mikhaïl : 198.
 DONSKOV S.I. : 285.
 DOVATOR L.M. : 122.
 DZERJINSKI : 25.
 EDEN Anthony : 184.
 ENGELS Friedrich : 13, 15, 53, 226, 227.
 FEDIOUNINSKI I.I. : 176, 202, 240.

- FEDORENKO Ia.N. : 300.
FOKANOV Ia.S. : 201, 204, 298.
FROUNZE M.V. : 15, 274.
GALAKTIONOV S.G. : 147.
GENGIS-KHAN : 28.
GLAZOUNOV V.A. : 225, 226.
GOEBBELS Joseph : 186, 267.
GOLIKOV F.I. : 255, 259, 260, 261, 262, 263, 264.
GORALSKI R. : 252.
GORBATCHEV M.S. : 11.
GORBATOV A.V. : 299.
GORCHKOV S.G. : 275.
GORIEV Iakov : 258.
GORODOVIKOV O.I. : 202.
GOROKHOVSKI P. : 124.
GOVOROV L.A. : 288.
GRANDSEN James : 124.
GRETCHKO A.A. : 261.
GRETSOV M. : 155.
GRIBOVSKI V. : 125.
GRICHINE I.T. : 294.
GRIGORENKO P.G. : 81, 82, 84, 87, 223, 224, 236, 264, 265.
GRIGORIËV V. : 136.
GRYLEV A. : 176, 290.
GUDERIAN Heinz : 27, 30, 75, 94, 132, 237, 239, 284, 296.
GUERASSIMENKO V.F. : 175, 191.
HALDER Franz : 243.
HIMMLER Heinrich : 19.
HITLER Adolf : 12, 13, 16, 24, 25, 27, 29, 33, 35, 36, 37, 38, 41, 42, 44, 47, 49, 50, 52, 53, 56, 58, 59, 68, 69, 79, 81, 93, 95, 98, 102, 104, 108, 111, 117, 119, 124, 129, 132, 133, 134, 136, 150, 152, 153, 155, 158, 159, 161, 164, 177, 178, 180, 184, 185, 186, 198, 207, 214, 217, 220, 221, 228, 234, 244, 249, 251, 252, 253, 254, 256, 259, 261, 262, 263, 264, 266, 267, 270, 271, 272, 276, 279, 280, 281, 286.
HOHENZOLLERN : 17.
HULL C. : 289.
IAGODA G.G. : 25.
IAKOVLEV A.S. : 50, 183.
IAKOVLEV V.F. : 230.
IEGOROV A.I. : 139, 140.
IEJOV N.I. : 19, 25, 64, 150, 172, 255. IEPICHEV A.A. : 244.
IERCHAKOV F.A. : 174, 190. IEREMENKO A.I. : 73, 224, 225. ILIOUCHINE S.V. : 31, 32.
ILLARIONOV A.A. : 239.
IOVLEV S. : 291, 293.
IVANOV N.A. : 174, 176, 177, 209, 235, 267, 280, 287.
IVANOV N.P. : 203.
IVANOV S.P. : 160, 174, 209, 250, 267, 294.
JADOV A.S. : 221, 222, 225, 226. JDANOV A.A. : 237, 242, 244.
JIGAREV P.V. : 234, 235.
JIUNE P.A. : 11, 242.
JODL Alfred : 132, 252, 265, 266. JOUKOV G.K. : 29, 57, 67, 76, 77, 79, 81, 91, 92, 93, 94, 107, 130, 134, 136, 140, 142, 143, 144, 153, 154, 156, 157, 162, 166, 167, 188, 202, 207, 209, 216, 219, 220, 224, 231, 233, 234, 236, 242, 243, 250, 259, 266, 274, 275, 277, 280, 283, 291, 297, 298.
KAUNINE S.A. : 191, 196, 197, 210, 211, 244.
KAUNINE M.I. : 268.
KAMENEV L.V. : 22, 25, 51. KARBYCHEV D. : 95, 236, 287, 301. KATCHALOV V.Ia. : 191, 202.
KATKOV A.V. : 190.
KAZAKOV M.I. : 209, 220, 293. KEITEL Wilhelm : 265, 266. KHEBNIKOV N.M. : 220.
KHEMLNITSKI R.P. : 212.
KHRIPOUNOV M.V. : 204.
KHRISTOFANOV N.I. : 204.
KHRIKONOV F.M. : 226.

- KHROUCHTCHÉV N.S. : 11, 53, 151, 244, 250.
KHVALEÏ S.F. : 292.
KHVOSTOV V. : 176, 290.
KIRPONOS M.P. : 230.
KLEMINÉ A.S. : 295.
KLIMOVSKIÏKH V.E. : 229.
KUONOV P.S. : 232.
KOBÉLEV P.P. : 162.
KOLESNIKOV D. : 125.
KOLPARTCHÏ V.Ia. : 190.
KONEV I.S. : 123, 145, 187, 191, 222, 224, 295, 300.
KORBOULA G. : 125.
KORNEEV N.V. : 191.
KOROLEV Sergueï : 123.
KOTCHETKOV D.I. : 238, 239.
KOTOV T.P. : 223.
KOUUEV Ia.K. : 147.
KOUUK G.I. : 71, 79.
KOURASSOV V.V. : 274.
KOURDIOUMOV V.N. : 225, 229, 300. KOURKOTKINE : 141, 208, 244. KOUROTCHKINE P.A. : 223.
KOUROTCHKINE P.M. : 231, 300. KOUROTCHKINE S.K. : 141, 168, 181, 223, 225, 231, 232, 300.
KOUZNETSOV V.I. : 165, 166, 248, 266, 277, 301.
KOUZNETSOV F.I. : 236, 240, 277. KOUZNETSOV N.G. : 151, 162, 248, 266. KOUZNETSOV V.I. : 287.
KOVALEV I.V. : 290, 295.
KOZLOV D.T. : 220.
KRESTINSKI N.N. : 22.
KRIVOCHÉINE S.M. : 212, 284, 285. KROUCHINE S.S. : 203.
KRYLOV N.I. : 106.
KUUSINEN Aina : 258.
LACHENKO P.N. : 106.
LAPTCHINSKI A.N. : 284.
LATYCHEV : 284.
LENINE V.I. : 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 51, 53, 66, 165, 247, 281.
LEOCHENIA E. : 236.
LEONOV D.S. : 190.
LIDDELL-HART B.H. : 133, 252. LIODNIKOV I.I. : 167, 292, 293. LIOUKINE M. : 293.
LITVINOV M.M. : 185.
LOBATCHEV A.A. : 168, 169, 222. LOKTIONOV A.D. : 235, 236.
LOUKINE M.F. : 168, 182, 190, 199, 295.
LOUTCHINSKI A.A. : 221, 225.
MACHIAVEL : 133.
MAGON E.Ia. : 203.
MAÏSKI I.M. : 184, 185.
MAJIRINE F.M. : 285.
MALANDINE : 274.
MALENKOV G.M. : 153.
MAUNOVSKI R.Ia. : 106, 108, 147, 160, 291.
MALLORY K. : 95.
MANOUILSKI : 150.
MARX Karl : 15, 23, 43.
MASLENNIKOV I.I. : 65.
MEKHUS L.Z. : 270.
MELGOUNOV S.P. : 203.
MELLENTIN F.W. von : 279. MERETSKOV : 49, 74, 76, 79, 157, 224, 237, 239, 240, 243, 288, 291. MICHOUUNE V.A. : 212, 290.
MIKHALEV A.I. : 277.
Mouorov V.M. : 87.94, 100, 133, 140, 150, 152, 153, 154, 159, 183, 185, 242, 248, 252, 289.
MOSKALENKO K.S. : 80, 240, 241. MOUZYTCHENKO I.N. : 202.
MUSSOLINI : 24.
NAPOLEON I^{er} : 55.
NIKOLAÏENKO E.M. : 191.
NIKONOV : 255.

- NOVIK K.I. : 145.
NOVIKOV A.A. : 77, 238, 294.
OBERTH Oscar : 122.
OPANASSENKO I.P. : 223.
ORTENBERG D.I. : 271.
OSSIPENKI A.S. : 106, 192.
OUMANSKI K. : 84, 289.
OUMANSKI R.G. : 84.
OURITSKI S.P. : 255, 258, 260. OURLAPOV B. : 124.
OUSSENKO M.A. : 226.
OZEROV G. : 8, 63, 178.
PANTCHENKO M.D. : 68.
PAROUSSINOV F.A. : 143.
PAVLOV D.G. : 80, 202, 208, 225, 229, 240, 291, 277.
PAVLOVSKI I.G. : 106.
PERESYPKINE I.T. : 269, 270.
PETROV LE. : 106, 221, 225. PETROVSKI A.G. : 175, 201, 204, 298. PETROVSKI L.G. : 298.
PIATAKOV Ioul : 22.
PLASKOV G.D. : 175, 299.
POKROVSKI A.P. : 242, 243. POKRYCHKINE A.I. : 106, 108, 109. POLOUBOJAROV P.P. : 222.
POL Pot : 19.
PONEDEUNE P.G. : 143.
POPOV M.M. : 224, 240.
POTAPOV M.I. : 240.
POUGANOV V.P. : 238.
PRICE Alfred : 30, 31.
PRICHTCHEPA N.A. : 204.
PROCHUAKOV Alekseï : 135. PROSKOUROV I.I. : 255.
RADEK : 21, 22.
RAKOUTINE K. : 197, 210.
RAKOVSKI V.S. : 204.
RAMM Karl : 258.
RECHINE Ie.G. : 287.
REITER Max : 187, 191, 295, 296. REMEZOV F.N. : 191, 194, 196, 222. REMMELE Hermann : 24, 150. RIBBENTROP Joachim von : 41, 94, 98, 140, 150, 184, 186.
RODIMITSEV A.I. : 117, 121.
ROKOSHOVSKI K.K. : 107, 154, 189, 188, 198, 199, 202, 224, 240, 291.
ROMMEL Erwin : 250.
ROOSEVELT Franklin : 152, 185, 251, 289.
ROSLYI I.P. : 87.
ROUMIANTSEV P.I. : 295.
RUSHBROOK James : 178.
RYKOV : 22.
RYTCHAGOV P.M. : 127, 234, 235.
RYTCHAGOV Pavel : 233.
SAFRONOV E.P. : 230.
SANDALOV L.M. : 66, 75, 92, 208, 291, 293, 296, 300.
SAVINE A.S. : 160.
SCHLEGER : 115.
SCHMIDT V.V. : 22.
SCHULENBURG Friedrich Weraer von :
100, 149, 151, 184, 185, 252.
SEVASTIANOV P.V. : 238, 286.
SIKORSKI W. : 215.
SIVKOV A.K. : 225.
SMIRNOV A.K. : 190.
SMORODINOV : 274.
SMOUCHKEVITCH Ia.V. : 236.
SOKOLOV A.D. : 203.
SOKOLOVSKI : 274.
SOLJENITSYNE Alexandre : 197.
SORGE le M : 257, 258, 259, 260, 261.

SORGE Richard : 207, 256.

STALINE : 9, 11, 12, 13, 17, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 41, 42, 43, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 59, 65, 67, 68, 69, 76, 79, 81, 86, 87, 93, 95, 98, 100, 101, 102, 104, 108, 112, 114, 117, 118, 119, 120, 121, 125, 126, 127, 129, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 140, 142, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 171, 172, 173, 175, 177, 180, 183, 184, 185, 188, 192, 195, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 204, 205, 207, 214, 217, 218, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 228, 233, 234, 235, 236, 240, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 275, 280, 284, 288, 289, 297, 298.

STARINOV I.G. : 38, 71, 72, 75, 76, 78, 79, 92, 114, 115, 157.

STIGGA O.A. : 255.

SZENDE Stefan : 178.

TCHEREVITCHENKO Ia.T. : 187, 295, 300. **TCHERNENKO K.Ou.** : 11. **TCHERNIAKHOVSKJ I.D.** : 292.

TCHERNYCHEV P.N. : 222.

TCHIBISSOV N.E. : 300.

TCHOUMAKOV : 67.

TCHOÛKOV V.I. : 208, 224, 296. **TELEGUINE K.F.** : 192, 193.

TEREKHINE M.F. : 224.

THALMANN Ernst : 122.

TIMOCHENKO S.K. : 39, 100, 139, 142, 153, 154, 216, 242, 270, 271, 272, 291. **TIIOULENEV I.V.** : 134, 192, 207, 209. **Trrov A.S.** : 204.

TKATCHEV M.S. : 203.

TOUKHATCHEVSKI M.N. : 18, 19, 55, 56, 57, 73, 140.

TRAMM B. : 162.

TRIANDAFILLOV V.K. : 57, 58. **TROFIMENKO S.G.** : 220.

TROTSKI L.D. : 13, 19, 21, 22, 24, 25, 51, 55, 111, 150, 195.

TUPOLEV A.N. : 178.

ULBRICHT Walter : 122.

UNSCHUCHT I. : 22, 255.

VAOUPCHAS S.A. : 114, 115. **VASSIEVSKI A.M.** : 57, 173, 217, 224, 274, 298.

VATOUTINE N.F. : 153, 219, 220.

VINOGRADOV : 67.

VOLKOTROUBENKO I. : 181.

VOROCHILOV K.E. : 216.

VOROJEÏKINE G.A. : 203.

VORONOV N.N. : 72, 88, 202, 223. **VYPOV I.P.** : 65, 66.

VYSSOTSKI : 198.

WASILEWSKA Wanda : 281.

WOODWARD L. : 252.

ZAKHAROV G.F. : 190.

ZAKHAROV G.N. : 178.

ZAKHAROV M.V. : 88, 106, 187, 191, 238, 239, 291, 295, 300.

ZALOGA Steven J. : 124.

ZAPOROJENKO A. : 213.

ZEMSKOV V. : 209.

ZIMINE : 168.

ZINOVIEV G.Ie : 21, 22, 25, 51.

ZOTOV V.F. : 91, 240, 292.

ZVEREV A.G. : 245.

ZYBINE S.N. : 203.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS

- Anfilov, V.A., *L'exploit immortel (Bessmertnyi podvig)*, Moscou, Naouka, 1971.
- Anfilov, V.A., *L'échec du Blitzkrieg (Proval « Blitskriga »)*, Moscou, Naouka, 1974, p. 465.
- Antonov-Ovseenko, A., *The Time of Stalin : portrait of a tyranny*, New York, Harper & Row, 1981.
- Avtorkhanov, A., *L'énigme de la mort de Staline (Zagadka smerti Stalina)*, Francfort, 1984.
- Azarov, I.I., *Odessa assiégée (Ossajdennàia Odessa)*, Moscou, Voenizdat, 1962.
- Bagramian, I.Kh., *Ainsi a commencé la guerre (Tak natchinalas' voïna)*, Moscou, Voenizdat, 1971.
- Bajanov, B., *Bajanov révèle Staline*, Gallimard, Paris, 1979.
- Bassov, A.V., *La Flotte dans la Grande Guerre patriotique (Flot v Velikoï Otetchestvenndi Voïne)*, Moscou, Nauka, 1980.
- Batov, P.I., *En campagne (V pokhodakh)*, Troisième édition, Moscou, Voenizdat, 1974.
- Biriouзов, S.S., *Quand les canons tonnaient (Kogda gremeli pouchki)*, Moscou, Voenizdat, 1962.
- Boldine, I.V., *Pages d'une vie (Stranitsy jizni)*, Moscou, Voenizdat, 1961, p. 92.
- Brejnev, L.I., *La petite terre (Mataïa zemlia)*, Moscou, 1978.
- Chapochnikov, B.M., *Mémoires (Vospominaniïa. Vænno-nautchnye troudy)*, Moscou, Voenizdat, 1974.
- Chapochnikov, B.M., *Le cerveau de l'armée (Mozg armii)*, Moscou, GIZ, 1927-1929.
- Chebounine, *Ce chemin que nous avons parcouru (Skolko nami proïdeno)*, Moscou, Voenizdat, 1971.
- Chtemenko, S.M., *L'état-major général durant les années de guerre (Gueneralnïi chtab v gody voïny)*, Moscou, Voenizdat, 1968.
- Conquest, R., *La grande Terreur*, Stock, Paris, 1970.
- Conquest, R., *The Harvest of Sorrow. Soviet Collectivization and the Terror Famine*, Londres, 1986.
- Diomine, M., *Le Biatnoï (Btatnoï)*, Russika, New York, 1981.
- Fediouninski, I.I., *En état d'alerte (Podniatye po trevogue)*, Moscou, Voenizdat, 1964.
- Frounze, M.V., *Œuvres (Sotchineniïa)*, Moscou, Voenizdat, 1957.
- Goralski, R., *World War II Almanach, 1931-1945*, Londres, Hamish Hamilton, 1981.
- Gorbatov, A.V., *Années et guerre (Gody i voïny)*, Moscou, Voenizdat, 1965.
- Grigorenko, *On ne trouve que des rats dans les sous-sols (V podpolie mojno vstretit' tol'ko krysy)*, New York, Detinec, 1981.
- Iakovlev, A.S., *Le but de la vie (Tsel' Jizni)*, Moscou, Politizdat, 1968.

- Iepichev, A.A., *Le parti et l'armée (Partiia i armia)*, Moscou, Politizdat, 1980.
- Ieremenko, A.I., *Au début de la guerre (V natchale voïny)*, Moscou, Naouka, 1964.
- Ivanov, S.P., *La période initiale de la guerre (Natchal'nyi period voïny)*, Moscou, Voenizdat, 1974.
- Jiline, P.A., *La Grande Guerre patriotique (Velikaia otetchestvennaia voïna)*, Moscou, Politizdat, 1973.
- Joukov, G.K., *Souvenirs et réflexions, (Vospominaniia i razmychleniia)*, Moscou, Novosti, 1969.
- Kalinine, S.A. *Réflexions sur le passé (.Razmychleniia o minouvchem)*, Moscou, Voenizdat, 1963.
- Kazakov, M.I., *Sur la carte des batailles d'antan (Nad kartoi bylykh srajenii)*, Moscou, Voenizdat, 1971.
- Khrouchtchev, N.S., *Mémoires ('Vospominaniia)*, New York, Cha- lidze Publications, 1981.
- Konev, I.S., *Quarante-cinq (Sorok piatyï)*, Deuxième édition, Moscou, Voenizdat, 1970.
- Kotchekov, D., *Ecoutilles fermées (S zakrytymi lioukamt)*, Moscou, Voenizdat, 1962.
- Kourkotkine, S.K., *Les arrières des forces armées soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique (Tyl sovetskikh vooroujennykh sil ou vielikouïou otetchestvenouïou voïnou)*, Moscou, Voenizdat, 1977.
- Kourotchine, P.M., *L'indicatif du front (Pozyvnye fronta)*, Moscou, Voenizdat, 1969.
- Kouznetsov, N.G., *A la veille (Nakanoune)*, Moscou, Voenizdat, 1966.
- Kovalev, I.V., *Les transports pendant la grande guerre patriotique (Transport v Velikoï Otetchestvennoi Voïne)*, Moscou, Naouka, 1981.
- Krivocheine, S.M., *Réalités de la guerre, mémoires d'un commandant de corps mécanisé (Ratnaia byl', zapiski komandira mekhanizir korpousa)*, Molodaia Gvardia, Moscou, 1962.
- Laptchinski, A.N., *L'armée de l'air (Vozdouchnaia armia)*, Moscou, 1939.
- Lénine, V.I., *Œuvres complètes*, Cinquième édition, Moscou, 1958-1965.
- Liddell-Hart, B.H., *History of the Second World War*, Londres, 1978.
- Lioudnikov, I.I., *A travers les orages (Skvoz grozy)*, Donetsk, Donbass, 1973.
- Lobatchev, A.A., *Par des voies difficiles (Troudnyimi dorogami)*, Moscou, Voenizdat, 1960.
- Maïski, I.M., *Qui a aidé Hitler ? (Kto pomogal Gitlerou ?)*, Moscou, IML, 1962.
- Mallory, K. et Ottar, A., *Architecture of Aggression*, Architectural Press, Wallop, 1973.
- Marx, K., et Engels, F., *Werke*, Institut fur Marxismus- Leninismus beim ZK der SED, Berlin-Est, 1961-1968. Mellenthin, F.W. von, *Panzer Battles*, Londres 1979.
- Melgounov, S.P., *La Terreur rouge en Russie, (Krasnyi Terror v Rossii)*, Deuxième édition, Berlin, 1924.

- Meretskov, K.A., *Au service du peuple (Na slujhe narodou)*, Moscou, 1968.
- Moskalenko, K.S., *Sur le Front Sud-Ouest (Na jougo-zapadnom napravlenii)*, Moscou, Naouka, 1960.
- Novikov, A.A., *Dans le ciel de Leningrad (V nebe Leningrada)*, Moscou, Naouka, 1970.
- Oumanski, R.G., *Sur les fronts (Na boevykh roübejakh)*, Moscou, Voenizdat, 1960.
- Ortenberg, D.I., *Juin-Décembre 1941 (Iioun'-dekiabr' sorok piervogo)*, Sovietskii pissatiel', 1984.
- Ozerov, G. (A. Charaguine), *La « Charachka » de Tupolev, (Tupolevskdia Charaga)*, Frankfort, Possev, 1971.
- Peresyphkine, I.T., *Les troupes des transmissions pendant la Grande Guerre patriotique (Sviazisty v gody VOV)*, Moscou, Sviaz', 1972.
- Plaskov, G.D., *Sous le fracas de la canonnade (Pod grokhot kanonady)*, Moscou, Voenizdat, 1969, p. 125.
- Pokrychkine, A.I., *Le ciel de la guerre (Nebo voïny)*, Novossibirsk, TsSKI, 1968, p. 10.
- Price, A., *World War II Fighter Conflict*, Londres, 1975.
- Rechine, Ie.G., *Le général Karbychev (Gueneral Karbychev)*, DOSAAF, 1971.
- Rokossovski, K.K., *Le devoir du soldat (Soldatskii Dolg)*, Voenizdat, Moscou, 1968.
- Roslyi, I.P., *Dernière étape : Berlin (Poslednii privai v Berline)*, Moscou, Voenizdat, 1983.
- Sandalov, L.M., *Devant Moscou (Na Moskovskom napravlenit)*, Moscou, Naouka, 1970.
- Sandalov, L.M., *Choses vécues (Perejîtcé)*, Moscou, Voenizdat, 1966.
- Sevastianov, P.V., *Niemen, Volga, Danube (Niemán-Volga-Dounat)*, Moscou, Voenizdat, 1961.
- Sikorski, W., *La guerre future (Boudouchtchàia voïna)* Moscou, Voenizdat, 1936.
- Staline, I.V., *Œuvres (Sotchineniia)*, Moscou, 1946-1952. Starinov, I.G., *Les mines attendent leur heure (Miny jdout svøgo tchassa)*, Moscou, Voenizdat, 1964.
- Tioulenev, I.V., *Au travers de trois guerres (Tcherez tri voïny)*, Moscou, Voenizdat, 1974.
- Toukhatchevski, M.N., *Œuvres choisies (Izbrannie proizvedeniia)*, Moscou, Voenizdat, 1964.
- Triandafillov, V.K., *La nature des opérations des armées modernes (Kharakter operatsii sovremennykh armii)*, Moscou, 1929.
- Vaoupchas, S.A., *Aux postes d'alarme (Na trevojnykh perekrestkakh)*, Moscou, Politizdat, 1971.
- Vassilievski, A.M., *L'affaire de toute une vie (Delo vsëi jizni)*, Moscou, Politizdat, 1973.
- Voronov, N.N., *Au service de la guerre (Na sloujbe voenno'i)*, Moscou, Voenizdat, 1964.
- Woodward, L., *British Foreign Policy in the Second World War*, Londres, 1962.
- Zakharov G.N., *Une histoire d'avions de chasse (Povest ob istreviteliakh)*, Moscou, DOSAAF, 1977.

Zaloga, S.J., et Grandsen, J., *Soviet Tanks and Combat Vehicles of World War Two*, Londres, 1984.

Zverev, A.G., *Souvenirs d'un ministre (Zapiski ministra)*, Moscou, Politizdat, 1973.

OUVRAGES COLLECTIFS

Die Beziehungen zwischen Deutschland und der Sowjetunion 1939-1941. 251 Dokumente. Aus den Archiven des Auswärtigen Amtes und der Deutschen Botschaft in Moskau. Hrsg. A. Seidl, Tübingen, Laupp 1949.

Les cheminots soviétiques (Sovietskie jeleznodorojnye) Moscou, Voenizdat, 1984.

Les cheminots soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique (Sovietskie jeleznodorojniki v gody velikoi Otetchestvennoi vdiny), Moscou, Izdat. AN SSSR, 1963.

Le combat pour les pays baltes soviétiques (Borba za sovietskouiou pribaltikoï), Tallin, 1980.

Le commandement et l'état-major des frontières aériennes soviétiques pendant la Grande Guerre patriotique, (Komandovanie i chtab WS v VOV), Moscou, Naouka, 1977. *Encyclopédie militaire soviétique*, Moscou, t.6, p. 517.

Les forces armées soviétiques (Sovietskie vooroujennye sily), Moscou, Voenizdat, 1978.

Grande Encyclopédie soviétique (Bol'chaia sovietskàia entsiklopediïa), Moscou, 1928.

Hearings on American Aspects of the Richard Sorge Spy Case. House of Representatives, Eighty Second Congress, First Session, August 19, 22 et 23, Washington, 1951.

Histoire de la Deuxième Guerre mondiale (Istoriïa vtoroi mirovoi voiny), Moscou, Voenizdat, 1973-1982.

Histoire de la Grande Guerre patriotique de l'Union soviétique (Istoriïa velikoi otetchestvennoi voiny sovietskogo soïouza), Moscou, Voenizdat, 1961.

Histoire de la pensée militaire soviétique (Istoriïa sovietskoï vœnnoi mysli), Moscou, 1980.

Histoire de la région militaire « Drapeau rouge » de Kiev (Istoriïa krasnoznamennogo Kievskogo vœnnogo okrouga), Moscou, Voenizdat, 1974.

Le peuple estonien pendant la Grande Guerre patriotique (Estonskii norod v velikoi otetchestvennoi vdiné), Tallin, « Eesti raamat », 1973.

Problèmes de déploiement stratégiques (Problemy strategitcheskogo razvertivania), Moscou, Izdatel'stvo Vœnnoi akademii RKKA imeni Frounze, 1935.

La région militaire de Moscou (Ordena Lenina Moskovskii vœnnii okroug), Moscou, Ed. Moskovskii Rabotchii, 1985.

La région militaire « Drapeau rouge » de Biélorussie (Krasnoznamennii Bielorousskii vœnnii okroug), Moscou, Voenizdat, 1983.

La région militaire « Drapeau rouge » de l'Oural, (Krasnoznamennii Ouralskii), Moscou, Voenizdat, 1983.

La région militaire de Transbaikalie (Zabaikalskii vœnnii okroug),

Irkoutsck, 1972.

Les sentinelles des frontières occidentales (Dozomye zapadnykh roubej), Kiev, Politizdat Ukrainy, 1972.

Sentinelles des frontières soviétiques (Tchassovye sovietskikh granits), Moscou, 1983.

SSSR-Guermaniia 1939-1941, Archives du *Department of State*, 1948. Version russe, 1983.

Sur le front nord-ouest (Na severo-zapadnom fronte), Moscou, Naouka, 1969.

Sur ordre de la Patrie : les combats de la 6^e armée de la Garde pendant la Grande Guerre patriotique (Po prikazou Rodiny : boevoï pout' 6-oï gvardëiskoi armii v VOV), Moscou, Voenizdat, 1971.

Die Tagebücher von Joseph Goebbels, Munich-New York-Londres-Paris, 1987.

Les troupes blindées soviétiques 1941-1945 (Sovietskie tankovy voiska), Moscou, Voenizdat, 1973, p. 27,

Les troupes frontalières de l'URSS, 1939-1941 (Pogranitchnye voïska SSSR 1939-1941), Moscou, Naouka, 1970.

Die Unheilige Allianz Staline Briefwechsel mit Churchill 1941- 1945, Hambourg, 1964.

JOURNAUX ET PERIODIQUES.

Bioulleten' oppositsii (Bulletin de l'opposition), Paris-Berlin-Zürich-Paris-New York, 1929-1941.

Komsomolskaia Pravda (La Vérité du Komsomol), Moscou. *Krasnaïa Zvezda (L'Etoile rouge)*, Moscou.

Ogoniok (Petite flamme), Moscou.

Pravda (La Vérité), Moscou.

Revolioutsia i voïna (La révolution et la guerre), Moscou, 1920- 1923.

Voennyï Vestnik (Le messenger militaire), Moscou.

Voïna i revolioutsia (Guerre et révolution), Moscou, 1925-1936.

Voenno-Istoritcheskii Journal (Revue d'histoire militaire), Moscou.

Voprosy istorii (Questions d'histoire), Moscou.

TABLE

	Au lecteur	1
I	Le chemin du bonheur	3
II	L'ennemi principal	8
III	Des armes pour les communistes	13
IV	Le partage de la Pologne	19
V	Le pacte et ses conséquences	23
VI	Quand l'URSS est-elle entrée en guerre?	27
VII	« L'élargissement de la base de guerre »	34
VIII	Le rôle du NKVD	41
IX	Pourquoi la zone avancée de défense fut supprimée à la veille de la guerre	47
X	Pourquoi Staline détruisit la ligne Staline	56
XI	Qu'est-ce qu'une armée de couverture?	67
XII	Partisans ou saboteurs?	78
XIII	Un million de parachutistes	82
XIV	Le tank volant	87
XV	Jusqu'à Berlin!	91
XVI	A quoi était destiné le Premier échelon stratégique	99
	ILLUSTRATIONS	107
XVII	Staline au mois de mai	123
XVIII	Des pacifistes aux dents longues	137
XIX	Le communiqué de l'agence Tass	142
XX	Les régions militaires abandonnées	157
XXI	Les divisions noires	161
XXII	Chefs de brigades et commandants de divisions...	166
XXIII	Le Deuxième échelon stratégique	170
XXIV	La guerre non déclaré	180
XXV	Pourquoi Staline déploya des fronts	187
XXVI	Staline ne crut pas Churchill	204
XXVII	Staline ne crut pas Richard Sorge	211
XXVIII	Comment Hitler déjoua les plans de Staline	220
XXIX	Staline avait-il une stratégie?	227
XXX	La guerre qui n'eut pas lieu	232
	Annexes	235
	Index	253
	Bibliographie des ouvrages cités	258

**Cet ouvrage a été composé et réalisé sur système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT (Mesnil-sur-l'Estrée)
pour le compte des Éditions Olivier Orban,
14, rue Duphot, 75001 Paris**

Achevé d'imprimer le 14 septembre 1989